
MES MÉMOIRES

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'étude qu'ici même M. François Duhourcau consacra aux Cahiers où Maurice Barrès, pendant trente années, nota tout ce qui lui paraissait capable d'enrichir sa vie spirituelle et, par là, de nourrir son œuvre. Les Cahiers, c'était en quelque sorte la réserve de l'œuvre de Barrès. Or de tous les ouvrages qu'il poursuivait dans les dernières années de sa vie, ce sont les Mémoires qui l'occupèrent le plus. « J'y dirai tout », a-t-il écrit dans son Claude Gellée. Il eut à peine le temps de les ébaucher : nous n'en avons que quelques pages. On lira avec émotion ce noble chapitre initial qui se dresse comme une arche complète sur le seuil d'un monument inachevé.

J'ENTREPRENDS de raconter les heures qui me sont demeurées fidèles dans la vie, au milieu de tant d'autres qui sont parties loin de ma vue, loin de mon cœur.

J'ai bien envie d'étaler maintenant sur un banc du parc toutes mes richesses, toutes les images que j'ai gardées de mon enfance, de ma jeunesse, mon trésor de rêveries, de jolis visages et de songeries dans ce crépuscule.

Il ne s'agit pas que je peigne des tableaux, je suis las de tout cela, mais je désire connaître quels enseignements j'ai su tirer de ma vie, comment j'ai mûri et si j'ai progressé. J'aimerais me rendre compte par moi-même des expériences saines ou malsaines que j'ai enregistrées.

Je m'aperçois qu'au jour le jour j'ai désiré que ma vie fût un poème et que pour qu'elle me fit plaisir, pour qu'elle me plût, je me suis tenu comme un bon ouvrier à l'envers de la tapisserie, travaillant avec joie et sans repos, sans jamais aller l'admirer. Il n'est pas sûr que j'aie ainsi créé une belle tenture, mais il est certain que je n'ai pas cessé de m'efforcer...

A propos des Mémoires du maréchal Lyautey.

Je vous ai lu en rentrant. Quel document, étonnant de jeunesse! Accent de vérité. Vous peignez vrai et vous êtes vrai avec vous-même. Ce sont bien là vos parents et leurs mœurs; ce sont bien là les sentiments que vous éprouvez. On s'intéresse à cette galerie de tableaux et à l'allégresse que vous éprouvez à la parcourir. Quel profond Français vous faites, quel gentil-homme!

Il saute aux yeux que vous avez trouvé dans cette galerie l'art de commander et, en surcroît, l'art et le goût de plaire, qui est une part de votre commandement.

J'aime les beaux lignages. Ce sont des arbres chargés d'exemples et comme les grands arbres de la forêt ils aident la forêt à se faire.

Cependant je n'ai pas mon esprit exactement orienté comme le vôtre. J'aime la beauté, la grâce, la sainteté, le génie, l'héroïsme, et comme je sais bien qu'ils ne naissent pas tout seuls, j'aime les ordres religieux, l'armée, les églises, ce qui est générateur, ce qui encadre.

Je n'ai que faire de ceux qui sont de la chair de cimetière, mais des hommes comme vous qui inscrivent leur pensée sur la carte du monde, qui modifient la forme des royaumes et les mœurs des nations...

Vous pensez que si je dis que j'ai eu de l'amitié secrète pour un Jaurès, dont je repousse les idées, mais qui avait une flamme...

Lyautey enfant ajoutait à sa prière :

Je vous remercie de m'avoir fait naître dans la meilleure catégorie sociale et Française.

— Qu'est-ce que tu ajoutes? lui disait sa mère.

— Je suis content d'être né Lorrain et Français.

Lyautey me raconte comment, en 1867, il a encore entendu M. de Rutans, vieux gentilhomme lorrain, à l'entrée de l'empereur d'Autriche et des archiducs ses frères, crier en agitant son mouchoir et en contenant ses larmes : « Vivent les ducs de Lorraine ! Vivent nos princes ! »

PETITE ENFANCE

Mes quatre grands-parents.

Un quart d'Auvergne, trois quarts de Lorraine.

Les miens avaient tous les idées de la bourgeoisie de 1830, mais ils considéraient que l'empereur Napoléon III avait sauvé l'ordre. C'est d'ailleurs l'opinion que j'ai entendu exprimer dans le particulier par la plupart des républicains qui déclamaient publiquement contre l'Empereur. Quant à ma mère, elle ne faisait pas du tout de politique.

Je suis d'une famille où toutes les femmes sont pieuses et trouvent du plaisir à l'église ; où tous les hommes reconnaissent dans le baptême, la première communion, le mariage et la mort, la noble et bienfaisante autorité de l'Église. Je mourrai avec son appui. Je ferai mienne la phrase de J.-J. Ampère à son lit de mort : « Qu'y a-t-il là pour l'éternité ? »

Je suis né en 1862. Ces années 60 sont pour l'énergie française le point le plus bas de sa courbe. Une époque de profonde dépression. Cela commandait mon rôle.

Je crois que cette époque-ci est une des plus intéressantes qu'il y ait eu et je pense que je m'y suis placé d'une bonne façon pour la connaître. Cependant je n'ai pas l'intention de la peindre. Mon projet est de me rendre compte à moi-même de mon expérience et d'en faire profiter des jeunes gens de mon espèce. Je voudrais tirer la moralité de la vie, et pourquoi ne parlerais-je pas en toute liberté ?

L'incident du ver luisant.

Je me rappelle qu'un soir d'été dans les herbes mêlées d'orties...

C'est un de mes plus lointains souvenirs. C'est un geste que j'ai renouvelé une multitude de fois au cours de ma vie, toujours avec la même ardeur de curiosité et toujours avec la

même vénération triste devant la part chétive qu'il y a au centre de nos attraits. Je voudrais maintenant saisir ce que j'ai trouvé derrière les illusions, derrière les lueurs.

J'ai pourtant des images plus lointaines encore. Ai-je deux ans, trois ans? je me rappelle qu'on m'avait donné des étoups de soie teintes de vert, de jaune, de violet, de toutes les couleurs, quel incroyable attrait! Je les caressais. Il est difficile de rendre intelligible le battement de cœur, le bien-être de l'œil, la joie de possession qu'un enfant éprouve de ces petits trésors. C'est l'origine de la volupté.

Corps féminin, qui tant es tendre,
Poli, souef, si précieux...

Je me rappelle une étroite petite pièce qu'on appelait l'office, très propre, ouverte sur le jardin par une large fenêtre qu'envahissaient les arbres et l'abondante lumière, un petit coin tout parfumé de l'odeur du miel qui m'attendait pour mon goûter et où se glissaient trois, quatre abeilles ou guêpes redoutables et charmantes.

Je me rappelle mon angoisse absurde du crapaud sur qui j'avais jeté une pierre et j'avais fui. Exactement Caïn. Exactement un chien quand il a cassé la patte de son compagnon de jeu et qu'il a monté l'escalier en rasant les murs.

Au grenier, la chambre des livres.

Et dans son coffre-fort, mon père avait les *Mémoires* de mon grand-père.

Je me suis souvent demandé d'où venait à ma mère cette petite bibliothèque qui m'a formé et limité, car je n'en suis jamais sorti. J'y vois quelques livres de dévotion recommandés certainement par les Jésuites de Nancy.

J'aurais voulu que mon père m'apprit les sciences. Mais je n'étais pas fait pour les comprendre.

Nous restions seuls à la salle à manger. Il fumait et moi je lui demande :

— Y a-t-il à Charmes beaucoup d'élèves de l'École centrale?

— Pourquoi? » me dit-il en riant.

Et moi, j'étais confus d'être surpris en péché d'orgueil.

Aux bêtes.

Et je voudrais, au seuil de ces Mémoires, où j'espère bien ne pas les oublier, leur dire ma gratitude amicale.

Si j'essaie de me rappeler mon enfance et de repasser par les premières impressions de ma vie, elles me paraissent fort semblables à celles que j'ai pu observer chez un grand nombre de charmantes bêtes, des chiens surtout, avec lesquelles tout au long de ma vie j'ai vécu.

J'étais demi-pensionnaire chez M. Morel au petit collège de Charmes; j'y étais de beaucoup le plus jeune élève et M^{me} Morel voulait bien m'y apprendre mes lettres.

Je me rappelle toujours avec un vif déplaisir le mélange de pommes de terre et de carottes que l'on y servait fréquemment, avec une vraie volupté l'effet d'une bande d'ombre le long des murs par un plein jour de soleil et la joie de laper de l'eau en passant auprès de la Fontaine des Gendarmes sous la côte, la bonne odeur de miel.

Chaque fois que j'ai eu des bêtes, je me suis préoccupé de leur nourriture.

Je m'excuse de ces images sans âme. Je n'offre jamais un morceau de sucre à un petit chien absurde et ravi sans songer à ces premiers temps d'enfance animale.

J'entends les parents ou grands-parents, leurs voix qui m'appellent et qui sont, aussi bien qu'un point d'appui, une source d'inquiétude.

Mais laissons ces premiers temps, ces lueurs dans la forêt, ces sensations entrecoupées.

Quelques-unes de ces impressions quasi animales ont, je crois, continué d'agir sur mon esprit tout au long de ma vie.

Au milieu de ces impressions quasi animales qui furent mon initiation terrestre, la voix de ma mère, son sourire, ses caresses, ses longues histoires, dont je comprenais le chant plutôt que le récit, m'ouvraient un ciel. Elle eut une voix d'espérance, de joyeuse annonce, une jeune voix qui chante toujours l'orgueil d'élever un garçon et me prédit tous les bonheurs, tous les succès, tous les plaisirs qui me plairaient pourvu que je m'en montre digne.

La lecture de Walter Scott.

Et j'ai pour ouverture à toute la part divine de ma vie une lecture qu'elle me fit interminablement de Richard Cœur de Lion en Palestine une fois que j'avais eu la fièvre muqueuse.

A cette minute, mon imagination s'empare de quelques figures ravissantes qui ne doivent jamais plus me quitter : les jeunes femmes qui sont des anges, l'Orient, allaient dormir au fond de mon esprit avec l'harmonie de la voix de ma jeune maman pour se réveiller à l'heure de mon adolescence.

La Toussaint avant la guerre de 1870.

Ma mère continuellement malade était soignée presque toute l'année à Strasbourg dans la fameuse maison tenue par les Sœurs de la Toussaint, et ma sœur et moi, tour à tour, nous lui tenions compagnie, et le reste du temps à Charmes avec mon père ou parfois tous quatre à Strasbourg.

Une maison immense, cette Toussaint, toute traversée dans ses trois étages de corridors qui s'enfuient à l'infini et d'où surgissaient soudain des religieuses que je confondais avec les anges. Mes premiers souvenirs sont pleins de leurs voix gentilles, de leurs noms charmants ; et puis du vol des cigognes, autres archanges de l'air.

Quelquefois j'allais voir l'horloge de la Cathédrale, l'ours du jardin zoologique et les gâteaux, mené par ces dames parfumées.

Je recueille les images qui subsistent en moi de cette période.

Je suis couché à plat ventre sur le parquet de la pièce qui est aujourd'hui mon cabinet de travail et j'y lis (dans les *Débats*) tout le procès du prince Pierre Bonaparte. Avec quelles couleurs éclatantes et tragiques leurs deux noms demeurent au fond de ma mémoire ! Je demeure curieux de voir la maison d'Auteuil ; je suis encore sensible à cette marche rapide du prince sous les insultes ; bien plus tard, trente ans plus tard, quand j'ai appris que Victor Noir était Vosgien, j'ai imaginé avec plaisir qu'on pourrait me donner des détails sur lui.

Naturellement je ne suis pas allé les chercher, pas plus que je ne me suis informé si la petite maison d'Auteuil existait encore. C'est un attrait qui subsiste en moi, indépendamment de moi, sans adhésion de ma raison, sans adhésion de tout mon être, une survivance, le legs d'un mort, un lambeau de brocart sous la poussière de mon grenier.

Leurs figures, Le Cloaque, je rattache tout cela à la lecture que je faisais en 1869 du procès du prince Pierre Bonaparte. Pourquoi est-ce à lui que j'étais favorable? L'orgueil du nom? Je pense que les récits durent me persuader.

Tout cela mince, chétif, sans portée particulière, insuffisant à nous rendre compte d'une vie qui telle quelle a eu sa courbe propre et qui ne s'est intéressée qu'à certains aspects de la vie. Est-ce dans ces minces expériences que je crois que je me suis formé? Nullement. Je ne les raconte que pour obéir à l'usage, comme ces veilleuses qui achèvent de briller dans les ténèbres d'où je suis sorti, sans les éclairer. Je dois tout aux mœurs de la Lorraine, tout à sa position historique et géographique, ce qui fit que je suis pareil.

Je m'impatiente d'indiquer ces traits d'enfance. Où mènent-ils? Ce qu'il est intéressant de connaître, ce sont les habitudes, les impulsions de toute cette Lorraine et cette Alsace telles qu'elles allaient être confirmées et exaltées par la guerre de 1870, telles que nous allions les reconnaître et les respecter.

La Lorraine a une mission et elle propose à chacun de ses enfants qu'il la remplisse.

Je crois que ces conditions géographiques, historiques, politiques sont toujours puissantes en Lorraine; mais elles allaient l'être prodigieusement, parce que mes premières impressions allaient me plonger dans une des crises lorraines.

On ne parlait pas expressément de la Lorraine.

On ne parlait pas davantage de l'Empereur.

Mais on vivait dans l'idée qu'il y avait eu un grand homme et qu'il y avait des invasions, et que de Paris on devrait bien régler des problèmes qui, pardieu, étaient inconnus à Marseille.

Quand nous sommes tous assis dans l'église, chacun avec ses pensées, à quoi pensons-nous en commun? Nous ne vou-

lons pas être Allemands. La principale pensée religieuse, chez nous, à Sion, partout, est patriotique. D'où cela nous vient-il, cet amour de la France? Regardons au sortir de la Maison des Loups (1).

Cela nous vient de là et puis du fonds éternel. Nous sommes orientés vers le soleil. Callot et Claude Gellée vont à Rome et Hugo à Virgile.

C'est la Lorraine qui m'a donné les idées par lesquelles, à mon insu d'abord, puis consciemment, j'ai été gouverné.

LA MALGRANGE. LE LYCÉE

Arrivée à la Malgrange.

J'avais lu et relu le beau prospectus où il y avait une vue du parc, des grilles et la façade du château; on m'avait expliqué le joli uniforme que je porterais : tout cela excitait mon imagination.

Le train avait un peu de retard. Je tambourinais sur la vitre de la salle d'attente en chantant : « Parlons, parlons. » Mes parents s'étonnaient tout de même un peu de cette naïve impatience de les quitter. Et par la suite, quand je me plaignais, ils devaient quelquefois me la rappeler. Je ne me doutais pas du gouffre où je courais.

Je reconnus l'avenue, nous passâmes la grande grille, nous nous trouvâmes dans un petit parc, sur le devant de la façade; tout était bien conforme au prospectus; il y avait d'autres voitures, d'autres familles, d'autres enfants.

Mes parents profitèrent du moment que je causais avec un petit camarade et s'en allèrent à la dérobée. Je me retournai, les cherchai. J'étais seul. L'enfer commençait.

Odeur des couloirs, sonorité des dalles, désolation des dortoirs, le soleil sur les feuilles mortes et bientôt la pluie et les rhumes d'octobre, de novembre. Je revois tout cela avec mon absolue incapacité d'élève et ma faiblesse épouvantée en récréation. J'avais dix ans, je savais lire, écrire, et mon catéchisme. Rien de plus. Tout petit enfant, j'avais été chez les religieuses et durant la guerre au collège.

(1) Maison seigneurale de Jean de Charmes dans laquelle le duc Charles IV et Richelieu signèrent en 1633 le traité dit de Charmes.

J'avais des culottes serrées au-dessus des genoux par un élastique. Cette mode, je ne sais pourquoi, parut inadmissible, indigne d'un interne. Je me trouvais dans la situation excentrique d'un caniche qui parmi d'autres caniches a une casserole attachée à sa queue. Tous ses congénères lui tombent dessus. J'étais couvert d'engelures, de névralgies et de coryzas et bien incapable de me soigner ou préserver. Enfin je ne comprenais absolument rien... en sorte que mes jours se passaient dans la terreur et dans l'attente de la nuit pour pouvoir pleurer dans mon lit en pensant à la vie de Charmes.

Les fleurs, les papillons, et les martins-pêcheurs, le parfum des œillets et des roses, le chant des rossignols et des fauvettes, la joie des enfants et la bonté des femmes... c'est la série scintillante et puis il y a la série grave, la série brune, brune...

Le règlement strict eût exigé que j'allasse en huitième. C'est en huitième que commençait alors l'étude du latin dont je ne savais pas le premier mot. Mais tenant compte de l'empêchement absolu qu'avait été la guerre on m'admettait en sixième où étaient les enfants de mon âge. C'est une décision pleine de bon sens et de bonne grâce, mais quelle stupeur pour moi d'entendre ces récitaions de *rosa*, la rose, de *amo*, *amas*, *amavi*, *amatis*, dont je ne comprenais en aucune manière le sens et qui sonnaient à mes oreilles comme des mélopées énigmatiques, affolantes!

Ces longues rapsodies de la dixième année ont amassé pour moi derrière toute rose une rumeur, un fond de désespoir qui amplifie ses parfums et sa beauté. Comme (on) embête l'innocence dans le monde!

J'aimais les offices et le dortoir. C'était mes solitudes. Au dortoir, je pleurais; aux offices, je m'aperçois maintenant que j'étais rempli d'une magnifique poésie. Qui croirait qu'un enfant de dix ans récitait avec ivresse les Psaumes de la Pénitence?

J'ai toujours souffert d'une sensation d'isolement. Je dis : souffert et isolement. Mais ces deux mots devraient être ouverts et tout leur paquetage étalé sur ce papier. D'abord, est-ce souffrance? C'est parfois simple et dur constat. Parfois même, j'éprouve de ce fait de solitude une espèce de volupté. Je me frotte contre. Dur contre dur. Seul dans le monde, soit! Qu'est-ce que cette solitude? Il n'est guère de minute, si je me

réveille la nuit, que je n'en prenne conscience et cela va de l'épouvante à la résignation. Au dortoir du collège, gamin de dix ans, je pleurais tous les soirs. Et maintenant encore, la nuit immobile et environné de ténèbres, je songe dans cet océan de dangereuses ténèbres. A tous les âges, quel remède? Aucun ne vaut le sommeil.

A cette heure je suis complètement dégagé de ces histoires-là. Je dis à ce petit garçon : « Que voulez-vous, mon ami? C'est la vie. Vous en étiez dès ce moment un privilégié; vous ne l'avez pas su, vous avez été prodigieusement malheureux, sans raison suffisante : c'est le fait de votre sensibilité un peu particulière qui par ailleurs vous a rendu service dans vos travaux littéraires, c'est la racine de votre aptitude artistique. » Je sais que je suis toujours pareil à ce petit garçon, mais ni lui, ni moi ne m'intéressent dans leurs particularités. Je ne saurais dire à quel moment m'est venu ce détachement à l'égard de ma jeunesse. Je sais que ma solidarité avec elle s'est indéfiniment prolongée. Tous mes premiers livres sont nourris des émotions intenses de mon internat. *Sous l'œil des Barbares* en est un écho. Je crois que la guerre a contribué beaucoup à remettre à leur juste place ces souffrances et à me faire me blâmer moi-même de les avoir ressenties à un tel point. Je pense aussi que le cours de l'âge y est pour beaucoup et qu'il en advint de moi comme de combien de Jeannot. J'ai beau me nommer toujours Barrès et Maurice, que reste-t-il en moi de cet ignorant petit garçon? Il en reste plus que je ne semble dire? Eh bien! que tout cela s'apprête à mourir.

Après quatre années de Malgrange, j'allai au lycée. En toute franchise, je dois dire que je ne conserve un bien bon souvenir ni de cette maison-ci ni de cette maison-là. Mais du moins la Malgrange était bien située, on y sentait le cours des saisons. J'y suis une fois retourné avec plaisir; il ne me viendrait jamais à l'esprit d'entrer dans les bâtiments...

Devais-je devenir leur pareil? J'y répugnais et n'en étais guère capable. Trop faible, trop timide, prodigieusement imaginatif, désireux d'un autre monde. Mais quel monde? *Je n'avais pas de modèle de ce que j'aspirais involontairement d'être.* Ma prédestination n'intéressait personne, n'était soupçonnée de personne, ni de mes maîtres, ni de mes parents, ni de

moi-même et je n'avais qu'à tâcher de devenir un collégien.

Singulière irritation contre le nigaud Lagneau.

Cependant quand j'eus seize ans, il m'arriva une grande chose, je fis la connaissance des esprits avec lesquels je devais passer ma vie.

Il faut dérober les livres, les lire en cachette.

Mes nuits d'été, à l'aube, au dortoir, comment je lisais les livres de la Bibliothèque nationale... *Roméo*.

Les mauvais caractères.

C'était le théâtre sans décor, dans une grange.

Le ver luisant devenait papillon, les couleurs divines se levaient, la rosée... J'ai retrouvé cela au printemps de Provence, quand la route de Mirabeau à Pertuis est divine de fleurs de pêchers, d'amandiers...

Mes Maîtres.

Ils n'ont rien éveillé en moi.

Ils m'ont bien ennuyé pendant huit ans. Je ne leur en veux pas. Moi-même étais-je pour eux quelque chose d'amusant? On parle toujours du pauvre enfant au collège. Eh bien! le pauvre professeur! Ai-je su leur rien témoigner d'aimable? Laissons mes griefs. D'autre part, j'ai rencontré bien des jeunes gens de cet âge difficile de dix à dix-huit ans, ai-je su agir sur leur esprit ou même les intéresser? Ai-je désiré les intéresser? Je ne vaudrais pas mieux ni aujourd'hui ni jadis que ne valaient mes professeurs.

Je ne les accuse pas. Je me borne à constater que, sauf erreur, je ne leur dois pas un moment d'émotion féconde. Je vais dresser le compte des grandes minutes d'acquisition de ma vie :

1^o Quand ma mère me lut ce premier volume de Walter Scott et par la suite, toutes les fois que j'ai lu Walter Scott.

Walter Scott m'a donné cette charmante idée fausse que j'ai toujours eue des femmes, me les représentant comme des créatures idéales qui n'ont aucune de nos passions matérielles.

C'est ma musique à moi.

2^o Ce dimanche matin où je suis allé au petit château de Florémont, près du cimetière, et où je lus dans le fossé les *Trois Mousquetaires* et les *Girondins*.

3° La bibliothèque de ma mère, un peu en cachette.

4° Les livres de Bonay.

La vocation. Les jardins d'Adonis.

Une émotion profonde, c'était de planter une pensée, un coucou, et de les voir périr.

J'ai planté des jardins d'Adonis, j'ai élevé des chenilles et fait éclore des papillons, j'ai collectionné des insectes. Tout cela est resté au seuil du mystère. Aujourd'hui encore je bénéficie de mes émois d'enfant. En Égypte, je me suis ému devant le scarabée en retournant sur lui ma crainte et ma vénération première. Au Liban, je me suis dit : « Mais moi aussi j'ai planté ces jardins d'Adonis. » L'éveil d'un papillon, combien ça me remplit de songes et d'enthousiasme. J'étais sur le point d'avoir une éducation profonde de l'âme. Il fallut aller au collège. J'y connus le chagrin. Pour rien. Huit années perdues. J'allais redoubler au Quartier Latin.

A VINGT ANS. — MA FORMATION LITTÉRAIRE

Qui donc a tort quand je suis si mesquin ? Est-ce mon éducation bourgeoise ? Sont-ce mes maîtres du collège et du lycée ? Ou, de naissance, n'étais-je point formé pour m'aller placer aisément à un point élevé ? Je n'écartais rien, je ne soupçonnais pas qu'il pût s'agir d'autre chose que du plaisir d'un nom retentissant. Soyons justes, l'estime des maîtres et des connaisseurs, bref des cénacles, m'importait fort. Et ce que je voulais, c'était bien une belle qualité de notoriété. Une maîtresse, la gloire, mais tout de même que c'était court ! Par quelles étapes suis-je arrivé à quelque progrès dans cette question ?

La faiblesse de mon enfance et de ma jeunesse a été de ne pas connaître d'hommes supérieurs. C'est d'eux que j'avais soif et faim. Il n'y avait même pas de notables, de hauts types de civilisation. Il n'y avait pas de grands cœurs.

Un jour, Maurice Valentin m'a appris qu'à Paris on voit des grands hommes et qu'on se rend compte que leur mérite n'est pas inaccessible.

Je n'en ai pas vu au début. Et surtout je n'ai pas su en voir. Pourquoi je voulais Paris et la vie d'écrivain ?

Aucune raison claire et forte, une invincible orientation, comme l'oiseau. Mais nulle raison raisonnable, nulle idée claire de mes lendemains, pas même un plan de travail. C'était mince, mais invincible.

Pour quitter Charmes. La page du Martinet.

La chenille elle-même un jour dans l'année cesse de traîner à terre et reçoit des ailes.

Nul être qui n'ait sa chance.

Si l'oiseau est emprisonné, une seconde les vitres s'ouvriront.

C'est la saison nouvelle.

Au printemps, les martinets, que l'on appelle surtout des hirondelles, envahissent la Lorraine où ils multiplient avec une rapidité prodigieuse leurs infatigables tournolements. Ces petites bêtes ont des ailes si longues qu'elles ne peuvent pas marcher, et si pour quelque raison elles sont à terre et ne trouvent pas une pierre où grimper pour reprendre leur élan, elles meurent sur place, si intactes qu'elles soient. Quand je lisais la belle pièce de Baudelaire sur l'albatros, je me disais : « Nous en avons ici de ces héros de petite taille par milliers. Mettez-moi un caillou, jetez-moi par la fenêtre. »

Arrivée à Paris.

C'était l'âge des illusions. Qu'est-ce qu'on entend par là ? Je continue de m'émouvoir de tous mes chocs avec la vie et à me faire le jour, la nuit, de folles imaginations. Je crois même que, moins sensible à la superficie des êtres, à leurs paroles, je me fais d'eux, à l'occasion, une idée plus grave, plus bienveillante et plus profonde. Et si je vais invariablement à la solitude, c'est par sensibilité.

A vingt ans.

Quand j'arrivai à Paris, royauté de Hugo, mais un roi de fait, installé par sa [supériorité], à la force du talent. Sa pièce de vers en tête du Tombeau de Théophile Gautier, ça, c'est des coups qu'on ne pardonne pas. Elle leur criait bien autre chose

que la supériorité de l'auteur : leur néant. Et ainsi chaque fois.

On ne pouvait l'attaquer comme font les élèves du maître ou les valets de l'office, le blaguer, l'épier... Les plus raisonnables d'entre eux aimaient distinguer qu'il n'était pas intelligent : « Oui,... comme l'Himalaya », rectifiait Leconte de Lisle.

Hugo. — Son prestige sur nous était fait de sa gloire plus encore que de son œuvre. Une gloire sacerdotale et charlatanesque. Quelle vie il acceptait et s'était organisée ! C'était l'ancêtre et le prophète du régime, au milieu d'une génération de blagueurs.

Cependant, la gentilhommerie du pair de France subsistait sous le poil broussailleux du radical-socialisant.

Et de son œuvre s'exhalaient, ce que l'on peut voir encore aujourd'hui, quelques-uns de ces accents de profonde songerie qui firent à Virgile la réputation d'un sorcier. Et plus loin encore, je songe aux vieux cultes naturistes.

Dans le train de Versailles à Paris, les mères le priaient de bénir leurs enfants, et les femmes les plus brillantes au pied de cette gloire avaient les rêves dont profita Booz.

Laissez tomber le vieil ouvrier, ceci, cela, c'est un Mage.

C'est alors que nous avons commencé d'aimer pour toujours, car on n'aime qu'une fois.

Notre goût pour Hugo.

Je vois qu'on n'a pas encore fini d'épiloguer sur le « Bête comme l'Himalaya ». Nous savons que le génie de sonorité chez Hugo était supérieur au génie de réflexion.

On voudrait que je préférasse Ronsard à Hugo. J'ai fini par m'apercevoir que j'aime Charles d'Orléans, Villon et Musset.

C'est quelque chose qui me plaît beaucoup que les poèmes de Charles d'Orléans aient été découverts et puis édités dans un petit cénacle où se formait Stendhal. Le bon père Martin, le professeur Vincent Chalvet, en même temps qu'ils donnent au jeune Beyle, l'un le goût de Shakespeare, l'autre des notions d'histoire, donnent la première édition de ses poèmes, celle de 1803. Si j'aime Stendhal, c'est parce qu'il « transpose les gestes de la vie réelle dans des régions imaginaires ». Son Julien Sorél est un mauvais garçon, comme Villon, c'est possible, mais il vit dans les idées ; son Mosca, son Fabrice filent dans la musique.

L'homme de génie, c'est celui qui nous donne ce dont nous avons besoin et qu'un autre ne pouvait pas nous offrir.

Le plus misérable individu, s'il nous offre un verre d'eau quand nous mourons de soif, est un grand homme, un bienfaiteur.

Omettre était la méthode, le secret principal de l'esprit de Leconte de Lisle. Il me disait qu'un poème ne doit rien exprimer que d'utile et qu'il doit pouvoir se terminer par C. Q. F. D. Mais c'est surtout dans sa vie que cela était sensible. Il eût bien voulu gagner de l'argent. Il mit son honneur à ne pas écrire au *Rappel*, à ne pas faire comme Baudelaire et il lui parut préférable de toucher une pension de Napoléon. Il craignait les discordances et il donne ainsi du caractère à son œuvre et à sa physionomie.

A ses yeux du moins.

Il louait l'unité de la mort et haïssait les discordances de la vie. Un moine.

Trois des pièces que Leconte de Lisle préférait :

La Vérandah.

Le Cœur de Hjalmar.

Le Sommeil du condor.

Baudelaire.

Je n'aime pas une œuvre trop aimée de tous.

J'aime ce que disait Descartes : *Scientia est velut mulier : si casta apud virum maneat, colitur; publica vilescit.*

La science est comme une femme, il faut qu'elle soit réservée.

Je n'aime pas parler de ce qui me tient à cœur. Il faut qu'il y joue des rayons et des ombres. Trainée en pleine lumière devant tous, non.

En ce temps-là, ayant écrit un article sur *le Bonheur* de Sully Prudhomme, je reçus du poète une lettre de remerciement qui me fit grand plaisir. Ayant remarqué l'heureuse influence de cette lettre sur mes sentiments et qu'elle me confirmait dans ma haute estime à l'égard du poète, je résolus de produire un effet semblable chez les personnes qui, dès lors,

commençaient à me consacrer des articles, et n'espérant pas mieux faire que mon illustre correspondant, je m'inspirai étroitement de sa lettre dans toutes mes réponses.

On allait à la vitrine du marchand du boulevard Saint-Germain admirer la *Vieillesse du roi David* gravée par Bracquemont d'après le tableau de Gustave Moreau et que Gabriel Sarrazin admirait si fort que ses amies se cotisèrent pour la lui offrir. J'ai beaucoup aimé cela et les préraphaélites que je découvris successivement dans des revues d'art, dans des recherches assez difficiles chez les photographes et au cours de voyages à Londres. Puis je sentis que je me nourrissais de sucreries, et cette sensation fut si forte qu'elle me dégoûta des Primitifs italiens que les esthètes avaient copiés et dont je ne sus pas sentir la vigueur ni les mystérieuses ambitions.

Ma formation littéraire.

Comment toute ma vie j'ai été sur une fausse piste par désir de me nourrir l'esprit.

Et puis par le goût de l'harmonie sans pensée.

C'est l'entre-deux qu'il m'eût fallu, l'élan léger.

Les développements trop lourds de Taine et la rhétorique de Hugo sont bien beaux, mais à mettre dans les assises de l'édifice. Il faut prendre le vol. Et alors je vais où m'appellent ces signes d'amitié que je reconnais bien.

Sadi, — le seul auteur qu'à certains jours, en vieillissant je trouve plaisir à lire, un La Fontaine dont les marges ne sont pas maculées, ni les couleurs ternies par les doigts de notre enfance scolaire, — raconte que cette rivière irrésistible, au début de son cours et quand elle écartait les roseaux de sa source, en quelques coups de pioche on la pouvait détourner... Quels sont les coups de pioche qui m'ont détourné de la voie la plus probable et d'être notaire, médecin, ingénieur, fonctionnaire? (L'Enfance des Hommes célèbres).

Mes livres. Un chapitre à la Montaigne.

Là repose un feu inextinguible.

Au moment de l'*Homme libre*.

Bien souvent je me suis demandé ce que pensait le prince

André quand il va mourir et qu'étendu sur le champ de bataille et regardant le ciel il songe au néant de sa vie, oui, je me suis demandé le sens de cet épisode saisissant de *la Guerre et la Paix*, car enfin, moi aussi peut-être je gâche l'étoffe de mes jours et je mésuse de la vie. Et ce que Tolstoï croit qu'a pensé alors le prince André, je l'ai trouvé dans ce qu'un paysan russe, dans un mémoire authentique, rapporte du profit qu'il a trouvé auprès du vieillard d'Isnaïa Poliana :

« Cher, très cher Léon Nicolaiwitch, écrit ce paysan au lendemain de la mort de Tolstoï, c'est à toi que je suis redevable de ma nouvelle naissance spirituelle... Tu ne m'as pas dit comment je devais vivre, tu m'as dit seulement que chaque homme est libre, qu'il peut et qu'il doit organiser sa vie le mieux possible, comme il l'entend, sans considération pour la façon dont ceux qui l'entourent vivent eux-mêmes ou apprécient sa façon de vivre, sans se laisser déterminer par tout le patrimoine spirituel que chaque homme tient en héritage du passé... »

Cette phrase me donne la clef, me révèle l'illumination du prince André devant la mort. Il y a là toute une part que j'admets, et c'est ainsi qu'un jeune homme posait le problème, mais pour trouver sa liberté il s'appuya après quelques recherches sur ce patrimoine même qu'il tenait en héritage du passé et que Tolstoï réprouve.

En Italie.

La souffrance, l'expérience trop précoce m'avaient donné une « intelligence à faire peur ». C'est l'expression qu'emploie Henry James parlant des conversations que j'eus avec lui à vingt ans à Florence. Je lui expliquai la vie. Plus tard, j'ai laissé cela en jachère, parce que je me suis préféré dans les minutes où je regarde les êtres un peu au-dessus de leur tête pour voir le type dont ils sont un symbole et dont ils me donnent l'idée.

J'avais une lettre pour Henry James. Je le trouvai dans un hôtel sur le quai de l'Arno. Il me reçut avec la plus charmante grâce et me conduisit via Garibaldi chez Vernon Lee où je connus Carlo Placci. Bien des années après, j'ai lu une lettre qu'il écrivit à cette époque et où il parlait du jeune M. B... « intelligent à faire peur ». Cette épithète m'a beaucoup frappé

et j'ai essayé de la comprendre. Je nous ai revus déjeunant via Tornabuoni et lui expliquant tous les hommes dont il prononçait les noms avec cette froide lucidité qui est peut-être dans mes goûts et à laquelle me disposait ma jeune malice de Lorrain ébloui par certaines supériorités, et vivement dégoûté par les amas de sottises et de mensonges d'où elles émergent. H. James me vantait Lemaitre : « Eh ! lui disais-je, il écrit avec une souplesse et une grâce extraordinaires. Mais qu'écrit-il ? Ce qui est l'ordinaire des jugements dans les conversations de jeunes professeurs, de jeunes écrivains. Encore le fait-il sans courage vrai, habilement. Il exprime des points de vue, mais de lui-même n'en a pas ; c'est un penseur sans portée. »

Autant que je me rappelle, ces Anglaises étaient athées avec délices.

Leur culture dépassait de beaucoup la mienne.

J'étais dans un milieu préraphaélite.

Quand je veux prendre une idée de ce que fut la vie des Browning à Florence, je pense que j'en ai respiré là quelque chose.

Confessions.

Je souffrais de quelque chose de mesquin, de subalterne, où l'élan de mon imagination était gêné, irrité. C'était insupportable au matériel et au moral. Cela refroidit, ratatine.

Mais il ne suffit pas que je grimoule. Qu'est-ce qui me faisait plaisir et me délectait ? Cela il faut que je le dise.

MA VIE POLITIQUE

Ma vie politique : je ne pouvais pas me contenter d'une vie facile, du jeu facile de mes aptitudes littéraires et des satisfactions peu à peu d'un *cursus honorum*. J'ai voulu sentir la difficulté. Ma mère avait tant souffert de rester à Charmes ! J'ai péché par excès d'efforts sur moi-même. Jusqu'à l'absurde, je me suis contraint, maltraité. A quoi bon ces victoires sur moi-même ?

Une grande affaire, la grande affaire aura été pour moi de trouver dans ma vie active, parlementaire, électorale, bref dans la politique, de quoi nourrir mon imagination, ma sensibilité,

mon âme. Il ne me suffisait pas de m'y distraire, de m'y employer et dépenser. Il fallait que j'y recusse quelque chose. J'y parvins par intermittences seulement. Souvent j'y souffris de sécheresse, de dispersion, de confusion. Mais dans quelle vie y a-t-il parfaite unité, équilibre constant? Et ces nostalgies au milieu des besognes parfois, peut-être me furent utiles. Peut-être la politique et le Parlement me furent-ils des milieux favorables qui m'enrichirent. Faut-il l'unité? Ne sera-ce pas, pour un tel que je suis, la mort?

Il s'agit d'aimer ce qu'on est obligé de faire, et dans mon cas, d'une manière incroyable de complication, ce qu'on s'est obligé de faire.

Car c'était ainsi, je m'étais obligé à faire un métier dont j'avais horreur et il me fallait l'aimer, ou vraiment être perpétuellement mécontent de moi et stupide à mes propres yeux, il fallait distinguer en lui de quoi l'aimer.

J'y réussis.

Je désirais sentir ma vie sans contradictions, ne pas être divisé, tiré à quatre chevaux, être *un pour moi*. Ma littérature et ma politique devaient se correspondre, se compléter, s'harmoniser, puisque j'avais de l'une et de l'autre le même besoin spontané, puisque j'étais allé à l'une et à l'autre sans le vouloir, d'un élan fatal.

A la surface, elles se contredisaient et me divisaient.

J'ai fait l'unité.

A moins que, plus simplement, je n'aie accordé mon art désintéressé avec mon ambition intérieure, — c'est mal dit : — accordé mon goût du beau avec mon goût du succès.

Pendant mes campagnes électorales.

Dans ces réunions, dans ces études, quand j'avais à prendre connaissance des besoins d'un si beau pays, quand j'y pouvais déployer mes facultés d'étude et d'imagination, il me venait un absurde et misérable désir de porter ailleurs mon regard et mon désir. Je me sentais atrocement seul et rempli d'aspirations inexprimables. Je rêvais de solitude, de paysages primitifs et incultes. J'en ai gardé toute ma vie un désir constant de changer de nom, de recommencer une existence inconnue. J'ai passé mon temps à être excédé de moi.

A de nombreux moments, j'ai senti la grandeur de la vie inculte, je l'ai appelée, ou plus exactement j'ai rêvé de renoncer à me posséder, de livrer mes compartiments, de délier mes gestes, de m'engloutir sous les sensations.

Le Boulangisme.

Au moment du boulangisme, je n'eus pas le sentiment de ce que peut et de ce que doit un esprit qui s'attache à une grande vérité. Je m'ébrouai avec allégresse en violence d'approbation et de réprobation. Je goûtai profondément le plaisir instinctif d'être dans un troupeau.

Je dirai même que j'avais la foi.

Mais, faute d'un puissant travail, je restai dans la superficie, dans les propos des journaux. Je ne sus pas dégager la symphonie d'une vie.

J'admirais Naquet. J'étais ébloui par Laguerre. Je le demeure.

Ce fait d'un peuple acclamant...

Je ne l'ai pas approfondi.

Tous ces longs mois sont recouverts par le flot. Quelques flots émergent. Une soirée à la Rotonde, où je vis le succès ultime pour le *Père la Victoire*... Je les voyais tous redresser la tête et s'emplir de sentiments allègres et vertueux.

Comme nous modelions les âmes ! J'avais plaisir à me dire : « Je suis de cette race des artistes. »

Au lendemain de mon élection (la première au 1^{er} arrondissement, 1906), je suis allé passer quelques jours à Domremy. Affreuse installation. C'était pour y chercher une digne énergie vitale. Sorte de démarche grave, me placer sous un signe beau et noble en secret. Je me rappelle surtout un après-midi : seul, couché dans l'herbe près de Notre-Dame de Bermont, je voyais toute cette charmante vallée de la Meuse. Je sentais un bonheur profond et un scrupule, un conflit en moi ; saurais-je satisfaire, cultiver quand même les hautes parties de mon être ? Je percevais à mon insu qu'il serait bien de faire cette fusion de mon plaisir (d'être élu) et de mon travail. J'aspirais à cette unité. Mais je ne m'en faisais pas une idée claire, pas même une préoccupation avouée. Cela se bornait pour moi à un problème de

temps; trouverais-je le temps de travailler? Et pourtant, à mon insu naissait en moi une âme : elle n'avait pas de corps. Je ne devais lui trouver un corps que vers la guerre. (Peut-être la campagne des églises.)

APRÈS LA MORT DE MES PARENTS

État mystique où je me trouvais après la mort de mes parents. Comment je connus la plaine de Sion.

Je ne puis dire que j'aie pensé, senti que je n'étais pas seul. J'ai su que j'étais eux, et que c'était ma destinée, ma nécessité de les maintenir aussi longtemps que je pourrais, comme un nageur qui sauve les siens jusqu'à ce qu'il s'engloutisse avec eux ou trouve une barque. De là les *Amitiés françaises* et mon nationalisme. Je me moquais de l'univers dès l'instant que j'étais d'accord avec cette mémoire, et bien sûr d'être dans notre sentiment tel que je l'interprétais.

Ce point sur cette eau obscure me donne ma juste mélodie. Cette eau si profonde où l'œil étranger ne peut indiscrètement pénétrer, dont rien ne peut troubler le sentiment au milieu d'une nature muette, en glissant elle me chuchote ce qui s'accorde avec les pulsations les plus vraies de mon cœur.

Pourquoi me plaît-elle, me donne-t-elle une émotion si puissante et vers laquelle secrètement je me retourne, cette vallée du Madon, à la ferme de Maxévoid, au village de Xirocourt, sur la place plantée d'Haroué?

Cette eau lente d'octobre au ras des prairies, sous une arche de pierre, c'est beau comme un oiseau qui plane sur un immense ciel gris.

Tout mon passé m'assiste et mes sentiments essentiels m'entourent sans me faire souffrir. Je n'ai rien près de moi que mes morts, des êtres enrichis par mes songeries.

C'est dans l'église de Charmes, à la messe que l'on dit pour les morts le lendemain de la fête patronale, ou bien le 2 novembre, que je comprends le mieux mes racines. J'y suis venu enfant avec ma mère dans cette église. J'en connais l'histoire.

Quand j'étais enfant, quelque chose occupait mes pensées, le vitrail des Trois morts et des Trois vifs. Je ne lui donne pas ce sens-là.

Voilà des morts qui accostent des vivants.

Ils leur adressent une supplique. Laquelle ? Ils ont besoin de quelque chose. De quoi aurai-je besoin quand je serai mort ?

...Ceux qui apparaissent après qu'ils sont morts. Ce ne sont pas des morts muets. Ceux qui durent après qu'ils sont morts, ceux qui apparaissent, ceux avec qui l'on cause. Et moi qu'aurai-je à dire ? Quels sont les morts que les vivants rencontrent, les morts qui ne soient pas totalement des morts et dont nous entendons les voix ? Je cherche dans Charmes. Je cherche en remontant depuis chez moi la grande rue.

Qu'y a-t-il là qui puisse entrer dans une autre vie et y devenir vivant, efficace et dont elle m'aura de la gratitude ?

Quand je rentre de la petite ville à ma maison par le chemin qu'enfant je suivais, je n'ai plus ce mystère, ce désir du bain et de la fontaine, ce sentiment d'une épaisseur d'âme tout autour de moi. Les choses de la vie me sont claires et le mystère est allé plus loin. Il y a quelque chose de parti : le ver luisant. La plus lointaine image qu'il y ait dans mon cœur, c'est ce ver luisant que j'ai vu dans le fossé de la route en allant chez moi. Je n'ai pas demandé la lune, j'ai demandé le ver luisant qui s'éteint dans la main.

Je n'ai jamais eu de déception. J'ai vu que l'éclat qui m'avait attirés évanouissait dès que je tenais l'objet en main. L'Académie et le Parlement, l'Espagne, l'Asie, le Rhin, la gloire autant que je l'ai approchée, et bien d'autres objets, sitôt que je les possédais, perdaient ce feu brillant qui m'avait attiré, mais en place je trouvais quelque chose de grave et de grandiose où j'étais dépassé, insuffisant, et qui pouvait, si j'avais la force d'y fixer mon attention, fournir d'importantes réflexions.

C'est le jour de mes soixante ans, à la minute où j'ai publié *l'Itinéraire* de mon grand-père J.-B. Barrès, que m'est venue l'idée d'écrire, moi aussi, mon *Itinéraire*. J'y ai pensé deux, trois ans, le temps d'achever d'autres travaux. Qu'allais-je dire de mon enfance ? C'est un temps où mon esprit ne se reporte jamais. Là ne sont pas mes sources. Ce n'est pas là que j'ai pris ma vie. Ce qui me remplit, m'émeut, m'attriste, me contente, ce que je regretterai en mourant de laisser inachevé ne provient pas de ce bon petit garçon follement timide, épouvanté

et malheureux que j'étais. Et même ne provient pas de mes chers et respectés parents qui m'ont fait toute ma conception de l'honneur et de l'honnêteté mais non mes attachements et mes curiosités. Si je cherche les raisons de ma formation, je les trouve dans mon milieu de naissance, dans ma petite ville, dans les événements de la guerre, dans la conception lorraine. Mon imagination avait été nourrie et orientée par Strasbourg, Sainte Odile, Sion, le château d'Andlau et je ne cesse pas de construire avec ces beaux éléments. Une idée dont j'étais à la fois l'auteur et le disciple.

Mes rapports avec la Lorraine sont d'un mariage, je la crée et je me crée.

Je n'ai pas cessé de cultiver, d'inventer, de créer en moi cette Lorraine intérieure par le roman que je me faisais de cette idée perpétuellement caressée. Plus tard, au cours de ma vie, j'ai bien souvent remercié le ciel de cette fortune que j'ai eue d'être Lorrain et non pas de Nancy, que les fonctionnaires nuancent, dénaturent, ni des Vosges trop enfermées dans leurs hivers et dans leurs forêts, mais de cette petite ville ducale et dans cette position si hasardeuse de poterne avancée.

Qu'y a-t-il de vrai en moi parmi tous les semblants auxquels de bonne ou de mauvaise foi je me prête ? Il y a mon sentiment des pays lorrains. Cela est réel, jaillissant et créateur en moi. Mais ai-je enveloppé cette force intérieure d'un silence assez prolongé, assez fréquent... L'ai-je écoutée comme il eût fallu, d'une manière exacte ? Car enfin qu'était-ce que cette aspiration sous forme de souvenirs ?

Je crois que j'ai souvent péché par abus de la volonté. A cette date de 1893, n'aurais-je pas dû accepter la leçon des événements ? Pascal attire là-dessus notre attention. Mais quels sont les événements qui viennent de Dieu ? Il y a aussi : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » M^{me} de L... me le disait ainsi : « Vous n'êtes peut-être pas fait pour la politique. » Cette phrase m'entraînait dans le cœur comme un poignard. N'aurais-je pas mieux fait de multiplier des livres comme *les Déracinés* ? C'est un problème que j'ai agité toute ma vie,

Les hommes et les paysages qui m'ont occupé toute ma vie, il m'est impossible de les voir aujourd'hui dans la première maigreur qu'ils eurent il y a un demi-siècle dans mon esprit. Je puis retrouver quelque chose de leur aspect de jadis. Mais il

faut en prendre mon parti, je mêle à ce qu'ils furent, à ce que je fus, ce qu'eux et moi nous sommes devenus.

Très vite pourtant la Lorraine existait pour moi. Le chapitre de *l'Homme Libre* est de 1888 au plus tard. J'avais vingt-six ans. Où se fit cet éveil ? Je n'en ai pas d'idée claire.

Il m'est arrivé une singulière aventure. Je me suis aperçu que je m'étais imposé une vie que je n'aime pas. J'ai marché vers l'horizon pour y saisir quelque chose qui n'y existe pas, j'ai fait des efforts bien conçus en vue d'habiter un jour un palais de délices parfaitement chimérique. Quelque chose est vrai, la poursuite d'une certaine note juste qu'il s'agit de dégager en soi, de composer et d'exprimer. Quelque chose est faux, qu'il y ait aucun plaisir dans la notoriété.

Grande parole de Lamartine : « Ce n'est pas pour vous, monsieur, que j'écris. » Et moi à cet autre : « Je vous défends de me lire. »

Que de fois j'ai formé le rêve de recommencer ma vie. Non pas d'être à nouveau un Barrès de vingt ans. Je rougis de ce garçon-là, je n'y veux plus penser et j'aimerais cent fois mieux entrer au cloître que retourner dans une chambre du Quartier Latin.

Un jour d'été j'ai diné avec Paul Bourget au Quartier Latin et, passant dans l'ombre devant les cafés et les restaurants violemment éclairés, il disait : « Que j'aimerais être un de ces jeunes gens, pauvres comme j'ai été et recommencer de vivre ! »

Et moi, je l'écoute avec étonnement. Ce n'est pas de cela, ce n'est pas d'être jeune que j'ai soif, mais d'être un autre, de n'être pas moi dont j'ai épuisé les ressources.

Cinquante années se sont accumulées entre moi et ce petit garçon. C'est un mur épais de ténèbres. Pourtant, à certains moments, mes sentiments d'alors furent si forts qu'ils ne se laissèrent pas recouvrir et qu'à travers cinquante années je m'aperçois encore. Je respire le froid terrible du réveil et de l'eau glacée, — la leçon que je ne sais pas, — la récréation où tous se précipitaient, — le dégel dans les cours, — le mal de dents, — et surtout la récitation des *Psaumes de la Pénitence*.

Je n'ai jamais eu besoin d'autres idées que celles où j'ai baigné de naissance. Grâce à elles, j'ai toujours su parfaitement

quelle était la vérité. Mon nationalisme n'a été que leur expression, leur clameur et leur frissonnement. Quand vint l'affaire Dreyfus, mon père était mort. Je crois que tout ce que j'ai dit à cette heure était de chez nous. Lavisse ne s'y trompa pas. Le jour où je lui fis ma visite de candidat, il me dit : « Je reconnais chez vous tout ce que j'ai vu à Nancy, je ne voterai pas pour vous. » Je lui dis combien je pensais qu'il devait souffrir de marcher avec des ennemis de l'armée.

Ma mère m'écrivit une lettre inoubliable. Ayant lu mon article de Rennes sur Picquart, elle me dit qu'elle était allée le relire au cimetière près de la tombe de mon père. Je n'y vais jamais sans songer à ce tableau.

De mon expérience propre, qu'est-ce que j'ai dégagé en outre ? J'ai compris que lorsqu'on se trouvait en présence d'un esprit supérieur, il fallait chercher le point de contact que l'on pouvait prendre avec lui. Ne prenons pas aisément notre parti de n'être pas d'accord avec le génie.

J'ai cherché à me compléter avec ce qui ne me faisait pas horreur, à m'harmoniser plus large et plus haut.

J'ai développé en moi le bon sens qui est très puissant dans ma famille, et je suis content de savoir la portée qu'il faut lui donner. Descartes pensait qu'il nous vient de Dieu, qu'il ne peut pas nous tromper, parce que Dieu ne saurait nous tromper. Le bon sens, je l'ai employé à retenir le bon. J'écoutais les meilleurs à la Chambre et secrètement je les aimais. Je ne le disais guère ou rien que d'un mot. (Cela par *fausse* idée de l'impuissance à se faire entendre). Mais je faisais mon être intérieur. Je portais au-dedans de moi-même un trésor. Mon bon sens est de Dieu.

C'est le bien-être de la tombe où je vais goûter l'éternité avec tout ce que j'ai de meilleur. Ici, je suis soustrait à la dispersion vulgaire, et mon cœur paisible emplit ma poitrine, cependant qu'un autre moi-même chante les grands chants que j'aimais, la mélodie infinie de mes sentiments, la musique qui répondait à mes désirs.

MAURICE BARRÈS.

LA VÉRITÉ

SUR LA

TRAGÉDIE D'EKATERINBOURG

I

LES FAITS

Onze années se sont écoulées depuis la nuit historique du 16 au 17 juillet 1918, au cours de laquelle, — à l'est de la Russie, à la frontière qui, par l'Oural, sépare l'Europe de l'Asie, dans la ville peu connue d'Ekaterinbourg, dans les caves de la maison « à destination spéciale », qui appartenait à l'ingénieur Ipatieff, — fut anéantie la famille entière de l'empereur Nicolas II, avec tous les serviteurs qui avaient jusqu'à l'heure suprême partagé avec lui son sort cruel.

A une autre époque, dans d'autres conditions d'existence des peuples, le monde entier aurait su les détails les plus insignifiants de ce drame. Tout homme civilisé saurait exactement comment il s'est produit, qui en est matériellement et moralement responsable, et pourquoi la tempête révolutionnaire russe l'a rendu inévitable.

La réalité est tout autre. La tragédie d'Ekaterinbourg est mal connue. On sait, d'une manière générale, que l'empereur de Russie Nicolas Alexandrovitch qui, un an auparavant, avait été forcé d'abdiquer, sous la poussée de la révolution et pour épargner à sa patrie les horreurs de la guerre civile, fut assas-

siné en même temps que l'Impératrice, le Grand-Duc héritier et toutes ses filles. Ni les détails du crime, ni l'analyse objective des facteurs qui en ont préparé l'exécution, n'ont encore été l'objet d'une étude sérieuse. Des épisodes sans suite, des on-dit, des informations de rencontre, dont l'invraisemblance sauterait aux yeux si l'on connaissait, fût-ce de la manière la plus superficielle, les circonstances essentielles du drame, — c'est à peu près tout ce qu'on trouve dans la presse sur le martyre de la famille impériale russe.

Est-ce qu'on manque des éléments nécessaires pour le reconstituer à l'aide de données certaines? Tout au contraire, nous sommes en possession de documents dont on ne saurait suspecter l'authenticité, la certitude et la bonne foi. Il n'y a qu'à les étudier impartialement et à tirer les conclusions qui s'imposent. Alors la vérité éclatera, la tragédie apparaîtra dans sa réalité atroce; on connaîtra, sans erreur possible, les causes et les responsabilités.

C'est pour essayer d'accomplir cette tâche que j'ai écrit la présente étude.

Pour reconstituer la tragédie d'Ekaterinbourg, je me servirai presque exclusivement d'informations recueillies en dehors de moi, et je n'y ajouterai que très rarement mes renseignements particuliers: ainsi on ne pourra m'accuser de travestir les faits ou de les présenter sous un jour tendancieux.

Toutefois, je crois devoir rappeler au préalable certaines circonstances qui me sont personnelles.

1^o— Dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet 1918, je fus arrêté et transporté dans la rue Gorohovaya, à l'ancienne Préfecture de Pétrograd, où se trouvait à cette époque la fameuse « Commission extraordinaire d'enquête pour la lutte avec la contre-révolution et la spéculation », connue sous le nom abrégé de « Tchéka ».

La cellule où je fus conduit était la cellule commune n^o 96, où se trouvaient déjà réunies soixante personnes, — mélange extraordinaire des catégories les plus hétéroclites: soldats de l'armée rouge arrêtés pour crimes variés, matelots suspectés de pillages effectués sans ordres émanant de leurs chefs, paysans détenus pour vente illicite de produits alimentaires, ouvriers dénoncés par leurs camarades communistes, anciens

grands dignitaires d'État, officiers supérieurs, etc. Le soir seulement, je pus trouver asile dans une des deux petites cellules de moindres dimensions, assignées aux détenus « politiques », — où le général Verkhovsky, le dernier ministre de la Guerre du Gouvernement provisoire et actuellement une des autorités militaires soviétiques, transporté de Gorohovaya à la prison de Kresty, me céda son grabat.

Pendant toute une semaine, je n'ai vu aucun représentant des autorités en dehors de l'adjoint du commandant de la Tchéka, Kousmine, qui nous rendait souvent visite vers le soir et nous communiquait différentes nouvelles du jour. Il était le plus souvent entre deux vins, mais n'était pas grossier avec nous et ne s'appliquait pas à rendre plus dures encore les conditions humiliantes où nous étions réduits.

J'appris par Kousmine que je serais interrogé par le président même de la Tchéka, Ouritzky. Kousmine ne m'en félicita pas et me prévint que je ne devais espérer rien de bon de cet interrogatoire. Le même Kousmine me dit qu'Ouritzky était parti le 2 juillet pour Moscou afin d'assister au « Congrès des Présidents des Tchéka » et qu'il ne devait pas rentrer avant samedi ou même dimanche.

La semaine se passa dans l'énervement de l'attente. Nous avions pour seule distraction les récits que Kousmine nous faisait, parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit, sur les incidents de la vie de la prison et même sur quelques-uns des événements du dehors, — que nous connaissions d'ailleurs par les journaux qu'à cette époque il nous était encore permis de nous procurer par l'intermédiaire de la chancellerie de la Tchéka.

Le samedi soir, 6 juillet, nous apprîmes que le bâtiment du Corps des pages, qui abritait une partie de la garnison de Pétrograd non ralliée encore à l'armée rouge, avait été pris d'assaut et, tard dans la nuit, courut le bruit de l'assassinat à Moscou de l'ambassadeur d'Allemagne, le comte de Mirbach.

En nous communiquant ce bruit, Kousmine ajouta qu'on attendait pour le lendemain matin l'entrée à Pétrograd des troupes allemandes cantonnées à Pskoff, qu'alors la garde de la prison abandonnerait ses postes et se retirerait. Il nous conseillait de suivre son exemple et de nous cacher en ville, sans attendre que la foule fit irruption dans nos cellules pour nous massacrer.

Rien de pareil ne s'est produit. Les Allemands ne sont pas entrés à Pétrograd et rien n'a été changé à notre détention. Le lundi soir, 8 juillet, Kousmine nous déclara qu'Ouritzky était de retour de Moscou et que je n'aurais plus longtemps à attendre. En effet, le mardi matin, vers onze heures, — heure tout à fait exceptionnelle pour les interrogatoires, qui se pratiquaient ordinairement dans la nuit, — je fus amené devant Ouritzky. L'interrogatoire dura deux heures; après quoi Ouritzky me déclara que je ne serais pas inculpé, mais qu'il me demandait de répondre à trois questions.

La première concernait la personne de l'Empereur et l'état de sa santé. Elle était ainsi formulée : « L'ancien Empereur était-il sain d'esprit et, au cours de vos longs services auprès de lui, n'avez-vous pas eu l'occasion de remarquer que ses facultés mentales n'étaient pas en état normal ? »

Après avoir écouté ma réponse qui fut développé et m'avoir posé encore deux questions subsidiaires, qui avaient pour but de me démontrer ou de provoquer de ma part des réponses qu'il aurait pu ensuite commenter à sa manière, Ouritzky me dit : « Je vois que la commission d'enquête n'obtiendra pas de vous les éclaircissements dont elle a besoin, et j'ai d'autant moins d'envie de prolonger votre interrogatoire, que le Pouvoir soviétique a décidé de soumettre le procès de l'ancien Tsar au tribunal du peuple : vous y serez appelé pour témoigner. » Ceci se passait le 9 juillet 1918.

Quel était le but d'Ouritzky en me parlant ainsi ? Croyait-il qu'en réalité le Pouvoir soviétique soumettrait au jugement du tribunal du peuple les prétendus crimes du régime tsariste ? Ou avait-il l'intention de dissimuler ainsi la décision, déjà mûre à ce moment, du Gouvernement soviétique de massacrer l'Empereur et toute sa famille ? Je l'ignore, mais ce qui est certain, c'est que, pendant les journées du 3 au 8 juillet passées par Ouritzky à Moscou, Golostchekine, — commissaire militaire de l'Oural et exécuter suprême du plan diabolique, imaginé par le Gouvernement soviétique et réalisé une semaine plus tard, le 16-17 juillet, — se trouvait également à Moscou, dans l'appartement de Sverdloff, ami intime d'Ouritzky.

Une autre pensée vient d'elle-même à l'esprit : la réunion des présidents des Tchéka n'a-t-elle pas été convoquée à Moscou au cours de cette semaine, précisément pour informer les prin-

cipaux agents locaux du Gouvernement soviétique de la décision qui avait été prise à la même époque par le Comité central exécutif, que dirigeait Sverdloff, et pour décider des mesures à prendre, si l'assassinat de l'Empereur et de la famille impériale provoquait des manifestations et des troubles dans le pays? Le communiqué sur le crime d'Ekaterinbourg, que publia la *Gazette rouge* en décembre 1923 et dont on trouve le texte dans le livre du professeur Speransky, publié à Paris en langue française, semble bien confirmer mes suppositions.

2° — Le 20 juillet 1918, les habitants de Pétrograd ont appris par un communiqué soviétique officiel la nouvelle de l'assassinat de l'Empereur.

Je me rappelle parfaitement le texte de ce communiqué.

Le communiqué disait que le Comité régional de l'Oural, vu l'approche vers la capitale de l'« Oural rouge » des bandes contre-révolutionnaires, dont l'intention de soustraire le Tsar au tribunal du peuple était établie, avait décidé, en exécution de la volonté du peuple, de fusiller l'ex-tsar Nicolas Romanoff, coupable devant le peuple d'innombrables crimes sanglants. La décision avait été exécutée dans la nuit du 16 au 17 juillet. Dans l'intérêt de l'ordre public la famille de Romanoff, détenue avec lui, avait été transférée d'Ekaterinbourg dans un autre endroit... Le communiqué était signé du président du Sovdep Beloborodoff (1).

Quant à l'impression produite sur la population de Pétrograd par ce communiqué, on n'en peut rien dire sinon que tout le monde se taisait, personne n'osant exprimer à haute voix ses sentiments. Seules les railleries cyniques de quelques individus de la populace, lisant le communiqué, se faisaient entendre au milieu du silence général.

Je puis affirmer qu'à partir de ce jour et jusqu'au jour de mon départ de Russie (4 novembre 1918) pas un mot ne fut publié par les journaux soviétiques sur le crime d'Ekaterinbourg.

3° — Au début du mois de décembre 1918, à mon passage par Londres, je rencontrai l'ancien président du premier Gouvernement provisoire, le prince Lvoff, qui arrivait d'Amérique et

(1) C'est ce même Beloborodoff qui, d'après les informations parues dans la presse, devait être exilé à l'étranger comme appartenant au parti de Trotsky. Il serait intéressant de savoir quel est le pays qui lui réservera l'hospitalité.

se dirigeait, comme moi, vers Paris. En ma présence, le prince Lvoff raconta qu'il avait été détenu, dans l'été de 1918, à la prison d'Ekaterinbourg, et que la famille impériale avait été transportée dans la même prison et massacrée dans une cellule qui se trouvait à l'étage même du bâtiment où lui-même était enfermé. Le prince Lvoff ajouta quelques détails qui ont été reconnus, comme son récit même, inexacts par l'enquête ultérieure. Le récit du prince Lvoff fut publié par les journaux parisiens sous forme d'interview.

Je puis enfin affirmer que, jusqu'à la fin de l'année 1920, l'émigration russe, de même que la presse étrangère, n'avait reçu aucune information sur le crime d'Ekaterinbourg.

La vérité, sous la forme la plus brutale, qui détruisait tous les espoirs et toutes les illusions, n'a été connue qu'à la fin de 1920 ou au commencement de 1921, lorsqu'arriva à Paris N.-A. Sokoloff, qui, sur l'ordre de l'amiral Koltchak, avait procédé à l'instruction sur le crime d'Ekaterinbourg.

En même temps, dans la seconde moitié de 1920, nous avons reçu à Paris le fascicule du mois de février du recueil *la Russie future*, qui contenait sur ce crime deux rapports du procureur de la Cour de justice de Kazan au ministre de la Justice du gouvernement d'Omsk, Starynkevitch, datés du 12 décembre 1918, n° 38, et un autre rapport non daté adressé au même Starynkevitch par le procureur du tribunal d'Ekaterinbourg, Iordansky.

N.-A. Sokoloff hésita longtemps avant de se décider à la publication de son enquête : il considérait que les conclusions devaient être contrôlées par des investigations dans les archives de Berlin. C'est là qu'il fallait, d'après lui, chercher le mot de l'énigme. Il finit par obtenir l'accès aux archives allemandes, où je crois qu'il ne trouva rien. Enfin, sur le conseil des personnes qui l'entouraient, sous l'influence des difficultés matérielles et aussi en raison de la publication de plusieurs ouvrages qui utilisaient les résultats de son travail, N.-A. Sokoloff se détermina à publier son enquête, qui parut en 1923, — après sa mort, — en France, en langue française.

Auparavant, en 1920, avait paru le livre de Robert Wilton, intitulé : *Les derniers jours des Romanoff*. En 1921, M. Pierre Gilliard, l'ancien précepteur du Grand-Duc héritier Alexis Nicolaévitch, publia son livre : *Le tragique destin de Nicolas II et de*

sa famille. En 1922, ont paru à Vladivostok les deux volumes de l'ouvrage du général Ditericks qui s'est trouvé sur place à Ekaterinbourg, immédiatement après le massacre de la famille impériale. Enfin, en 1926, le dix-septième volume des *Archives de la Révolution russe* a reproduit le texte d'une petite brochure publiée à Ekaterinbourg en 1923, par le Sovdep local, sous la signature de Bykoff, et racontant dans quelles conditions avait été massacrée la famille impériale et le rôle que joua dans cet événement le Sovdep.

Toutes ces publications ont pour base les résultats établis par l'enquête du juge d'instruction, malgré toutes les difficultés et tous les obstacles qui se sont dressés sur son chemin. L'instruction est parvenue à découvrir tout ce que doit savoir le peuple russe, ce que doit savoir le monde entier, ce que les coupables ont essayé de soustraire au jugement de l'histoire.

Je puis donc affirmer que nous sommes actuellement en état de dire la vérité tout entière sur la tragédie d'Ekaterinbourg et de remonter, sans crainte de nous tromper, des événements qui se sont passés dans cette ville au cours de l'été 1918, à leurs instigateurs et auteurs responsables.

LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

UN TÉMOIGNAGE DIRECT

Dans la nuit du 24 au 25 juillet, sept jours après la nuit fatale, un détachement des armées blanches, commandé par le colonel Voytzechovsky, dispersa l'armée rouge du « camarade » Berzine et entra à Ekaterinbourg que les bolchéviks avaient évacuée la veille.

Le premier soin de l'armée blanche, à son entrée à Ekaterinbourg, fut de s'enquérir du sort de la famille impériale. Le bruit s'était répandu que le Tsar avait été amené de Tobolsk à Ekaterinbourg, où l'avait rejoint ensuite sa famille. Mais où étaient-ils détenus? Étaient-ils même encore en vie? C'est par le communiqué récent des autorités en fuite affiché aux murs et aux poteaux des lanternes qu'ils apprirent le terrible supplice infligé à l'Empereur.

Mais qu'était devenue la famille impériale? Avait-elle été épargnée, ou avait-elle subi le même martyre? D'abord per-

sonne n'osa parler. Mais quelques heures après, quand on fut certain que les bolchéviks avaient définitivement quitté la ville et que leurs espions n'étaient plus à craindre, les langues se délièrent, et, avec précaution, par allusions et sans nommer personne, les habitants finirent par avouer que « d'après les bruits qui couraient en ville », un malheur était arrivé en tel endroit à toute la famille.

Alors, voici, — d'après le récit du général Diteriks, — ce qui se passa.

« Le jeudi 23, vers midi, tous les officiers non retenus par le service, par instinct ou sur les indications des habitants, se dirigèrent vers la maison blanche située sur un sol en pente, au coin de la perspective Voznessensky et de la ruelle du même nom et entourée de deux palissades. Du côté de la perspective et du côté de la ruelle, les portes étaient ouvertes, et la maison pleine de gens qui circulaient dans les chambres. Les uns passaient sans proférer une parole, d'autres fouillaient par terre dans des tas de débris et dans les cendres des poêles; d'autres encore choisissaient et emportaient des souvenirs. Il y en avait aussi qui pleuraient en silence ou en échangeant de timides réflexions.

« Vers le soir seulement, les autorités militaires pensèrent à faire de l'ordre dans la maison, évacuer le public, fermer les portes, placer des sentinelles et procéder à un examen systématique des lieux. En même temps, on ouvrit les portes de la prison d'Ekaterinbourg. On libérait les détenus après un court interrogatoire. Parmi eux se trouvait un vieillard de haute taille et tout voûté, le valet de chambre de l'Empereur, Tchemadouroff, qui, presque immédiatement après l'arrivée de l'Empereur à Ekaterinbourg, avait été évacué, comme malade, de la maison Ipatieff à la prison. On l'avait oublié, lorsque, quelques jours après l'arrivée de la famille impériale à Ekaterinbourg, on tira de la prison, pour les fusiller, le général aide de camp Tatistcheff, le prince Dolgorouky, le laquais Ivan Sedneff et le matelot du Grand-Duc héritier, Nagorny.

« Tout d'abord, Tchemadouroff ne se rendit pas exactement compte de ce qui lui arrivait; il hésitait à dire son nom, mais ensuite il demanda en pleurant : « Où sont Sa Majesté et ses enfants? On dit à la prison qu'on les a tués, mais je ne veux pas le croire. » Il demanda encore des nouvelles du général

Tatistcheff; puis, s'étant repris peu à peu, il se rendit très utile au cours de la première étape de l'instruction. »

Voici comment le général Diteriks décrit la première impression produite par l'examen des lieux, le premier contact avec le mystère de la maison Ipatieff.

« Un chaos indescriptible régnait dans la maison. Dans toutes les chambres, depuis celles de l'étage inférieur, à moitié en sous-sol et où se tenait la garde intérieure composée de dix personnes appartenant à la Tchéka, jusqu'à celles du coin de l'étage supérieur qui servaient de chambres à coucher à Sa Majesté, à l'Impératrice et au Grand-Duc héritier, étaient épars sur le sol, sur les tables, sur les canapés, derrière les armoires et les caisses, des objets et bibelots de toute sorte, cassés pour la plupart, ayant appartenu à la famille impériale ou aux personnes de sa suite détenues dans la même maison. C'étaient des billets et des morceaux de lettres, des photographies, des images déchirées, froissées, en partie brûlées, des livres, des évangiles, des livres de prières, des icônes grandes et petites, des croix, des chapelets, des morceaux de chaînettes et des rubans qui servaient à les porter. L'image de la Sainte Vierge de Feodorof, qui ne quittait jamais l'Impératrice au cours de ses déplacements, a été trouvée dans la cour, dans la fosse aux ordures; une précieuse auréole composée de gros diamants qui ornaient cette image avait été découpée. Par terre gisaient de petites bouteilles, des flacons d'eau bénite et de saint chrême, provenant de Livadia, de Tsarskoié-Sélo et des couvents de Kostroma; et c'étaient encore des caissettes, des boîtes ajourées, des boîtes à ouvrage, des sacs de voyage, des coffrets, des malles, des paniers, des tiroirs et objets de toilette qui en étaient sortis, tous objets sans valeur et très abîmés.

« Dans la chambre à coucher de l'Empereur et de l'Impératrice, gisait par terre un *Recueil de prières* que, depuis son jeune âge, ne quittait jamais l'Empereur et qui portait, gravés sur la couverture, les monogrammes entrelacés N. A. et A. F. et, sur la dernière page de garde, la date : « 6 mai 1883 ». A côté se trouvait un double cadre dans lequel l'Empereur conservait les photographies de l'Impératrice au temps de leurs fiançailles, et du Grand-Duc héritier; quant aux photographies elles-mêmes, il n'en restait que des morceaux, déchirés et calcinés. Tout près, se trouvaient les livres qui accompagnaient

toujours l'Impératrice, *l'Échelle du Paradis*, la *Patience dans les douleurs*, la *Bible*, tous portant le monogramme A. F., la date « année 1906 » et des annotations marginales de la main de l'Impératrice; les débris de son chapelet préféré; une machine électrique médicale servant pour les soins à donner à l'héritier, malade depuis le mois d'avril; ses médicaments, ses jouets; une planche qu'on fixait à son lit et qui lui servait de table quand il jouait ou quand il travaillait; des bouteilles d'eau de toilette, des verres, des boîtes à savons, des pots et des flacons à médicaments et des amas de cendres provenant des bas, linges, tissus, papiers, photographies, boîtes et icônes brûlées.

« Ces débris calcinés étaient en quantité plus grande encore dans la pièce voisine, qui servait de chambre à coucher aux Grandes-Duchesses. On avait l'impression que les objets de toilette, les vêtements, tous les chers souvenirs des anciennes demeures, des voyages, des parents et des amis, avaient été ramassés à la hâte, et jetés pêle-mêle dans les deux poêles qui se trouvaient dans cette pièce. Les cheveux des Grandes-Duchesses, qu'on avait dû couper lors de leur maladie à Tsarskoïé-Sélo, au mois de mars 1917, gisaient mêlés aux balayures dans le corridor à côté de la chambre qu'occupait le commandant de la maison, Yourovsky. Des lettres encore et des photographies étaient jetées derrière une armoire, dans une chambre de l'étage inférieur habitée par les bourreaux de la garde intérieure. A l'office, dont la fenêtre donnait sur un petit jardin, un amas de linge sale : des serviettes et des essuie-mains tachés de sang. Et si l'on se penchait de la fenêtre dans le jardin, on apercevait le mur éclaboussé du haut en bas par du sang : quelqu'un avait lavé ses mains ensanglantées en les aspergeant sous le robinet et les avait secouées ensuite par la fenêtre; un autre s'était tout simplement essuyé les mains avec du linge de table, sans les laver.

« A l'étage inférieur de la maison Ipatieff, dans le coin le plus éloigné et le plus abandonné, est située une chambre, moitié en sous-sol. Son unique fenêtre est grillagée et donne sur la ruelle Voznessensky. Les deux palissades qui s'élèvent jusqu'au toit ne laissent pénétrer qu'une maigre lumière. Ni balayures, ni objets jetés par terre, même pas de poussière; on voyait que tout avait été lavé, y compris les tentures. Mais on

distinguaient par terre, surtout le long des plinthes, des traces de sang et, sur les murs, de petites éclaboussures sanglantes. Dans les murs, dans le plancher, dans le pilier d'une porte et dans les corniches, s'apercevaient des trous où des balles étaient restées. Dans le coin droit de la pièce, on remarquait des égratignures qui ont dû être produites par une arme triangulaire et étroite. Là devait avoir coulé beaucoup, beaucoup de sang, dont on avait lavé les traces, qu'on avait frotté avec de la sciure de bois, de la glaise, du sable; mais le sang, en s'étendant, avait recouvert la plinthe du mur de gauche et celle du mur qui se trouve en face de la porte d'entrée. C'est aussi dans ce mur que les trous de balles étaient les plus nombreux.

« En entrant dans cette chambre, on se sentait pris à la gorge, oppressé, non seulement par la demi-obscurité qui y régnait, mais surtout par l'horreur de ces traces visibles que la mort y avait laissées, la mort de nombreuses personnes, une mort violente et sanglante. On sentait qu'une terrible tragédie, qui avait fait non pas une, mais plusieurs victimes, s'était déroulée dans cette pièce. On se représentait les malheureux réunis dans cette petite chambre formant piège, fusillés à bout portant, se jetant de tous les côtés dans leur lutte inutile pour la vie ou plutôt dans leur agonie, comme le prouvent les traces de balles qu'on trouve partout, dans le plancher et dans tous les murs, en bas, en haut, jusque dans le pilier de gauche de la porte d'entrée et dans la porte même qui était ouverte sur l'antichambre au moment de la tragédie.

« L'aspect des murs était affreux à voir. Des individus sales et dépravés ont couvert, de leurs mains grossières et ignorantes, les tentures murales d'inscriptions, en prose et en vers, de dessins cyniques et stupides, et d'injures signées en toutes lettres par leurs auteurs. Et parmi cette masse d'inscriptions grossières, se détachait, dans le coin du mur le plus proche de la porte, un distique allemand tracé au crayon :

*Belsatzer war aber selbiger Nacht
Von seinen Knechten umgebracht (1)*

avec cette date : 45, VII, 1918. »

(1) « Cette nuit même Balthazar fut assassiné par ses esclaves. » H. Heine, *le Festin de Balthazar*.

ENQUÊTE JUDICIAIRE

L'enquête sur l'assassinat de l'Empereur et de la famille impériale passa par beaucoup de vicissitudes avant d'être concentrée, par l'ordre de l'amiral Koltchak, entre les mains du juge d'instruction pour affaires extraordinaires, Nicolas Sokoloff.

Les autorités militaires avaient donné ordre de commencer immédiatement les recherches. Il n'y avait pas encore, au premier moment, d'autorités civiles à Ekaterinbourg : la population, qui n'avait pas été exterminée par les bolchéviks ou qui ne s'était pas enfuie, ne sortit des refuges où elle se terrait que le troisième jour.

Le général Golitzine, commandant de la garnison, nomma une commission spéciale, sous la présidence du colonel Cherekhovsky, aux travaux de laquelle prit part, à partir du troisième jour, c'est-à-dire à partir du 28 juillet, le substitut Koutouzoff, remplaçant le procureur Iordansky absent. C'est sur ses indications que les autorités militaires confièrent l'enquête judiciaire au juge d'instruction pour les affaires de première importance, qui se trouvait sur place, Nametkine, mais ce choix ne fut pas heureux. Les milieux militaires accusaient Namektine de ne pas montrer assez d'initiative et d'énergie, et de ne pas diriger l'instruction avec l'autorité et la compétence nécessaires. Il fut aussitôt remplacé par un membre du tribunal, Sergueff. Cependant les autorités militaires, mises en méfiance par les procédés de Nametkine, organisaient une enquête militaire indépendante. Sergueff, que tous ceux qui ont suivi son travail accusent de lenteur et d'un formalisme extrême, fut dominé dans son enquête par une idée préconçue : à savoir que le meurtre de la famille impériale était l'œuvre des bourreaux d'Ekaterinbourg : il tenait pour « ridicule » l'hypothèse de la participation de Moscou au crime.

Les deux enquêtes, militaire et civile, qui marchaient parallèlement, fournirent de précieux éléments à l'instruction, des pièces à conviction et des témoignages importants. Mais cette dualité présentait de graves inconvénients : c'est pourquoi, six mois après, le 23 janvier 1919, l'amiral Koltchak retira l'instruction à Sergueff et lui enjoignit de remettre au général

Diteriks les procès-verbaux et les pièces à conviction qui furent transportés à Omsk. Le 9 février, presque sept mois après le crime, l'amiral confia l'instruction, tout entière, au juge d'instruction pour affaires extraordinaires, Sokoloff, dont il assura l'indépendance et la liberté d'action par son autorité personnelle.

Après avoir pris connaissance des documents transportés à Omsk, Sokoloff arriva à Ekaterinbourg au commencement de mars, et ne termina l'instruction que le 12 juillet 1919. Il avait travaillé jour et nuit, vérifiant les résultats fournis par les enquêtes antérieures, provoquant de nouveaux témoignages, à l'affût de nouvelles pièces à conviction. C'est lui qui parvint à dévoiler les secrets de la mine « Ganina » et du lieu dit « les Quatre Frères », et à obtenir des preuves irréfutables des dernières violences commises sur les corps des victimes de la maison Ipatieff. Comme il me l'a dit lui-même à maintes reprises, à Paris, en 1922, son travail était terminé à la fin du mois de mai; dès ce moment, il aurait pu rentrer à Omsk pour coordonner les résultats obtenus par l'instruction. Mais la forêt de Koptiaki l'attirait irrésistiblement: il lui semblait toujours qu'en fouillant la mine, les cendres des bûchers éteints et la terre foulée, il trouverait des preuves nouvelles du crime et des indices permettant non pas de rechercher des témoins, dont le nombre était déjà plus que suffisant, mais de découvrir ceux des bourreaux qui restaient encore non identifiés.

Cependant, une nouvelle tempête s'amassait dans l'ouest: les bolchéviks reprenaient Perm et menaçaient Ekaterinbourg; le front se désagrégeait: ce fut la retraite en désordre. Sokoloff dut partir pour Omsk où il transporta tous les documents de l'instruction, ainsi que les « reliques » des augustes martyrs découverts au cours des recherches, tous les objets leur ayant appartenu, restitués par les personnes qui les détenaient et, avant tout, les objets et fragments d'objets qui avaient révélé les bûchers de la forêt de Koptiaki.

Le séjour de Sokoloff à Omsk ne dura pas longtemps: la tentative de l'amiral Kolotchak pour sauver la Russie touchait à sa fin; l'heure approchait de sa mort tragique.

A travers les plus grands dangers, Sokoloff put atteindre Kharbine en Chine. Il remit « en mains sûres » les pièces de l'instruction et les « reliques », et partit pour la France. Il y est mort subitement, le 23 novembre 1924, dans la petite

ville de Salbris et a été enterré au modeste cimetière local.

Pièces de l'instruction et reliques de la famille impériale subsistent intactes; mais j'ignore le sort de très nombreux objets qui appartenaient à l'Empereur et à sa famille et qui furent trouvés à Ekaterinbourg par Nametkine, Sergueï et Sokoloff, ou qui leur furent rapportés par ceux qui les détenaient. Le nombre de ces objets était considérable: leur ensemble pourrait constituer un véritable musée, un lieu de pèlerinage, à l'heure où sonnera enfin la renaissance de la Russie. L'enquête de Sokoloff contient l'énumération détaillée de ces objets. Leur nombre dépasse quatre cent cinquante, sans compter tout ce qu'on a trouvé à Alapaïevsk, où furent assassinés la sœur de l'Impératrice, la Grande-Duchesse Élisabeth Feodorovna et plusieurs Grands-Ducs. Tous ces objets ont été transportés à Omsk: que sont-ils devenus?

LE RÉCIT DE LA NUIT TRAGIQUE

DÉPART DE TOBOLSK

Les données de l'instruction judiciaire, méthodiquement recueillies et sévèrement contrôlées, permettent de préciser les conditions dans lesquelles fut préparé et accompli le crime abominable de la nuit du 16 au 17 juillet 1918.

Le 30 avril 1918, l'Empereur, l'Impératrice et la Grande-Duchesse, Marie Nicolaevna, avec quelques domestiques, furent emmenés de Tobolsk à Ekaterinbourg et placés dans la maison appartenant à l'ingénieur Ipatieff, maison qui, quelques jours auparavant, avait été réquisitionnée et entourée à la hâte d'une double palissade en bois.

L'Empereur, flairant un piège, refusa d'abord de quitter Tobolsk. Il n'obéit que sous la menace de l'emploi de la force et devant l'inutilité de toute résistance. Le Grand-Duc héritier était malade et le déplacement présentait pour lui un danger mortel. L'Impératrice se résigna à abandonner son fils, n'admettant pas la pensée de se séparer de l'Empereur, dont elle était décidée à partager le sort.

A cette époque, l'Impératrice croyait à une aide rapide venant de Tumen: nous savons maintenant que cet espoir ne reposait sur rien.

L'Empereur fut emmené par un certain Basile Yakovleff, qui se disait ancien officier de marine et s'intitulait « commissaire extraordinaire du Comité central exécutif », en exhibant des pouvoirs signés de Sverdloff son président; ces pouvoirs l'accréditaient comme investi « d'une mission d'importance particulière » qui n'était pas autrement définie. Quiconque désobéirait aux ordres de Yakovleff, devrait être fusillé sur place.

L'Empereur ignorait où on le conduisait. A ses questions Yakovleff se bornait à « répondre sur son honneur de la vie de l'Empereur » et lui donner l'assurance que toute la famille le suivrait aussitôt que l'héritier pourrait supporter le voyage.

D'un propos de Yakovleff, que le voyage devait durer quatre à cinq jours, l'Empereur conclut qu'on le menait à Moscou. Il crut à un ordre venu d'Allemagne, et il s'écria : « Ils veulent que je signe le traité de Brest-Litovsk ! Je me ferais plutôt couper la main ! » Yakovleff ne disait ni oui, ni non, et gardait le silence. Il continuait seulement d'insister, sous une forme correcte, mais avec une menace dans la voix, sur la nécessité du départ immédiat.

La personnalité de Yakovleff reste mystérieuse, de même que tous ses actes, son désir vrai ou simulé de passer avec l'Empereur vers la Russie d'Europe sans s'arrêter à Ekaterinbourg, sa tentative manquée de revenir sur Omsk pour se diriger ensuite sur Samara, son retour forcé à Ekaterinbourg, sa soumission, après une protestation violente, au Sovdep local et à l'ordre de Sverdloff. Restent de même mystérieux, après cet échec, son voyage à Moscou, son retour dans l'Oural, son passage du côté de l'armée blanche et son apparition à Omsk, à l'état-major tchécoslovaque, d'où il disparut ensuite sans laisser aucune trace. C'est un mystère qui ne sera probablement jamais éclairci.

ARRIVÉE DE LA FAMILLE IMPÉRIALE

Le 23 mai, au matin, arrivèrent à Ekaterinbourg l'héritier, les trois Grandes-Duchesses, le docteur Botkine, le valet de chambre de l'Empereur Tchemadoureff, un autre valet de chambre, Troupp, le cuisinier Kharitonoff, le laquais Sedneff, un jeune domestique, Léonide Sedneff, le matelot de l'héritier, Nagorny, et la femme de chambre de l'Impératrice, Demidova.

Ils furent conduits, avec brutalité et vexations de toute sorte, à la maison Ipatieff. Le général aide de camp Tatistcheff, le prince Dolgorouky, la demoiselle d'honneur Hendrikoff, la lectrice de l'Impératrice Schneider et le valet de chambre Volkoff, qui arrivèrent en même temps que l'héritier, furent dirigés directement de la gare sur la prison et furent fusillés peu de temps après, les uns à Ekaterinbourg même, les autres plus tard à Perm.

Jusqu'au 4 juillet, la maison Ipatieff fut sous le commandement de l'ouvrier Avdeeff, secondé par un autre ouvrier, Mochkine. La garde avait pour chef un ouvrier de la fabrique des environs d'Ekaterinbourg appartenant aux frères Zlokasoff, Paul Medvedeff; le chef du détachement supplémentaire de garde était aussi un ouvrier, Yakimoff. Il y avait encore dans la maison le chauffeur Loukhanoff, homme de confiance du Sovdep et du commissaire militaire Golostchekine. Ce dernier, commissaire militaire pour toute la région de l'Oural et d'Ekaterinbourg, était au-dessus du Sovdep, dont le président était Beloborodoff, entièrement entre les mains de Golostchekine. En effet, Golostchekine, après l'avoir convaincu d'un vol de 30 000 roubles aux dépens de la caisse du Sovdep, avait fait de lui le président du Sovdep, en lui adjoignant, pour l'espionner, un homme à lui, un certain Saratoff, l'auteur de la tuerie d'Alapaievsk.

Au début du mois de juillet, Moscou manifesta des inquiétudes sur ce qui se passait à Ekaterinbourg, à la maison Ipatieff. Il est possible qu'à Ekaterinbourg, comme cela s'était déjà produit à Tobolsk, le contact des gardiens avec les prisonniers, toujours doux, toujours affables et simples, résignés à leur sort, eût fini par toucher même le cœur du gardien-chef Avdeeff, « ivrogne, débauché, voleur et canaille », comme le caractérisent le général Diteriks et le juge d'instruction Sokoloff. Ou ce qui est plus probable, la nervosité de Moscou s'expliquait par le fait que l'heure fixée pour le supplice approchait. A une demande de renseignements, Beloborodoff répondit, le 4 juillet, par télégramme : « Aucune inquiétude à avoir. Tout va bien. Avdeeff est remplacé par Yourovsky. Mochkine est arrêté. La garde est remplacée par des hommes de toute confiance. » Et, en effet, ce même jour, la garde à l'intérieur de la maison Ipatieff fut remplacée par des hommes sûrs fournis par la

Tchéka qui s'installèrent dans les pièces du sous-sol de la « maison à destination spéciale ».

Les témoins les appellent tous du même nom de « lettons », mais, en réalité, tous n'étaient pas des lettons. Il y avait parmi eux des prisonniers allemands et autrichiens, triés sur le volet, qui avaient gagné la confiance de la Tchéka par leur participation à d'autres expéditions, au cours desquelles ont dû périr de nombreuses victimes innocentes. C'est à ces hommes que fut confiée l'horrible tâche ; des Russes pouvaient au dernier moment refuser de l'accomplir.

L'inscription murale du distique du poème de Heine, que nous avons reproduit plus haut, faite la veille du massacre par l'un de ces hommes (qui connaissaient, par conséquent, ce qu'ils devaient accomplir le lendemain), des noms magyars tracés sur les murs, tout cela confirme que le détachement qui exécuta le massacre, était composé principalement de Lettons, d'Allemands et de Hongrois.

LA DERNIÈRE MESSE

Le dimanche matin 14 juillet, l'Empereur et toute la famille impériale assistèrent au service religieux que servit, sur leur demande et avec l'autorisation de Yourovsky, le prêtre Storojeff. Yourovsky, raconte le prêtre, se tenait près de la fenêtre et regardait fixement ceux qui priaient. Ils semblaient tristes, inquiets, on aurait dit torturés. En partant, le diacre dit au prêtre Storojeff : « Il a dû leur arriver quelque chose » ; et le prêtre Storojeff répondit : « Oui, c'est sûr. Ils semblent tout changés, et aucun d'eux n'a chanté. »

Le lundi, 15 juillet, les femmes Starodoumova et Driaguina furent envoyées par l'Union professionnelle sur l'ordre de Golostchekine, dans la maison Ipatieff, pour laver le parquet. A l'instruction, devant le juge, elles ont déposé avoir vu toute la famille impériale à sa place ordinaire, dans la salle à manger ; rien de particulier ne les a frappées. Les Grandes-Duchesses, gracieuses et aimables, comme d'ordinaire, les aidèrent à déplacer les meubles, mais ne leur parlèrent pas, ce qui était défendu.

Le même jour, 15 juillet, deux sœurs d'un couvent situé aux environs d'Ekaterinbourg et qui apportaient tous les jours

des œufs et du lait aux prisonniers de la maison Ipatieff, remirent, comme d'ordinaire, les provisions aux soldats de la garde. Ceux-ci, au reçu des provisions, transmirent aux sœurs, comme elles en ont déposé par la suite, l'ordre du commandant Yourovsky d'apporter le lendemain un panier d'une cinquantaine d'œufs durs. Le lendemain, quand elles apportèrent le panier, les soldats leur dirent de ne plus revenir « parce qu'on n'avait plus besoin de rien ». Depuis, les sœurs n'allèrent plus à la maison Ipatieff.

C'est aussi le 16 juillet, que fut emmené de la maison Ipatieff le jeune domestique Léonide Sedneff, sous prétexte d'être conduit auprès de son oncle, qui, en réalité, était fusillé depuis déjà un mois et demi.

L'enquête a établi qu'au cours des journées des 14, 15 et 16 juillet, Yourovsky ne venait que rarement à la maison Ipatieff.

Le 16 au soir, il appela dans sa chambre le chef du détachement de garde, Paul Medvedeff, qui jouissait auprès de lui d'une confiance exceptionnelle, pour avoir provoqué l'éloignement d'Avdeeff accusé d'adoucissements apportés au sort de la famille impériale. Il lui ordonna de réunir les revolvers des sentinelles de la garde extérieure système Nagan, et lui dit brutalement : « Nous allons les fusiller tous cette nuit. » Medvedeff exécuta l'ordre et les sentinelles ne lui posèrent aucune question.

LES DERNIÈRES PAGES DU JOURNAL DE L'IMPÉRATRICE

Dans le recueil de lettres de l'Impératrice à son mari et de son Journal, recueil qui vient d'être édité à Berlin, sous le titre *la Dernière des Tsarines*, on trouve les notes suivantes :

« 2-15 juillet, Lundi. — La matinée est grise d'abord et ensuite ensoleillée. J'ai pris mon déjeuner sur le matelas de paille, dans la grande pièce, parce que des femmes sont venues pour laver le parquet. Je me suis recouchée ensuite et j'ai lu avec Marie le *Livre de Jésus*, fils de Syrahk. De 2 h. à 3 heures : elles sont sorties, comme d'habitude, deux fois dans le jardin. Le matin, j'ai lu avec Tatiana un extrait des Saintes Écritures. Wladimir Nicolaevitch (le docteur Derevenko) n'est pas encore venu. 6 h. 30 : Baby (le Grand-Duc héritier) a pris son deuxième

bain. Je me suis couchée à 10 h. 15. La nuit j'ai entendu l'écho d'un coup de canon et des coups de revolver.

« 3-16 juillet, Mardi. — La matinée était grise, mais ensuite agréable et ensoleillée. L'enfant est un peu enrhumé. Tous sont sortis le matin pour une demi-heure. J'ai rangé avec Olga les médicaments. Tatiana nous a lu des extraits des Saintes Écritures. Les autres sont sorties. Tatiana est restée avec moi et nous avons lu le livre des Prophètes. Le commandant est venu tous les jours dans nos chambres. A huit heures, le souper. On a subitement emmené le petit Léonide Sedneff, comme pour une visite à son oncle. Il est parti en fuyant. Je voudrais savoir si c'est vrai et si nous allons revoir le gamin. J'ai joué au bésigue avec N... Je me suis couchée à dix heures trente. 15 degrés au-dessus de zéro... »

Ce sont les derniers mots inscrits par l'Impératrice dans son journal.

LE MASSACRE

Trois heures de calme et de silence.

Subitement Yourovsky, accompagné de son aide Nikouline, entra dans les chambres de l'Empereur, de l'Impératrice, de l'héritier et des Grandes-Duchesses et, après, dans les pièces occupées au même étage par la suite. Il ordonna aux prisonniers de se lever et de s'habiller pour être emmenés dans un autre local. Il leur donna pour prétexte qu'on s'attendait à une attaque des troupes tchécoslovaques.

Chacun se leva en silence, fit sa toilette, s'habilla et tous sortirent, précédés de Yourovsky. Derrière Yourovsky venaient l'Empereur portant l'héritier dans ses bras, l'Impératrice, les Grandes-Duchesses, Tatiana Nicolaevna portant son petit chien, puis Botkine, Demidova, Troupp et Kharitonoff. Suivaient le commissaire militaire Pierre Ermakoff avec un aide et Paul Medvedeff. Les prisonniers descendirent dans la cour et, par la porte menant au sous-sol, ils furent introduits dans une petite pièce faiblement éclairée à l'électricité, séparée par une porte verrouillée d'une chambre de débarras.

Né soupçonnant rien et croyant qu'il faudrait attendre dans cette pièce des automobiles qui devaient les emmener, l'Empereur réclama des chaises. On en apporta trois. L'Empereur,

l'Impératrice et l'héritier n'eurent pas le temps de s'asseoir quand Yourovsky, qui venait de sortir, réapparut suivi des individus nommés ci-dessus, et de sept autres que l'enquête désigne comme des « Lettons ». L'un d'eux se posta dans la chambre face aux prisonniers, les autres restèrent à la porte. Yourovsky s'approcha de l'Empereur et brandissant un revolver : « Nicolas Alexandrovitch, dit-il, les vôtres ont voulu vous sauver, mais ils n'y ont pas réussi : nous sommes obligés de vous fusiller. » L'Empereur n'eut que le temps de s'écrier : « Comment ? Quoi ? » Yourovsky tira, tuant net l'Empereur, et donna ainsi le signal à la décharge générale. Le crime horrible fut consommé.

Tous les détails du massacre ont pu être exactement reconstitués d'après les dépositions des témoins oculaires. L'un d'eux, malgré ses dénégations, participa certainement à l'assassinat. C'est Paul Medvedeff, le chef du détachement de garde, qui a pu être arrêté et deux fois interrogé avant sa mort, de la fièvre typhoïde, à la prison d'Ekaterinbourg. Sa déposition est confirmée par plusieurs autres : celle du témoin oculaire du crime, Yakimoff, qui faisait partie de la garde extérieure de la maison Ipatieff, celle de Proscouriakoff, de la sœur de Yakimoff, de la femme de Medvedeff même et des tchékistes qui ont vu le massacre par la fenêtre ou qui ont été appelés, aussitôt après le crime, à laver le plancher et faire disparaître les traces du meurtre.

Nous nous bornons à reproduire une seule déposition, celle de Medvedeff. Les autres sont identiques.

« Le 16 juillet, vers sept heures du soir, a déclaré Medvedeff, Yourovsky m'ordonna de rassembler les revolvers de toutes les sentinelles. Il y en avait douze, du système Nagan. Je réunis les revolvers et les apportai à Yourovsky dans la chambre du commandant où je les déposai sur la table. Dès le matin, Yourovsky avait éloigné le petit domestique et l'avait installé au corps de garde de la maison voisine, celle de Popoff; Yourovsky ne m'expliqua pas les raisons de tout cela, mais, après avoir reçu les revolvers, il me dit : « Aujourd'hui, nous allons fusiller toute la famille. » Il m'ordonna d'informer à dix heures les sentinelles qu'elles n'avaient pas à s'alarmer, si elles entendaient des coups de feu. Je prévins donc les sentinelles à l'heure dite, puis je rentrai dans la maison. A minuit, Yourovsky réveilla la famille impériale. Tous se levèrent, firent

leur toilette, s'habillèrent et, une heure après environ, sortirent de leurs chambres. Ils étaient calmes et ne soupçonnaient aucun danger. Ils descendirent l'escalier, Nicolas II portant lui-même Alexis. Ils entrèrent dans la chambre située à l'extrémité de la maison. Quelques-uns avaient chacun un coussin, la femme de chambre en portait deux. Yourovsky fit ensuite apporter des chaises; on en apporta trois. A ce moment, arrivèrent deux membres de la Tcheka, dont l'un, comme je l'appris par la suite, était Ermakoff, de Verkh-Issetsk. L'autre m'était inconnu. Yourovsky, son aide et ces deux individus, descendirent au rez-de-chaussée où se trouvait la famille impériale. Il y avait aussi sept Lettons : les trois autres se trouvaient dans leur chambre. Les revolvers avaient été distribués par Yourovsky aux sept Lettons, aux deux tchékistes et à son aide. Il en avait gardé un. Cela faisait onze. Quant au douzième, il m'avait donné l'ordre de le reprendre. Yourovsky portait en outre un revolver Mauser.

« Sur les chaises s'assirent l'Impératrice, l'Empereur et Alexis. Les autres restèrent debout contre le mur. Tous étaient calmes : ni larmes, ni sanglots. Yourovsky, quelques minutes après, entra dans la chambre voisine où j'étais et me dit : « Va voir dans la rue s'il n'y a personne et écoute si on entend ou non les coups de feu. » Je sortis et aussitôt j'entendis des coups de feu et je vins informer Yourovsky qu'on les entendait. Lorsque j'entrai dans la pièce, tous les détenus gisaient par terre, dans des positions diverses, au milieu d'énormes flaqes de sang. Tous étaient morts, sauf Alexis, qui gémissait encore. Devant moi, Yourovsky lui tira deux ou trois coups de son Nagan et il cessa de gémir. La vue de ce massacre me fit une telle impression que j'eus la nausée et que je sortis. Puis Yourovsky m'ordonna de courir au poste et de dire aux gardes de ne pas s'émouvoir des coups de feu. En partant, j'entendis encore deux coups, et je rencontrai dans la rue Starkoff et Constantin Dobrynin qui accouraient vers moi. Ceux-ci me demandèrent : « C'est bien Nicolas II qu'on a fusillé ? Si on avait fusillé un autre à sa place, tu aurais à en répondre : c'est toi qui as pris charge de lui. » Je leur répondis que j'avais bien vu de mes yeux fusiller Nicolas II et sa famille, et je leur dis d'aller rassurer leurs hommes. J'ai donc vu fusiller l'ex-Empereur, sa femme Alexandra, son fils

Alexis, ses quatre filles, le docteur Botkine, le cuisinier, son aide, et une femme de chambre. Chacun reçut plusieurs blessures, et leurs vêtements étaient inondés de sang. Aucun d'eux, jusqu'au moment de la fusillade, n'eut conscience du danger.

« Lorsque je revins dans la chambre, auprès de Yourovsky, celui-ci m'ordonna de lui envoyer des hommes et de transporter les cadavres sur l'auto. Je fis venir une dizaine d'hommes, dont j'ai oublié les noms. Ils fabriquèrent des civières avec les brancards de deux traîneaux de la remise, y attachèrent un drap avec une ficelle et transportèrent ainsi les cadavres sur l'auto. On enleva aux victimes ce qu'elles avaient dans les mains, leurs bagues, leurs bracelets et deux montres en or. Le tout fut remis à Yourovsky : je ne puis d'ailleurs préciser le nombre des bagues et des bracelets.

« L'auto chargée de cadavres était un camion spécial, amené dans la cour vers le soir. Elle emporta aussi les deux tchékistes. Le chauffeur s'appelait Loukhanoff. Les cadavres furent placés sur du drap gris de soldat qui servit aussi à les recouvrir. On l'avait pris dans la chambre de débarras.

« Je ne sais pas où on emmena les corps et je ne m'en suis pas informé. »

On trouve dans les procès-verbaux de l'instruction judiciaire d'autres dépositions de témoins, qui tracent, avec beaucoup de détails, le tableau de ce drame terrible. Mais elles sont identiques à la déposition de Medvedeff. Je ne les reproduis donc pas.

Un passage de l'une de ces dépositions doit être pourtant cité, parce qu'il détruit certaines légendes qui continuent encore à courir.

Les témoins Yakimoff, Klestcheff, Deriabine, Lesnikoff, Brousnizine et autres, — les uns comme témoins oculaires, les autres d'après les confidences reçues à la caserne même, tôt dans la matinée, immédiatement après la tuerie, — déposèrent que les assassins, après avoir fusillé leurs victimes, les palperent avec soin et « pour être plus sûrs » tirèrent sur eux encore quelques coups de feu. Ils remarquèrent alors que la fille du Tsar, la Grande-Duchesse Anastasie, était vivante, étendue à terre en une profonde syncope. Revenue à elle, elle se mit à pousser des cris : on l'acheva à coups de feu et de baïonnette. Les témoins ont raconté que les cadavres restèrent

longtemps dans la chambre du meurtre, parce qu'on employa beaucoup de temps à les examiner, à les palper et à les dévêtir.

Vers trois heures du matin, tout était fini. Les corps des victimes furent fouillés, dévêtus, et le linge soigneusement examiné et décousu; on enleva tout ce que les victimes avaient pu porter sur elles ou cacher dans leur linge et leurs vêtements; on prit des draps dans les chambres où, il y a encore quelques heures, vivaient et souffraient les malheureuses victimes, et on enveloppa les cadavres qui furent chargés sur une auto, conduite par un homme de confiance, Loukhanoff. On jeta dans l'auto le cadavre du petit chien tué. Ermokoff avec son aide y prit place, et l'auto chargée de l'horrible butin se dirigea vers l'usine Verkh-Issetsk, par le passage à niveau, n° 803, traversa une autre voie ferrée et continua par une forêt déserte dans la direction du village de Koptiaki. Les routes, du côté d'Ekaterinbourg et de Koptiaki, étaient gardées par le détachement spécial de Pierre Ermakoff. Ce détachement était à la disposition de Golostchekine et de Yourovsky, qui commandaient tout, au cours de cette nuit sinistre.

L'endroit où se dirigeait l'auto chargée de cadavres fut choisi par Ermakoff, qui était du pays et qui connaissait chaque chemin, chaque clairière dans les forêts qui entourent les usines d'Ekaterinbourg. Toutefois, l'automobile où avaient été entassés les corps des suppliciés ne put atteindre l'endroit choisi pour leur destruction définitive par Golostchekine et Yourovsky, sur les indications d'Ermakoff. Le lourd camion n'avancait qu'avec difficulté sur le sol marécageux et détrempé par les pluies. A mesure qu'il s'enfonçait dans la forêt, il laissait derrière lui de profondes ornières qui étaient encore distinctement visibles lors des premières investigations de Sergueff et de l'enquête ultérieure de N.-A. Sokoloff. Il plia vers le sol les jeunes pousses, arracha l'écorce des vieux arbres, pour s'enlizer enfin, à un tournant difficile, et s'arrêter définitivement.

Il fallut décharger le camion, fabriquer de nouveaux brancards, à l'aide de troncs de jeunes arbres et de morceaux d'étoffe qui recouvraient les cadavres, pour les transporter ainsi vers l'endroit où ils devaient subir la destruction et qui n'était d'ailleurs distant que de 80 ou 90 mètres. Le juge d'instruction Sokoloff, au cours de l'enquête qu'il effectua sur

place, au printemps de 1919, a retrouvé les débris de ces brancards, morceaux de bois et étoffes, en même temps que d'autres objets énumérés dans son enquête. L'incident a été confirmé par les témoignages des paysans du village de Koptiaki : ils ont pu désigner les arbres auxquels avaient été attachés les chevaux du détachement de Pierre Ermakoff qui, laissés sans nourriture pendant que leurs cavaliers accomplissaient leur long et lugubre travail, en ont arraché l'écorce. L'endroit choisi par Ermakoff pour la destruction des cadavres fut, au cours des journées des 12, 13 et 14 juillet, soigneusement inspecté par Golostchekine. Plusieurs témoins, interrogés au cours de l'instruction, ont déclaré avoir vu dans ces parages Golostchekine et Yourovsky occupés à inspecter les lieux et faire les derniers préparatifs.

DESTRUCTION DES CADAVRES

C'est dans ce coin désert choisi par Ermakoff, que, depuis l'aube du 17 juillet jusqu'à la fin de la matinée du 19, pendant deux jours et deux nuits, les assassins ont accompli leur hideuse besogne.

Des automobiles apportèrent dans la forêt de Koptiaki, au lieu dit « Quatre Frères », plusieurs bonbonnes d'acide sulfurique, en tout 190 kilogrammes, et de grandes quantités d'essence. Les corps, coupés en morceaux au moyen d'instruments tranchants, furent ensuite détruits sur d'énormes bûchers, par l'acide et par le feu. Les ordres, en vertu desquels la droguerie d'Ekaterinbourg a délivré l'acide sulfurique, ont été retrouvés. Ils sont signés du commissaire Voykoff, le même Voykoff que le gouvernement soviétique a ensuite nommé, — pour le récompenser de ses services, — ambassadeur de l'U. R. S. S. auprès du gouvernement de la République de Pologne.

L'enquête a enregistré ce détail macabre : à l'endroit où les cadavres furent détruits, N.-A. Sokoloff trouva, sous l'herbe et les feuilles, une quantité de débris de coquilles d'œufs. Il suppose que là étaient assis ceux qui, dirigeant le travail de destruction des cadavres, mangeaient ces œufs durs que Yourovsky, — comme nous l'avons rapporté, — avait eu le soin de commander aux sœurs du couvent et qui furent livrés le 16 juillet, du vivant des victimes.

Autre fait significatif. Le matin du 19 juillet, les hommes qui avaient été employés à la destruction des cadavres, Ermakoff, Vaganoff et quelques autres, de retour de Koptiaki, se trouvaient au cercle ouvrier de l'usine Verkh-Issetsk. A la question qui leur fut posée de savoir où ils avaient passé les deux dernières journées, ils répondirent qu'ils étaient exténués de fatigue parce que, « sur l'ordre de Golostchekine, ils avaient procédé le 17 à l'enterrement et le 18 au réenterrement ».

Ainsi le Gouvernement soviétique a essayé de faire disparaître toute trace du meurtre, de soustraire le crime hideux au jugement de la postérité, et de celer ainsi aux yeux du peuple russe et de l'humanité entière sa scélératesse. Mais des témoins muets du crime ont rendu le mensonge impossible : ce sont les « reliques », les objets divers que Sokoloff a trouvés dans la mine, où furent jetées les cendres des victimes, et dans ses environs immédiats.

Tandis que l'automobile chargée de cadavres quittait la ville et se dirigeait vers la forêt de Koptiaki, on essayait dans la maison Ipatieff de faire disparaître les traces de la tuerie. Pour enlever les taches de sang, les ouvriers du détachement de garde extérieur, sur l'ordre de Medvedeff, lavaient le plancher avec de l'eau et de la sciure de bois, et les murs avec des torchons mouillés. Le 17 au matin, les soldats revinrent dans leur caserne et y trouvèrent le petit domestique Léonide Sedneff. On lui avait déjà tout raconté et il pleurait à chaudes larmes, n'adressant la parole à personne. Le garde rouge Letemine a raconté à l'instruction qu'il était entré dans la maison dont la porte restait ouverte et monté au premier étage. Il y trouva, devant la porte fermée de l'appartement, le chien de l'héritier, l'épagneul Joy, qui poussait des cris plaintifs. Il eut « pitié » du chien (ce sont ses propres paroles à l'instruction) et l'emporta. C'est trahi par ce chien qu'il fut arrêté par la police. Le désordre régnait dans toutes les chambres : tous les effets appartenant à la famille impériale étaient jetés çà et là ; sur toutes les tables étaient amoncelés des bijoux d'or et d'argent. L'un des gardes rouges déposa à l'instruction que de bon matin, Golostchekine, Yourovsky et Beloborodoff avaient tout fouillé et rangé.

Avant son départ, Isaac Golostchekine organisa, dans l'après-midi du 18, au théâtre de la ville, un meeting auquel assista

le Présidium au complet. Une foule s'y pressa. Golostchekine déclara, en ornant son discours d'épithètes appropriées, que l'ancien Tsar avait été fusillé sur l'ordre du Soviet local et sa famille transportée en lieu sûr.

Des cris de : « Montrez-nous son cadavre » retentirent, timidement d'abord, ensuite avec une insistance de plus en plus grande; mais cette curiosité déplacée fut vite réprimée par l'orateur qui cria aux questionneurs de sortir des rangs et de poser leurs questions en se montrant. Cela suffit pour que l'assistance se dispersât rapidement.

On ne sait pas quel fut exactement le butin qu'emportèrent Golostchekine et ses complices. Sokoloff dit qu'après le départ du Tsar de Tobolsk il y restait beaucoup d'objets : l'Empereur et la famille impériale n'avaient emporté presque aucun bagage, mais plus tard un certain nombre d'objets leur appartenant furent expédiés à Ekaterinbourg. Les auteurs du crime s'en sont probablement emparés. En tout cas, on n'a retrouvé ni bijoux, ni effets, ni chaussures, ni linge de corps et de table.

Quand, le 22 juillet, les derniers détachements rouges quittaient la ville, on proposa à l'ingénieur Ipatieff de reprendre sa maison : il s'y refusa. Qu'est devenue la maison tragique? Occupée d'abord par différents bureaux soviétiques, elle servait, en l'année 1922, d'asile et de crèche pour les enfants pauvres. Le bruit a couru qu'elle aurait été détruite par un incendie.

COMTE W.-N. KOKOVITZOFF.

(A suivre.)

L'ARBRE

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

Le jour vint où le grand chef, directeur de l'emplacement et des « sections indépendantes », jugea opportun d'inspecter les terrains nouvellement défrichés, sarclés, nettoyés de Tjapous. La première chose qu'il vit, avant même d'être descendu d'auto, au pied de la colline, fut l'arbre.

— Qu'est-ce que cela? dit-il. En voilà une fantaisie! Pourquoi cet arbre est-il encore là? Un arbre qui m'a coûté vingt-deux florins de droits!

— Monsieur, voulut expliquer l'employé, cet arbre a été miraculeusement épargné. Aussi, les indigènes lui attribuent-ils une essence et un pouvoir surnaturels : un esprit l'habite, disent-ils, et je n'ai pas voulu...

— Magique, quoi, magique?... Vous n'avez pas voulu... Qu'est-ce que vous n'avez pas voulu?...

L'administrateur, un Anglais de l'espèce de ceux dont les colonies britanniques elles-mêmes ne voulurent pas et qui cherchent aventure et fortune chez les voisins accueillants où ils affichent une supériorité tout insulaire, fulmina :

— Quelle outrecuidance! Un galopin hollandais ne se per-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

mettrait pas d'avoir une volonté sous les ordres d'un sujet du roi d'Angleterre!

Cet administrateur, tout roux et apoplectique qu'il était, n'était pas un méchant homme; il était seulement imbu de sa supériorité d'Anglais; c'est un caractère commun à toute la race, à qui le monde entier ne persuadera jamais qu'il peut exister un autre droit que celui de l'Angleterre, d'autre marmelade que celle de Dundee, un système des poids et mesures plus pratique que le système anglais, du pain plus digestif que le pain anglais, des colonies aussi bien administrées (soyons modestes) et plus prospères que les colonies anglaises.

Ainsi donc, la décision de respecter la vie de l'arbre, n'ayant pas été prise par une volonté anglaise, ne valait rien.

— Un arbre de cette taille-là au beau milieu des jeunes hévéas qu'on allait planter incessamment? Cela n'avait pas le sens commun; il attirera la foudre, votre arbre magique! Et en s'abattant il m'écrasera quelques bonnes douzaines de plants. Faites-moi disparaître cela, mon garçon, et presto, hein!

Il n'y avait pas à répliquer; on ne réplique pas à un ordre de l'administrateur donné sur ce ton; pour l'employé qui s'y risque, eh bien! « l'espace est là, mon garçon, prenez du large, bonjour. Allez donc raisonner ailleurs chez le voisin, si le cœur vous en dit. »

Jan Dirk prit à part Atmah, le mandour chef (contremaitre chef) des contractants.

Les mandours chefs exercent une autorité quasi souveraine sur les coolies; leur position même d'intermédiaire et de truchements entre le personnel européen et les contractants, la confiance dont ils jouissent auprès des uns et des autres, sont autant de facteurs qui en font les véritables grands vizirs des plantations. Pour tout dire, ils sont indispensables et le savent.

Le jeune employé dépaysé, lâché au milieu de cinq cents coolies, dont le caractère et les mœurs lui sont étrangers et dont il comprend à peine la langue, est forcé, à tout instant, d'avoir recours au contremaitre chef, homme d'expérience qui connaît aussi bien les entrepreneurs européens que ses compatriotes; il faut être psychologue pour arriver au poste envié de contremaitre chef et s'y maintenir. Le jeune employé prend l'habitude de le consulter et de suivre ses conseils; il s'en trouve généralement bien, mais se met ainsi petit à petit à la discrétion du

Javanais. Du reste, en cas de conflit entre un employé européen et un contremaître javanais, les directions sacrifient l'employé sans hésiter.

Les coolies, toujours disposés à respecter l'autorité, sont à la merci de leur chef. Non qu'ils ne puissent se plaindre de lui auprès du personnel européen ou de l'inspection du travail; la loi hollandaise leur donne toutes les facilités pour faire valoir leurs griefs, s'ils en ont; mais le Javanais, habitué à supporter la pire tyrannie de la part de ses chefs indigènes sans se plaindre, préfère se taire. Il y a de la nonchalance, de la patience, du fatalisme, du respect et beaucoup de terreur dans sa soumission.

Trop souvent le mandour chef, sultan effectif du campement javanais, en profite avec usure, littéralement. Il prélève des droits sur la distribution du riz, revend des vêtements et des provisions le double du prix qu'il les a achetés, prête de l'argent à un taux exorbitant ou, au contraire, en emprunte sans donner de garantie. Et malheur à qui regimbe! Accablé des plus lourdes tâches, surveillé, contrôlé jusqu'à l'obsession, desservi auprès du personnel européen dont le mandour chef a l'oreille, la vie lui est rendue insupportable.

Jan Dirk savait tout cela, et qu'il avait besoin de l'appui d'Atmah, contremaître chef de Tjapous, pour assurer l'exécution de l'ordre reçu au sujet de l'arbre.

Atmah était un petit homme mince et madré, depuis longtemps au service de la compagnie et qui appartenait à l'espèce des chefs honnêtes, de ceux qui ne pressurent leurs compatriotes que le moins possible.

Il reçut l'ordre, transmis par l'employé, les yeux poliment détournés.

— Je compte sur toi, Atmah, pour faire disparaître cet arbre au plus tôt : c'est un danger pour la plantation; fais-y mettre le feu par qui tu voudras.

Atmah toussa, hésita, grommela un vague acquiescement pour la forme, réfléchit, et finalement objecta :

— Les hommes tiennent à cet arbre, Touan. C'est un arbre sacré, ne l'oublie pas.

— Promets un *slamatan* (fête propitiatoire, donnée pour apaiser les esprits qu'une mesure prise sans les consulter pourrait courroucer).

— Je crains des difficultés, Tonan. Pourtant, je ferai mon possible; je m'adresserai d'abord aux contremaitres.

— Arrange-toi comme tu pourras.

Le jeune employé répéta :

— Je compte sur toi.

« Oui, se disait Atmah en regagnant sa maisonnette, il compte sur moi; tous ces jeunes gens comptent sur nous et ils ont raison. Mais, cette fois-ci, il y aura de la résistance. J'en viendrais à bout, naturellement, car les hommes sont dociles, s'il n'y avait pas Nassim, le sorcier. »

Nassim, un contractant récemment embauché, était une épine douloureuse dans la vie et la conscience d'Atmah. Le nouveau venu avait rapidement conquis une grande autorité à Tjapous, grâce à sa faconde et à son pouvoir de guérisseur. Il venait du Bantam où l'esprit de révolte souffle avec vigueur; s'il se taisait sur les raisons qui l'avaient décidé à s'exiler, d'aucuns, et parmi eux Atmah, pensaient qu'il était devenu suspect dans sa province à cause de ses idées révolutionnaires.

Il était intelligent, discret et relativement instruit. Dans ses discours, il n'était pas rare qu'il citât quelque verset du Coran; et parfois il lisait et commentait à haute voix pour ses compatriotes des passages des journaux malais qu'il se procurait on ne savait comment.

Non, Atmah n'avait pas confiance en ce Nassim beau parleur qui dépensait sa paie et plus que sa paie en objets de luxe achetés chez le marchand chinois. Mais il avait, à peine arrivé à Tjapous, sauvé le fils d'Atmah malade des fièvres; et, quand il le voudrait, pourrait rejeter l'enfant à son mal. Du reste, ponctuel et docile, il n'y avait rien à redire à son travail, et s'il jouait aux dés malgré les règlements, il n'était pas de ceux qui ruinent un campement en six semaines.

Le soir, il organisait des réunions auxquelles prenaient part une vingtaine de coolies à qui il exposait « ses idées ». « Des idées que je préférerais lui voir répandre ailleurs », jugeait Atmah, car il aimait la paix; cependant la crainte de se créer des ennuis avec le sorcier, des ennuis dont son fils eût pu faire les frais, lui faisait fermer les yeux.

Plusieurs fois déjà, en entrant inopinément dans le pondok, le contremaitre chef avait trouvé les coolies rassemblés autour d'un feu de braises et au milieu d'eux Nassim qui pérorait.

Quoiqu'il ne demeurât pas à l'écouter, il en avait entendu assez pour juger des intentions du *gourou* (sorcier). Les discours de celui-ci étaient des réquisitoires pseudo-politiques entremêlés de revendications matérielles, les seules qui eussent quelque chance d'intéresser et d'émouvoir les hommes simples auxquels ils s'adressaient : le *gourou* se servait de tout pour éveiller le mécontentement. La destruction de l'arbre sacré lui serait un excellent prétexte à donner vent aux magnifiques théories nationalistes et humanitaires qu'il avait ramassées dans les clubs intellectuels de Java et qui étaient toute la nourriture spirituelle qu'il eût jamais reçue, et, croyait-il, digérée.

En cela, Atmah ne se trompait pas. Le soir même, après l'appel, lorsque le contremaître chef eut déclaré qu'il était question de détruire l'arbre, Nassim grommela, assez haut, pour que chacun entendit ses mots favoris de tyrannie du capital, d'« exploitation des travailleurs javanais par les entrepreneurs hollandais », etc. Cette même nuit, Atmah, en faisant sa ronde dans les pondoks, le surprit en conciliabule animé avec les chefs d'équipes et une poignée de coolies connus pour les plus mauvaises têtes du campement.

Lorsqu'il entra, quelques Javanais, mal à l'aise d'être surpris avec le sorcier, firent mine de se lever pour s'en aller. Nassim, d'un geste autoritaire, les contraignit à s'accroupir de nouveau : il les apostropha dédaigneusement :

— Frères lâches ! que craignez-vous de votre mandour chef ? N'est-il pas comme vous Javanais ? Et, je vous le dis, quand l'arbre sacré tombera, l'esprit qui l'habite le quittera et se vengera : un homme, parmi nous, mourra, un homme de la section... Qui de vous oserait porter la main sur l'arbre sacré ? Que l'Européen maudit l'abatte lui-même ! Ne le forcerez-vous pas à respecter vos croyances en refusant d'exécuter son ordre barbare ? Si vous y obéissez, lui, sera riche dans dix ans, et vous, vous aurez la vie d'un pauvre coolie sur la conscience. Qui consent, pour un salaire de misère, à risquer la vie de son frère d'exil ? Pourquoi le Touan n'ordonne-t-il pas aux gens d'Atjeh de détruire l'« arbre aux abeilles » ?... Parce qu'ils sont libres, eux, et qu'ils refuseraient. A vous, à nous, Javanais esclaves, liés par un contrat monstrueux, il croit pouvoir commander un sacrilège...

Les coolies buvaient les paroles du sorcier ; ils n'y compre-

naient qu'une chose, la seule qui leur importât : la mort de l'arbre devait entraîner fatalement la mort de l'un d'eux : chacun craignait pour soi-même; il ne fallait pas que l'arbre mourût.

Tous se tournèrent du côté du contremaître chef qui, comprenant l'inutilité d'une controverse avec le gourou, gardait le silence : les hommes enhardis se levèrent, s'approchèrent de lui, lui soufflèrent au visage :

— Tu as entendu, Javanais ! aucun de nous n'exécutera l'ordre sacrilège !

Atmah, sentant les hommes hors d'eux, soutenus par le sorcier qui les avait excités, comprit qu'il serait vain et dangereux de les contredire. Afin de conserver son prestige, il dissimula sa colère et son humiliation. Très calme, sans ciller, il répondit :

— Avez-vous douté de moi, frères ? Mon cœur est un avec le vôtre.

Averti par Atmah que les hommes refusaient « la corvée de l'arbre », Jan Dirk affecta d'avoir oublié l'ordre donné et s'adressa aux Atchinois. Ceux-ci, à leur tour, se déroberent. Leur chef allégua qu'il avaient été engagés « à la pièce » pour défricher une certaine superficie de terrain délimitée par l'employé lui-même, et que l'arbre récalcitrant ne se trouvait pas sur ce terrain. Que les Javanais négligents qui ne savent pas travailler et oublient de détruire un arbre de cent pieds, comme s'il s'agissait d'un mauvais brin d'herbe à peine visible, réparassent cet oubli ! Car s'ils étaient « inhabiles à abattre les grands arbres, du moins étaient-ils capables d'en approcher une torche enflammée ». Ce n'était pas à eux, « ouvriers libres d'Atjeh », d'achever le travail mal exécuté par les contractants javanais ; du reste, leur tâche était terminée et ils se préparaient à retourner chez eux.

Il en était, parmi ces fiers Atchinois, qui n'eussent pas mieux demandé que de détruire l'arbre, moyennant quelque argent. Que leur importait la vie d'un Javanais, s'il était vrai, ainsi que la rumeur leur en était parvenue, que l'un d'eux dût mourir lorsque l'arbre périrait ? Mais les autres, et parmi eux le chef, ceux qui craignaient que la prédiction de mort ne les menaçât aussi bien que les Javanais, les en empêchèrent.

L'employé demanda des volontaires à qui il promit une

prime : personne ne se présenta. Il désigna deux coolies parmi les plus brutes du campement : ils firent dire par l'intermédiaire de leur chef d'équipe qu'ils ne porteraient pas la main sur l'arbre sacré.

— Il faudra donc, dit Jan Dirk aux contremaitres javanais, me résoudre à envoyer mon boy chinois sur la colline pour faire votre ouvrage ?

L'affaire devenait sérieuse ; l'ordre du directeur était net : abattre l'arbre dans le plus bref délai. Mais comment contraindre les hommes à l'exécuter, puisqu'Atmah lui-même se dérobait, se sentant impuissant. Une amende générale pour refus de travail risquait de soulever tout le campement. Ce maudit arbre menaçait la paix de la section où, jusque-là, il n'y avait eu ni plainte ni exemple d'insubordination, ni désertion. Pendant la semaine qui suivit la rébellion des deux Javanais désignés pour détruire l'arbre sacré, cinq coolies s'enfuirent la nuit ; ils préféraient la prison à l'obligation de commettre le sacrilège dont la perpétration devait, croyaient-ils, causer leur mort. Une atmosphère de méfiance et d'hostilité planait sur la section de Tjapous. Nassim l'exploitait habilement, semant ses magnifiques théories dans les cerveaux ignorants.

Cependant, l'arbre rigide, debout au faite de la colline, semblait narguer les hommes. Pour le jeune planteur, il était devenu une telle obsession que le pauvre garçon se rendait parfois après le travail jusqu'au haut de la colline pour contempler de près son ennemi ; car, peu à peu, il en était arrivé à voir dans « l'arbre aux abeilles » une volonté ironique appliquée à lui nuire. Chétif au pied du tronc géant, lisse, invulnérable, il réfléchissait au moyen de s'en débarrasser sans provoquer d'incident fâcheux dans la section. Des offrandes, de jour en jour plus nombreuses, déposées entre les racines crispées en longues coulées figées à ras du sol, témoignaient de la dévotion croissante des indigènes envers le rescapé miraculeux. Découragé, il revenait lentement vers la plaine.

II

Les jours passaient. Le directeur, qui avait bonne mémoire, pouvait vouloir constater *de visu* que l'arbre avait disparu. Jan Dirk risquait le renvoi pur et simple.

La position de l'employé, tampon amortisseur entre le directeur autocrate et les coolies obtus, obstinés, enclins à la résistance passive, pour peu qu'un ordre ne leur convienne pas, est à la fois délicate et dangereuse. L'employé doit obéir aveuglément aux ordres d'« en haut » qu'il lui est souvent impossible de faire exécuter « en bas ». En cas d'insuccès, il encourt à la fois le blâme de son chef et la haine de ses coolies. Trop de directeurs oublient qu'ils ont été employés, et planent à la manière de ces domestiques devenus patrons qui accablent leur personnel d'ordres et de mépris.

Jan Dirk décida de profiter d'un jour de congé pour consulter son collègue Kleiweg, de l'Emplacement; un vieux routier, celui-là, qui avait dix ans de Sumatra et dont on parlait comme successeur éventuel du directeur actuel qui devait rentrer en Cornwall l'année suivante, fortune faite.

Trois heures de marche n'effraient pas un planteur, dont les jambes sont le moyen de locomotion habituel.

Jan Dirk se mit en marche après le déjeuner, le *tiffin*, comme on dit là-bas à la mode anglaise pour être *smart*. Il avait fait prévenir Kleiweg qui l'attendait, et comptait rentrer tard dans la nuit muni d'un bon conseil.

La route est longue qui relie la section de Tjapous à l'Emplacement; longue et monotone. Après quelques kilomètres à travers des jeunes jardins d'hévéas, elle coupe la brousse marécageuse d'où s'élançant en hauts bouquets raides et drus, les longues palmes luisantes des nipahs sans tige. Jan Dirk, casque sur la nuque, col ouvert, manches retroussées jusqu'aux coudes (sa peau cuite et recuite par le soleil n'en craignait plus les brûlures), marchait au bord de la route, afin de profiter de l'ombre parcimonieuse projetée par la maigre flore qui réussissait à croître sur cette terre ingrate. Il entra bientôt dans la zone des mangroves où toute une forêt vert sombre, sur pilotis, s'étendait à perte de vue. Les racines noirâtres aériennes, tordues en ogives enchevêtrées, baignaient dans une eau stagnante que le soleil pailletait de taches lumineuses.

La mer était proche, dont le flux alimentait le marais, nourricier de cette étrange végétation. La mer ! Elle s'avancait en larges entailles encaissées de mangroves, sous les ponts qui relient les tronçons de la route. Si différente soit-elle, sur cette sauvage côte Est de Sumatra, de l'étendue mouvante dont

les flots heurtent les dunes de son pays, le jeune Hollandais reconnaissait en elle une amie. La mer ! Frontière de l'exil !... Il évoqua les paquebots en route pour la métropole et qui sont déjà, l'ancre à peine détachée, la patrie retrouvée.

Kleiweg était de la race des Hollandais pratiques et de sens rassis, durs à l'ouvrage pour soi et pour autrui, mais justes, joviaux et doués de cette suprême diplomatie : le tact. De tels hommes font les bons subordonnés et les bons chefs. Aux Indes néerlandaises, ils forment la majorité des pionniers, et c'est grâce à eux sans doute que les colons de l'Archipel ont acquis la réputation de colons modèles.

Jan Dirk d'une haleine exposa son cas : de vagues rumeurs, en étaient parvenues à Kleiweg ; elles lui avaient paru peu inquiétantes, mais dès qu'il connut tous les détails de l'affaire, il flaira un de ces conflits anodins pourvu qu'on les traite avec tact et prudence, mais qu'une maladresse peut envenimer et faire dégénérer en vilaine histoire. Lui-même en avait débrouillé bon nombre d'analogues au cours de sa carrière de planteur ; mais ces jeunes gens, à peine débarqués, perdaient la tête : comment exiger qu'ils se tirassent d'affaire sans casse ? Les directions étaient imprudentes en confiant des postes difficiles à de nouveaux venus qui ne connaissent encore ni les patrons ni les coolies et parlent mal la langue des indigènes ; il faut de la routine pour concilier l'obéissance, la bonhomie et le prestige. Celui-ci, Jan Dirk, n'était pourtant pas un sot : il l'avait vu à l'œuvre à l'Emplacement durant quatre mois. On en ferait quelque chose avec le temps ; mais, en attendant, il fallait lui « enlever son arbre de dessus le cœur ». Après tout, il avait fait de son mieux, ce petit, et le patron, avec son autocratie bornée, l'avait fourré dans de bien mauvais draps.

Les deux hommes fumaient leur pipe autour d'une bouteille de whisky écossais, car il n'en est point de comparable. Kleiweg buvait sec : c'était son moindre défaut ; il se versait rasade sur rasade sans perdre le fil de ses idées, au contraire : « Une goutte de plus lui éclaircissait le jugement. »

— Le vieux, décréta-t-il en tassant le tabac de sa pipe avec le manche de sa cuiller, le vieux n'est pas un mauvais bougre. C'est une brute, d'accord, mais pas une mauvaise brute. Têtu ! ça ! c'est autre chose et c'est sa force ; il s'agit avant tout de ne pas le buter. Laisse-moi réfléchir au moyen de l'approcher par

un mouvement tournant : on verra ce que cela donnera. Au fond, il a raison, cet homme ! Ton arbre, quelque jour d'orage, pourrait bien dégringoler tout seul et démolir une demi-douzaine de coolies et une cinquantaine de jeunes plants. Au prix où sont les berlingots !...

— Je ne dis pas non ! Pour ma part, je l'ai assez vu, cet arbre de malheur ! Mais mes coolies désertent...

— Tu, tu, jeune homme ! on les rattrapera, tes coolies ! La sanction pénale n'a pas été instituée pour les hévéas qui n'ont point encore appris à courir : désertion, refus de travail... on connaît cela... on est paré... Dans un cas ordinaire, tout cela ne vaudrait pas la peine d'en parler ; mais, voilà le hic ! ce cas-ci n'est pas un cas ordinaire. Quand il s'agit de religion, de superstition ou d'*adat* (droit coutumier), — il siffla, — de tout ce qui tient au cœur et à la moelle des indigènes, il convient de marcher prudemment et sans semelles à clous, si on veut éviter du vilain.

Kleiweg caressa le flanc de la bouteille de whisky, se versa une ultime rasade qu'il but d'un trait, et, se frappant le front, s'écria :

— J'ai mon plan ! Oyez, bonnes gens ! Je vais aller trouver le patron, de ce pas ; car il vaut mieux liquider ton affaire au galop et durant que je suis, comme tu le vois, en veine d'éloquence. Tu as dû remarquer que l'Inspection du travail ne nous honore pas souvent de ses visites ; les Anglais la regardent d'un mauvais œil et, quant à nous, il faut convenir qu'elle n'aurait pas grand chose à critiquer à Kofa-Baron. Le « vieux », cependant, entre en ébullition dès qu'on mentionne en sa présence « l'immixtion injurieuse du Gouvernement hollandais dans des affaires qui ne le regardent pas »... Tu me suis?... Je m'en vais donc lui dire que ton histoire d'arbre sacré m'est revenue aux oreilles, que les coolies menacent de mutinerie générale, etc... Tu saisis ?

Jan Dirk opina :

— Je te suis...

— Nous ne pouvons pas mettre une mutinerie sous le boiseau ; il en suintera bien quelque chose dehors, et l'Inspection du travail, qui compte quelques fins limiers (ce n'est pas vrai : la plupart sont des bûches ; mais une fois n'est pas coutume ! encensons-les), viendra mettre le nez chez nous, ce qui nous fera perdre patience et du temps...

Kleiweg se leva, désigna du doigt un gramophone poussiéreux juché sur un amas de disques :

— Tiens ! amuse-toi en m'attendant !... Je reviens, j'imagine que ce ne sera pas long !

Ce ne fut pas long en effet ; en dix minutes, Kleiweg était de retour ; il riait, se frottant les mains : le patron était par hasard de bonne humeur : le spectre de l'Inspection du travail (on ne sait jamais... si irréprochable soit-on) avait fait le reste ; la cause était entendue : l'arbre de Tjapous avait officiellement reçu droit de cité.

Le brave garçon tapait sur l'épaule de son jeune collègue :

— Garde ton arbre, mon petit, et bonne chance !

Il le poussait dehors d'une bourrade amicale.

— Tu ne m'en voudras pas d'être si peu hospitalier ? Non ? Eh bien ! rentre chez toi... on ne t'aura pas vu par ici... tu comprends... Tu reviendras un autre jour ; on passera la soirée avec quelques collègues ; gramophone, punch pour les *sinkehs* (bleus), ça va ? Il fait encore jour, c'est demain pleine lune, allons ! tu n'es pas à plaindre... tu vas pouvoir rêvasser à ton aise sur la route ; — il cligna de l'œil : — gentille, ta Javanaisel...

Son rire accompagna Jan Dirk jusque sur la route.

Le jeune homme hâtait le pas ; il était content de rentrer chez lui ; pour la première fois, depuis des jours, il pourrait dormir tranquille... Gentille, ta Javanaisel... Il sourit. Parbleu ! aucune exigence et une inlassable complaisance ; elle tenait si peu de place dans la maison ! Sous la moustiquaire il y avait deux oreillers, et dans la galerie intérieure une machine à coudre !... On se fait à ces visages sombres...

Jan Dirk approchait de Tjapous ; en passant au pied de la colline, il leva les yeux vers l'arbre nettement découpé dans la nuit claire et auquel la lune faisait un halo blond lumineux. Il pensa : « Cela fait japonais, cette silhouette noire solitaire et cette lune ronde un peu orangée. » Il n'éprouvait plus aucune rancune contre l'arbre et il avait envie de lui crier : « Tu vois, je ne suis pas méchant ; je m'en suis donné du mal pour te sauver la vie ! Tu ne m'en veux plus au moins à présent, hein ? »

Dans les pondoks, tous dormaient : il songea que, chez lui, Emeh et le boy ne l'attendaient pas si tôt, qu'il avait faim et

qu'il lui faudrait patienter une heure avant de pouvoir se mettre à table.

Arrivé à proximité de sa villa, il remarqua qu'il n'y avait pas de lumière dans les communs, et s'étonna que Li Chou ne fût pas occupé dans « sa » cuisine; la lampe de la véranda n'était pas allumée, et, n'eût été la faible lueur de la veilleuse qui filtrait entre les volets de la chambre à coucher, la maison eût paru désertée. Emeh, la paresseuse, était déjà couchée : il n'était pourtant pas tard. Jan Dick contourna la villa avec précaution, s'appliquant à ce que ses souliers ne résonnassent pas sur la terre sèche, afin de ne pas réveiller la Javanaise. Li Chou, l'animal, était sans doute chez son compère du *kedeh*. Bah ! il trouverait bien tout seul du pain, du fromage et une bouteille de bière !

A deux pas de la fenêtre éclairée, il fut tout à coup conscient d'un danger; il eût été incapable d'en préciser la raison concrète; s'il avait dû motiver son appréhension subite, il aurait dit : « Il se passe quelque chose... Il y a du mouvement, de la vie insolite à l'intérieur; je n'ai rien entendu, je n'ai rien vu, mais je sens une sorte d'intensité étrangère, hostile, derrière ces volets. »

La maison étant bâtie sur pilotis, la tête du jeune homme atteignait le plancher; il attendit, retenant son souffle... quoi ? que se dénouât par un signe quelconque l'atroce drame de l'attente qui étranglait la vie dans sa gorge.

Enfin, le silence fut heurté par un gémissement plaintif et doux, et le bruit d'un corps pesamment agité sur le lit de fer. Instantanément, la vie en lui reprit son cours normal et il se reprocha sa stupide angoisse : Emeh dormait; elle avait un cauchemar ainsi qu'il lui arrivait quelquefois, et, tout endormie, geignait.

Il comprit alors seulement de quoi et combien il avait eu peur; une sueur abondante coulait de son front sur ses joues et son menton. Quelle folie ! Personne dans la section n'eût osé... pendant son absence... Fallait-il qu'il fût devenu nerveux ! Dans un délire d'expansion, succédant trop brusquement aux secondes terribles, il voulut un témoin à qui crier sa joie et il allait appeler « Emeh ! » et frapper le plancher de son bâton ferré pour réveiller la dormeuse, quand une voix très nette, la voix discordante et rauque de Li Chou prononça au-dessus de

lui : « Je te fais cadeau des cinq florins que tu me devais encore... et c'est bien payé ». Et la voix d'Emek, ironique et un peu étouffée, répondit : « Non, mais, bien sûr, à présent que je ne te dois plus rien, est-ce moi qui te paierai ? »

Chose étrange, ces paroles distinctes dont il comprit parfaitement le sens ne causèrent à Jan Dirk aucune émotion; il en avait parcouru toute la gamme quelques minutes plus tôt, tandis qu'il ne savait rien; maintenant, devant la réalité, il était sans réflexe; la colère, la violence, la douleur avaient été écumées de son cœur. Il demeura calme, et sans se hâter ni amortir son pas, tourna le coin de la maison et monta les escaliers de la véranda, en maître. Une porte, à l'intérieur, s'ouvrit et, dans le passage sombre, Jan Dirk vit le Chinois qui s'enfuyait. Hagarde, le buste découvert et les hanches hâtivement enroulées dans un sarong qu'elle tenait serré contre elle, aussi haut que possible, d'une main tremblante, Emek se précipitait au-devant du jeune homme; elle était si impatiente de savoir immédiatement ce qu'il avait entendu et ce qu'il ferait d'elle qu'elle n'avait pas eu la présence d'esprit de se rajuster. Elle faisait effort pour l'interroger d'un ton naturel :

— Touan est rentré bien tôt! Touan n'a sans doute pas diné?

Jan Dirk, tranquillement, alluma la lampe, qu'il dut moucher, jeta l'allumette dehors, conscient et surpris à la fois de son extrême sang-froid. La fille commençait à se rassurer :

— Touan m'a effrayée en arrivant si tôt; Touan n'est pas souffrant?

Il lui asséna un regard si direct et si glacé qu'elle se tut et recula jusqu'à la cloison où elle s'appuya, prête à défaillir.

Jan Dirk tonna : « Va-t-en ! » et avec les premiers mots qu'il prononçait, la colère revenait en lui :

— Prends tes hardes, va-t'en ! Allons ! va-t'en donc, va-t'en avec ton amant !

Il traversa la maison en courant, descendit jusqu'à la chambre du boy à côté de la cuisine et hurla avec un juron :

— Li Chou ! chien ! hors d'ici ! et de la section ! Si je te revois, je te brise les os !

Aucun signe de vie ! Il donna un coup de pied dans la porte qui céda; la chambre était vide; la lumière de la lune l'éclairait tout entière par une lucarne du toit; personne ne se cachait sous le lit de camp qui en composait tout l'ameuble-

ment, et la mallette de fer où le boy enfermait son modeste avoir avait disparu. Li Chou, redoutant les terribles représailles de son maître, s'était enfié en emportant ses bagages! Un Chinois abandonnera la vie plutôt que sa propriété.

Dans la maison, Emeh se lamentait bruyamment; elle entremêlait ses cris et ses sanglots de protestations d'innocence! Jan Dirk, tandis qu'il remontait, lui intima de se taire :

— Tais-toi donc, à la fin! tes simagrées sont sans effet! Tais-toi donc!

Il ajouta :

— Tu peux passer la nuit dans la chambre de Li Chou, si tu as peur de partir à présent; mais gare à toi, si je te retrouve ici demain matin; compris?

Tout en parlant, il avait pris la fille par le bras et la jetait presque en bas des escaliers; puis il alla chercher ses nippes et les lança derrière elle dans le passage extérieur, là où, pour la première fois, il l'avait vue travailler quelques mois plus tôt.

Quand il eut fermé la porte, il se rappela qu'il avait faim; il se coupa d'épaisses tartines qu'il emporta sous la véranda.

C'était une nuit splendide dont le calme peu à peu magnétisait les nerfs du pauvre humain délivré momentanément de la nécessité d'agir. Jan Dirk, abattu de fatigue, se trouvait dans l'état de prostration hébétée qui suit les grandes dépenses nerveuses; il était presque heureux; la détente de son corps surmené et de ses passions stimulées jusqu'à l'exacerbation était une volupté apaisante dont il jouissait en toutes ses fibres. La dégoûtante machination du Chinois qui avait introduit Emeh complice dans sa maison, pour la pousser ensuite dans ses bras, ne le révoltait plus; c'était par acquit de conscience, par un sentiment de justice et de convenance, qu'il se disait :

— J'aurais dû casser mon bâton sur le dos de ce brigand.

Dehors, Emeh sanglotait toujours, et ses sanglots réguliers, rythmés, troublaient le calme bienfaisant de la nuit. Jan Dirk alla jusqu'à la chambrette où, docilement, la fille s'était réfugiée et lui dit sans se fâcher :

— Je t'ai priée de cesser, si tu tiens à continuer à geindre, va-t'en!

Il remarqua que les vêtements de la Javanaise gisaient encore sur le sol, pêle-mêle, tels qu'il les y avait jetés et il se souvint du geste qu'elle avait eu, naguère, pour retirer l'épingle

de son chignon et la lancer par-dessus la balustrade. Orgueilleuse, vicieuse et ambitieuse, ouïl et menteuse! mais spontanée et indifférente à l'argent. Le Chinois, lui, en s'enfuyant, n'avait pas oublié une épingle derrière lui, tandis qu'Emeh était capable de filer en laissant là tout son avoir. Il ne la regrettait pas; mais il se dit qu'elle était pourtant moins coupable que le Chinois. Qui sait quelle pression il avait exercée sur elle?...

Seul, en face de la nature sereine, baignée de silence et de clarté douce, disproportionnée aux éphémères passions humaines; il revécut sans amertume les jours passés avec la Javanaise. Elle avait toujours été gaie, serviable, docile, à la fois servante et compagne; compagne charnelle, sans plus, il est vrai, car la différence de race, de mentalité, de civilisation est si profonde entre un Hollandais et une Javanaise qu'il ne peut être question d'union véritable et complète dans ces ménages mixtes. Toujours la première levée, Emeh préparait le café du maître, disposait des vêtements propres à côté de son lit, lui tendait son casque et son bâton sur le pas de la porte. A table, elle ne se servait que lorsqu'il avait terminé son repas et, le soir, elle s'étendait la dernière sous la moustiquaire; la lumière orangée de la veilleuse patinait son corps brun d'une teinte chaude veloutée, surnaturelle, qui contrastait avec la fraîcheur lisse, la fraîcheur d'une pelure de pomme, de sa peau. Il se rappelait des nuits d'insomnie, fréquentes les dernières semaines, qu'Emeh avait passées à lui masser les tempes d'une pression circulaire du pouce jusqu'à ce qu'il s'endormit... Chaque fois qu'elle avait eu l'occasion de lui rendre service, elle ne s'était pas dérobée; même dans cette malheureuse affaire d'arbre, elle lui avait été d'un grand secours en lui rapportant les potins des pondoks; c'était elle aussi qui lui avait conseillé d'apprendre le javanais et elle s'était donné beaucoup de mal pour le lui enseigner : « Quand tu parleras couramment javanais, tu entreras facilement dans le cœur des coolies... »

Dommage, oui, dommage pour elle-même et pour lui également qu'elle eût tout gâté par son odieuse inconduite! Deux phrases surprises..., il n'en avait pas fallu davantage!... elles résonnaient encore à ses oreilles...

Balayé, effacé cet épisode-là!... Désormais, il était seul, n'ayant pour toute compagne... qu'une biche, et, — ses yeux

fixèrent l'horizon où la lune avait monté, — un arbre, l'arbre qui, dans sa raideur, à présent que la lune ne lui faisait plus de halo, ressemblait plus que jamais à une sentinelle sévère. Au flanc de la colline, il lui sembla voir se traîner un animal blessé; quelque sanglier ou bien un cerf; à mieux l'observer, on eût dit plutôt un singe, un grand singe ou un homme : bien sûr, un homme, le dos chargé d'un faix et qui avançait lentement, mais régulièrement, en suivant le sentier en zigzag; un animal eût couru, fait des bonds, ignoré le sentier. Qui donc, à cette heure, quoiqu'il fût clair de lune, pouvait bien avoir affaire de ce côté-là? La colline était déserte, il n'y avait plus de bois mort à voler! Au pied de l'autre versant, à quelques kilomètres de la mer, il y avait un village de pêcheurs : des pêcheurs!... et aussi des barques... parbleu! le promeneur solitaire, ce ne pouvait être que Li Chou, sa malle sur les épaules, et qui allait demander asile aux pêcheurs pour cette nuit, et une barque, à l'aube, pour gagner en suivant la côte quelque petit port des environs. Bon voyage! Il était au moins débarrassé de celui-là!

Jan Dirk suivit quelque temps les progrès de l'homme courbé sous son fardeau, le long du sentier. Peu à peu, le sommeil ligota ses muscles et sa pensée; il rentra à l'intérieur de la maison : devant la chambre où la veilleuse clignotait, il frissonna; il y avait une autre chambre, en face, où se trouvait un lit de camp; il en poussa la porte, se jeta tout habillé sur le lit, et s'endormit.

Lorsqu'il s'éveilla, dans ses vêtements froissés de la veille, il se sentit plus mal à l'aise qu'après une nuit de bombance à Medan; ses souliers maculés de terre pesaient à ses pieds; ses muscles étaient endoloris, et il n'y avait pas de linge propre étalé sur une chaise à portée de sa main; il avait faim, et, s'il ne voulait pas partir à jeun, il lui faudrait allumer du feu à la cuisine, faire bouillir de l'eau pour le café... à moins qu'il n'en restât de la veille au fond de quelque pot. Pourvu qu'il eût cette chance! La lampe à alcool suffirait alors pour réchauffer son déjeuner... Où donc ce diable de Chinois enfermait-il l'alcool à brûler? Les difficultés matérielles de sa nouvelle situation lui parurent insurmontables; il décida de demander le jour même à quelque femme des pondoks de l'aider jusqu'à ce qu'il eût remplacé Li Chou.

Il gagna la salle à manger, trainant les pieds, maussade... Quoi?... il se frotta les yeux; la table était servie, ainsi que chaque matin; sur la nappe son couvert brillait; le lait chaud dans le pot de faïence à fleurettes bleues, le café bouillant, les tartines rôties l'attendaient; il huma l'arome appétissant, puis eut honte de sa faiblesse, se ressaisit et appela aussi sévèrement qu'il put :

— *Si apa sini?* (Qui est ici?)

Emeh apparut en haut de l'escalier, tirée à quatre épingles, les yeux un peu cernés et la bouche pâlie. Elle s'affala sur le paillason, y demeura prostrée dans la plus humble attitude.

— Touan! Touan! Emeh ne pouvait pas partir sans te donner d'abord ton déjeuner... Touan a été bon pour moi... ici, je n'ai ni père, ni mère.... Touan est en colère pour une faute qu'Emeh n'a pas commise et qu'elle ne connaît pas. — Elle leva la tête : — Pardon, Touan! aie pitié, Touan!

Jan Dirk, abasourdi, la laissait parler; il était soulagé de trouver son repas servi comme s'il n'y avait rien de changé, ce qui le disposait à l'indulgence; le drame de la veille lui paraissait lointain, irréel..., la réalité, c'était le café brûlant... et la faim qui le tenaillait depuis son réveil.

La fille, sentant que le maître était près de faiblir, se mit à expliquer, dans un flot de paroles, sans gestes, les mains au creux de ses genoux, tandis que ses yeux alertes guettaient le visage du jeune homme.

— Li Chou volait Touan, il volait les boîtes de conserves, la farine, le riz, le sucre, le pétrole qu'il revendait aux contractants... je le savais, mais le « Chinois pourri » me suppliait de me taire. Hélas! je l'avoue et j'en demande pardon au maître, j'avais promis à ce mauvais homme de lui donner trente florins s'il m'aidait à devenir la « ménagère » de Touan; *saja tjinta sama touan* (je suis amoureuse du maître). — Elle inclina la tête, plusieurs fois, avec un geste gracieux de contrition : — Je prends la faute, je prends la faute! Quand j'ai découvert qu'il volait, j'aurais dû le dénoncer; mais il me menaçait et me disait : « Si tu gardes ta langue derrière tes dents, je te tiendrai quitte de ta dette; si tu me trahis, je me vengerai. » Je le jure, devrais-je mourir, je ne mens pas. Hier soir encore, il a payé mon silence; je ne lui devais plus rien, et c'est alors que je lui ai demandé : « Est-ce moi qui te paierai la pro-

chaine fois ? » Touan est arrivé ; Li Chou a eu peur, puisqu'il était coupable, et s'est enfui ; quand Emeh a vu les yeux clairs du maître en colère, sa tête a tourné, l'ombre a troublé sa vue.

Jean Dirk, les mains dans les poches, dominait la fille de toute sa hauteur. Qu'elle était humble et faible, ainsi courbée à ses pieds ! Il demanda :

— Que faisait Li Chou dans ta chambre, la nuit, lorsque tu étais couchée ?

Sans hésiter, Emeh expliqua :

— J'avais le mal chaud (la fièvre) et me reposais ; j'ai eu soif, et j'ai appelé Li Chou pour me faire du thé. Il est venu et il était insolent ; j'ai dû le menacer de découvrir tous ses vols au maître ; alors, cette fois encore je prends la faute ; il a cousu mes lèvres avec le fil d'or.

Le jeune homme ne savait que penser ni que dire ; l'explication ne lui paraissait pas très satisfaisante, encore qu'elle fût plausible. La fille avait eu la nuit pour réfléchir et inventer quelque fable à sa décharge ; il y avait, du reste, la fuite du Chinois, aveu accablant pour les deux délinquants ; la crainte d'être convaincu de vol eût-elle suffi à terrifier Li Chou au point de le faire s'enfuir incontinent ? Les vols en espèces, surtout lorsqu'il s'agit de denrées ménagères, sont considérés avec une extrême indulgence en Orient ; il n'est de domestique indigène qui ne prélève « sa part » sur les provisions de son maître et ne se croie moralement justifié : tout au plus la « quantité » pourrait-elle être alléguée contre lui... D'autre part, Li Chou, ancien forçat, pouvait redouter un contact possible, si le maître était mal luné ou seulement pointilleux au sujet de sa propriété, avec la police. Jean Dirk se mit à table sans avoir prononcé une parole, ce qui pouvait passer pour un pardon tacite ou un délai dans l'exécution du verdict prononcé la veille.

Il était sept heures et demie et le jeune homme n'avait pas entendu le deuxième appel du *tong tong* (cloche de bois creusée dans un tronc d'arbre qu'un coolie frappe à coups redoublés pour réveiller et rallier les équipes). Peut-être les jérémiades d'Emeh l'avaient-elles empêché d'y prêter attention, à moins que le brouillard épais abattu sur la plaine, — de la maison, on ne distinguait pas la colline, — n'en eût amorti la sonorité. Les coolies devaient avoir quitté les pondoks depuis une bonne heure.

Grande fut la surprise de l'employé lorsqu'il les trouva tous accroupis sur la place du campement où ils paraissaient tenir un conciliabule consterné. Atmah, qui, sans doute guettait l'arrivée du maître, se leva dès qu'il l'aperçut. Sur un signe qu'il fit, les coolies se précipitèrent dans les pondoks d'où ils ressortirent aussitôt, leurs outils à la main, pour se mettre en marche silencieusement. Le jeune homme les héla de loin :

— Que veut dire ce rassemblement ? D'où vient que vous soyez encore ici à ne rien faire et que je n'aie pas entendu le *tong tong* ? Dois-je mettre tous les chefs d'équipe à l'amende ?

Personne ne répondit, et le dernier coolie disparaissait derrière le pondok, tandis que l'employé arrivait sur la place. Les femmes, sur le pas des portes, le considéraient avec effroi et méfiance ; aucune ne le salua.

Le brouillard s'était dissipé, ou plus exactement Jan Dirk l'avait laissé derrière lui. Le soleil oblique et blond des premières heures caressait la colline.

Le jeune homme, y ayant par habitude porté les yeux, resta cloué de stupeur : une colonne de feu pâli par la lumière du jour et que le vent tordait en spirale s'élevait au faite de la colline. L'arbre flambait ! Alors Jan Dirk comprit et son cœur s'alourdit dans sa poitrine ; des larmes lui vinrent aux yeux ; il baissa la tête et hâta le pas pour rejoindre les coolies.

III

Nassim, avant l'aube, avait quitté le pondok de gauche où gîtait la femme du mandour Kesban en traitement à l'hôpital, où il mourait d'une pneumonie. Le gourou tenait à regagner le pondok de droite, où il habitait, avant le jour ; car point n'est besoin de témoin lorsqu'on revient d'une visite galante à la jeune femme d'un absent. Le premier, Nassim avait vu le sacrilège : le « *radja* » en flammes, torche géante éclairant l'horizon ; il n'avait pas donné l'alarme ; il s'était assis face à la colline pour réfléchir. Il demeura ainsi quelque temps absorbé par la contemplation de l'arbre, le long duquel les flammes couraient actives et rongeuses, agrippées dans le bois dont elles avaient déjà dévoré l'écorce. Lorsque le soleil levant commença à blanchir les flammes, il s'en fut lui-même frapper le

long long avant l'heure réglementaire de l'appel. Tout en frappant, il clamait :

— Sacrilège, sacrilège, l'arbre brûle, l'arbre est profané, l'arbre est assassiné !

Les pondoks se vidèrent en rafales sur la place ; les yeux mal éveillés interrogeaient la colline ; les cœurs s'emplissaient de terreur et de rancune ; les mains cherchaient machinalement dans les plis des ceintures le kriss vengeur des ancêtres.

Nassim rallia le troupeau autour de lui, parla :

— Frères javanais, le Touan a mis sa menace à exécution ; il a fait détruire le « radja » par son Chinois. L'arbre est debout, mais déjà la mort inévitable a mordu sa chair ; le feu allumé à sa base l'étouffe ; déjà il l'a envahi jusqu'à la cime où il s'est réfugié ; personne ne peut l'y atteindre. L'arbre dépouillé de son écorce, tel un homme écorché vif, périt. Cette nuit j'ai eu un songe ; l'esprit de l'arbre sacré m'est apparu ; chassé par les flammes, il s'élançait hors de sa couronne feuillue, ainsi que l'oiseau s'élance hors de son nid lorsqu'il aperçoit un chat sauvage tapi dans les branches. Tel un oiseau, l'esprit s'envola, et c'est sur la maison du Touan qu'il est allé se poser. Pourquoi, frères ? Pour demander vengeance !

Les coolies effarés, stupéfiés, le sarong remonté aux épaules à la manière d'une toge pour se protéger de la fraîcheur et des esprits rôdeurs qui s'attardent avec les derniers lambeaux de la nuit, regardaient le gourou, bouche bée, tremblants de peur ; quelques-uns toussotaient, gênés, pressentant que le discours du sorcier se terminerait par un appel direct.

Plusieurs fois Atmah voulut interrompre l'agitateur dont il ne comprenait que trop bien la manœuvre ; mais chaque fois qu'il rencontrait le regard perçant de Nassim, sa gorge se desséchait et il se taisait. Pourtant, à la fois pour obéir à sa conscience et pour sauvegarder son prestige aux yeux des coolies ordinairement disposés à prendre le mot d'ordre de leur chef, mais qu'il sentait échapper à son autorité pour se rallier au gourou beau parleur, il leva la main afin d'imposer silence à Nassim : « Tais-toi, gourou ! le Touan n'est pas méchant ; il n'a pas ordonné le sacrilège ; les Hollandais sont rudes, ils ne sont pas faux ; celui-ci m'eût averti avant de faire détruire l'arbre.

— N'a-t-il pas menacé de faire abattre le « radja » par son Chinois ? rétorqua le gourou.

Il ricana :

— Il ne l'a pas fait abattre, car dix hommes travaillant pendant dix ans n'y parviendraient pas, mais il y a fait mettre le feu...

Atmah soutint encore :

— Je sens qu'il n'est pas coupable.

Nassim négligea de répondre. Avec un haussement d'épaules pour le mandour chef, il continua :

— L'arbre meurt, mes frères; sa mort entraînera celle d'un habitant de Tjapous. Voulez-vous sacrifier l'un des nôtres, pauvres coolies, à la vengeance imminente de l'Esprit?

Ayant ainsi parlé, Nassim regarda fixement le mandour chef qui baissa la tête; car, hélas! à sa dette de reconnaissance envers le gourou, une autre, matérielle, s'était ajoutée. La veille du nouvel an, un bijoutier chetty avait visité le campement; il portait avec lui un coffret rempli de chaînes et de bracelets d'or. L'hindou avait débarrassé sa pacotille sur la place. La femme d'Atmah convoitait deux beaux anneaux d'or massif pour encercler ses poignets fins et cinq pièces d'or pour orner son *kabaja* (camisole). Le contremaître chef, qui ne savait rien refuser à la belle Asminah, avait acheté les bijoux qui la paraient si gracieusement. Le Chetty en demandait huit cents florins, payables en quatre fois à raison de deux cents florins par mois. Demain tombait la troisième échéance et Atmah ne possédait que la moitié de la somme; il avait compté emprunter le reste aux contractants le jour de la paye; soixante-quinze cents par homme, ce n'était pas une affaire; mais ceux-ci étaient tous endettés au marchand chinois qui, chose inouïe (Atmah soupçonnait quelque machination diabolique de Nassim), réclamait son dû sans délai. Atmah connaissait le danger des échéances ajournées; il serait irrémédiablement à la merci du Chetty qui, par un système d'étranglement progressif, doublerait sa dette en quelques mois. Il avait déjà reçu une avance sur son salaire et n'osait s'adresser à l'employé européen; il s'était affolé et avait eu l'imprudence d'accepter l'aide de Nassim. Le gourou avait toujours de l'argent, et sans exiger d'intérêt exorbitant, avait avancé cent florins au contremaître chef :

— Tu me rembourseras petit à petit, Atmah: l'argent

prété ne risque pas d'attirer les voleurs dans mon sillage.

Atmah avait bien un peu hésité avant de prendre l'argent de Nassim dont il se méfiait; car l'instinct éveillé des races primitives, l'avertissant du danger, lui conseillait : « Attention! ne te crée pas de nouvelles obligations envers le sorcier, si tu ne veux pas tomber tout à fait en son pouvoir. » Mais il craignait encore davantage le Chetty et l'échéance pressante.

Atmah réfléchissait à toutes ces choses et il regrettait son amour pour la belle Asminah et sa faiblesse. Un instant il songea à aller à la rencontre de l'employé qui sans doute à ce moment même quittait sa maison, pour lui avouer :

— Touan, je t'ai trahi, car j'ai perdu mon autorité sur les coolies. Un autre, qui te veut du mal, leur prêche la révolte et pire. Je suis entre ses mains comme un oiseau nouveau-né, car je lui dois cent florins. Prête-les moi et congédie ce mauvais Javanais!

Il n'osa pas s'éloigner, craignant d'éveiller la méfiance du gourou qui le guettait du coin de l'œil.

Nassim continuait :

— Si le choléra emportait cette nuit le Touan, l'Esprit de l'arbre serait satisfait... L'esprit s'est posé sur sa maison... Je l'ai vu en songe. — Il fit une pause, scruta les visages mornes, indécis de ses auditeurs. — S'il portait la main sur moi pendant le travail, l'esprit insulté n'aurait pas besoin de choisir une victime parmi vous...

Les coolies tressaillirent...

— Que risquerais-je ? une loi des Hollandais leur interdit de nous frapper. Celui qui l'ose fait acte de provocation et un Javanais au cœur chaud ne se laisse pas provoquer impunément. Qui le blâmerait ? Seuls les cœurs de souris refuseraient de l'aider... Que risque-t-il ? trois mois de prison ; c'est peu de chose. Les prisons sont fraîches, le riz y est bon, l'eau claire ; on n'y travaille pas plus de huit heures. Est-ce payer trop cher la gloire d'avoir détourné des contractants javanais la vengeance de l'Esprit ?

L'auditoire fasciné frémissait. Des yeux s'amenuisaient. D'autres presque en extase fixaient le gourou. Une transe collective s'emparait peu à peu des Javanais impressionnables. Nassim, les prunelles brillantes, les envoutait; lui-même s'échauffait à sa harangue, en subissait la griserie.

— L'inspecteur du travail, lorsqu'il apprendra qu'un contractant s'est défendu contre l'attaque d'un employé européen, plaidera pour l'ouvrier javanais. Je vous le dis : la peine sera légère. Voyez le nombre d'employés dont les coolies se sont vengés cette année...

A ce moment, Jan Dirk était apparu sur le chemin.

Une heure après le repos de midi, comme Atmah s'arrêtait auprès de la terrasse où travaillait le gourou, celui-ci posa sa bêche, alluma ostensiblement une cigarette en fredonnant et s'assit. Atmah lui intima de se taire et de se remettre au travail : Nassim se leva et alla s'asseoir plus loin, cette fois presque aux pieds de l'employé qui faisait rectifier la courbe d'un tracé à quelques pas de là.

Jan Dick crut que le coolie avait quelque chose à lui demander.

— Que veux-tu ?

— Rien !

— Alors, que viens-tu faire ici ?

— Rien.

— Eh bien ! retourne à ton travail.

Le gourou regarda le jeune homme insolemment, sans bouger et la cigarette aux lèvres. Jan Dirk se demanda s'il avait tout de bon perdu l'esprit. Sans se fâcher, il dit encore :

— Ne m'as-tu pas entendu ? Es-tu malade ?

— Non, je me repose.

A cet instant seulement l'employé devina le coup monté. Autour d'eux, les coolies ayant interrompu leur travail épiaient la scène ; et il sembla au jeune homme qu'ils le regardaient d'un air narquois. Le sang lui monta au visage. Il ne pouvait se laisser insulter par un contractant javanais en présence de toute l'équipe. Instinctivement, il chercha un allié, appela le mandour chef : Atmah s'éloignait de toute la vitesse de ses jambes comme s'il fuyait, disparaissait derrière un tertre. Le jeune homme contint l'envie impérieuse qu'il sentait grandir en lui de prendre Nassim par la peau du dos et de le jeter en bas des terrasses.

Le gourou se leva, s'étira, lança un regard circulaire aux contractants et leur cria :

— *Begitou* (c'est comme ça qu'on fait).

Jan Dirk alors perdit tout contrôle de ses nerfs, donna dans le piège, leva son bâton...

Avant qu'il fût retombé sur les épaules de l'insolent, celui-ci, tirant un kriss de sa ceinture, avait bondi; la longue lame sinieuse atteignit l'employé en pleine figure. Le sang aveugla le malheureux qui ne voyait pas son agresseur, inonda le blond visage juvénile. De toutes ses forces, une fois il cria :

— On m'assassine.

Le gourou frappait de nouveau, entaillant les bras, la poitrine de sa victime; il hurlait :

— Allons, frères, qui me secondera ? Avez-vous peur de trois mois de prison ? Manquez-vous tous de courage ?

L'équipe, d'abord hésitante, accourait pioche ou bêche levées. Le jeune homme tomba littéralement haché de coups sans avoir pu se défendre...

Le sifflet du mandour chef alerta les assassins. Au détour d'un pli de terrain, Atmah arrivait hors d'haleine. Derrière lui, de larges couteaux à la main, une vingtaine d'Atchinois accouraient. C'étaient des coolies libérés qui rentraient chez eux, et avaient pris le chemin de la colline pour atteindre la côte où ils devaient s'embarquer.

Ils avaient entendu l'appel désespéré du Maître et ils se précipitaient à son secours, conduits par Atmah qui les avait rencontrés en s'enfuyant.

Les Atchinois fanatiques haïssent et méprisent les Européens « infidèles » au point que le mot *kappé kafir* (infidèle), qu'ils prononcent avec dédain, est pour eux la suprême insulte, et qu'ils croient mériter le ciel lorsqu'ils en ont massacré un ou deux avant de mourir.

Pourtant, intelligents et pratiques, ils comprennent que le voisinage des entreprises européennes enrichit la contrée, et s'efforcent d'attirer les colons dans leur province; ils réservent leur haine pour les fonctionnaires et les militaires qui leur rappellent les vexations de la « Kompenie » et ne représentent à leurs yeux aucun avantage matériel. Molester les intérêts des colons européens, c'est molester les leurs; ils ne le tolèrent pas, et accueillent avec joie chaque occasion offerte de donner une leçon à « ces chiens de contractants javanais ».

Les coolies, dès qu'ils virent les Atchinois, s'enfuirent dans

toutes les directions ; il n'en resta que quelques-uns pour tenir tête « à ceux d'Atjeh ».

Ce fut la mêlée !

Jan Dirk respirait encore. Que lui était-il arrivé ? Il ne comprenait pas pourquoi il gisait à terre et ne pouvait pas remuer son corps ; il ne ressentait aucune douleur.

Depuis combien de temps était-il étendu là ? La chaleur s'écoulait de sa chair et il était fatigué, très fatigué ; il ne pouvait ouvrir les yeux ; ou bien, est-ce que ses yeux grands ouverts ne voyaient plus ?... De l'ombre, partout de l'ombre autour de lui ; il lui semblait fixer de l'ombre...

De cette ombre, petit à petit, se détachait quelque chose d'immense, de rigide, et de rouge ;... d'abord rouge comme le feu, puis rouge comme le sang... c'était un arbre géant, formidable, allumé ainsi qu'une torche et qui se rapprochait.

Derrière la vision infernale de l'arbre martyr, un mur épais avançait, masse terrible et menaçante, tissée de troncs, de branches et de feuilles ; il en était de redoutables ; il y avait des troncs tordus et d'autres droits comme des colonnes, des branches chargées de chaînes en lianes souples et résistantes, des feuilles aiguës, hérissées, aussi tranchantes que des balonnettes.

Hallucinante, la forêt ressuscitée venait vers lui. Terrifié, il voulait la fuir, mais une langueur irrésistible le clouait au sol où il s'incrustait ; il adhéra à la terre par toutes ses fibres, sentait l'échange de fluide entre elle et lui... Il était devenu plante, une mousse légère, humide, rampant à ras du sol :

— Pourvu, songeait-il, que la forêt ne me reconnaisse pas sous cette forme ; sinon, je suis perdu.

Il voulut s'enfoncer davantage, s'incorporer à la boue féconde et nourricière... A présent il devenait fluide, s'infiltrait entre les mottes de terre... Il pensa encore :

— Quel cauchemar ! pourvu que je m'éveille avant qu'elle arrive pour m'écraser !

L'arbre en flammes était presque sur lui ; son tronc lisse, gris argent, se dégageait d'une gaine de feu ; il répandait autour de lui des flammèches légères, vite éparpillées, qui tombaient sur la poitrine du jeune homme en pluie brûlante qui le piquait de morsures intolérables...

Lentement, l'arbre déploya d'affreuses tentacules qui, à

tâtons, rampaient jusqu'à l'homme pour enfoncer une griffe aiguë munie de ventouses dans sa chair douloureuse... C'étaient les racines, les longues racines, figées en forme de serpents, de l'arbre radja, qui suçaient le sang humain pour en abreuver la forêt.

Une des griffes avait atteint le cœur de l'homme, et là, à la source même de la vie, se gorgeait... Toute la sève de la forêt serait bientôt teintée de son sang... Il était la chair... il était le sang... il était l'hostie...

Une joie détendit sa souffrance jusqu'à l'apaisement bienheureux de la mort.

.

Le rapport ne fut jamais très clair, que l'Inspection du travail et la Justice de paix firent de l'événement. Il y eut des contradictions dans les témoignages. Le verdict fut : assassinat pour cause de provocation et de coups. Nassim fut condamné à six mois de « mines ».

CLAUDE EYLAN.

M. YEATS

ET LE

MOUVEMENT POÉTIQUE EN IRLANDE

I

LE POÈTE DU RÊVE

Dramaturge et conteur, critique et essayiste, mais avant tout poète, M. Yeats, s'il est peu connu en France, a rempli dans le monde de langue anglaise une belle destinée poétique. Depuis longtemps il était célèbre lorsque le prix Nobel de littérature est venu, en 1924, lui rendre un tardif hommage. C'est son nom, c'est son renom qui ont fait donner naguère droit de cité, dans la république des lettres, aux lettrés anglo-irlandaises. Son œuvre s'est récemment enrichie d'une collection de souvenirs autobiographiques qui l'éclairent d'un jour nouveau (1), et jettent quelque lumière sur le délicat problème de psychologie qui se pose à propos de sa poésie comme de celle de ses successeurs, et de la littérature anglo-irlandaise en général : nées au confluent de deux traditions, de deux nationalités, de deux mentalités opposées, qu'ont-elles reçu ou tiré de l'une ou de l'autre ? Que doivent-elles à l'Angleterre, que doivent-elles à l'Irlande ? Et qu'est-ce qu'a produit la fusion qui s'est faite en elles entre deux éléments aussi réfractaires que l'élément irlandais et l'élément anglais ?

(1) *Reveries over Childhood and Youth*, 1917. — *Autobiographies*, 1926. — *Estrangement*, 1926. — *The death of Synge and other passages from an old diary*, 1928.

POURQUOI UNE LITTÉRATURE ANGLO-IRLANDAISE

Mais d'abord, qu'entend-on par littérature anglo-irlandaise ? Ce n'est pas la littérature anglaise proprement dite, ou du moins ce n'en est qu'un rameau divergent, une greffe ou un « rejet » séparé. Ce n'est pas non plus la littérature irlandaise écrite en irlandais, en « gaélique », dont on vante d'ailleurs une intéressante résurrection avec les vers et les comédies de Douglas Hyde et les romans du P. O'Leary ou de Padraic O'Conaire. C'est une littérature originale et à part, exprimée en anglais, mais conçue et sentie par des Irlandais, irlandaise de caractère, d'atmosphère, et dont les traits spécifiques dérivent et témoignent de l'esprit et du génie de la moderne Hibernie.

Elle est récente, car il n'y a pas longtemps que l'Irlande a éprouvé le besoin, et acquis, bon gré mal gré, le moyen de traduire son âme dans une langue étrangère.

La vieille Erin gaélique a pourtant été la première en Europe, on le sait, à se donner une littérature, au début de notre ère. Une littérature toute primitive : épopées, voyages et contes fantastiques, « visions » ou incantations. C'est d'elle que nous sont venus nos premiers chants d'amour. Le merveilleux y règne, et avec lui le sens de l'au-delà, et le mysticisme de la nature ; le sentiment, l'amitié noble, y voisinent avec les traits de la rudesse de l'époque : de la fraîcheur et de la vigueur, l'image concrète et vive, une riche musique dans une métrique savante, la rime enfin, inventée, dit-on, par les Celtes, toutes les rimes, simples ou multiples, initiales, médianes, finales, les assonances et les allitérations les plus recherchées. On a quelque peine aujourd'hui à se représenter que du VI^e au VIII^e siècle, et plus tard encore, l'Irlande a été, en même temps que l'apôtre du continent, l'asile de la culture classique, alors que toute civilisation semblait éteinte en Europe. Et plus encore à comprendre comment ce foyer spirituel allait s'éteindre peu à peu au cours des temps, sous le coup des invasions successives.

Pendant huit siècles, la culture gaélique lutte comme elle peut contre la guerre et la persécution étrangère. Les bardes, les écoles bardiques, maintiennent tant bien que mal les traditions nationales ; aux heures les plus sombres, on voit fleurir l'élégie,

la satire, les lamentations; au XVIII^e siècle, les poètes jacobites chantent encore les malheurs d'Erin. Mais l'oppression finit par triompher. Déjà Elisabeth et Cromwell ont broyé l'Irlande « comme dans un mortier » : plus de races distinctes, la masse catholique, où se sont fondus les Gaëls, les Normands et les Anglo-Saxons « hibernisés », est tout entière asservie au bénéfice des derniers *conquistadores* protestants; son élite a péri ou a fui; le « Code pénal » la prive de tous les droits, de celui même de s'instruire. Encore courante il y a cent ans, malgré les lois, la langue d'autrefois, après l'épreuve de la grande Famine et de l'Emigration, n'est plus parlée que par moins d'un million d'habitants sur cinq. Seuls les paysans savent encore les vieux contes et chants populaires, ils récitent parfois des poèmes entiers du moyen âge : il n'y a plus de littérature que chez les illettrés! Sans doute, à défaut de la lettre, l'esprit survit plus ou moins; mais bien faible est le filet qui des sources quasi épuisées de la tradition coule encore, vivifiant à leur insu ceux-là mêmes qui ne le reconnaissent pas!

A mesure que le « gaélisme » déclinait, la langue anglaise s'était répandue dans l'île Verte, et avec elle la culture anglaise, mais celle-ci réservée par privilège aux maîtres du pays, à la « colonie » anglo-saxonne. Pendant tout le XVIII^e siècle et une partie du XIX^e, la littérature anglaise connaît en Irlande des heures brillantes. Swift, Berkeley, Goldsmith, Burke, irlandais d'occasion, représentent les uns et les autres les lettres anglaises, quoi qu'il puisse y avoir en eux de tempérament irlandais, et même quand ils défendent, comme Grattan, la cause d'Erin à l'encontre de celle d'Albion. Avec Thomas Moore, la poésie se revêt, dans le romantisme régnant, d'une teinte nouvelle de tendresse envers la petite patrie; le roman se marque de l'humour local avec Lever et Carleton : mais c'est tout de même une littérature proprement anglaise. De fait, vers le milieu du XIX^e siècle, l'Irlande qui, au cours des siècles, avait si bien su « hiberniser » ses envahisseurs, se voit bien près d'être enfin anglicisée. De la langue et de la littérature traditionnelles il ne reste guère alors qu'un souvenir; il n'y a plus que les vieux, dans l'ouest, pour parler le gaélique; l'instruction, en ses éléments, s'est rouverte aux catholiques, mais une instruction toute mécanique, la mieux faite pour dénationaliser la nation; à la bourgeoisie catholique, très réduite en nombre et en

moyens, le haut enseignement est pratiquement fermé. Et dans la « colonie » privilégiée, tout ce qu'il y a de culture est d'esprit anglais; son université, *Trinity College*, est hostile même aux études celtiques. Il semble alors que l'Angleterre ait réussi non seulement à imposer sa langue à l'Île sœur, mais à étouffer l'âme irlandaise.

Or, c'est à ce moment-là même que cette âme allait commencer à renaître. Sous quelles influences? Celle d'abord de la révolution de 1848, et du mouvement de la « Jeune Irlande » qui revivifie l'esprit national et dont les poésies populaires, bien que dénuées d'art, enflamment le pays comme avaient fait autrefois celles de Robert Burns en Écosse. Puis celle de la rénovation des études celtiques, aussi bien en Irlande que sur le continent, celle de la vulgarisation des vieilles légendes et épopées, et de la mise en valeur des richesses inexplorées du folklore. Bientôt l'instruction supérieure s'entr'ouvre aux Irlandais. Et voici que, sous l'impulsion de Douglas Hyde et de la Ligue gaélique, l'Irlande s'adonne à l'œuvre de sa « désanglicisation », en s'efforçant de rapprendre la vieille langue d'autrefois dont l'enseignement deviendra bientôt obligatoire et dont les plus fervents cherchent à se servir pour créer de toutes pièces une littérature moderne en gaélique. Ainsi l'Irlande nationale tend à reprendre conscience d'elle-même et à reconstituer son patrimoine moral en se rattachant à son passé; cette renaissance se voit indirectement favorisée par la mode du « néo-celtisme » qui s'est répandue en Angleterre par un contre-coup tardif de la thèse de Matthew Arnold dans son livre *On Study of celtic literature*, — à peu près contemporain de la *Poésie des races celtiques* de Renan, — où le grand critique prônait l'utilité de l'apport celtique dans la pensée anglaise pour contrebalancer les influences germanisantes. Bref, les temps alors sont mûrs, et après les précurseurs, Ferguson, Allingham, Todhunter, voici que naît en Erin, proche et distinct du mouvement gaélique proprement dit, un mouvement intellectuel anglo-irlandais, une littérature qui ne sera plus celle des Anglais en Irlande, mais celle de l'Irlande en anglais.

Ses débuts n'allèrent pas sans protestations. Une littérature anglo-irlandaise, n'était-ce pas une contradiction dans les termes? Bâtardise! clamèrent d'ombrageux censeurs en Angleterre, comme si l'originalité, la légitimité d'un Verhaeren, par

exemple, ou d'un Amiel, se pouvaient contester, et ne faisaient pas honneur à la culture française en même temps qu'à celle de la Belgique ou de la Suisse romande. Contrefaçon! prétendirent d'autre part en Irlande les ultras du « gaélisme », protestant qu'une pensée nationale ne saurait s'exprimer que dans un langage national. Et certes, nul ne contestera que la langue d'un pays ne soit l'image et le dépôt moral du génie propre de ce pays, qu'elle ne l'incarne et l'inspire à la fois, et l'on ne peut qu'applaudir aux efforts faits pour ressusciter le gaélisme. Mais ressuscitera-t-il, et, après tant de siècles de sommeil, le verra-t-on parvenir à maturité ? L'histoire, en tout cas, ne peut être effacée. L'Irlande n'est plus celle des épopées primitives, ni celle du moyen âge, ni même celle des Jacobites. Si caractéristiques de ses origines que se révèlent bien des traits actuels de sa physionomie morale, elle n'est plus exclusivement gaélique; d'autres races se sont intimement mêlées à la race originaire pour former un alliage où les divers éléments ethniques ne se distinguent guère plus les uns des autres et d'où est sorti, — après combien d'épreuves ! — ce produit composé qu'est l'Irlande d'aujourd'hui, avec sa psychologie originale et complexe. *Volens nolens*, elle est anglo-irlandaise. Il fallait donc bien admettre qu'à côté de la renaissance gaélique, fortifiée par elle, une littérature irlandaise en langue anglaise avait sa place dans l'Irlande moderne, en dépit des critiques qui au reste durent bientôt se taire, d'un côté comme de l'autre du canal Saint-Georges, et s'incliner devant l'art éminent de celui qui allait conférer aux jeunes lettres anglo-irlandaises le baptême de la renommée, M. Yeats.

LA JEUNESSE DU POÈTE

William Butler Yeats est né en 1865 à Sandymount, près de Dublin, d'une famille de bonne bourgeoisie protestante et unioniste, d'origine anglaise et très anciennement établie en Irlande. Tel de ses ancêtres s'est battu à la Boyne aux côtés de Jacques II, tel autre fut lié d'amitié avec le patriote Robert Emmet; par les Butler, il se rattache à l'illustre lignée des ducs d'Ormonde. Son père, portraitiste de grand talent, était passionné de littérature autant que d'art, très libre d'esprit, critique et caustique : « nos familles irlandaises, dit-il, sont pauvres,

ambitieuses, et intellectuelles »; Jack Yeats, son frère, peintre lui aussi, a exposé à Paris. Une grande partie de son enfance et de sa jeunesse s'est passée à Sligo, dans l'ouest irlandais, où ses grands-parents maternels sont établis armateurs depuis des générations, et toujours il aimera d'amour tendre ces fjords dentelés que bordent les montagnes, ces mille petites îles de rocs et de verdure, ces lacs cernés de bois, tout l'enchantement de ces oasis de beauté qu'un dieu clément s'est plu à ménager dans l'*ultima Thule* de l'Europe. A dix-huit ans, déjà plein de poésie, au lieu d'aller à l'Université, à *Trinity College*, selon la tradition familiale (il avouera plus tard qu'il aurait échoué à l'examen liminaire), il entre à l'École des beaux arts de Dublin; sa première formation est ainsi celle d'un artiste : elle le suivra, et quand il aura délaissé le pinceau pour la plume, il restera artiste avant tout.

Pendant un temps il réside avec les siens à Londres. Le souvenir de Rosetti, ami de son père, l'affection de William Morris, l'y entourent d'une atmosphère préraphaélite. Il s'y lie avec les adeptes du néo-celtisme, avec les maîtres de l'esthétisme, Walter Pater surtout, dont il admire le *Marius l'épicurien* comme la plus belle prose de l'Angleterre moderne, avec les jeunes symbolistes du « Club des rimeurs » et de la revue *Savoy*, Arthur Symonds entre autres; avec eux il apprend à mettre l'art, et dans l'art le « métier », au-dessus de tout. Mais il se sent comme exilé à Londres, qu'il trouve horrible et haïssable, il voudrait avoir un peu de terre de Sligo pour la baiser, et traduit sa nostalgie dans un petit poème, *l'Île d'Innisfree*, qui devient tout de suite populaire.

A Dublin, où il vivra de longues années, il explore de bonne heure et avec passion son futur champ poétique, la vieille mythologie héroïque d'Erin, lisant les textes en traductions, car il ignore le gaélique et raconte que c'est un savant français qui lui a enseigné la prononciation de quelques noms propres. Parmi les œuvres modernes, le charme l'a pris des poèmes barbares de Ferguson, des grandes légendes restituées par es Michelet irlandais, Standish O'Grady, et même de la poésie romantique de la « Jeune Irlande » qui parfois, si médiocre soit-elle, l'émeut par sa flamme nationale « plus encore que Spenser ou Shelley ». Par son vieil ami John O'Leary, l'ex-fenian, il fréquente les partis avancés, non sans critiquer libre-

ment un nationalisme soi-disant littéraire où l'art est peu prisé, le goût médiocre, le « métier » négligé. Ces patriotes qui considèrent la littérature comme un facteur de propagande, il les trouve étroits et orgueilleux, d'un dogmatisme inférieur et agaçant. A leur tour, ils blâment son esthétisme exclusif, sa thèse que l'art doit rejeter toute « impureté », fût-ce le patriotisme. Ils nourrissent quelque défiance envers cet indépendant qui, venu d'une caste sociale accoutumée à n'entretenir que dédain ou suspicion à l'égard du nationalisme et du papisme, affecte de donner des gages aux extrémistes et de parler à de nombreux meetings, tout en déclarant que la politique ne l'intéresse pas et qu'il ne s'attache qu'à une cause, celle de l'art, et qui s'amuse parfois à des manifestations antibritanniques : il refusera le toast à la Reine, ou bien, le jour où on attend le Vicaire-Roi pour une cérémonie officielle, il ira rouler et enlever de ses mains le tapis tendu devant le perron. S'il regrette, dit-il en souriant, de se fermer par ces incartades les portes de maint salon où il aimerait à fréquenter, il se divertit à la pensée qu'on « peut se passionner, se fanatiser pour des opinions qu'on a choisies comme on choisit un camp dans un match de cricket ». C'est le début d'un désaccord qui ne fera que s'aggraver par la suite entre lui et le monde nationaliste.

C'est surtout dans l'ouest, à Sligo, — comme plus tard dans le comté de Galway, — qu'il se sent chez lui, dans la campagne familière, la terre de son enfance. Pour surprendre ses secrets, il va coucher dans les bois. Connaissez-vous ce Finistère irlandais où la nature semble avoir voulu épuiser, au bord de l'Océan, son luxe et sa sève ? Entre le climat et l'homme, nulle part le lien n'est plus fort. Ce n'est pas ici la rigueur glacée du Nord, qui tend nerfs et muscles, durcit les cœurs et parfois affole les âmes. C'est, dans le Nord, le Midi, doux et mou, portant à la contemplation, à la fantaisie et à l'inertie. Rudes sont les tempêtes, mais comme l'épreuve s'oublie vite dès que la nature déploie à nouveau sa magnificence ! Comme on s'explique ici la mobilité « mercurielle » des caractères, cette émotivité impulsive et cette outrance dans l'aspiration spirituelle ! C'est une terre de rêve, où l'imagination est maîtresse. Si la pierre figure la dureté du monde, la mer parle de l'inconnu, de l'infini. Sous le ciel pâle et la brume languissante qui estompe tous les contours, la réalité semble un

mirage, et le mirage une réalité. Les choses mêmes sont-elles ? « J'ai eu parfois l'impression, écrit M. Yeats, lorsqu'un doux brouillard pendait sur la grisaille de la mer et des pierres, que le monde allait soudain s'évanouir et qu'il n'en resterait rien, pas même un peu de poussière sous mes pieds. » Tout n'est qu'hallucination, fantasmagorie, chimère. La nature changeante et fuyante s'efface devant les visions, et voici parfois que semblent s'ouvrir aux regards des mondes inconnus comme ceux que les vieux Celtes voyaient surgir de l'Océan. Idéalisme, symbolisme, mysticisme ont ici leur patrie d'élection : c'est celle de M. Yeats, et c'est Sligo qui a donné son caractère à sa poésie.

Comme notre Bretagne, c'est aussi une terre de magie et de mystère. Elle se ressent et se souvient de son passé druidique ; sa mémoire s'exprime en visions et légendes. Bons ou mauvais, les « génies » y abondent ; la merveilleuse reine Maev, dont Shakspeare a fait Mab, a son tombeau sur le Mont Knocknarea, et la porte du monde enchanté s'ouvre au flanc du Ben Bulbin : « un carré blanc dans le roc calcaire, nul mortel ne l'a touché ! » Les croyances des générations ont peuplé ces lieux d'hôtes surnaturels, esprits, fées, fantômes ; si le monde réel n'existe pas aux yeux du philosophe idéaliste, en revanche le monde invisible existe pour ces paysans qui sont pleins des récits et contes où s'est fait depuis des siècles le dépôt des imaginations, des mythes populaires. Ce riche folklore, M. Yeats, dont l'enfance en a été bercée, s'en est passionnément épris et pour ainsi dire saturé, comme il a fait par ailleurs de la vieille mythologie gaélique ; il l'a recueilli, non en critique, mais en artiste, arrangé et publié sous un titre, *le Crépuscule celtique*, qui précise le caractère de ces impressions partagées entre le rêve et la réalité comme entre le jour et la nuit. Ces vieux mythes enchantent son âme visionnaire, non qu'il y voie, comme Matthew Arnold, une caractéristique de race des Celtes, mais bien « la plus ancienne religion du monde, l'antique adoration de la nature, avec l'extase et le trouble qu'elle inspire ». Il aime cet art traditionnel qui lui semble « la plus vieille aristocratie de la pensée » ; il croit alors (il en revient) que « toute bonne littérature est populaire » ; il veut se faire entendre « des hommes simples et forts dont l'attention n'est pas adonnée à l'art, mais à une boutique, à une chaire de

maître d'école ou à la délivrance des médicaments » : le peuple, dit-il, est notre refuge contre la vulgarité.

Entre lui et cette terre, et toute la littérature qui est née de cette terre depuis les poèmes primitifs jusqu'au folklore encore vivant, il y a affinité innée et comme harmonie préétablie. Il se retrouve lui-même dans cet héritage poétique et mythique qui s'offre à lui à peu près intact et auquel il veut rendre la vie. Dès 1889, il a publié ses premiers vers et sa grande épopée des *Pérégrinations d'Ossian* ; dans les dernières années du siècle, — c'est le moment où la vague du néo-celtisme est à son apogée, — il a fondé le théâtre national irlandais, qui connaît le plus beau succès ; il est salué comme le chef du mouvement littéraire anglo-irlandais ; George Moore le dépeint sous le nom d'Ulick Dean dans son roman *Evelyn Innes*. Il est célèbre, maître de son talent, et jusqu'aux approches de la guerre il exercera en Irlande une magistrature poétique incontestée.

UNE « LÉGENDE DES SIÈCLES » IRLANDAISE. — LA NATURE ET L'AMOUR

Épique, lyrique ou dramatique (1), sa poésie est à la fois très variée de forme et très une par son esprit constamment idéaliste comme par les thèmes ou décors qu'il prend le plus souvent à sa terre natale ou au passé de son pays. Éparse dans son œuvre, il y a toute une « légende des siècles » irlandaise, où il fait magnifiquement revivre les passions tragiques des vieux Gaëls, et ces belles vertus de fidélité, de courage et d'héroïsme qui furent la source de la chevalerie du moyen âge. Des épopées primitives, pleines de grandeur farouche et d'aventures merveilleuses, il a tiré des poèmes de l'art le plus noble, d'une forme toute classique, où le romanesque n'a pas de place, remplis comme la tragédie grecque du sens de la fatalité. Ses héros ont des mots brefs et puissants. Quand Couhoulain, l'Achille irlandais, tue en combat singulier l'adversaire en qui il découvrira son propre fils : « Je t'ai mis hors

(1) *Wanderings of Usheen*, 1889. — *The land of heart's desire*, 1894. — *Poems*, 1895. — *The Countess Kathleen*, 1892. — *The wind among the reeds*, 1899. — *The shadowy waters*, 1900. — *The old age of queen Maeve*, 1903. — *Baile and Aitinn*, 1903. — *In the seven woods*, 1904. — *On Baile's strand*, 1904. — *The Hour Glass and other plays*, 1904. — *The King's threshold*, 1904. — *Deirdre*, 1906. — *Collected works*, 1908. — *The green helmet and other poems*, 1910. — *Responsibilities*, 1914.

de peine. Plus je ne puis. » Cathleen mourante parla comme une héroïne antique : « La tempête est dans ma chevelure, et je dois partir. » Avouons d'ailleurs que M. Yeats n'évite pas toujours quelque froideur distante et trop savante, lorsqu'il traite ainsi objectivement et pour elles-mêmes ces vieilles épopées gaéliques qui, même « poétisées », se laissent malaisément ressusciter.

Aussi bien n'est-ce pas, dans le gros de son œuvre, une restitution qu'il tentera de la mythologie et du folklore. Il y prend le cadre où il insère ses propres rêves et visions. D'ailleurs il y retrouve bien des tendances qui, compte tenu de la différence des temps, sont en intime correspondance avec son tempérament et ses ardeurs profondes : foi au surnaturel, soif de l'inconnu, élan vers l'idéal, insatiabilité du désir, tous sentiments encore primitifs dans la vieille littérature, liés d'abord au « merveilleux » païen qui devait se muer en spiritualité chrétienne et en superstitions populaires. Toutes ces aspirations, il les interprète, les renouvelle, les transpose ; le mythe se change en symbole, et qu'il parle de la nature, de l'amour ou de l'idéal, c'est toujours son lyrisme subjectif qui s'exprime sous la figuration traditionnelle.

Il n'est pas des « poètes de la nature », bien que la nature lui soit toujours présente, comme elle l'était aux grands ancêtres, si sensibles à son enchantement, à sa gloire mystique. Plus que sa beauté, c'est son mystère qui l'émeut ; il l'aime moins pour elle-même, à la façon d'un Wordsworth, que pour le sens de l'infini qu'elle implique et la lueur qu'elle découvre sur l'au-delà. Culte tout idéaliste : en bon fils de Berkeley, pour qui les choses ne sont que l'image du spirituel, il voit toujours le surnaturel dans la nature. C'est aux heures secrètes de la pénombre qu'il aime à scruter sa figure fuyante et voudrait forcer ses confidences ; on l'a appelé le poète du crépuscule. Sans description, en quelques mots, il évoque un paysage et une atmosphère qui ont la netteté fugace et saisissante du rêve : tout passe, tout tombe en silence, comme le vent et la bruine ; tout frissonne et palpète avec les feuilles ; tout est fluide, aérien, vaporeux, cristallin ; peu de couleurs, et cela est juste en cet ouest irlandais où, le soleil à peine apparu, les couleurs sont comme bues par la lumière ; ses tons et ses mots sont le blanc, le pâle, le gris, l'argenté, le clair-

obscur, l'obscur; et le monde entier n'est que magie merveilleuse et mirage insaisissable.

Sa nature n'est ni une mère ni une tombe, elle est le voile sacré qui cache et révèle l'au-delà, le « voile du Temple » dont les tremblements oppressent l'humanité, qui se déchire pour chacun de nous à l'heure de la mort, — mourir, c'est savoir, — voile trop dense pour être percé par nos regards, assez léger pourtant pour qu'à travers sa trame le poète entende les voix mystiques qui répondent à ses appels intérieurs. Les vieux mythes gaéliques rejoignent ici les symboles éternels de la nature. Le ruisseau qui court? C'est l'évanouissement de la beauté mortelle : « tout ce qui est beau s'en va se perdant — comme les eaux ». La mer? L'amertume de la vie. Les eaux, — qui ne sont jamais touchées par le soleil, — font l'homme à leur image. Le bruissement des feuilles est la plainte des esprits, que le roi fou, Goll, n'arrive pas à faire taire. Lui-même, parfois, il voudrait échapper à l'hallucination : « O douces voix, voix immortelles, silence!... » Pourquoi cet émoi, cet effroi, devant « le vieux cri las de la terre »? C'est que l'ultime secret lui échappera toujours, ce secret de l'au-delà que Shelley, dans ses transports, croyait saisir. Plus belle la nature, plus angoissant le vertige. Elle nous laisse jouer avec les tresses de ses cheveux, mais « elle nous refuse son regard ». Ce n'est pas son indifférence ou sa cruauté qui l'opprime, mais l'énigme scellée sur ses lèvres closes.

Même mélancolie, même hantise de l'éternel dans ses poèmes d'amour, d'une sensibilité un peu précieuse parfois, mais subtile et charmante, et des plus rares et personnels qui soient. Dans toute la littérature gaélique, depuis les *Sagas* du début jusqu'à ces *Chants d'amour du Connacht* recueillis naguère par M. Douglas Hyde, on voit rayonner, à travers les rudesses primitives, avec le respect de la femme, l'amour le plus délicat et magnanime. Ici, il est spiritualisé, presque impersonnel; il vient de la tête plus que du cœur : au lieu d'amants, on dirait des âmes. Nulle offrande n'est trop précieuse pour la femme, emblème de l'idéal; voici celle du poète, ce qu'il a de plus cher, ses rêves : « J'ai répandu mes rêves sous vos pieds. Marchez doucement, car vous marchez sur mes rêves. » Sous le nom de la « Rose du monde », ce n'est pas l'idole humaine qu'il célèbre, ce n'est pas

même l'éternel féminin, c'est le pur symbole de la beauté (1).

L'accent humain, au reste, ne fait pas défaut chez M. Yeats. Nulle sensualité; mais il n'ignore pas, s'il les réprime d'ordinaire, les emportements de la passion qui lui font un jour s'écrier, de celle qui a rempli ses jours de misère : « Y a-t-il une seconde Troie pour être brûlée par elle? » Il n'ignore pas la révolte, la détresse, il sait qu'il n'y a pas de baume pour les cœurs meurtris : « Ah! si seulement elle tournait la tête, tu saurais la folle vanité de la consolation! » La tendresse, la pitié, parfois, l'étouffent. Mais ce qui domine, c'est l'angoisse devant la fragilité, la brièveté de l'amour, et les ravages du temps. « Ne donnez jamais tout votre cœur », « n'aimez pas trop longtemps », voilà de ses titres; et il y revient sans cesse. Écoutez *Ephemera* : « Si notre amour décline, allons — une fois encore au bord du lac solitaire — ensemble, en ces heures de grâce — où le pauvre enfant las, Eros, s'endort : — que les étoiles semblent lointaines, et lointains — nos premiers baisers, et combien vieux mon cœur! — Nos âmes sont amour — et perpétuel adieu! » C'est ce tourment intérieur qui lui a inspiré l'un des plus connus de ses petits poèmes, *Quand vous serez vieille*, où l'on retrouve, dans un esprit d'ailleurs assez différent, et bien caractéristique de la manière de M. Yeats, comme un écho du célèbre « Sonnet pour Hélène » de notre Ronsard :

Rien de ce qui est mortel ne saurait satisfaire cette âme toujours avide d'infini. Heureux les amants séparés ici-bas et réunis là-haut où « le Temps les oubliera et la Peine ne saura les atteindre »! « Leur amour ne sera pas noyé dans le souci — de ceci ou de cela, ni refroidi quand leurs corps deviendront vieux..., — ils fleuriront dans la joie sans fin » : c'est le thème de *Baile et Ailinn*, deux jeunes fiancés qu'Angus, l'Eros celtique, a fait mourir pour les réserver au bonheur suprême du monde

(1) « Qui donc a rêvé que la Beauté passe comme un rêve? — Pour ces lèvres rouges, et tout leur sombre éclat, — si sombre qu'il n'est pour l'égalé nulle merveille, — Troie a passé dans une haute lueur funèbre — et les enfants d'Usna sont morts.

« Nous passons, et le monde en peine passe. — Parmi les âmes humaines qui s'agitent et fuient — comme les eaux pâles dans leur course hivernale, — sous les étoiles vagabondes, écume du ciel, — figure solitaire, elle demeure.

« Courbez-vous, Archanges, dans vos obscures retraites : — avant que rien ne fût et que ne battît un cœur, — lasse et douce elle était près du trône divin; — et Dieu a fait du monde un chemin de verdure — sous ses pas errants. »

(Usna : tribu primitive dont un des fils, Noisé, fut l'amant de Daïdrée.)

invisible. M. Yeats, a écrit un critique, « ne peut voir l'amour sous l'aspect du temps, il ne peut voir la beauté qu'en tant que beauté absolue, il ne peut distinguer entre la personne vivante et l'idée éternelle : chaque ravissement le transporte au delà des limites du monde et de la fin des temps ». L'amour humain n'est pour lui qu'« un rêve tombé du ciel », il n'est là que pour lui révéler et lui faire désirer l'amour idéal, la beauté immortelle.

LES GRANDS POÈMES ET LE VERTIGE DE L'ABSOLU

Il n'est qu'une forme de cet élan mystique vers l'absolu qui fait le fond de ses épopées et de ses grands poèmes. La résistance à l'inévitable et la convoitise de l'impossible ont toujours été chez les Irlandais un trait de caractère : toute leur histoire, jusqu'à celle d'hier, en fait foi. Réaction contre le despotisme du fait, disait Matthew Arnold : c'est l'imagination qui déborde les vues concrètes et la froide raison. Lassitude et dégoût des choses d'ici-bas, impatience du réel, besoin et faculté d'illusion, on retrouve tout cela et constamment chez M. Yeats. *Weary*, las, est un de ses mots qui reviennent le plus souvent ; « cœur usé, dans un monde usé », trouvera-t-il seulement du repos dans la tombe ? Comment libérer l'âme de la matière, comment rompre le cercle fatal et sortir de la prison « du Temps, du Changement et du Destin » ? Par le rêve. Comme l'imagination prime la raison, le rêve domine la vie. « Rêve, rêve, car cela aussi est vérité » ; l'exemple est donné par le roi Fergus qui troque sa couronne contre le sac des songes offert par le druide. « Tout serait bien — si seulement nous pouvions nous donner entièrement au rêve, — et entrer dans ce monde qui à nos sens — est ombre, et ne pas languir misérablement — parmi les choses substantielles ; car c'est le rêve — qui nous élève jusqu'au monde mouvant — que notre cœur désire. » Et son rêve le mène ainsi à l'ambition de l'inaccessible, à la quête obstinée de l'idéal.

Déjà la vieille poésie gaélique faisait une grande place à l'au-delà : voyages au pays des morts, visions merveilleuses, expéditions aux régions surnaturelles ; une section de la littérature épique est intitulée *baili*, « extases ». « L'élément essentiel de la vie poétique du Celte, a écrit Renan, c'est l'aventure,

c'est-à-dire la poursuite de l'inconnu, une course sans fin après l'objet fuyant du désir. » De même chez M. Yeats. Ses héros aspirent douloureusement à gagner le monde supérieur où « le Temps et les Temps seront abolis » ; ils sont tout en extase mystique ; brûlés d'une fièvre spirituelle, ils cherchent à leurs ardeurs une issue dans les actions héroïques, ou dans le sacrifice surhumain, ou dans l'idéal ineffable. C'est Caoilte qui assaille les palais des dieux, et Couhoulain qui, après avoir tué son fils, va de son épée combattre la mer. C'est Oisinn, — le vieil Ossian, — qui trois siècles durant assouvit ses désirs insatiables dans les Iles Fortunées, puis revient, fatigué des ombres, vers le monde des vivants, dans sa patrie terrestre qu'il trouve courbée sous l'obédience chrétienne, repousse le joug et le salut offerts par saint Patrick et s'en retourne au pays de l'héroïsme vers ses amis les Fenians (1). C'est la comtesse Cathleen, pieusement aimée du poète Aleel, qui, pour sauver ses paysans de la famine, vend, suprême immolation, son âme aux démons, cette âme que sa pureté sauvera de l'enfer, car « la Lumière des Lumières considère le motif et non l'acte » (2). C'est enfin Forgaël qui, voguant sur des mers spectrales à la recherche de l'île Magique, jette un enchantement sur la reine Dectora et, aimé d'elle, l'entraîne à renoncer au monde des vivants et à poursuivre avec lui le mirage du bonheur pur, le symbole de la perfection (3). Tous sont assoiffés de surnaturel, en proie au vertige et au délire de l'absolu ; ils semblent obéir à un sixième sens, ou planer dans une quatrième dimension ; ils sont d'un autre monde, héros et victimes de « cette inexprimable passion qui porte l'homme intérieur à pénétrer l'infini ».

Ne nous laissons pas leurrer par ce qu'il y a ici de formes merveilleuses et de décorations gaéliques. Rien n'est plus loin du romantisme fleuri, du sublime à l'eau de rose dont l'artificieux Macpherson a paré son *Ossian*, et dont nous nous étonnons si fort aujourd'hui que Goethe, et Napoléon, et toute une génération aient pu s'éprendre jusqu'à l'enthousiasme. Des traditionnelles aspirations d'Erin à l'idéal, que la littérature primitive ne connaissait qu'à l'état vague d'inquiétudes ou

(1) *Les Pérégrinations d'Ossian*.

(2) *La Comtesse Cathleen*.

(3) *Les Eaux illusoires*.

d'imaginations, M. Yeats fait l'expression moderne d'un sentiment qui, s'il passe à bon droit pour caractéristique du Celte, est au fond de tous les temps et de tous les pays. La vieille mythologie s'est ici changée en un mysticisme symbolique, un mysticisme fort orgueilleux au reste, car il ne se contente pas de chercher, comme celui du chrétien, l'amour de Dieu dans l'humilité et l'ascèse, mais rêve de déchirer le voile pour connaître et posséder l'absolu; un mysticisme bien aventureux aussi, car il fait volontiers confiance aux doctrines secrètes, et ne cache surtout pas sa foi dans la toute-puissance de l'intuition, cette grande maîtresse de l'heure, qui prétend à détrôner à la fois la science et la religion!

Qu'y a-t-il au bout des songes mystiques de M. Yeats? Il y a sans conteste un grand idéalisme, une belle élévation spirituelle, un constant et austère effort vers ce qu'il croit être la lumière. Si l'on veut scruter le fond des choses, on y trouverait aussi un certain sens ou appel païen. Le monde invisible qu'il imagine paraît plus proche des empires mythologiques que du Paradis de Dante. Lorsqu'il montre Oisinn résistant aux objurgations de saint Patrick, c'est l'héroïsme des vieux Fenians qu'il exalte aux dépens de la soi-disant tristesse et servitude de l'Irlande convertie, c'est la révolte de l'âme païenne contre la discipline chrétienne. Dans le *Pays du désir*, voici Maire, la jeune épousée, qui fait appel aux fées pour la sortir de ce qu'elle nomme sa prison: « Venez, tirez-moi de cette triste maison, rendez-moi la liberté perdue: travailler quand je voudrai et quand je voudrai paresser. — Oui, tu viendras avec moi, jeune mariée, là où la beauté n'a pas de flux, ni l'âge de reflux, là où la joie est sagesse et le temps un chant sans fin... » Nostalgie de l'âge d'or, rêve d'un royaume d'allégresse et de liberté, voilà qui côtoie de près le « paganisme immortel », — un paganisme tout littéraire, au reste, et fort idéalisé.

D'autre part, à force de sonder l'inconnaissable et de frôler le surnaturel, l'esprit humain risque de se troubler. Le mirage semble parfois éblouir le poète qui oublie d'être humain en poursuivant le surhumain, qui s'évade un peu bien aisément de notre monde et marque quelque propension, disons le mot, quelque lâcheté, à rejeter le *Tædium vitæ*, le fardeau des devoirs de l'homme ici-bas. Si le rêve est tout, — « ce rêve que les dieux las exhalaient sur le miroir poli du monde, puis effacent

de leurs mains éburnéennes avec un soupir », — l'action n'est plus rien : « un roi, dit Fergus, est un fol et misérable ouvrier : agir, agir ! et ne jamais rêver ! » La science pas davantage, la pensée n'enfante que des illusions : les simples et les fous sont plus sages que les savants : purifions-nous dans l'ignorance ! La religion, hors celle de la beauté, ne compte plus. Ni la morale. S'il n'y a pas un mot d'impudeur dans ses poèmes, le point de vue éthique en est absent, ou plutôt l'éthique s'y confond avec l'esthétique ; il aspire à « dégager son cœur des rets du bien et du mal », et tout en prêchant l'ascétisme au saint, il revendique pour le poète le droit à la passion. Enfin la vie n'intéresse plus. Elle est un accident, une erreur ou un leurre : il se pose hors la vie. Les héros ne peuvent plus « ni vivre ni mourir » ; l'un d'eux, dans une pièce en prose d'ailleurs à demi désavouée par l'auteur, est mené par l'exaltation mystique à l'anarchie pure : « il faut détruire le monde, détruire tout ce qui a loi ou nombre, parce que là où il n'y a plus rien, il y a Dieu. » Leur terme serait la « mort du phénix », ou le suicide de l'Axel de Villiers de l'Isle-Adam, dont M. Yeats cite avec admiration le mot fameux : « Vivre ? Nos serviteurs feront cela pour nous ! » Cet idéalisme, à sa limite, irait rejoindre le nihilisme : c'est la peine des mystiques qui se refusent à une règle et à une foi positive.

Mais à vouloir fixer ainsi les élans et les vertiges d'une âme inquiète et insatiable, à pousser au bout de la logique des aspirations qui sont par nature hors de la logique, n'est-ce pas le critique qui abuse et qui erre ? Les rêves d'un poète ne sont pas faits pour être soumis à la froide analyse, mais suivis, écoutés comme une musique aérienne qui nous transporte et nous enchante par sa magie. D'autant que, quoi qu'il en ait, M. Yeats est au fond plus symboliste que mystique. Fervent du spirituel, artiste qui rêve les yeux levés au-dessus des contingences, il n'a rien non plus du dilettante. Avec une dignité fière et une gravité passionnée, il exalte le service de l'idéal, le détachement des choses, le sacrifice de soi. Il exalte même ce que les bourgeois appellent la chimère, fidèle en cela à sa race, fidèle aussi aux leçons de ses ancêtres dont il évoque avec attendrissement la mémoire :

« ... Pardonnez, — vous qui n'aviez pas d'avance pesé le prix, — vieux Butlers ! quand vous avez enfourché vos che-

vaux et défendu — les rives fourrées de la Boyne, — jusqu'à ce que votre mauvais maître lâchât pied dans la défaite (1). — Et vous, patron marchand, qui sautiez par-dessus bord — après un vieux chapeau, dans la baie de Biscaye, — vous sur-tout ! silencieux et fier vieillard, — car vous fûtes l'image qui enflamma — mon imagination, et fit dire à mes jeunes lèvres ; — seules les vertus prodigues conquièrent le soleil... »

Il aime aussi à répéter : « toutes les choses précieuses sont vaines » ; c'est le message de l'idéaliste, du poète, si déconcertant pour le vulgaire, pour tous ceux qui « traînent un boulet à la cheville ». Si l'on ne peut dire qu'il aide à vivre, il élève du moins la vie, affine l'âme ; il nous enseigne à écouter les appels d'en haut, à « vider nos cœurs de leurs désirs mortels » et à cultiver la vie intérieure. Le monde ne vaut que parce que l'esprit de l'homme y met de lui-même ; c'est l'idée qu'il exprime symboliquement dans un délicieux petit poème, *les Deux arbres* : « Aimée, regarde dans ton cœur, l'arbre saint y grandit... » Il prend parti pour l'esprit et pour la beauté, en un temps où règne le matérialisme et où l'art semble rechercher le difforme et le repoussant. Écho d'un monde étrange et lointain, son œuvre lyrique n'est qu'« un long hymne à la beauté intellectuelle », écrit M. Symons ; un long *sursum corda*, pourrait-on dire, encore que ce ne soit pas vers un Dieu personnel qu'il élève ses prières.

L'ART ET LE MÉTIER. — LE THÉÂTRE

Et puis cette œuvre est d'une extrême beauté poétique. Tout de suite, on se sent transporté dans une atmosphère à part, à quoi rien ne ressemble : ce n'est ni la douceur vaporeuse, ouatée de verdure, du pays des « Lakistes », ni le cadre idyllique et savant d'un Tennyson ; c'est moins encore la scène de fantaisie d'un Verlaine ou le décor de convention d'un Mæterlinck. C'est comme un reflet de la lumière d'un autre monde, ou, plus simplement, c'est l'atmosphère de l'ouest irlandais, profonde et lointaine, féerique et rêveuse, avec son mirage et son mystère. Peu d'artistes ont su mettre à leur

(1) Allusion à la bataille de la Boyne où ses ancêtres avaient combattu pour Jacques II.

tableau un fond aussi vrai et suggestif à la fois, et adapter une technique plus souple à une pensée plus éthérée.

Ses premières poésies n'étaient pas encore dégagées de toute « littérature » ; son *Oisinn*, fini à vingt-deux ans, il allait bientôt le juger lui-même « trop orné, trop étudié », et le refaire. Très vite il allait comprendre que ses vers devaient présenter, comme dans un miroir, les couleurs de son climat et de son pays : « Quand je les trouvai trop pleins des rouges et des jaunes dont Shelley s'était chargé en Italie, je pensai à m'en corriger, non pas comme je ferais aujourd'hui... en remplissant mes images d'une certaine froideur, d'une certaine rigueur hivernale, mais en mangeant peu et en dormant sur une planche. » Je ne sais s'il pratiqua longtemps cette discipline originale de la mortification appliquée au travail poétique ; on ne peut en tout cas qu'admirer, par delà l'exubérance et la profusion des images, la pureté de sa facture, qu'il doit sans doute à l'influence du préraphaélisme, ami de sa jeunesse. Pureté de langue aussi, rare chez un Irlandais. Nulle rhétorique ; pas de mots à effet, trop brillants, pas de grands mots savants ; un style d'une extrême simplicité, trop condensé souvent, mais libre de tout artifice, vivant et plein, précis, « direct », tout à l'opposé de celui de nos symbolistes français qui proscrivaient du vers ce que l'un d'eux appelait l'état de parole, brut ou immédiat. De même dans sa prosodie : des mètres qui ont servi cent fois, où c'est à peine si l'on peut découvrir quelque « procédé », l'iambe et le trochée recherchés pour leur coulant, les mots brefs aux larges voyelles ouvertes, et, à la fin d'un petit poème aux vers courts, la langueur d'un long vers terminal peu accentué qui semble l'exhalation d'un soupir.

Comment arrive-t-il, avec des moyens aussi simples et une « matière » si commune, à cette expression immatérielle et nerveuse qui saisit du premier coup l'oreille et la mémoire ? Son grand art semble être dans la fluidité des mots scintillants et légers, leurs miroitements, leur tonalité chatoyante et leur sonorité vibrante et cristalline. Rien de plus personnel et prenant que ce rythme sinueux et liquide, habile aux ruptures et aux reprises, avec ça et là d'étranges syncopes, tantôt indolent et lent, pensif, plein de langueur et prêt à défaillir, et tantôt pressé, oppressé, passionné, triomphant dans la grandeur et la solennité. Incomparable, surtout, est la « musique » du vers.

Jamais incantation plus savante n'a mieux évoqué une atmosphère magique, jamais harpe éolienne n'a fait entendre, avec une telle noblesse d'accent, une plus frémissante volupté. Auprès de cette voix délicieusement pure et aérienne, celle de Poe semble métallique et menue, celle de Swinburne clinquante et cliquetante. Si bien que cette maîtrise rythmique et musicale, chez un poète qui n'aurait, dit-on, pas d'oreille en dehors du vers, les connaisseurs ont été portés à l'expliquer par l'influence lointaine de la vieille poésie gaélique, si musicale elle-même : influence que M. Yeats aurait subie inconsciemment d'abord, puis par l'intermédiaire des admirables traductions de poèmes irlandais en anglais qu'ont données des savants comme George Sigerson et Douglas Hyde.

Non seulement il affectionne, comme tant d'autres, à l'exemple des anciens Gaëls, la richesse des rimes intérieures et des assonances, mais sa prosodie est fondée sur l'intonation naturelle plutôt que sur la stricte observance de l'accentuation martelée, comme dans la poésie gaélique où la syllabe d'appui est moins frappée qu'en anglais, et le ton général plus uni. Selon un critique celtisant, la qualité musicale de ses poèmes est à rapprocher de la vieille tradition du parler « chanté », d'où serait sortie toute poésie, et qui en Irlande a préservé la diction poétique aussi bien de la monotonie que de la rudesse métallique du débit; de fait, M. Yeats aime que ses strophes soient déclamées ou à demi chantées au psaltérion, comme au moyen âge. Ainsi, poète anglais par la technique comme par la langue, il serait poète irlandais par la musique et le rythme; et c'est ce qui pourrait expliquer que, de tous les poèmes en langue anglaise, ceux-ci sont parmi les plus accessibles aux oreilles étrangères, et peut-être les moins éloignés de notre art français.

Le plus spontané des poètes, en apparence, il est le plus difficile pour lui-même. Cent fois il a retouché chacune de ses œuvres, suivant en cela l'exemple de son père le portraitiste, pour qui un portrait n'était jamais fini. Il a écrit lui-même : « Amis, qui pensez que j'ai tort — quand je refais un de mes chants, — sachez bien ce qui est en cause : — c'est moi-même que je refais. » Non pas que ses corrections aient toujours été heureuses, notamment pour ses poèmes dramatiques, qu'il a tous mis à la scène. Il n'est pas, au reste, le premier poète

moderne qui ait été tenté par le théâtre. Au contraire de Mallarmé qui voulait que ses poèmes fussent lus et non pas écoutés, c'est, dit-on, le plaisir d'entendre déclamer ses vers qui l'a porté vers les planches, plutôt qu'une forte inclination personnelle, c'est la perfection artistique de la diction qui l'a attiré.

En retouchant ses œuvres en vue de la scène, il les a souvent déformées pour satisfaire aux exigences de l'acteur qui veut jouer. Sa pure poésie ne pouvait que perdre aux nécessités du théâtre, de l'action dramatique. Et puis, poète avant tout, et poète lyrique, il n'a pas, tel Shelley dans les *Cenci*, le grand don du dramaturge. Comme son regard est moins tourné vers la vie et ses épreuves que vers les mystères de la destinée, le sens tragique prédomine chez lui sur le sens dramatique; ses poèmes scéniques manquent d'émotion, ses personnages de personnalité: c'est d'ailleurs une de ses théories familières que les caractères, nécessaires dans la comédie, sont secondaires dans le drame et superflus dans la tragédie. Plus libres, ses pièces en prose échappent à ce défaut: voyez ce petit acte patriotique, *Cathleen ni-Houlihan*, qui soulève l'enthousiasme à chacune de ses représentations en Irlande. On a comparé son théâtre à celui de Mæterlinck, et leur commun symbolisme prête en effet au rapprochement. Toutefois, à côté des figures fantomatiques et gémissantes du dramaturge belge, « faibles comme un souffle sur un miroir », celles de M. Yeats paraissent plus saines et solides; pas d'afféterie languissante, pas de recherche des effets d'angoisse ou de terreur; le ton général est plus vivant, plus nerveux, sans compter que l'art tient chez M. Yeats une place autrement grande, ou plutôt l'art est avant tout, il est tout.

Il appartient en effet à cette génération pour qui l'art est un culte, la beauté une religion, le symbole un sacrement. Pourtant il n'hésite pas à rejeter la formule de l'art pour l'art. Sa conception va plus loin. Puisque la beauté est « la seule issue ouverte hors du filet où nous avons été pris à notre naissance », et l'art « le seul moyen laissé à l'homme de s'entretenir avec l'éternité », c'est découronner la poésie que de n'y voir qu'une critique ou une interprétation de la réalité: elle est une *révélation*. « Les lois de l'art sont les lois secrètes du monde », elles sont souveraines: la conscience et l'intuition du poète

n'admettent pas d'autre règle. L'art se doit donc à lui-même de raffiner et spiritualiser jusqu'à la perfection ses moyens, en bannissant tout ce qui est réalisme, mimétisme, récit, description. L'art se doit de « ne regarder la vie que du dehors », d'écarter toute « cette extériorité qu'une époque de pensée politique et scientifique a fait entrer dans la littérature », de ne s'intéresser qu'« aux états d'âme, aux moments lyriques, aux essences intellectuelles », en excluant toutes « les impuretés », que ce soit science ou morale, philosophie ou religion : « impuretés » dont ni Wordsworth, ni Swinburne, ni Browning n'ont su se défendre, à la différence des « purs » artistes, comme Keats ou Shelley.

Symboliste, il l'est non par un effet des tendances du jour, mais par nature et d'instinct, par la forme de son esprit, comme il est intuitif et mystique, comme il est irlandais; ce n'est que plus tard qu'il fondera sur cette forme d'esprit une théorie philosophique. Le symbole à ses yeux est partout. « Ce n'est qu'avec Goethe Wordsworth et Browning que la poésie a renoncé à son droit de considérer toutes les choses du monde comme un dictionnaire de types et symboles. » Son symbolisme est naturel et inné, au lieu d'être acquis et voulu comme chez nos symbolistes français: son « atmosphère » n'est pas imaginaire comme la leur, mais réelle; et cela le garde contre certains abus où tant d'autres sont tombés.

A l'un de ces dangers, à vrai dire, il n'échappera pas: l'obscurité, rançon du symbolisme. Sa pensée trop condensée court au but en supprimant les moyens termes qui aideraient à résoudre l'équation. Ses images ont des reflets, ses mots un second sens dont on se demande souvent si l'on a bien saisi la claire vue. Il use et abuse des formules chères à la « science secrète », et surtout des vieux termes de la mythologie gaélique, des allusions familières peut-être aux celtisants, mais peu accessibles au lecteur non préparé. Un glossaire ne serait pas de trop. Tels de ses petits poèmes, *le Cavalier du Nord*, ou *L'amant s'attriste du changement survenu en lui*, sont bien peu intelligibles pour qui ignore le folklore irlandais; saurait-on même que « l'homme à la baguette de coudrier » est Angus, le dieu de l'amour, et que le « cerf blanc sans cornes » représentait pour les anciens Gaëls l'objet de l'amour idéal. Dans son plus beau recueil lyrique, *le Vent dans les roseaux*, il

avait d'abord introduit trois personnages symboliques, Aedh, Hanrahan et Michaël Robartes, dont la signification était loin d'ajouter à la clarté du vers et qui d'ailleurs ont disparu des éditions ultérieures. Certain sonnet de ce recueil, sur « une Maison », a donné lieu à bien des doutes en Irlande : s'agissait-il de la Chambre des Lords, ou du château de Lady Gregory, Coole Park ? Sur le tard, écrivant son *Autobiographie*, l'auteur avouera qu'il ne se rappelle plus ce que, dans certaines de ses premières poésies, il entendait par telle ou telle expression. Aussi bien, il était jeune encore quand son ami George Moore faisait un jour cette prédiction qu'à force d'obscurités il « finirait par se perdre dans Mallarmé, qu'il n'a jamais lu ».

LE POÈTE DU RÊVE ET L'IRLANDE

Le pronostic devait-il se réaliser ? On pouvait se poser la question dans les années qui précédèrent la guerre et où son talent poétique, son art raffiné semblent avoir atteint leur limite de perfection et donné tout ce qui était en eux. En Irlande, dans tous les pays de langue anglaise, sa célébrité est au faite ; ses drames lyriques ont au théâtre le même succès que ses poèmes auprès du public lettré. Il a publié une édition définitive de ses œuvres. Il approche de la cinquantaine, et sa carrière poétique pourrait alors être tenue pour achevée si, par l'effet d'une évolution dont les origines sont lointaines, par un contre-coup aussi de la guerre et de la révolution en Irlande, une autre figure de M. Yeats, nouvelle ou renouvelée, n'allait se substituer à l'ancienne. Mais avant d'aborder cette seconde phase de sa vie poétique, il convient de s'arrêter un moment devant la première, qui restera la plus brillante.

Il est avant tout un artiste, un maître de l'image et du verbe. Ne cherchons pas tant dans ses poèmes des vues métaphysiques que des visions d'art ; le sens de la beauté lui suffit, comme la grâce des chrétiens. Visionnaire plus que visuel, il porte partout sa vision personnelle d'artiste-poète qui traduit et transforme toutes choses selon le réflexe de son sentiment intérieur : un de ses amis, lui enseignant le pastel, ne le trouva-t-il pas certain jour d'été dans la campagne, en plein midi, peignant, — faut-il dire d'après nature ? — un sous-bois ensoleillé dont instinctivement il faisait un clair de lune !

Lorsqu'il publie les légendes populaires recueillies par lui dans l'ouest irlandais, au lieu de s'attacher en loyal folkloriste à telle ou telle version d'un même récit, il prend dans chacune d'elles, en artiste, ce qui fait le mieux. Rien à ses yeux ne prévaut contre l'art; en revanche rien de terrestre ne vient ternir sa vision idéale : « Il possède le plein tempérament poétique, a dit de lui M. Symons, il vit sur un plan unique, celui du beau... C'est cette qualité continuellement poétique de son esprit qui me semble distinguer M. Yeats du grand nombre des hommes de talent et le placer dans le petit nombre des hommes de génie. »

De génie, c'est beaucoup dire. Il n'est pas un poète universel, sa lyre n'a pas toutes les cordes. Il a une très noble conception de l'art, une très sévère conscience artistique, et c'est sans doute à la culture anglaise qu'il les doit, comme c'est aux grands modèles et aux grandes traditions britanniques qu'il doit la haute tenue de sa facture, avec l'essentiel de ses moyens techniques. Il ne prétend pas à la révolte désespérée d'un Byron, il n'atteint pas à l'extase sublime et souveraine d'un Shelley. Son art est en vif contraste avec la méditation mesurée et recueillie d'un Wordsworth comme avec l'harmonie étudiée d'un Tennyson; c'est peut-être de Coleridge, autre visionnaire, autre pèlerin du surnaturel, qu'il semblerait le moins éloigné. Mais il est différent de ses prédécesseurs et contemporains anglais. Par sa constante recherche et curiosité du supra-terrestre, par cette atmosphère idéale qui baigne toute son œuvre, par son interprétation très personnelle des vieux mythes, il est à part, il est d'une autre lignée.

A l'influence française, sa connaissance insuffisante de notre langue fait qu'il ne doit, croyons-nous, presque rien. Il est venu souvent à Paris, il y a vu Verlaine, Péladan; il a bien peiné à lire l'*Axel*, de Villiers de l'Isle-Adam, qui pourtant le passionnait; ce n'est que par les traductions d'un ami qu'il a connu un peu de Mallarmé. Entre nos symbolistes et lui, il y a correspondance et non influence; ce qu'il a pu trouver en eux il l'avait déjà en lui-même; sa forme d'ailleurs est de tendance bien plus classique que la leur. Et pourtant, si loin de nous que paraisse ce rêveur entre les rêveurs, qui n'a rien de latin, ce visionnaire éperdu qui, en scrutant l'invisible, semble s'affranchir de tout ce que nous appelons expérience ou raison,

quelque chose tout de même nous le rend proche : son idéalisme indompté, sa recherche passionnée de la forme, son admirable musique poétique, et surtout son inquiétude intellectuelle et son tempérament d'artiste. Les Anglais lui reprochent de manquer de philosophie dans ses poèmes ; nous serions sans doute tentés de lui reprocher au contraire d'en trop mettre. Mais le poète qui, à vingt ans, dans son premier livre, écrit que « les mots seuls sont un bien certain », ne saurait manquer d'éveiller en France, en même temps que de la curiosité, une certaine sympathie, auprès de maints fervents des lettres, et de la lettre.

Par-dessus tout, il est Irlandais. L'œuvre qu'il a écrite, nul autre qu'un fils d'Hibernie n'aurait pu l'écrire. Et s'il est poète irlandais, ce n'est pas parce qu'il a emprunté à l'ancienne littérature gaélique, avec certains de ses thèmes, son décor et son arrière-plan poétique. Il n'est pas un Macpherson, un pasticheur du vieux gaélisme, mais un Irlandais de son temps, avec les formes de pensée et de sensibilité qu'ont empreintes dans l'âme irlandaise les vicissitudes de l'histoire, le mélange des races, le climat, le pays et tous les facteurs moraux et sociaux. « J'aurais pu trouver plus de l'Irlande, dit-il, si j'avais écrit en gaélique, mais j'en ai trouvé un peu, et je me suis trouvé tout moi-même. » Aussi bien, sa personnalité déborde son cadre. Il est vrai aussi que la figure qu'il donne de son pays est prise d'un certain biais, avec certaines déformations, car il ne semble pas s'être jamais libéré d'un certain fond de mépris pour le nationalisme irlandais, d'hostilité à l'égard du catholicisme d'Erin. Enfin les traits caractéristiques qu'il révèle de l'âme irlandaise, s'il les traduit en maître, il les pousse toujours à l'extrême.

« Poète des ombres », a-t-on dit de lui. Nous dirions plutôt qu'il est le poète du rêve. Essentiellement imaginatif et intuitif, doué d'un extraordinaire pouvoir d'évocation, il fait de sa vision, de son rêve, la base de sa conception du monde. Il ne se plaît que parmi les fantômes créés par lui, il n'aime qu'un mirage, qui fatalement le déçoit. Il est venu à son heure dans cette Irlande de la fin du XIX^e siècle, quand, lasse de la politique et de la lutte toujours renouvelée, elle se rétractait sur elle-même et demandait l'oubli à un *alibi*, l'évasion hors de la réalité, la liberté dans les songes. Erin n'a-t-elle pas d'ailleurs été de tout temps la terre du rêve ? Le pays du lotus, selon un

romancier. Elle « s'est fatiguée à prendre ses songes pour des réalités et à courir après ses splendides visions », disait Renan de la vieille race celtique. En dehors des données ordinaires de l'esprit et des sens, elle aime à se construire des mondes imaginaires qui lui paraissent plus vrais que le vrai monde, et où elle voit des choses et saisit des vérités dont la valeur et le sens profond échappent aux autres hommes. Cette tendance à l'hallucination, ce n'est pas seulement chez les paysans de l'ouest éblouis par le mirage de la nature qu'on la trouve, mais à la ville, dans la vie ordinaire, là où on l'attendrait le moins, chez ceux-là mêmes que leur tournure d'esprit paraîtrait bien mettre à l'abri de pareille aventure; témoin le romancier naturaliste George Moore qui, par une belle journée de printemps, à Dublin, au bord de la Liffey, se voit un jour victime de l'enchantement: « les choses ne semblent plus vraies, ni les quais, ni les maisons, tout perd sa réalité habituelle et en revêt une autre toute pareille à celles que nous rencontrons dans les songes... Serait-ce que pour avoir trop rêvé pendant des siècles, les Irlandais vont tous à la fin s'évanouir dans le rêve, et l'Irlande avec eux? » Douleuruse et dangereuse, pour le poète comme pour le pays, est cette maladie de la rêverie dont on a dit qu'elle a perdu tant d'âmes. Qui pourrait dire quel rôle elle a joué dans la longue succession historique des épreuves d'Erin, et si elle n'explique pas un peu pourquoi, selon la formule connue, « rien ne réussit en Irlande »?

Que d'autres traits typiques encore, et de M. Yeats, et de l'Irlande! La révolte contre le fait et contre la force des choses, avec l'appel passionné à l'excessif, à l'exclusif, à l'impossible, le culte de la chimère joint à l'outrance du désir: l'insatiabilité orgueilleuse du poète aspirant à ravir le feu du ciel n'a-t-elle pas son pendant, et qui sait? quelque part de responsabilité peut-être, dans l'intransigeance de M. de Valera et des extrémistes qui, en 1921, après la guerre anglo-irlandaise, se refusant à accepter l'inévitable, c'est-à-dire le traité avec l'Angleterre, allaient jeter durant deux ans leur pays dans la guerre civile? Puis l'inquiétude, la mélancolie ou l'angoisse, nées du contraste entre le rêve et la réalité, entre les aspirations idéales et la dureté ou la vanité des choses de la terre. L'idéalisme enfin, cette conception immatérielle du monde qui a toujours été chère aux Irlandais depuis Berkeley, et bien avant Berkeley,

depuis Scot Érigène; qui leur fait voir l'esprit derrière la matière et le surnaturel derrière le réel, qui se tourne en mysticisme religieux chez les chrétiens, en croyances aux forces spirituelles supra-terrestres chez d'autres, et développe chez tous ce frisson du mystère dont parle M. Yeats dans une certaine phrase de son théâtre qu'en tout autre pays le public ne songerait pas à relever, mais qu'à Dublin le « poulailler » ne manquait pas d'applaudir: « A tout prendre, nous n'avons pas la preuve que les vérités spirituelles soient illusoires, tandis que nous savons bien qu'illusoire, le monde, lui, l'est. » — Tous traits néo-romantiques, dira-t-on; l'expression s'en retrouve en maintes littératures, en Allemagne, en Orient.... — Sans doute, mais nulle part, croyons-nous, à cette même puissance, avec cette même persistance au cours de l'histoire d'un pays, et nulle part avec une si étroite et manifeste correspondance entre le poète qui parle et les hommes qui écoutent, et qui répondent.

Poésie, c'est délivrance. En jetant son âme dans ses vers, le poète parfois trouve la paix. L'esprit éminemment spéculatif de M. Yeats ne semble pas avoir connu cette détente. Il cherche toujours, sur les frontières de la vie, la solution du grand problème. D'où vient, dans cette poésie pure, cette expression inquiète, et inquiétante en certains de ses modes, c'est ce que nous chercherons en étudiant le second Yeats, sa philosophie et son influence.

L. PAUL-DUBOIS.

(A suivre.)

LETTRES A UN AMI

DAGNAN-BOUVERET

Les lettres que nous présentons aux lecteurs de la *Revue* sont le témoignage d'une longue et chère amitié. Depuis plus de trente ans, elle nous unissait au grand peintre qui vient de disparaître. L'homme et l'artiste s'égalaient en lui, mais ne se ressemblaient pas. Nous voudrions tenter une esquisse de l'un et de l'autre. Ceux qui les ont connus, aimés tous deux, les y retrouveront peut-être avec une mélancolique douceur.

De meilleurs juges loueront dignement des toiles fameuses : les *Bretonnes au Pardon* et les *Conscrits*, certaines madones, les *Disciples d'Emmaüs*, le *Violoneux*, la *Cène*, le *Parnasse*, sans compter, — ou plutôt en les comptant, et pour beaucoup, — de très nombreux portraits. Mais pour admirer quelques-uns de ceux-ci, nous avons des titres privilégiés et les raisons du cœur avec les autres. Nous devons à Dagnan l'image de plus d'un être cher. Nous écrivons de lui devant une figure de femme, au jeune visage, au front sans rides, sous des cheveux de neige longtemps avant l'hiver. Assise, vêtue ou plutôt drapée de velours et de tulle noir sur un dessous de satin blanc, « elle tient à la main une rose, et regarde ». Et si profond, si pur est son regard, que Melchior de Vogüé naguère avait proposé d'écrire au bas de son portrait le vers d'Eschyle :

C'était une âme sereine comme le calme des mers.

D'autres visages non moins chéris, enfantins ceux-là, nous entourent, souvenirs du même talent et de la même amitié.

Puis voici des dessins, des pastels, des croquis au crayon de confrères de l'Institut : Saint-Saëns, les yeux et le nez baissés ; Paladilhe, qui fut notre maître ; Massenet, vieilli, déjà touché par la mort ; Fauré, délicieux de rêveuse langueur ; un autre enfin, que nous ne nommerons pas, d'une ressemblance criante, à faire crier le modèle surtout, mais pas de joie. Ailleurs, je vois une des Muses du Parnasse, voilée de rose et de bleu de lin ; Apollon, radieux de jeunesse, torse nu qu'on dirait modelé par Michel-Ange ; enfin l'un des disciples d'Emmaüs, au front lisse, au crân rasé, dont le mâle visage tendu vers le Maître reconnu soudain, garde jusque dans l'extase divine une expression de robuste et presque rude humanité.

Je connais peu d'œuvres du peintre, religieuses ou profanes, où se mêlent ainsi l'idéal et le réel, la vérité et la poésie. Aussi bien, il ne les séparait pas l'une de l'autre. Son art est fait également de ce qu'il voit et de ce qu'il imagine. Mais c'est au dedans qu'il aimait le mieux regarder. Il aurait pu prendre pour devise la parole tant de fois citée : « Tôt ou tard on ne jouit que des âmes. » Il les préférerait aux plus belles choses, à la nature même, qu'il a pourtant beaucoup admirée. Mais il l'a rarement peinte. Son œuvre compte peu de paysages. Autour de ses portraits il épargnait les détails et les accessoires. La figure y règne solitaire. Et cette figure humaine, féminine surtout, de quels yeux aigus, perçants, il l'observait, la pénétrait jusqu'au fond ! Je l'ai vu, — pendant plus de soixante séances ! — chercher à surprendre sur un visage de femme, selon ses propres expressions, « une lumière qui s'en va, glissant sur une forme, s'évanouir dans la beauté d'une ombre ».

« Une âme sereine comme le calme des mers... » Presque toute l'œuvre de l'artiste, mais son œuvre seule, respirait la sérénité. Son âme à lui l'a rarement connue, et ce n'est qu'à la fin, ou près de la fin, que par une grâce suprême elle lui fut pleinement donnée.

De naissance modeste, Dagnan s'était « élevé » lui-même, au sens véritable du mot. Presque seul il avait été l'artisan de sa propre et double ascension, intellectuelle et morale, le maître et le disciple à la fois de cette « école intérieure » dont parle Bossuet. Elle lui fut sévère. Il en connut l'effort et le travail plus que la douceur. Passionnément épris de son art,

cet art lui refusa trop souvent la joie parfaite, celle dont surabondent l'esprit et le cœur. Ses lettres témoignent de ses doutes et de ses luttes, de ses défaites, ou de ses défaillances, plus nombreuses que ses victoires. Inquiet, troublé sans cesse et sans cause, poursuivant l'idéal et désespérant de l'atteindre, mais, semblable au personnage antique, il se tourmentait lui-même d'un noble tourment. Il ressentait au plus profond, au plus vif de sa conscience, le souci des hautes questions et des grands problèmes, esthétiques, moraux et religieux. Il vécut longtemps étranger à la foi. Non pas, nous le savons, indifférent, et moins encore hostile. Il en avait le respect et peut-être un secret désir. S'il en parlait rarement, c'était peut-être aussi qu'il se disait tout bas, comme Carlyle craignant de nommer Jésus : « Qu'un silence sacré enveloppe cette matière sacrée ! »

Le silence devait se rompre et l'enveloppe se déchirer sous les coups de la douleur. Ils ne furent point épargnés à notre ami. Mais il était de ceux qui ne les reçoivent pas en vain. La perte de son fils unique, celle de sa femme, la solitude et le délaissement, puis l'âge, la maladie, le renoncement à son art et à son travail, c'est-à-dire à lui-même, à tout lui-même, enfin les misères physiques et morales d'une longue et lente mort, tout cela, plutôt que le révolter, ne fit que l'attendrir. De stoïcien qu'il avait été, il devint chrétien avec une humble et patiente douceur. Son dernier billet en témoigne par quelques mots, les derniers aussi : « J'ai très certainement mérité d'être ainsi traité. La symphonie en *ut* mineur, qu'on me joue en ce moment, m'en convainc par toutes ses notes, et bien douloureusement. »

A chacune de mes visites, je le trouvais plus calme, plus résigné. Un jour, il me pria de lui faire de la musique, et religieuse. Je le vois encore, — et c'est peut-être la suprême vision qui me restera de lui, — pâle, amaigri, mais souriant avec gravité. Je lui jouai des fragments du *Nerone* de Boito : le *Pater noster* de Rubria, la jeune chrétienne, puis sa mort, bercée par les cantilènes évangéliques, où le saint ami qui l'assiste retrace à ses yeux, près de se fermer, les paysages de Galilée et, sur le lac de Tibériade, à la clarté de la lune, la barque où pria Jésus. L'artiste, le croyant, fut touché de ces mystiques beautés, et quand nous nous séparâmes, il me remer-

cia par une étreinte muette et par un regard où montait, avec un sourire encore, un vague désir de larmes.

Un autre jour, — était-ce avant ou après celui-là ? — comme je lui parlais de son passé, de sa glorieuse carrière, il m'interrompit et murmura seulement : « De toutes mes œuvres, la meilleure est encore ma souffrance. » Je sentis alors qu'en lui tout était consommé et que sur les sommets de son âme, comme de son art, avait fini par régner la paix.

CAMILLE BELLAIGUE.

LETTRES

14 juillet 1901.

De la littérature vous passez à la musique en penseur et en sage. Vous savez apprécier les joies de la vie et jouir de toutes les créations de la pensée simplement, sagement. Cela ressort de toutes vos paroles, cela se lit dans toutes vos lettres... Votre lettre m'a été remise avant que je n'aie pu achever celle-ci. Toujours des exagérations ! Quand donc pourrai-je vous ramener à l'expression juste en ce qui me concerne ! Entreprendriez-vous de me rendre vaniteux ? Vous avez certes, pour convaincre, des armes soigneusement entretenues et vous maniez avec dextérité l'éloge et l'hyperbole. Mais je vous crois aveugle par affection. J'aime mieux cela. Car si je vous estimais clairvoyant et sincère, il me faudrait reconnaître la médiocrité de vos jugements. Veillez à vous corriger, car vraiment vos appréciations détonnent, comparées à celles que vous émettez sur toutes choses avec tant de netteté et de mesure, de justesse et d'énergie. C'est un point faible que je vous signale.

6 octobre.

Je me rends parfaitement compte de mes travers et de mes défauts, parce que je tends en écrivant à être le contraire de ce que je suis comme peintre, ce qui est fort dangereux. Je vise à la simplicité dans mon art et j'ai grand souci de la mesure, du goût et de la forme. Dès que j'essaie d'écrire, je

verse facilement dans l'emphase et le pathos, faute de science. Gluck avait bien raison de prétendre que la science assurerait seule la liberté en art.

12 décembre.

Pour vous peindre, il faudrait vous détacher sur un fond de « bonheur pur », sans la moindre ombre morbide. Vous jugez les choses du point que vous occupez, et certes il est des plus heureux, puisque tout vous apparaît rayonnant de lumière. D'où nous sommes, nous autres, on distingue bien un peu de lumière. Mais combien d'ombre !

Lundi 24... ?

Je vous sens heureux, non parce que les circonstances vous favorisent, mais parce que vous avez constitué en vous de fortes raisons pour l'être... Le bonheur n'est pas un colossal gros lot qui s'en va s'abattre au hasard dans le cœur d'un fou. La chance ! J'entends presque continuellement invoquer ce mot. Tous les paresseux, tous les ratés et tous les lâches l'ont pour fétiche. Elle est, je crois, rarement pour eux. Est-ce naïveté ou sagesse ? Je ne crois pas qu'on puisse être heureux, réellement heureux, et de façon durable, sans le mériter...

Tout en me débattant au milieu des petites misères du métier, je poursuis mes rêves. A l'horizon de la pensée, sans cesse, l'ensorcelant mirage se renouvelle. Devant lui, n'est-ce pas, les déceptions et les fatigues d'hier s'oublient, tant on se sent courageux et fort pour demain. C'est de cette consolante illusion que je me repais en ce moment, mon cher ami. Ce que j'espère toujours faire me permet de supporter ce que j'ai fait.

23 septembre 1902.

D... est venu passer une semaine avec nous. Le temps, maussade pendant son séjour ici, m'a permis d'être beaucoup avec lui. J'aime cet esprit sérieux et réfléchi, malgré l'apparence de sa résignation, sinon de son découragement. Il est tendre avec rudesse et affectueux en bougonnant. C'est un cœur simple associé à une intelligence subtile et profonde. Il observe et médite ; c'est un contemplatif, qui accepterait peut-être de ne plus produire. Sans doute a-t-il atteint les plans supérieurs où règne la sagesse. Ce qu'il y a de différent et d'opposé

en moi s'attache sans doute par la loi des contrastes à cette nature contraire à la mienne, et je m'imagine toujours recueillir à son contact de nouveaux éléments de conscience que je saurai utiliser un jour.

15 septembre.

M^{me} B... a bien raison de se mêler à ceux qui souffrent, et de les assister. Les joies de l'esprit ne peuvent suffire. Elles ne rassasient pas d'ailleurs autant que les joies du cœur. Et puis on peut se convaincre plus aisément, il me semble, qu'on a accompli une bonne action, qu'on ne parvient à se rassurer sur la qualité d'une œuvre d'art. Une joie est au plus profond de soi quand on croit avoir fait le bien. Est-ce que cela ressemble à une joie, ce que l'on ressent après un succès?... J'étais plongé dans ces perplexités quand un ami m'a envoyé un livre de Tolstoï : *A la recherche du bonheur*. Ce grand chrétien venait répondre à mes secrets tourments, et cela m'a réconforté quelque temps. Comme il est difficile de mettre de l'ordre en soi !

18 octobre.

... Une sorte de lassitude physique et morale pèse sur moi, qui engourdit les ressorts de ma volonté. Aussi, par instants, pourrais-je croire tous mes élans entravés, mes rêves obscurs, et ma foi en train de s'insensibiliser.

Je la veux croire aussi passagère, cette dépression, à cause de ses intermittences. Parfois je n'ai pas le courage de prendre une plume. Est-ce que cela ne vous surprend pas, vous qui en avez toujours une sous pression à portée de la main et du cœur, vous dont l'entrain et la joie de vivre sont débordants ? Il se peut après tout que je sois arrivé à l'un de ces tournants de la vie d'où l'on découvre avec un profond émoi de l'âme les allées qui, selon l'expression de Montaigne, conduisent à la vieillesse.

... Mes paysages ont assez plu, bien qu'incomplets. Mes saules, sous les chauds rayons d'un soleil d'automne, n'inspirent pas la mélancolie que dégage le chant de Desdemona. Ils étendent les panaches de leurs ramures dans une paisible lumière d'après-midi au-dessus d'une petite rivière qui les reflète dans la transparence de ses eaux, tout simplement.

... Tout à l'heure on a frappé à ma porte... Un pauvre diable

d'artiste, m'exposant ses déboires, ses angoisses. C'était affreux, irrémédiable, et j'en suis encore si ému, si troublé, que ma joie d'être avec vous s'est dissipée du coup. Il y a dans Paris des misères atroces, qu'on est impuissant à soulager. Dieu veuille que je ne sois pas trop souvent en présence de pareilles détresses, car cela me déprime et m'enlève tout courage au travail! Nous traversons des temps odieux. Heureux ceux qui se sont habitués à regarder au-dessus de la vie!

24 juillet 1903.

... Une visite qui m'a touché et réjoui, c'est celle d'Ilébert. Le vieux maître s'est montré très satisfait. Il m'a beaucoup loué pour l'Apollon (1), qu'il place au-dessus des autres figures de ma composition pour sa beauté plastique et pour son expression. En me quittant, assez ému, il m'a dit : « Mon cher ami, c'est entre vos mains que je remettrai le flambeau quand je disparaîtrai. J'ai confiance en vous. »

Sans date.

Je vous remercie d'avoir fait pour moi vos dévotions devant les murailles neuf fois saintes de la Sixtine et des Chambres. Les regards de mon âme sont toujours fixés sur le sanctuaire.

Dimanche, D... m'a apporté les photographies qu'il a faites du Saint-Père (2). Elles sont intéressantes dans leur brutalité.

L'homme semble rude par la structure, peuple même. Mais les yeux ont été formés par le dedans. Je ne sais s'il me tenterait à peindre. De quelle coloration est-il?

20 octobre.

Oui, j'aimerais m'entretenir souvent avec vous... mais par lettres c'est impossible... ou du moins cela m'est impossible. La plume n'est pas mon outil. Par la nature même de vos travaux, vous êtes appelé à étudier bien des choses, vous devez prendre contact avec toute sorte d'intelligences et pénétrer des arts très différents; cela vous enrichit considérablement. Tandis que moi je travaille dans mon coin avec des préoccupations picturales, des soucis et des tourments que quelques peintres comprendraient, mais qu'il vaut mieux oublier lorsque j'écris à un ami...

(1) Dans le tableau du Parnasse (à la Sorbonne).

(2) Pie X.

20 avril.

Je vous aurais bien écrit dimanche, mais... j'étais depuis la veille, — jour de notre vernissage, — dans un état de dépression à rester quarante-huit heures inerte dans un coin. Je subissais l'inévitable crise annuelle, le contact avec le public, cette épreuve qui me torture, — qui peut-être est nécessaire, salutaire même, — mais contre laquelle je ne peux lutter qu'en reprenant mon travail.

Lundi, j'avais de nouveau ma palette en main pour conjurer les mauvais esprits qui m'assaillent. Le soir j'étais déjà mieux. Deux jours d'efforts et me voilà presque bien aujourd'hui, et disposé à de nouvelles luttas. Car c'est bien le combat pour ses idées, ses rêves, qu'il faut livrer. Tout autour de moi je vois l'envahissement : la veulerie, l'anarchie, le mullisme, le mauvais goût, la folie et l'orgueil impuissant font rage dans notre Exposition... Je devine une malveillance sourde. On me la signale dans les journaux et je constate une fois de plus que, selon Stendhal, « différence engendre haine ». Mais à le constater, j'éprouve une certaine émotion et puis je me ressaisis et, je vous assure, avec confiance, car je ne vois guère, parmi ceux que je pourrais considérer comme mes « ennemis », que des roquets.

4 août.

Je quitterai avec regret un ami que j'aime, mais je retrouverai mes outils de travail et déjà le cœur me bat. Il ne devrait pourtant pas me rester la moindre illusion sur l'usage que j'en peux faire et sur les conquêtes auxquelles je peux prétendre, mais mon instinct l'emporte sur ma raison et j'obéis comme un chien de chasse obéit à son odorat. Tant que ce soleil-là, — celui de l'art, — se lèvera sur mon âme, je croirai à ma vie.

Si je n'ai rien fait ici, ou presque rien, — deux dessins d'après M^{me} C., — en revanche, j'ai lu un livre qui ne m'a pas laissé indifférent. L'auteur, qui n'est rien moins que Nietzsche lui-même, après m'avoir révolté dans *l'Antechrist*, m'a fortement ébranlé et même conquis sur des points particuliers. Peu de livres m'ont pris ainsi à la gorge et contraint à les suivre. Et maintenant mon effroi est, — étant donné que sur l'état social, par exemple, je pense comme lui, — de croire que j'obéis, en ne pensant pas comme lui sur le reste, à un

manque de réflexion, ou au désir de ne pas réfléchir, ou peut-être simplement au besoin de tendresse sentimentale dont mon cœur a soif et faim. Car mon cœur seul parle en cela. Vous me direz que c'est bien suffisant pour choisir dans la vie. N'importe, ce penseur, en posant devant moi ce problème de la conception de la vie avec cette énergie, cette âpreté et cette audace, m'a très vivement intéressé et je lui sais gré de toutes les émotions que j'ai ressenties en le lisant. (Le livre est le *Crépuscule des idoles*.) Nous reparlerons de cela plus tard.

11 septembre.

... Et maintenant, puisque vous vous occupez de Nietzsche, dites-moi donc ce que je dois connaître de lui pour le bien connaître. J'ai en ce moment en mains le *Gai savoir*. J'avoue qu'il y a parfois des passages que je ne parviens pas à comprendre. Est-ce insuffisance d'intellect, ou bien habitude de lire trop vite, ou bien est-ce qu'il y a des obscurités?

Cette lecture m'intéresse fort. Elle me soulage. Je rencontre un homme qui est fier d'éprouver des impressions que je m'efforçais de repousser; un homme qui me crie : « Mais il faut vivre, la vie est bonne », alors que j'entreprenais une sorte de suicide, en m'imaginant qu'il était noble de tout tuer en soi avant l'heure de la mort. Et je l'entreprenais en désespéré, croyant bien faire!... Ce Nietzsche m'a fait comprendre, en m'exposant ses raisons, que mes instincts ne me trompaient pas. Je le remercie de me donner confiance en moi.

Il a de la fierté, de la force, il vit tellement au-dessus du « troupeau » ! Son orgueil de Titan ne me déplait pas non plus... C'est une si véhémence protestation contre l'« à quoi bon ? » et les tendances socialistes actuelles... Son cri de guerre m'a été doux. Pour l'instant, il me fait du bien et du mal. Comme c'est difficile de vivre!... En attendant, travaillons... N'est-ce pas votre avis? Et soyez rassuré en ce qui concerne mes sentiments d'amitié.

11 novembre.

... En vérité, votre pensée me manquait, votre pensée qui toujours s'enveloppe si délicatement d'affection.

C'est parce qu'on ne peut jamais conserver son égalité d'âme, c'est parce qu'on redoute les chutes dans les abîmes

chaque fois qu'on a pu atteindre quelque sommet, c'est parce qu'on se sent trop meurtri pour avoir trop violemment tiré sur sa chaîne, qu'une lettre d'ami est nécessaire. Seule, après les trop profondes dépressions d'âme, elle réconforte.

Vous avez raison, cher ami, c'est dans mon atelier qu'il eût dû être déposé, cet Énard. Vous m'auriez aidé à gravir les flancs du mont sacré (1); j'aurais oublié mon fardeau en vous écoutant et, l'âme épanouie, j'aurais goûté le divin repos après l'effort. Il faut la solitude pour bien apprécier l'œuvre d'art. Je souffre de ne pouvoir m'isoler suffisamment dans un concert.

Ce printemps, les paysans ont coupé ras tous les saules qui formaient le motif de mon étude... De chagrin, j'ai cherché un petit modèle et j'ai découvert dans un village voisin une fillette d'une dizaine d'années dont les traits fins me plaisent. Je me console de mes saules disparus devant la mignonne grâce de cette enfant. Il me plaît tout de même davantage de consacrer tous mes efforts à la traduction d'un visage humain... Je veux bien qu'un beau paysage soit un état d'âme. Une belle figure n'en est-elle donc pas un ? Ce qu'on pourrait m'objecter, c'est que c'est moins reposant et que lorsque pendant dix mois on a peint des têtes, il est peut-être plus sage de se réserver ses deux mois de vacances pour vivre dehors devant des paysages... Mais je n'ai aucune disposition pour la sagesse, ce qui navrerait D... s'il le constatait.

Ce beau spectacle de la lumière se jouant sur l'étendue du lac, je vous l'envie, car j'en ai savouré la beauté, la douceur, la variété. Le matin et le soir surtout, l'eau se plaît à faire vivre en les décomposant, en les heurtant, les nuances audacieuses et pleines d'harmonie du ciel et des montagnes. Et c'est une joie d'admirer le concert de colorations inouïes qui vont se fondre dans l'éclat incandescent du plein jour ou se dissoudre mélancoliquement dans l'ombre immense de la nuit. C'est une joie exquise pour le penseur, ce grand silence entre le ciel et l'eau.

16 mai... ?

Je vous écris de Bretagne. J'ai voulu revoir une fois encore ce coin auquel je dois beaucoup. Les impressions varient avec l'âge. Je ne demande donc pas à celles que j'attends d'être celles

(1) Dagnan travaillait alors à son tableau du Parnasse, pour la Sorbonne.

que j'ai reçues il y a vingt ans. On s'accommode d'ailleurs mieux du changement de celles-ci que de l'inévitable transformation des affections. A ceux qui l'admirent et l'aiment avec passion, la nature se dévoile, s'offre, se donne.

Sans date (même année).

Si quelque chose d'un peu amer perçait dans le mot que je vous écrivais en me rendant en Bretagne, comment, cher ami, avez-vous pu le prendre pour vous? J'ai la certitude, moi aussi, que quelque chose de durable s'est lentement établi entre nous, et je ne vois pas, étant donné les bases de notre amitié, ce qui pourrait survenir dans la vie qui puisse l'ébranler.

... J'ai cru être bien inspiré en voulant revoir la Bretagne. Je l'ai revue et je lui en veux de la voir disparaître, car elle va s'effaçant, je l'ai pu constater facilement. Certes son ciel, sa flore, et ce qui tient à la nature du climat et du sol, durera probablement toujours, mais l'être qui vivait là, qu'elle semblait pétrir et former, ira se transformant de plus en plus pour disparaître bientôt.

J'ai donc refait le voyage que j'avais entrepris il y a vingt ans... Le temps n'a cessé d'être d'un breton des plus bretonnants. J'ai l'âme saturée de mélancolie brumeuse, de fine pluie enveloppante, d'impressions rudes, lugubres, simples et misérables.

Il ne m'a pas semblé que je puisse, à l'avenir, exprimer quoi que ce soit de nouveau sur la Bretagne. J'ai dit ce que j'avais à dire au moment où je l'ai aimée. C'est un chapitre terminé.

Septembre, 1905.

Clarens! Ce nom a résonné comme avec un accompagnement d'épinette; un souffle du *xviii^e* siècle a passé sur moi. Pourquoi? Jean-Jacques sans doute. C'est à l'art, en vérité, que nous devons de voir ainsi les temps disparus dans une apothéose. C'est lui le grand magicien...

N'est-ce pas que la vue d'un lac est agréable? Certes la mer est plus grandiose, sa puissance est magnifique, mais elle compte trop quand on est en face d'elle. Le lac, avec des montagnes, a la douceur d'une belle tapisserie; on peut rêver librement devant ces fonds plus calmes: c'est plus fresque.

14 juillet 1906.

Autant sont insipides et indifférentes les petites histoires de ceux qui ne nous intéressent pas, autant nous recherchons avec avidité et plaisir les moindres détails sur ceux qui nous sont chers. Il me plaît que ceux que je considère comme mes amis me témoignent cette confiance de me parler à cœur ouvert de ce qui les occupe, ou les préoccupe, ou les réjouit. Ainsi je crois être plus avec eux, les suivre dans leur vie et, par l'intérêt que j'y prends, les aider peut-être un peu et les aimer mieux, sûrement...

Pour me reposer un peu des portraits, pour m'affranchir un instant de la rigoureuse soumission qu'ils m'imposent, j'ai mis trois tableaux au chevalet.

Dans l'un, sur un ciel de nuit, j'enveloppe de nuages légers la Vierge et l'Enfant. Elle l'entoure tendrement de ses bras, pendant que souriant il répand des étoiles.

Dans l'autre, une jeune femme vêtue de pourpre, assise dans une stalle de bronze doré que décorent des guirlandes de roses rouges et de lauriers, tient en main un globe de verre où se lisent ces mots : « Gloire, Amour. » J'essaierai, par l'expression douloureuse et sceptique, d'expliquer le titre que j'ai choisi : *Chimères*.

Septembre 1906.

Pourquoi n'ai-je pas répondu de suite à votre carte toute trépidante de lumière, de joie, d'attente, cette carte écrite des environs d'Aigues-Mortes ?... Il est vrai qu'en ce moment, je me sentais las d'esprit, peut-être las aussi de cœur. Et j'obéissais sans doute en me taisant à un sentiment de honte et de pudeur. Dans ce long et lent effort vers ce qu'on voudrait atteindre, on est comme dans les ascensions de montagne. On monte, puis on descend, puis bientôt on remonte pour encore redescendre. On ne sait jamais où l'on en est, le but paraît toujours plus éloigné. Terribles, les réflexions en cours de route....

Croiriez-vous que je n'avais jamais lu *Adolphe*, de Benjamin Constant ! Cette lecture m'a plu profondément.... Comme, après cela, m'ont paru pâles, incertaines, les *Désenchantées* de Loti ! Rien que de la substance psychologique dans l'un, des personnages énergiquement dessinés sur un fond quelconque,

aussi sobre que ceux de Michel-Ange, tandis que dans l'autre le fond est tout, absorbe tout. Les petites ombres falotes s'y diluent; l'orchestre étouffe la mélodie et il a la monotonie d'une musique orientale. Il est dommage sans doute que ces deux lectures se soient succédé, si rapprochées surtout.

12 octobre 1907.

Maintenant je suis dans l'âge où l'on commence à ne plus vous dire la vérité. On vous trouve une mine superbe : façon de vous dire que vous changez visiblement. Vous n'avez jamais rien fait d'aussi bien, ou de mieux : moyen de dissimuler qu'on constate un affaiblissement. Étape cruelle ! Dans la carrière, la fin est plus rude que le commencement.

On dure toujours trop au gré des autres. De plus en plus il faut prendre confiance en sa conscience et, courageusement, marcher ce qu'on croit être son chemin sans se laisser distraire par rien. Et demeurer, si l'on peut, son meilleur juge.

20 septembre.

Il faut vivre sa vie comme si elle avait une importance considérable dans l'ensemble du monde; mais il est bon en même temps, pour moi du moins, de considérer toute vie comme un chaînon invisible dans la vie sociale. C'est un contrepoids nécessaire.

On est révolté, par exemple, à la pensée que S. P..., qui laisse son œuvre, — ce qui est très suffisant, — a pris des dispositions pour constituer, là où il a longtemps vécu, une sorte de musée ! C'est grotesque et misérable.

Et non moins révolté quand je songe que X... s'est laissé ériger une statue et assiste à son inauguration, etc. C'est un manque de fierté qui me dégoûte.

...Travaillons et regardons en arrière, sur les hauteurs.

28 octobre.

... Je sais que votre âme aussi s'est faite forte dans les épreuves de la vie. Néanmoins, je vous plains parce qu'il faut les vivre les unes après les autres, toutes les minutes de la souffrance, et l'on n'a pas constamment le même courage. En vérité, ce qu'elle veut nous enseigner, puisqu'il est admis que la douleur est notre maître, elle pourrait nous le dire plus brièvement,

en moins de *maux*, car elle retarde notre action, dont les autres ont besoin, elle prélève avec usure sur notre temps et sur nos forces; c'est pourquoi j'enrage lorsqu'elle s'en prend à un homme de cœur, d'énergie et de travail. Mais il vaut mieux, cher ami, que vous prêtiez l'oreille à des propos plus consolateurs... On a besoin de choses douces quand on souffre. La voix des tendres est celle qu'on préfère. Il se pourrait donc qu'avec mon meilleur et très amical vouloir, je ne fusse pas, étant près de vous, le plus secourable des compagnons, car l'habitude de l'effort et de l'entraînement de la lutte développe souvent un esprit de rudesse et de dureté.

18 septembre 1908.

La raison et la passion s'accordent toujours assez mal. Et quand je pense qu'un homme comme D... m'estime un sage ! On est toujours méconnu.

Afin de vivre beaucoup dehors, j'ai entrepris un peu de paysage, car je sais à quoi seront employées mes journées de cet hiver. J'aurai le harnais du portraitiste au dos... Le paysage est une excellente étude, parce qu'on y peut observer la corrélation des choses entre elles, leurs rapports. L'ensemble pose à la fois. Il s'impose donc et l'on peut en faire l'objet de son étude, tandis que nous ne voyons jamais nos tableaux qu'avec les yeux intérieurs et c'est par fragments que nous constituons ou cherchons à constituer un tout. L'artiste, en tant qu'animal, se trouve bien de cette cure d'air et c'est ce que j'envisage comme bénéfice réel dans cet effort.

11 mai 1909.

D'ici (de Paris) que vous dire ? Plus que jamais c'est le borbier de l'incohérence. Les écuries d'Augias et pas d'Hercule à l'horizon... Donc je travaille, me bornant à m'efforcer d'apprendre à modeler. Car rien n'est suave, émouvant et divin comme une lumière qui s'en va, glissant sur une forme, s'événouir dans la beauté d'une ombre. De contempler cela et d'essayer de le traduire je fais ma joie de chaque jour.

17 août.

Que de fois, moi aussi, je me suis livré à ces inventaires de la pensée, et toujours pour souffrir terriblement des constata-

tions devant lesquelles je me trouvais ! Maintenant, quand il m'arrive de m'arrêter à de pareils examens, je me console en pensant que j'ai loyalement et courageusement fait de mon mieux et que l'on ne donne après tout que ce qu'on peut donner. C'est d'ailleurs toujours devant moi que je regarde, rarement vers le passé, car c'est devant moi que marche l'espérance et je la suis comme un aveugle ou comme un fou.

17 août 1909.

Ah ! les beaux rayons de soleil du soir sur les massifs de la Savoie ! Quels accords dans les roses et les violâtres et comme le lac y répond harmonieusement, — au-dessous, — ainsi qu'un écho, en les nuancant capricieusement des couleurs du ciel !...

L'important et le difficile est de bien modeler un corps dans la lumière. On n'est un peintre qu'à cette condition. Parfois, à la recherche de la ressemblance ou de l'expression, on pêche contre la lumière ! Il faut de temps à autre des exercices expiatoires, de rédemption, purificateurs, comme vous voudrez. J'essaie de les pratiquer pour l'instant.

11 septembre 1910.

A dire vrai, après avoir vécu absorbé dans le monde des formes et des couleurs, j'éprouve une sorte d'embarras à me servir des mots. Leur sens est si limité et l'art de les assembler dans un ordre déterminé pour arriver à leur faire exprimer quelque chose m'échappe de plus en plus. De plus, comme mon intérêt pour les images, ou plutôt l'image, croît en raison directe de mon éloignement pour les réalités de la vie telles que la société les rend possibles, j'en arrive à n'être presque plus occupé que par ce qui est plastique. Cette fâcheuse disposition me rend par instants comme étranger, indifférent à bien des choses dont je vois que beaucoup se préoccupent, et cela me crée au point de vue humain et social une réelle infériorité. Il faut s'accepter tel qu'on est, affirme Amiel. Je le fais sans difficulté, tout en me demandant comment on peut me tolérer... mes amis surtout.

26 septembre 1911.

Mon travail, qui est le jeu le plus divertissant, le plus passionnant et le plus décevant, m'entraîne à l'égal d'un vice.

Mon malheureux esprit, qui ne se repait que de doute, trouve au moins dans la contemplation de la lumière et de l'ombre quelque chose de beau et d'indiscutable en son éternité, qui l'attire et le fascine. Et il s'abandonne à cette certitude évidente pour lui, problématique pour l'aveugle, insuffisante pour le croyant, avec tout l'emportement d'un désespéré. Comme elle doit vous sembler fragile, cette joie !... Puisse-t-elle au moins m'être laissée !

... Il est certain qu'il n'est pas dans les choses auxquelles on pouvait s'attendre, qu'un jour la *Joconde* disparût du Louvre. Elle en était en quelque sorte la divine doyenne. Si elle existe encore, tôt ou tard elle se retrouvera. Si on l'a détruite, hélas ! il manquera à ce dont le génie humain peut se glorifier une de ses plus merveilleuses manifestations. Il me sera toujours pénible, en traversant le grand Salon Carré, de ne pouvoir me recueillir quelques instants devant les savantes et subtiles harmonies de ce tableau qui réalisait à mes yeux, dans l'ordre de la pensée réalisée par la forme, ce que l'homme a pu exprimer de plus absolu dans la perfection. Quand Flaubert écrivait : « Voici l'ère du nullisme qui se lève », il ne pouvait certes imaginer à quel point il était bon prophète, et ce que nous verrions et ce que d'autres après nous verront encore. Pauvre humanité ! Qu'elle verse dans la foi ou dans l'incrédulité, il lui faut toujours aller aux pires excès.

16 août 1912

Depuis quelque temps, cher ami, je m'imagine être sur un champ de bataille : de tous côtés la mort frappe autour de moi : simples connaissances, camarades, amis disparaissent. En avançant, on s'aperçoit qu'on est de plus en plus à découvert... Massenot disparaissant ces jours-ci m'a fait plus particulièrement réfléchir à ce qui est inéluctable... Et mes pensées s'attachaient à la brièveté de la vie et à la joie de pouvoir travailler... à défaut de convictions sociales, morales et religieuses.

Rien ne m'apparaissant certain, absolument certain, que la mort, ma foi dans la Beauté et dans l'Art est devenue mon refuge, et le travail l'exercice de mon culte. A quelqu'un qui comme vous s'appuie sur ce qu'il croit des vérités éternelles, cela doit paraître bien fragile et bien borné, un tel idéal. Par simple réflexion je vois bien ce qu'a de précaire toute joie de

croire se bornant à l'exercice de son art, car c'est compter sur la santé, sur les forces intellectuelles toujours en performance et sur le désir de créer toujours confiant et toujours jeune. Hélas! Mais comment d'autre part refaire sa nature, vaincre ses propres raisonnements, accepter avec soumission ce que personne ne peut prouver?

Remarquez-vous que le peintre est par définition plus attentivement amoureux de la matière, qu'il a de toute façon plus commerce avec elle pour l'expression de son art, qu'il lui doit plus que les autres artistes et que par conséquent... une indulgence spéciale peut être pour cette catégorie?... Vous demanderez cela en haut lieu.

Arles, 2 octobre 1914.

Depuis le 9 nous sommes ici. L'Institut ayant décidé qu'il n'y avait plus séance, nous avons quitté Paris. Si loin de tout, nous avons repris un peu de calme.

Dans la journée, je travaille. Ici cela m'est plus facile. Si la peinture a chance d'intéresser encore un peu, — plus tard, — j'essaierai de faire argent de ce que je rapporterai, pour aider mes confrères dans le besoin. Ce sera ma façon de servir, celle qui est le plus dans mes moyens.

Depuis trois jours des trains remplis d'Hindous passent en gare. C'est fort impressionnant. Et quand on songe pourquoi!...

Et moi aussi j'ai foi et j'ai toujours eu foi en notre triomphe définitif. Mais que d'abomination! et comme les Allemands sont ignobles!... L'écrasement absolu, et pour cent ans si c'est possible!

4 mars 1915.

Moi aussi, cher ami, je suis privé de vos visites, je veux dire de tout ce qu'elles m'apportaient d'affectueux et de réconfortant. Mais, je le comprends, vos devoirs, tels que vous vous les êtes tracés, sont impérieux et vous réclament tout entier. C'est pour le mieux, je m'incline et j'attendrai. L'attente, n'est-ce pas ce que tous nous avons appris à supporter?

Que votre cœur et vos mains s'emploient au service de ceux qui souffrent. Ce que vous saurez recueillir des humbles besognes que vous aurez acceptées, vous saurez nous le rendre en beauté, en sentiment, en tendresse dans vos écrits.

12 septembre 1917.

J'essaie d'exécuter une commande qui m'a été faite *il y a vingt-quatre ans*, par Gli Uffizi de Florence : mon portrait. Que de fois je l'ai commencé ! Et toujours, le dessin à peine en place, je l'abandonnais. Vous n'imaginez pas l'ennui qu'on peut ressentir, — à moins d'être Narcisse, — à rester devant une glace pendant des heures, et cela pendant des jours et même des semaines !

Comme j'avais promis, ce qui me reste d'honnêteté m'a soutenu et je crois être aux trois quarts de mon travail. Rembrandt, qui s'est offert bien des fois le luxe de se peindre, agrémentait son visage de toques, de casques, usait d'éclairages très variés, se traitait comme une simple « nature morte » souvent. A notre époque, c'est difficile et le mieux sans doute en ce cas est la simplicité.

J'incline à croire qu'aucun des grands événements de l'Histoire ne s'est accompli avec l'ensemble et la grandeur que le recul dans le temps leur a donné. A distance tout s'est simplifié. Nous qui vivons heure par heure, et trop renseignés, et trop mal renseignés, les événements actuels, ils nous semblent parfois bien incohérents. La rapidité des moyens de communication a permis de susciter mille entraves au succès de toute action. De près on a toujours l'air d'être dans le gâchis. Il en a peut-être toujours été ainsi. Aussi ai-je toujours préféré les œuvres d'un seul : penseur, savant ou artiste.

17 avril 1918.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Ces paroles du *Pater*, je ne les prononçais plus, et voilà qu'aujourd'hui j'en comprends la valeur, l'intérêt et la réalité. Ce matin, revenant à Poitiers, au restaurant on me demanda : « Avez-vous votre ticket de pain ? » Par pitié on m'a accordé une tartine et donné quelques pommes de terre à l'eau. J'ai dû solliciter à la mairie comme un cheminéau, — que je suis depuis trois semaines, — quelques bouts de papier contre lesquels on m'octroiera deux cents grammes de pain.

29 août.

Ah ! mon cher ami, puissiez-vous ne jamais connaître les émotions que nous avons supportées pendant ces quinze derniers

jours! Qu'un malheur semblable au nôtre vous soit épargné!

Ce fut comme un coup de tonnerre dans un ciel calme. J'étais en plein travail... sentant que je tenais enfin la belle lumière pour quelques jours. La lettre d'une femme de ménage m'apprend que notre fils est atteint d'une pneumonie double et que depuis huit jours, alité à l'hôpital, une fièvre de 40° le consume. Je cours à Vesoul, j'obtiens une voiture et nous parvenons à prendre le rapide de Paris. A Chaumont, trois heures à attendre. De Chaumont à Vitry, toutes les stations à subir, des retards partout. Nous arrivons enfin, à dix heures et demie du soir. La gare est à douze ou quinze (cents) mètres de la ville. Pas une lumière. Toujours tout droit, nous dit-on. Serrés l'un contre l'autre, pour soutenir les pas de ma pauvre femme qui n'a fait depuis des années un pareil trajet, nous nous acheminons lentement, pèlerins au cœur meurtri et désolé, sous un ciel resplendissant d'étoiles.

Après trois quarts d'heure, une heure, nous étions sur la place où je savais être l'hôpital. Pas une lumière. A tâtons, dans l'ombre, je cherche aux portes une sonnette. Une fenêtre s'ouvre, on me renseigne, enfin nous sommes devant l'hôpital. Je sonne. Qu'allions-nous apprendre, après huit jours? Vivait-il encore?

La porte s'ouvre, des soldats entourent une infirmière qui s'avance. Je me nomme, tremblant, attendant ses paroles... elle me rassure. Alors je vais chercher ma femme, immobile dans l'obscurité, à distance. On nous accueille à l'hôpital, il est minuit, mais nous ne pouvons le voir. Demain seulement, l'après-midi, quand on l'aura prévenu de notre arrivée, car il a formellement interdit de nous avertir, tant il redoute de nous inquiéter. On nous trouve une chambre à l'hôtel et nous attendons anxieusement l'après-midi.

Enfin! Quelle vision! Sa chère tête pâle et amaigrie et un sourire douloureux contracte ses lèvres. Il est brûlant, il parle lentement et s'assoupit bientôt. Nous nous regardons, épouvantés. En mon cœur je ne doute plus, sans nous le dire, nous ne doutons plus qu'il ne soit perdu.

Le jeudi 15, il est plus calme, il semble près de nous, mais le vendredi, un nouveau foyer se reforme, et nous le voyons décliner, délirer par moments, occupé de son service, dictant ses observations, parlant l'allemand, puis l'italien, correcte-

ment, mais sans suite... Spectacle atrocement douloureux pour nous qui de plus en plus le sentons lointain, perdu pour nous. Et cela jusqu'à dimanche soir !

Tout a été tenté. Médecins, infirmières, personnel de l'hôpital, chacun s'est employé de tout son zèle, de tout son dévouement, avec tendresse même, à le sauver. Il était aimé, très aimé. Il avait fait cet hôpital sien, comme aménagement et comme direction. La décoration en était aimable et gaie. Il avait imposé sa manière douce, affable, humaine, et il avait réussi.

Par tout ce que nous avons appris là, nous avons compris à quel point il était soucieux de dissimuler les vertus de son cœur. Car s'il était peu souple et fier vis-à-vis des superbes, il était tendre et indulgent pour les humbles et les simples. Détail que vous apprécierez : il louait de ses deniers, pour l'hôpital, un piano à l'année, pour que ses malades eussent de la musique chaque fois qu'un camarade musicien passait. Il avait dans la discipline de sa vie quelque chose d'un saint laïque. Nous le comprenons maintenant, et ce n'est pas la moindre de nos douleurs.

15 septembre 1919.

Plus que jamais, cher ami, je demande au travail le secours bienfaisant et salutaire. Grâce à lui mes pensées se disciplinent et se virilisent en vue de l'acceptation de l'irréparable. Puisque cette épreuve m'a été imposée, il convient que j'en recueille l'enseignement qu'elle renferme. Je m'y applique...

Vous le voyez, c'est plutôt vers le côté ombre que je m'achemine dans la vie. Mais puisque les moyens de le supporter m'ont été accordés, je n'ai pas le droit de me plaindre.

12 juillet 1922.

... J'espère, dans la solitude, m'efforcer d'atteindre au contentement de moi. D'avance, je sais que je dois échouer, mais cela n'entame pas ma confiance. Le soir descend sur moi et cependant je conserve l'espoir de faire mieux, une fois au moins, pour que j'achève ma journée dans la satisfaction.

... J'aime la lecture pendant les séances de pose. On me lisait dernièrement *Hommes et Dieux* de Paul de Saint-Victor (du talent, mais un peu pompeux). J'ai écouté avec émotion ce qu'il écrit sur Marc-Aurèle. Aussi veux-je emporter cet été ses *Pensées*.

Dans l'isolement on goûte mieux ce qui émane de la profondeur d'une âme. Et face à face avec une conscience qui se scrute impitoyablement, quoique indigne, une sainte et fraternelle émotion vous étreint.

D... est en Bourgogne. Il délivre en ce moment d'un bloc de pierre de l'époque tertiaire une Victoire qui patiemment l'attendait. Le voyez-vous, le ciseau d'une main, le maillet dans l'autre, la foi dans l'âme, taillant la dure matière? Le geste d'un Persée était moins pur.

8 septembre 1923.

N'est-il pas un philosophe et presque un sage, l'homme qui peut écrire qu'il aime le pays où il ne sent plus son âme? Combien ses ambitions doivent être calmées et sa conscience en repos! Cher phénomène, puis-je dire que je vous envie?... Non, mais sûrement je vous admire.

... Triste privilège pour un artiste, de savoir trop s'analyser. C'est une source de souffrances dont il n'est pas assuré que son art retire bénéfice. Sa conscience est à la torture, et sa confiance ne risque-t-elle pas d'être ébranlée?...

Heureux, trois fois heureux, l'ami qui a découvert la « terre promise »! Quant à moi, j'erre sur la terre du doute, guidé par une âme tourmentée, mais qui sait apprécier ce dont elle est redevable à l'amitié.

15 novembre.

... Ci-joint une carte qui vous permettra, au cas où vous voudriez visiter le musée Henner, de le voir avant qu'il ne soit ouvert au public. Vous y connaîtrez mieux un artiste de grande valeur, qui se contente, — étant fort épris de beauté, — d'essayer de traduire ses émotions plastiques. Et comme il était sincère et sensible, il fut à la fois poète et peintre; et très beau peintre et très délicat poète. De lui aussi on pourrait dire qu'il eut, dans son œuvre, pour devise : *Suaviter et fortiter*, et que c'est tantôt à la Douleur et tantôt à la Volupté qu'il doit ses meilleures inspirations.

4 septembre 1925.

Si je travaille, mon cher ami? Plus qu'en mes jeunes années, car le soir vient. Il est possible que je me fasse des illu-

sions sur la valeur de ma production. Si cela est, tant mieux : je n'en travaillerai qu'avec plus de confiance et je ne sentirai pas le poids des jours. Sans attendre que j'aie achevé le *Stabat Mater* que j'ai entrepris depuis plus d'une année, j'ai commencé il y a un mois une *Via Dolorosa*... une trentaine de figures de grandeur naturelle. Un cinquième acte à grand orchestre, de quoi me casser les reins en fin de carrière.

11 septembre 1926.

On est silencieux par ce temps d'anxiétés prolongées. On vit son minimum ou à peu près, tant on a le sentiment de disparaître complètement devant ce qui s'accomplit chaque jour.

La discipline, à laquelle on se plie d'autant plus volontiers qu'elle est celle qu'on a choisie, apporte en soi de l'ordre et une sorte de contentement qu'on n'analyse pas, mais qui soutient dans l'épreuve. Et c'en est une, celle qui depuis deux ans nous est imposée !

Mai 1928 (dernier billet).

Depuis notre dernière rencontre, j'ai vécu bien des heures douloureuses, décourageantes, même ici où j'ai dû me désintoxiquer de tous les traitements que j'ai eu à subir!... Sévère, bien sévère épreuve ! Dans une dizaine de jours, je rentrerai... On ne me promet guère de pouvoir reprendre mon travail régulier avant la fin de l'été.

J'ai très certainement mérité d'être traité ainsi. La symphonie en *ut* mineur, qu'on me joue en ce moment, m'en convainc par toutes ses notes, et bien douloureusement.

DAGNAN-BOUVERET.

LA PRESSE ET LA VIE POLITIQUE AUX ÉTATS-UNIS

Un admirateur de l'ancien régime, en 1789, regrettant qu'on rendit la bride à la presse, craignait qu'il suffît désormais « d'une goutte d'encre sur une feuille de papier pour provoquer une révolution ». S'il pouvait venir aujourd'hui aux États-Unis, de quels troubles ne croirait-il pas menacé ce pays, où la presse jouit d'une liberté absolue et noircit chaque année deux à trois millions de tonnes de papier !

Mais il ne faut pas évaluer au poids l'influence des journaux sur la vie des nations. Ceux d'Amérique atteignent incontestablement des proportions inconnues ailleurs. Ils comptent chaque jour de la semaine de seize à soixante pages, souvent plus de cent le dimanche. Si quelques-uns, à l'usage d'une élite, gardent une apparence austère et digne, la plupart, égrenant d'édition en édition des dépêches frémissantes d'une actualité météorique, font étalage de photographies alléchantes et de titres sensationnels. On les achète avec avidité. Sans doute, quelques instants plus tard, les voit-on abandonnés avec dédain sur le plancher du métro ou la banquette de l'autobus ; mais leur lecture est devenue, même pour les femmes, plus qu'une habitude, un besoin. Ils trouvent, en moyenne, chaque matin 14 millions d'acheteurs, chaque soir 23 millions et chaque dimanche 25 millions.

Or, la moitié du papier que le lecteur emporte sous son bras, — de 45 à 60 pour 100 environ, — est couverte d'annonces. Celles-ci, plus habituellement que les nôtres réparties à travers

le texte (de sorte que les yeux, attirés hors de la colonne qu'ils parcourent, se reposent avec complaisance sur des placards agréables et persuasifs), ont un rendement considérable. Leur volume, qui entraîne l'augmentation automatique du nombre des pages, grossit d'année en année. Il atteignait l'an passé le chiffre record d'un milliard trois cents millions de lignes.

C'est ce développement formidable de la publicité qui a tué la presse politique aux États-Unis. Jusque vers 1850, les journaux américains, qui inséraient volontiers moyennant paiement, mais en petits caractères, les avis des marchands de la ville, s'étaient obstinés à ne pas employer de courtiers. Le célèbre et audacieux Gordon Bennett avait longtemps cru que solliciter de la publicité retirerait du prestige à son jeune *Herald* et de l'autorité à ses écrits. La poussée des affaires eut raison de ces scrupules. En décembre 1879, pour la première fois, parut dans le *Philadelphia Record* une annonce couvrant une page entière. Et les dix ou vingt dernières années du siècle passé sont la période de transition où le journalisme cesse d'être surtout politique pour devenir avant tout mercantile. Aujourd'hui, il figure parmi les principales industries des États-Unis. Il a fait en 1926 plus d'un milliard de dollars de chiffre d'affaires. De succès en succès, il vogue vers des destinées dorées; et beaucoup d'Américains se demandent ce qui subsistera bientôt du vieil idéal professionnel d'autrefois que ces préoccupations commerciales altèrent de plus en plus.

LES JOURNAUX POLITIQUES D'AUTREFOIS

Dès l'époque coloniale, dans ce pays neuf, isolé du reste du monde, où les distances étaient grandes et les communications difficiles, les journaux avaient répondu à un besoin d'information. C'étaient des « Lettres de nouvelles » (*News letters*). Ils paraissaient sur deux ou quatre pages qu'on imprimait lentement sur des presses à bras, étaient généralement malmenés dans les diligences et arrivaient si froissés qu'on était obligé de les aplanir avec un fer à repasser avant de pouvoir les lire. Mais l'instruction n'était pas très répandue et la vie de pionnier laissait peu de loisirs. Aussi, les tirages de cette époque étaient-ils très faibles, et les lecteurs limités aux élites qui assumaient la responsabilité de diriger les petites communautés démocratiques

des treize premiers États. Les élitaires, qui se faisaient le service de leurs feuilles et se copiaient sans vergogne, publiaient surtout des nouvelles politiques.

L'indépendance change peu cette situation. Un relevé des tirages des sept journaux de New-York, à la fin de la guerre de 1812, les montre s'échelonnant entre 800 et 2000 exemplaires. Il faudra attendre la guerre civile (1860-1866) pour que les péripéties d'une lutte intestine longue et dramatique, s'ajoutant aux progrès de l'enseignement, apportent aux journaux une clientèle plus étendue.

Jusqu'alors, c'est un pauvre métier que celui de journaliste. Le papier et la main-d'œuvre coûtent cher. Les fins de mois sont pénibles. Même en Californie, où l'or vient d'attirer des milliers d'hommes aventureux, c'est encore en 1855 une entreprise hasardeuse que de fonder un journal. James King, qui crée le *San Francisco Bulletin*, s'en excuse de façon typique dans son premier numéro : « La nécessité, écrit-il, et non pas un libre choix nous a amenés à cette expérience. Personne ne peut se rendre compte plus pleinement que nous de la folie qu'il y a à faire dans un journal un placement d'argent... » Il n'y a que peu de publicité. La vente des numéros constitue encore la principale ressource. Et quand, au dernier moment, un message de Washington apporte le texte d'un discours important, c'est la publicité qui s'efface devant l'information.

Aussi les propriétaires de journaux s'efforcent-ils d'amortir leurs frais en utilisant au mieux leur matériel, en faisant des travaux d'imprimerie pour « le dehors ». Pendant longtemps, la plupart des journaux américains n'ont eu que ce moyen de subsister. Cela suffit à expliquer comment ils ont été amenés à unir étroitement leur cause à celle des factions politiques. Sans doute l'esprit de parti était-il plus fort qu'aujourd'hui parmi les lecteurs de cette époque dont la plupart jouaient un rôle direct dans la vie publique. Mais un des meilleurs clients de l'imprimerie, souvent le plus gros, pouvait être la municipalité et, dans les capitales d'État, le gouverneur et le congrès. Ces autorités ont, en effet, maints rapports ou délibérations à publier, maints avis officiels et affiches à faire placarder. Or, en ce temps-là, les équipes de politiciens qui prenaient le pouvoir donnaient naturellement leurs travaux aux « amis » qui avaient fait campagne pour eux et les avaient soutenus. Par

nécessité, les journaux devaient donc s'efforcer de faire triompher un parti aux élections dans l'espoir d'obtenir ses commandes en cas de succès.

Les profits de ce patronage officiel n'étaient d'ailleurs pas minces. Un scandale qui éclata à la fin de cette période, vers 1870, a révélé que la municipalité d'Albany, capitale de l'État de New-York, avait distribué aux journaux locaux 207 900 dollars pour des travaux d'imprimerie qui normalement n'auraient pas dû en coûter plus de 10 000. Si la note n'était pas toujours majorée dans des proportions aussi délictueuses, les rabais sur devis étaient rares.

Voyant le patron tirer profit de la politique, le reporter mal rétribué était tenté de l'imiter, et souvent n'attendait pas de son seul journal le pain quotidien. C'est ainsi que lors du scandale d'Albany, on découvrit une demi-douzaine de reporters de grands quotidiens payés par la municipalité 2 000 à 2 500 dollars par an pour « services divers » : en fait, pour défendre dans leurs organes la politique et les intérêts des hommes au pouvoir.

Mais ces accidents, qui se firent de plus en plus rares à mesure que la presse devenait plus prospère, n'étaient pas les seules conséquences de la situation précaire des journalistes. Les plus ambitieux et les plus capables parmi eux, rêvant d'une carrière politique, se servaient de leur tribune comme d'un tremplin. Tous les grands journalistes étaient des politiciens en puissance, qui préparaient leur heure. La présidence de Jackson est célèbre par le nombre de ces hommes de plume qui atteignirent des postes importants dans l'administration.

Un des exemples peut-être les plus typiques de journaliste politicien est fourni par le fondateur de la *New-York Tribune*, le célèbre Horace Greeley. Ayant débuté comme simple compositeur, Greeley était arrivé à diriger une entreprise imprimant pour les loteries, fort en faveur à l'époque, les bulletins de propagande et les listes de numéros gagnants. Vers 1831, il avait, avec ses économies, contribué à lancer la *Morning Post*, et en 1834, en fondant le *New-Yorker*, il entre de plain-pied dans la corporation des journalistes où il figure désormais comme un phénix. Il édite lui-même son journal, écrit beaucoup. Pourtant, la politique active l'attire bientôt. Dès 1837, il se fait admettre dans un petit groupement dirigé par le gou-

verneur Seward, et prend la tête d'un journal d'attaque, le *Jeffersonian*, fondé à Albany, à l'instigation du comité central du parti whig. Il reçoit en rémunération de ses services 1 000 dollars par an. Mais il espère bien obtenir de Seward une fonction publique quelconque qui lui rapporterait de 3 000 à 20 000 dollars. Une première fois, il est déçu. Pour la campagne de 1840, il crée un autre journal, le *Log Cabin*, qui ne contribue pas peu au succès des whigs. Il demande alors l'emploi grassement rétribué de maître des postes de New-York. De nouveau, il est bafoué. Cette fois, résolu à se venger, il fonde, en 1841, la *New-York Tribune* qui eut sur la politique américaine de ce temps, surtout au cours de la guerre civile, une si grande influence. L'hostilité célèbre de Greeley contre Seward se trouva d'ailleurs avivée après un incident qui confirme l'étroite dépendance des journalistes et des factions politiques : Greeley, qui avait réussi à se faire nommer imprimeur de l'État au moment où les whigs mangeaient la poussière, vit son rival personnel, Henry Raymonds, du *Times*, lui enlever cette situation dès que Seward et ses amis revinrent au pouvoir. Jusqu'à la fin de sa carrière, ce malheureux Greeley fut travaillé d'ambitions politiques. Il eut même l'audace, en 1872, de poser sa candidature à la présidence des États-Unis contre celle du général Grant, échoua et perdit à la fois son prestige politique et la direction suprême de la *Tribune*.

Il furent ainsi des centaines qui, ayant commencé petits reporters, n'eurent qu'une pensée : arriver à une situation politique. Combien ont fondé des feuilles éphémères avec de l'argent emprunté ! Il est vrai que quelques centaines de dollars, quelques milliers au maximum, suffisaient pour lancer un journal. On comprend d'autant mieux le succès relatif de ces organes personnels, qu'ils n'avaient pas à soutenir la concurrence de grands journaux d'information. Bien rares étaient les feuilles de l'époque qui appartenissent à des entreprises commerciales fortement organisées ; beaucoup étaient la propriété des partis ou des chefs de parti qui les avaient créées pour les besoins de leur cause. Le *Jeffersonian* par exemple dut son existence à l'émission de bons de 10 dollars que s'étaient partagés tous les membres influents de l'état-major whig. Le *New-York Evening Post*, — qui poursuit de nos jours une brillante carrière, — avait été fondé en 1801, pour fournir un organe à Hamil-

ton, après que la victoire écrasante des démocrates eut provoqué la brouille de ce dernier avec l'autre grand chef fédéraliste, Adams. Le *Springfield Republican*, qui, paraissant dans une petite ville, eut néanmoins une influence considérable sur la politique nationale, fut de même créé par les anti-fédéralistes pour des raisons électorales.

On ne doit pas se tromper sur le rôle que jouaient les politiciens dans la coulisse de ces journaux. Le cas du *New-York Evening Post* est significatif. La direction de ce journal était confiée à un certain Coleman, qui passait pour donner le ton. Mais un de ses amis, Jeremiah Mason, qui représentait le *New Hampshire* au Sénat américain, eut la finesse de sentir que le mérite de Coleman était inférieur à ses articles et il nous a révélé le véritable inspirateur des éditoriaux profonds qui faisaient l'admiration des contemporains : « Est-ce que le général Hamilton écrit lui-même dans votre journal ? demanda un jour Mason à Coleman. — Jamais un mot, répondit celui-ci. — Quel rôle y joue-t-il donc ? » Et Coleman avoua : « Chaque fois que quelque chose survient sur quoi j'éprouve le besoin de plus amples informations, je le lui expose. Quelquefois, je lui laisse une note. Il me fixe une heure à laquelle je peux le voir, généralement tard dans la soirée. Il se tient toujours minutieusement au courant de toutes les questions politiques. Dès que j'arrive, il se met à dicter d'une manière décidée, et je prends des notes sténographiques. Quand il s'arrête, mon article est fini. »

Par journalistes interposés ou directement, les grands partis réussissaient ainsi à avoir sur la presse une influence prépondérante, dont ils usaient principalement en période d'élections. Grâce à la complaisance des journaux pour leurs mots d'ordre, de savantes campagnes étaient organisées qui obtenaient toujours l'effet attendu. Les grands pontifes d'un parti se mettaient-ils d'accord pour faire élire l'un des leurs comme gouverneur ? C'est par la presse qu'ils enrôlaient les électeurs. Ils invitaient un petit journal rural à proposer ce candidat de leur choix et à vanter ses mérites. D'autres journaux ruraux dans l'État reprenaient la suggestion, l'appuyaient. Puis, un journal de la capitale consacrait un article à résumer la situation. Inévitablement le rédacteur constatait, citations à l'appui, que de tous côtés dans l'État on souhaitait le candidat dont le nom était si souvent reproduit, et concluait que, devant cette mani-

festation spontanée d'une volonté populaire, on devait s'incliner, même si tout d'abord, dans les milieux de la capitale, on avait pu envisager d'autres compétiteurs. Naturellement, il demandait pour en finir que toutes les voix du parti se portent sur ce candidat unanimement désigné. Le nouveau prétendant au poste de gouverneur paraissait ainsi avoir été appelé par les vœux du public, qui l'élisait sans se rendre compte que la consigne en sa faveur était souvent partie de lui-même.

LA PUBLICITÉ REND LES JOURNAUX INDÉPENDANTS

Le prodigieux essor industriel et commercial dont furent témoins les États-Unis après la guerre civile, eut pour effet de dégager les journaux américains de leur tutelle politique. Le *boom* des affaires, qui caractérise la période de « reconstruction », leur profita directement. Partout s'ouvrent des marchés nouveaux. L'Est manufacturier produit à plein rendement. Comment les marchandises de la Nouvelle-Angleterre s'imposeront-elles à la clientèle toute neuve de l'Ouest et aux consommateurs désorientés du Sud ? Par la publicité.

De grands brasseurs d'affaires ont conçu à cette époque, avant que l'économie politique le reconnût officiellement, le rôle important de la publicité dans la distribution et la vente des produits. Barnum, cet endiable propriétaire de cirque, et Wanamaker, le pionnier des fondateurs de grands magasins, firent sauter les règles étroites des gazettes récalcitrantes et y introduisirent leurs annonces sensationnelles. Le second surtout posa les grands principes sur lesquels repose encore aujourd'hui la publicité des journaux, à savoir que les quotidiens sont les intermédiaires les plus efficaces et que pour obtenir son plein rendement la publicité doit être continue. Il ne se contenta pas d'innover en insérant dans les journaux des placards énormes avec de gros caractères : pour rédiger ses textes, il recourut à des journalistes qu'il avait remarqués par la qualité de leur style. Pour les illustrer, moins soucieux de dépeindre ses marchandises que de produire sur le lecteur un effet saisissant de recherche artistique, il avait engagé des artistes français et anglais chargés d'illuminer ses pages par des dessins aux inspirations les plus diverses : un peintre français, en particulier, lui envoyait chaque mois douze

« crayons » de Paris à cet effet. Les campagnes de Wanamaker furent très remarquées du public et les femmes trouvaient ses pages d'annonces si intéressantes qu'elles refusaient souvent d'acheter un journal qui ne les contenait pas.

Ce développement de la publicité coïncidait avec une extension des services d'information. La clientèle populaire qui lisait maintenant les journaux demandait d'autres aliments à sa curiosité que les comptes rendus parlementaires. Le fait divers et le grand reportage s'installaient dans le journal. L'usage accru du télégraphe, les déplacements par chemin de fer plus fréquents, élevaient les dépenses rédactionnelles, en même temps que l'augmentation du nombre des pages rendait nécessaire l'acquisition d'un matériel plus puissant et plus perfectionné, la consommation de plus de papier, la présence de plus de personnel. Il fallait immobiliser plus de capital, consentir des frais plus élevés. En regard, que rapportait le journal? Les administrateurs durent tôt constater que les revenus drainés par leurs amis politiques paraissaient moins séduisants auprès des ressources, chaque année plus considérables, que leur procurait la publicité. Les subventions des partis n'étaient abondantes qu'en période électorale. Les travaux officiels d'imprimerie ne leur étaient alloués que si leur parti triomphait; en cas de revers, c'était pour plusieurs années le chômage partiel de leurs presses. Par ailleurs, la clientèle ne s'accommodait plus qu'imparfaitement de la propagande électorale qu'ils déversaient avec un parti pris criant. Si, dans le feu de la bataille, le journal réussissait par ses attaques virulentes à s'attirer des lecteurs nouveaux, ceux-ci, dès que les élections étaient passées, ne manifestaient pas plus d'intérêt pour les querelles politiques qu'une foule réunie dans un stade lorsque le match est terminé.

Il devenait de plus en plus difficile pour un journal de concilier les deux fonctions d'organe de parti et de véhicule de publicité commerciale. En effet, les grandes distances séparant les villes américaines ne permettent pas aux journaux de rayonner facilement. L'attrait de l'information fraîche, le goût des nouvelles locales favorisent nettement le journal régional. A l'exception du *New-York Times* qui vend quelques milliers d'exemplaires d'une côte à l'autre, il n'existe pas aux États-Unis de quotidien répandu sur tout le territoire national.

comme ceux d'Angleterre ou de France. D'autre part, la majorité des annonceurs ne se soucient pas de lecteurs éloignés, disséminés, qui ne sont pas pour eux des clients éventuels. Ils favorisent les journaux à gros tirage, sans doute, mais plus précisément ceux qui ont la plus grosse « densité de vente », c'est-à-dire ceux qui révèlent le plus gros pourcentage de lecteurs dans la population totale de la région où ils circulent. Le journal américain doit donc considérer comme son territoire productif, uniquement la ville où il paraît et l'arrière-pays.

Telles étant les conditions commerciales de leur production en Amérique, on conçoit que, pour augmenter leur tirage et s'assurer la clientèle des annonceurs, les journaux aient dû chercher non pas à étendre de plus en plus loin leur zone de vente, comme ceux de Paris ou de Londres, mais à saturer leur territoire. Or, cet effort pour trouver le maximum de lecteurs dans un rayon géographiquement restreint devait les détourner de la politique active. Car prendre une attitude nettement démocrate ou républicaine dans ce pays qui ne compte que deux partis, c'est s'aliéner toute la population que des traditions familiales sinon des opinions personnelles portent de l'autre côté. Quels que soient par ailleurs les mérites d'un journal, ce préjugé politique lui interdit l'espoir de pénétrer dans toutes les maisons, surtout s'il a en face de lui un concurrent indépendant. En 1913 encore, la *New-York Tribune* éprouva l'exactitude de ce principe. Elle fit une campagne de relèvement colossale, dépensa sans compter des sommes fabuleuses, razzia les autres journaux de New-York, leur enlevant à prix d'or tous leurs meilleurs collaborateurs, s'attacha les plus grands artistes, les plus aimés du public. Malgré ces efforts gigantesques, elle n'enregistra pas alors les gains de tirage qu'elle était en droit d'attendre, car elle faisait une politique républicaine et justement à une époque où le vent soufflait derrière l'étendard des démocrates.

La plupart des journaux américains, renonçant aux profits aléatoires d'une affiliation politique, abandonnèrent donc leurs anciennes croisades qui les auraient forcés à chercher une clientèle dans des territoires trop étendus et ne leur auraient pas permis de devenir de grands journaux d'information. Il n'est guère aujourd'hui que le *Christian Science Monitor*,

organe d'un groupe philosophique, qui rayonne sous forme de journal quotidien d'un bout à l'autre des États-Unis.

Ainsi, de même qu'un temps les conditions économiques firent une nécessité aux journaux de s'asservir aux intérêts politiques, de même l'avènement de la publicité et les lois de la concurrence les obligèrent à choisir le destin d'organes indépendants. Aujourd'hui, la plupart d'entre eux, qui se vantent d'être complets et qui disposent de nombreuses colonnes pour rendre compte de toute l'actualité, publient jalousement les deux côtés des questions politiques. Ils ne prennent parti, avec modération d'ailleurs, que dans une page qui continue à s'appeler la page éditoriale. Tout Américain peut lire l'un quelconque des deux mille journaux quotidiens paraissant aux États-Unis avec l'assurance de ne rien trouver qui heurtera directement ses sentiments.

DISPARITION DE L'ÉDITORIAL

Mais si la presse américaine, changeant délibérément sa mission, vers la fin du XIX^e siècle, a cessé son œuvre militante de presse de parti pour accroître son rôle commercial et social, comme presse d'information, cette conversion s'est faite aux dépens de l'éditorial qui subsiste dans le journalisme moderne comme le témoin déchu d'une époque révolue.

Des maîtres, enseignant dans des écoles américaines de journalisme, démontrent avec une demi-douzaine d'arguments que l'éditorial ne saurait périr complètement. A les en croire, il apporte au journal un élément de réflexion qui le complète; il rehausse son prestige; il étend sa réputation en le faisant citer par d'autres journaux; enfin il donne au public le sentiment que la presse n'oublie pas ses responsabilités à son égard et lui apporte les principes d'une direction politique suivie. Il est vraisemblable en effet qu'assez longtemps encore les journaux continueront de publier des éditoriaux. Récemment, en novembre 1928, le *Boston Traveller* avait cru pouvoir les remplacer par des commentaires de ses propres lecteurs. Dix jours après, il dut revenir, sur la demande du public, aux éditoriaux habituels de ses collaborateurs.

Mais dans leur sens traditionnel d'articles de fond consacrés à l'exposé vigoureux d'une doctrine politique, les édi-

riaux sont en voie de disparition en Amérique. Suivant une expression consacrée, la décade qui précéda la guerre civile est véritablement « l'âge d'or de l'éditorial », tandis qu'aujourd'hui, la page éditoriale est dédaigneusement appelée par les journalistes eux-mêmes : *The layer-cake*. Faute de terme exact pour désigner ce gâteau, et quitte à faire un solécisme en langage de pâtisserie, on peut expliquer que la page éditoriale ressemble à un *feuilleté*, depuis que mille frivolités se superposent aux doctes commentaires politiques auxquels elle devait être primitivement réservée. Une colonne ou deux à peine traitent des grands problèmes parlementaires ou diplomatiques; un dessin, le plus souvent conventionnel, illustre une situation politique; le reste de l'espace libre est occupé par des traits d'humour, du babillage, des lettres de lecteurs, et souvent par les mondanités.

Pour justifier cette diminution continue de la place réservée aux éditoriaux, on prétend, dans les salles de rédaction, que le public américain moderne a un esprit affranchi : il n'aime pas qu'on lui dise ce qu'il doit penser des événements. Étant passé par l'école publique, il a appris à dégager les opinions des faits. Qu'on expose dans les colonnes réservées aux nouvelles les faits tels qu'ils se sont passés : il se chargera bien d'en conclure tout seul ce qu'il faut en penser.

Le plus célèbre des écrivains d'éditoriaux, Arthur Brisbane, qui, chaque jour, en de courts paragraphes, commente l'actualité dans la presse Hearst, est le champion d'une doctrine semblable : « Personne ne veut savoir ce que vous pensez, écrit-il. Les gens veulent savoir ce qu'ils pensent. Si je vois un bébé qui pleure, et vais lui dire ce que j'en pense, ce bébé ne m'écouterait pas. Mais si je peux trouver l'épingle qui le pique, je suis l'homme de ce bébé. Si vous pouvez trouver l'épingle qui pique le public, alors, vous êtes l'homme de ce bébé. Si vous êtes très gentil avec lui, peut-être ensuite vous laissera-t-il lui dire un peu de ce que vous pensez. »

Au lieu de sous-estimer les facultés intellectuelles de ce grand bébé de public américain, à qui l'on peut accorder l'âge de raison, et de se faire des illusions sur ses aptitudes à tirer d'événements compliqués qui lui sont rapportés en quelques phrases sensationnelles des leçons profondes, représentons-nous plutôt la majorité des lecteurs et des lectrices, ainsi que les

montrent des statistiques, consacrant dix minutes ou un quart d'heure au maximum à parcourir leur volumineux paquet de papier dans l'assourdissement et la trépidation d'un moyen de transport en commun, ou encore dans le va-et-vient de ces crémeries en série, où s'avalent deux œufs au jambon posés sur le bras en spatule d'un fauteuil de bois. Car on ne lit plus son journal comme autrefois au coin du feu, mais bien dans le métro, le tramway ou l'autobus, au restaurant, toujours dans une position inconfortable. (C'est d'ailleurs pour répondre à ces contingences nouvelles qu'on a vu se créer depuis 1919 de nombreux journaux de petit format; ces *tabloids* ont obtenu un si gros succès auprès du public que plusieurs vieux journaux ont suivi leur exemple et réduit les dimensions de leurs pages.) Il est avéré que, dans ces conditions, le lecteur peut difficilement concentrer son esprit sur un article de fond.

Peut-être conserverait-il la page éditoriale pour la lire chez lui, si elle était bien écrite. Or trop souvent, des journalistes médiocres, sans culture, sont employés à la rédiger. Ayant bien réussi dans les autres avenues du journalisme actif, la direction les récompense en les élevant à cette place d'honneur à laquelle leurs exploits de reporters ne les ont pas suffisamment préparés. On peut compter les journaux qui publient des commentaires originaux sur les questions de politique étrangère. Il n'y a vraiment que ceux du *New-York Times* et quelquefois du *New-York World* qui fassent autorité.

Mais si l'éditorial paraît si faible par rapport aux grands mérites des autres sections du journalisme américain, s'il est si totalement dépourvu d'influence et de lustre, comparé à l'éditorial des journaux d'Europe, il faut en tenir responsable, pour partie, l'institution de la « conférence éditoriale ».

Lorsque le journal était l'organe personnel d'un *editor*, ce personnage prenait parti dans toutes les grandes questions sans demander avis à personne, sinon à des autorités politiques dont les opinions étaient plus tranchées encore que les siennes. Il écrivait nettement, violemment, comme le voulait le style de l'époque, ce qu'il pensait. De nos jours, le journal, coûteuse entreprise, souvent repose sur plusieurs millions de dollars de capital, n'appartient plus à un individu, ni même à une famille, mais généralement à une société anonyme. Il est fort difficile de dégager les vues de cette collectivité. Car l'édi-

torial, selon la conception anglo-saxonne, doit refléter l'opinion du journal, être impersonnel et impérissable, et non de celui qui le rédige de sa plume. Il est aujourd'hui le résultat d'une délibération, d'une conférence. Celui qui l'écrit n'exprime sans doute jamais des idées contraires aux siennes, mais il fait des emprunts aux uns et aux autres, retient de préférence les suggestions de son supérieur, le *chief editorial writer*, et donne, en somme, la note moyenne des opinions exprimées. Comme pour émasculer encore ces articles non signés dus à la collaboration de tant de pères, surviennent le *managing editor*, notre rédacteur en chef, le *business manager*, administrateur, et quelquefois l'*advertising manager*, chef de la publicité. Ils participent généralement à la conférence quotidienne des *editorial writers* qui est précédée ou suivie d'une conférence plus restreinte, de caractère administratif.

Contrairement à ce que l'on croit généralement, le chef de la publicité joue un assez faible rôle dans ces conseils éditoriaux. C'est un hommage à la presse américaine : son intérêt est extrême. La publicité sournoise, sous forme rédactionnelle, existe beaucoup moins que chez nous : la loi, d'ailleurs, l'interdit. Quant aux interventions que l'on prête aux annonceurs pour déformer ou supprimer les nouvelles, elles sont peu fréquentes et rarement tolérées ; les journaux américains sont fiers de ne pas laisser dicter par eux leur politique. A cet égard, grâce à l'abondance de la publicité, ils sont dans une situation assez indépendante. Tel grand journal de Chicago a pour principal annonceur un grand magasin de la ville qui chaque année lui passe des ordres de publicité s'élevant à plusieurs dizaines de milliers de dollars. Mais si ce grand magasin se permettait des intrusions intempestives dans la politique du journal, celui-ci pourrait froidement envisager la perte de ce principal client : il ne représente qu'un pour cent du chiffre total de la publicité insérée. Le chef de publicité, lorsqu'il intervient dans la conférence éditoriale, ne prend pas ouvertement les intérêts momentanés d'un client précis. Il met plutôt ses collègues en garde contre les dangers d'une politique qui risquerait d'atteindre les intérêts permanents du journal, en portant tort à toute une corporation dont la clientèle est appréciée, ou aux affaires en général. Si l'on ne peut

pas parler d'indépendance absolue à l'égard de la publicité, la servitude n'est pas non plus très étroite, et son poids se fait généralement moins sentir dans les colonnes éditoriales que dans les colonnes de nouvelles.

Mais les journaux américains de notre époque ont des intérêts très ramifiés. Chargés de publicité, leur prospérité, leur existence même, est liée à la prospérité des affaires. D'autre part, vendus dans la rue, ils pénètrent dans toutes les maisons avec leurs pages féminines, leurs suppléments illustrés pour les enfants et leurs contes de fées destinés à endormir les nourrissons. Les dirigeants responsables d'une grande feuille doivent avoir, à défaut de théories économiques sociales et politiques précises, une vue claire de tout ce qui peut favoriser ou gêner la marche très compliquée de leur embarcation. Les rédacteurs d'éditoriaux n'ont souvent aucune notion des écueils qui préoccupent l'administration d'un journal. Celle-ci ne désire pas toujours révéler les motifs des directives qu'elle donne. Pour être bien sûr de ne pas aller à l'encontre des volontés directoriales, l'*editorial writer* s'applique à rendre parfaitement inoffensif son article. Comment s'étonner dès lors que les éditoriaux soient édulcorés ?

Si certain que soit le diagnostic, le remède n'est pas aisé à trouver. Jusqu'à présent, il semble que l'évolution de la presse vers cette forme industrialisée que nous lui connaissons en Amérique, entraîne nécessairement la décadence de l'éditorial d'antan. Aux États-Unis, aujourd'hui, il n'est guère que le *New-York World* qui se signale par la vigueur de ses campagnes éditoriales, imité par un autre journal où survit la même tradition du grand Pulitzer, le *Saint Louis Post Dispatch*. Il est à croire qu'un journal ayant un gros tirage et une abondante publicité, est obligé à trop de réserves pour pouvoir exposer vigoureusement une grande doctrine politique.

LES PARTIS ET LA PRESSE

Mais la presse américaine ne se désintéresse pas de la politique pour autant. Si elle la suit de moins près qu'autrefois, elle lui consacre plus d'attention lors de ses grandes manifestations. Se faisant forte d'être complètement renseignée, elle a donné une grande extension à ses services d'information poli-

tique et entretient dans tous les centres de nouvelles une armée imposante de correspondants. Toutes les capitales d'État, tous les chefs-lieux de comté sont sérieusement « couverts ». Mais aux bords du Potomac, la concentration des forces journalistiques est particulièrement imposante.

Bien que Washington ne soit rien d'autre qu'une ville politique, le siège d'un gouvernement *fédéral* relativement peu centralisateur, les agences d'information y entretiennent chacune huit à dix correspondants. Ils se partagent les débats au Sénat et à la Chambre des représentants, les couloirs, la conférence bi-hebdomadaire à la Maison Blanche, et la tournée des ministères. Les grands journaux de New-York et de Chicago y maintiennent un personnel presque aussi pléthorique qui se répartit les mêmes besognes. Nombreux sont les organes qui ont deux ou trois correspondants courant tantôt au Capitole, tantôt dans les bureaux de l'administration, selon l'actualité. Enfin, les plus petits ont tous au moins un représentant chargé de suivre les affaires ayant une répercussion locale et de tenir leurs lecteurs au courant des faits et gestes de leurs députés et sénateurs.

Tous ces collaborateurs travaillent d'une manière assez typique de la presse américaine. Ils envoient par télégraphe, rarement par lettre, presque jamais par téléphone, un volume formidable d'informations, d'anecdotes, de « papiers de physiologie ». Ils font d'eux-mêmes une discrimination entre ce qui est *important* et ce qui est *intéressant* et n'envoient que l'intéressant. Ils ont en effet appris par expérience que le gros public ne comprend pas la portée des événements les plus importants, les plus chargés de conséquences lointaines, s'ils ne prennent une forme sensationnelle. On leur a enseigné, à leurs débuts, à reconnaître ce qui est intéressant. « Quand un chien mord un homme, leur a-t-on dit, ce n'est pas intéressant; mais quand un homme mord un chien, ça c'est intéressant. » Ce qu'ils retiennent donc, c'est l'exceptionnel, le pittoresque. Et leurs journaux, avides de copie, avalent ces matériaux avec précipitation.

Il a été d'une importance capitale pour les grands partis américains, de connaître ces procédés de travail des journalistes et de s'y adapter. C'est ainsi qu'ayant perdu la collaboration officielle des journaux, ils ont réussi néanmoins à se servir d'eux pour présenter leur cas au public.

Les travaux d'imprimerie sont bien toujours commandés par les comités locaux aux petits journaux qui persistent à travailler pour « le dehors ». D'autre part, en période électorale, des budgets de publicité sont prévus et répartis entre les journaux qui ont montré des dispositions amicales. Les comités d'État soumettent au président du comité national la liste des journaux sur lesquels ils voudraient voir déverser la publicité payante du parti ; des cartes portant les tarifs d'insertion sont jointes. Des contrats seront faits et des placards seront préparés contenant la propagande officielle, comme s'il s'agissait d'une maison de commerce faisant la publicité de ses marchandises. Un républicain, qui fut un temps chargé de répartir cette publicité payante, a rapporté devant une commission d'enquête du Sénat américain qu'en 1916 son parti avait acheté 30 000 lignes dans des quotidiens, 20 000 lignes dans des bi-hebdomadaires, 10 000 lignes dans des hebdomadaires et que, d'après les tarifs de l'époque, il en avait coûté plus de cent mille dollars.

Les plus grands journaux participent plus ou moins à la manne. Mais cette manne ne constitue pas auprès d'eux la meilleure introduction des partis qui ont mieux à offrir du point de vue journalistique que de la propagande ouverte. En effet, les comités nationaux chargés de la publicité ont su flatter le goût du public pour l'information pittoresque et exploiter la voracité des journaux pour les histoires *intéressantes*. Républicains et démocrates emploient d'une manière régulière des agents de presse (*press agents*), anciens journalistes pour la plupart, qui habillent d'un vêtement *intéressant* la propagande du parti. Le moindre fait divers piquant, survenant à l'occasion d'une manifestation politique, est relevé par un de ses spécialistes, habilement tourné, monté en épingle, envoyé aux journaux directement ou par l'intermédiaire de leurs correspondants et généralement accueilli dans leurs colonnes.

Lorsqu'il ne se substitue pas au journaliste, le parti lui facilite son travail par tous les moyens en son pouvoir. Il a organisé un service de presse dont le principe est de toujours permettre aux journalistes de se renseigner vite et complètement. Il n'est pas de congrès politique où les aménagements pour la presse n'aient été minutieusement préparés : tables pour les reporters à côté de la tribune des orateurs, services de grooms pour porter la copie, installation de cabines téléphoniques

spéciales, installation même, lors des grands congrès, de lignes télégraphiques spéciales. Les orateurs sont priés de fournir à l'avance un résumé de ce qu'ils diront; des copies multiples sont faites et distribuées, afin de donner aux journalistes plus de temps pour préparer leurs messages. Ces facilités, très appréciées de la corporation, sont encore accrues lors des campagnes électorales. La section de presse qui fonctionne dans les deux et trois Q. G. principaux des partis, s'enfle alors dans des proportions gigantesques. Le campagne du candidat à la présidence, dont la personnalité joue un rôle si considérable, est l'objet de tous les soins des experts en publicité.

Lors des élections de novembre 1928, le candidat démocrate, M. Al. Smith, avait amené dans son train spécial quarante-sept journalistes et photographes qui l'accompagnèrent dans sa tournée. Il les réunissait au moins une fois par jour dans son wagon-salon et causait librement avec eux. Dès qu'il avait achevé de préparer un de ces nombreux discours, qu'un candidat présidentiel doit inévitablement prononcer, des secrétaires en faisaient des copies aussitôt distribuées. Dans un wagon transformé en salle de rédaction, une trentaine de machines à écrire étaient à la disposition des journalistes. Pour alléger leur besogne matérielle, plusieurs boys se tenaient toujours prêts à porter leurs dépêches au bureau télégraphique installé à l'extrémité du train; c'est ce bureau ambulant que M. Smith avait chargé de classer les messages, d'en compter les mots, et de les faire transmettre au premier arrêt. Une chambre noire avait été aménagée pour permettre aux reporters photographes de développer leurs clichés.

Une cinquantaine de journaux qui n'avaient pas voulu ou pu envoyer de correspondants dans le cortège de M. Smith (car le voyage était payant) reçurent cependant du train spécial une documentation abondante. Un secrétaire expédiait chaque jour, dans des enveloppes adressées et timbrées à l'avance, des notes et informations sur les faits et gestes du candidat. Aucune disposition n'avait été omise qui permit aux journalistes de transmettre sur M. Smith le maximum des documents, commentaires et anecdotes, pouvant trouver place dans un journal.

Dans l'ensemble, les partis américains ont fort bien réussi à utiliser pour leurs fins propres ce formidable engin de diffusion qu'est la presse américaine d'aujourd'hui. Finis sont les

temps où un journaliste-politicien pouvait secouer gouvernements et assemblées des foudres tombées de sa plume. La presse n'est plus l'inspiratrice de la politique; elle n'est plus même l'organe docile d'hommes d'État en mal de triomphes électoraux. Elle n'est qu'un véhicule impersonnel, infiniment supérieur cependant à tous les murs où se placardent des affiches, un véhicule admirable qui dépose chaque jour au seuil de toutes les maisons sa cargaison de nouvelles et d'idées. Ce véhicule, les partis l'ont enrôlé presque servilement pour porter leurs messages.

L'Européen est surpris quelquefois de la générosité avec laquelle les journaux américains ouvrent leurs colonnes aux mille babillages des deux partis : pourtant, quand la politique est d'actualité, quelle limite y aurait-il à en parler dans ces journaux volumineux? S'il reconnaît sous la fantaisie ingénieuse des anecdotes la propagande véritable, il s'étonne aussi de l'accueil également bon que des organes, continuant à porter l'étiquette républicaine ou démocrate, réservent aux adversaires. C'est que, pour remplir complètement cette mission véhiculaire dont elle tire gloire, la presse américaine se fait un point d'honneur de ne pas discriminer, de commander le respect et la confiance de tous par son impartialité. Les grandes agences qui alimentent pratiquement presque toutes la presse, se montrent si jalouses de leur honnêteté à cet endroit qu'après l'élection de M. Hoover à la présidence, les deux candidats adverses, en termes presque identiques, ont tenu à rendre hommage à leur impartialité.

Il n'est d'ailleurs pas pour déplaire aux partis eux-mêmes que les grands journaux observent cette impartialité au moins apparente. La psychose politique est telle aux États-Unis qu'un candidat est plutôt desservi par une campagne trop vigoureuse, entreprise en sa faveur par un de ces redoutables journaux qui paraissent s'imposer à toute une région. On a vu maintes fois un journal, dominant incontestablement une ville, préconiser ouvertement un candidat qui sortait battu des élections. Il serait à croire que le public lui-même conspire avec les forces économiques pour interdire aux grands quotidiens de faire de la politique active.

Il n'est qu'un point sur lequel la presse américaine se départ de son libéralisme et s'abstient de rendre justice à des

groupements politiques. Elle se refuse systématiquement à servir de tribune à des voix socialistes. Il est aussi impossible actuellement d'entrevoir l'existence aux États-Unis d'un grand journal socialiste, que celle d'un grand quotidien nègre. C'est affaire de constitution organique. En supposant que les pouvoirs publics ne s'y opposent point, un journal socialiste devrait chercher trop loin ses rares lecteurs éventuels, éparpillés à travers le territoire américain; il devrait fixer trop haut son prix de vente, n'ayant pas à compter sur les ressources de la publicité. Il ne pourrait soutenir la concurrence des grands journaux quotidiens actuels. C'est un journal israélite, le *Jewish Forward* de New-York, qui sert le plus souvent d'organe aux socialistes. Cette feuille paraissant en yiddish marque la limite actuelle des succès que peuvent remporter les idées socialistes dans la presse quotidienne, et si l'on voit quelquefois des journaux populaires prendre le parti des ouvriers dans certains conflits industriels, aucun grand quotidien n'a encore osé braver les colères de toute sa clientèle publicitaire, pour exposer et défendre un programme socialiste.

INSUFFISANCE DES QUOTIDIENS A FORMER L'OPINION PUBLIQUE

En résumé, la presse américaine qui a cessé d'être une presse véritablement politique, comme elle l'est encore en Allemagne par exemple, loin d'être indifférente à la politique, entretient de nombreux contacts avec elle. Parlementaires et fonctionnaires ont avec les journalistes des relations cordiales dont la familiarité ne s'explique pas seulement par l'atmosphère de liberté qui préside à toutes les relations sociales aux États-Unis. La presse est fort courtisée, tant par les hommes politiques que par les partis et le gouvernement, parce qu'elle joue un rôle effectif dans la vie politique des États-Unis. Députés et sénateurs sont flattés d'y voir le reflet de leur activité parlementaire. Plusieurs ministères ont donné une extension remarquable à leur service de presse, parce qu'ils ont acquis la conviction qu'en fournissant abondamment aux journaux, grands et petits, des renseignements sur leur activité, ils obtenaient plus rapidement et plus facilement du Congrès, subissant ainsi indirectement la pression de l'opinion publique, les crédits budgétaires qu'ils désiraient.

Comme le poète selon Victor Hugo, la presse est l'écho sonore de tout ce qui se passe dans la vie politique des États-Unis. Mais, à la différence du poète, elle n'est pas un mage. Pour mettre en scène avec autant de bienveillance et de prodigalité les personnages politiques, elle n'en néglige pas moins l'éducation politique véritable du peuple américain. Elle intéresse sans doute vivement le public avec les potins de couloir, les scandales, les épisodes dramatiques ou pittoresques de l'activité journalière du gouvernement; elle ne lui expose pas le fond des grandes questions, ne le tient pas au courant des affaires sérieuses qui ne prennent pas un tour sensationnel. Ce défaut est si caractérisé qu'on a cru récemment pouvoir fonder un journal qui s'occuperait exclusivement et complètement de l'activité du gouvernement fédéral de Washington, le *United States Daily*.

Peut-on trouver une excuse à cette insuffisance? Sans doute, car ce n'est pas par choix, de propos délibéré, que les journaux délaissent ainsi l'important dans la vie politique de leur pays. Ils sont victimes des nécessités inéluctables de leur développement et des rigueurs de la concurrence qui leur impose de donner au public, en somme, ce qu'exige ce public. Si l'on cherche un responsable, c'est bien plutôt le public lui-même qu'il faut accuser, car si l'on comprend que les journaux quotidiens pressés par l'information, limités dans leur champ d'action géographique, ne puissent traiter objectivement, sérieusement, méthodiquement les problèmes essentiels de la politique américaine, il n'en va pas de même des périodiques.

Or, il existe plusieurs hebdomadaires consacrés presque exclusivement à la politique. C'est bien à eux que revient organiquement ce rôle fondamental d'animateurs politiques. Deux d'entre eux au moins, *The Nation* et *The New Republic*, s'acquittent avec beaucoup de talent de leur mission. Mais leur succès relativement faible donne la mesure du goût de l'Américain moyen pour les questions politiques. Périodiquement, lors des grandes campagnes électorales, ces revues voient leur tirage s'élever légèrement : la politique est dans l'air, et quelques curieux éprouvent le besoin de creuser certains problèmes. Mais aussitôt les élections terminées, la vente baisse de nouveau : le public est déjà retombé dans son apathie. Qu'on n'ac-

cuse pas ces deux journaux d'effrayer par des vues radicales le grand public américain dont les tendances sont de tous points opposées au socialisme. Ils s'obstinent à rivaliser dans la défense des idées radicales, parce qu'il est avéré que c'est surtout dans les milieux avancés qu'on prend intérêt à la politique. D'ailleurs, l'absence de toute revue politique d'idées modérées, alors que tant de publications s'arrachent les loisirs du lecteur moyen, prouve surabondamment que l'homme moyen se désintéresse de la politique.

Si les quotidiens aux États-Unis sont incapables d'entreprendre l'éducation politique du public, si les périodiques ne font à cet égard que des efforts vains, il faut en conclure que cette tâche doit appartenir à d'autres organes. Les partis, les Églises, les universités, les associations, les clubs sont les agents prédestinés de cette mission. A des degrés divers ils s'emploient à l'accomplir et trouvent alors un auxiliaire précieux dans la presse. Ils prêchent, ils plaident, ils protestent, ils critiquent, ils encensent; et, toujours impartialement, elle transmet leur parole, avec l'ampleur que commande l'actualité. Leur voix qui, sans elle, resterait sans écho, grâce à elle retentit. Si tant de sons divers tintés par la même cloche peuvent quelquefois créer de la confusion dans les esprits, c'est du moins un des mérites essentiels de la presse américaine de ne pas laisser passer un murmure sans le recueillir. Tout homme qui sent en lui quelque chose à dire n'a qu'à parler : il est sûr d'être entendu.

PIERRE DENOYER.

LES QUATRE SERGENTS

DE LA ROCHELLE

III ⁽¹⁾

LE PROCÈS

M. DE MARCHANGY

Quand ils arrivèrent à Paris, les quatre sergents furent conduits à Sainte-Pélagie et enfermés dans des chambres séparées, dont les fenêtres étaient grillées avec soin « et garnies de plâtre sur les côtés, de manière à ce qu'ils ne pussent rien voir au dehors ni être aperçus ». Ils occupaient seuls cette partie du bâtiment, et une légion de soldats, de policiers, veillait sur eux : un sur la plate-forme de la prison, un sur le carré devant les chambres; d'heure en heure, un agent venait voir ce qui se passait.

Il était défendu aux prisonniers d'élever la voix, et comme ils ne sortaient que successivement, ils ignoraient qu'ils fussent voisins. Tous d'ailleurs, bien qu'on les eût avertis qu'ils risquaient l'échafaud et non le peloton d'exécution, gardaient un calme parfait; pour passer le temps, Pommier dessinait sur le mur de sa chambre une guillotine accompagnée de ses accessoires et écrivait au-dessous « quelques réflexions sur ce genre de mort qui annonçaient de la philosophie ».

Le gouvernement cependant n'était point rassuré et faisait

(1) Voyez la Revue des 1^{er} et 15 septembre.

envoyer à ses fonctionnaires des poignards de carbonari, « qui pourraient servir de piste » et permettre de saisir d'un seul coup toutes les conspirations ouvertes ou latentes qu'il devinait dans le royaume. Il recourut même, croit-on, à des procédés discutables : le procureur du roi Mangin, chargé de requérir dans le procès des conjurés de Saumur, avait déclaré que le secret même de la confession ne devait pas être respecté quand il s'agissait de crimes intéressant la sûreté de l'État, et, malgré la protestation de certains membres du clergé contre cette opinion opposée à la doctrine de l'Église, le ministère ne dédaigna point, semble-t-il, d'agir auprès des aumôniers des prisons ; en même temps, il violait le secret des correspondances. Cela indigna le public ; et lors d'une représentation d'*Amphitryon* au Théâtre Français, quand l'acteur Damas, parlant du coffret scellé dont on avait dérobé le contenu, prononça ces vers :

Le vol des diamants n'est pas ce qui m'étonne :
On lève les cachets, qu'on ne l'aperçoit pas...

l'assistance applaudit à tout rompre et la représentation fut interrompue.

Mais avec Bories protestant, avec Goubin et ses camarades, libéraux et irréligieux, de tels procédés ne pouvaient réussir, et insensiblement la rigueur se relâcha : les quatre sergents furent réunis à la Conciergerie.

BORIES n'avait point revu ses amis depuis le mois de février et n'était point sûr qu'ils eussent parlé. Goubin et Pommier avouèrent leur défaillance et s'excusèrent en disant qu'on les avait trompés à La Rochelle, qu'ils croyaient de bonne foi que chacun d'eux avait libéré sa conscience. Bories qui, lui, était resté inébranlable, ne leur fit aucun reproche ; il les embrassa en pleurant et s'accusa de les avoir entraînés, compromis.

La présence du chef releva aussitôt les courages et l'on tint conseil. Qu'avait appris la justice ? L'organisation de la vente du 45°, les noms de quelques membres de la vente centrale, mais au delà, elle ne faisait que soupçonner, et la composition de la Vente suprême lui demeurait inconnue. Bories ne dissimula point à ses camarades qu'ils étaient perdus et qu'une seule chance de salut leur restait : livrer les noms des « hauts personnages ». Voulaient-ils sauver leur tête à ce prix ? Vou-

laient-ils trahir leur serment, condamner à mort la Charbonnerie, anéantir pour jamais l'avenir de la Liberté?

Unaniment, Goubin, Pommier, Raoulx, décidèrent de se sacrifier : les deux premiers rétracteraient leurs aveux, nieraient toute relation de la vente militaire avec la vente civile et soutiendraient envers et contre tous qu'ils faisaient simplement partie d'une société philanthropique fondée par Bories entre les sous-officiers du 45^e.

Système de défense puéril, dont on avait déjà usé, et qui ne pouvait tromper les juges. Mais, tel quel, les avocats des accusés l'appuyèrent de toute leur force; certains avaient leurs raisons pour cela : Barthe, avocat de Gauran, Mérilhou, avocat de Bories, étaient tous deux des carbonari de la grande espèce qui figuraient en bonne place aux réunions de la Vente suprême, et l'on sait que le second s'y distinguait « par son ardeur excessive ». Sans doute admiraient-ils le dévouement de ces jeunes gens, le sacrifice qu'ils faisaient délibérément de leur vie; mais les conseils qu'ils leur donnaient n'étaient point inspirés par un pur altruisme; à leur sens, faire de la politique, conspirer pouvait être profitable, mais jusqu'à l'échafaud exclusivement.

Le 21 août 1822, après cinq mois d'instruction, le procès s'ouvrit devant la Cour d'assises de la Seine.

Sur vingt-cinq accusés, douze, — Massias, Bories, ses amis, — avaient à répondre du crime de « participation à un complot contre la sûreté de l'État »; les autres de non-révélation. Un beau procès, en vérité, et la foule se précipita vers le Palais de Justice.

Le jury était composé du baron Trouvé, directeur d'une grande maison d'imprimerie, ex-bonapartiste devenu fougueux royaliste, du vicomte d'Arlincourt, maître des requêtes au Conseil d'État, auteur dérisoire d'*Ipsibolé* et d'un grand poème, la *Caroléide*, en attendant d'autres œuvres terrifiantes, de Pavet de Courteille, médecin, de propriétaires, de fonctionnaires; il y avait aussi un peintre.

Les accusés, séparés les uns des autres par un gendarme, prennent place sur un triple rang de bancs. Presque tous des jeunes gens : le plus vieux des conjurés militaires, Bories, a vingt-sept ans, et parmi les civils, Hénou, âgé de trente-quatre ans, fait figure d'ancien. Celui-ci, après la lecture de l'acte

d'accusation, est mis le premier sur la sellette et obstinément rétracte ses déclarations antérieures : s'il a parlé comme il l'a fait, c'est sur les exhortations du préfet de police Delavau, qui lui a donné à entendre qu'un aveu quelconque de sa part le ferait mettre immédiatement en liberté ; or, les journaux du ministère ne cessant de proclamer l'existence des sociétés secrètes, il a jugé indispensable, pour satisfaire l'autorité, de reconnaître qu'il était membre de ces sociétés-là...

Le président fait comparaitre le préfet qui, un peu empêché, déclare qu'il a engagé l'accusé à dire la vérité pour se concilier, — peut-être, — la clémence du Roi. L'interrogatoire de Hénou ne semble pas un succès pour l'accusation.

Avec Baradère, président de la vente centrale, même échec. Cet avocat stagiaire, qui avait annoncé qu'il ne s'expliquerait qu'aux débats, répond maintenant par des distinguos : de quoi l'accuse-t-on ? De complot, non de carbonarisme. Or, il n'est ni carbonaro, ni membre d'une association secrète, ignore tout, n'a jamais conspiré...

Massias adopte la même attitude ; et le procès, qui se traînait au milieu des dénégations, ne reprend un peu de vie qu'avec l'interrogatoire des sergents. Goupillon essaie le premier jour de revenir sur ses aveux, les confirme le lendemain, déclare ingénument qu'on l'a un peu aidé à rédiger sa dénonciation, puis, pour montrer sa science carbonarique, il mime les signes de reconnaissance : « Voilà comment cela se fait, dit-il en prenant la main du gendarme assis à côté de lui : on place le doigt perpendiculairement sur le plat de la main de celui qu'on veut reconnaître, on trace deux lignes droites, on fait ensuite une espèce de C, on tape trois petits coups et c'est fait. »

Bories le regarde avec mépris. Pour lui, quand vient son tour, il s'en tient à son système : il a créé une société de secours mutuels entre les sous-officiers du régiment qui payaient vingt sous de cotisation par mois ; quant aux serments, aux poignards, ce n'étaient que des signes mystiques destinés à intriguer les fidèles, et pourquoi trouver cela extraordinaire ? « Je suis maçon, s'écrie-t-il, et je puis dire que les serments de la maçonnerie sont bien autrement terribles que les nôtres ! Néanmoins, je ne sache pas que leur violation ait jamais coûté une seule goutte de sang. »

Brusque, violent, Pommier accuse le général Despinois de

l'avoir trompé en se disant carbonaro, en affirmant qu'il allait livrer Nantes; et le président de la Cour, M. de Monmerqué, sursaute : « Comment ferez-vous croire qu'un général français ait eu recours à des suggestions aussi lâches, aussi criminelles ? C'est une monstrueuse absurdité... Il est trop invraisemblable qu'un brave guerrier qui a toujours bien servi son Roi soit descendu à de telles bassesses ! » Alors l'avocat de Massias et de Hénon, M^e Mocquart, intervient et subtilement : « Il y a une distinction à faire entre l'impossible et l'invraisemblable. Quelle que soit, M. le Président, l'étendue de votre pouvoir discrétionnaire, il ne va pas jusqu'à reculer les bornes de l'impossible. Il est des généraux fidèles à l'honneur, il en est aussi qui ont forfait à l'honneur. »

Ces mots soulèvent un tumulte; l'avocat général requiert contre M^e Mocquart que ses confrères défendent, et la sérénité de la justice est compromise... Il y avait pourtant un moyen simple d'élucider la question, c'était de faire comparaitre le général lui-même; mais celui-ci se retrancha derrière les nécessités du service qui lui interdisaient toute absence, et cette excuse fut admise avec une étonnante facilité : il y avait « inconvenance et danger » à encourager de pareils déplacements.

Le calme revenu, on entend les témoins, lieutenants, sous-officiers, caporaux, soldats, cantinier, cantinière... Toutes ces dépositions apportent dans la salle d'audience une atmosphère, un parfum de caserne, auxquels se mêle baroquement cette conspiration terrible et enfantine qui serpente, invisible, des bureaux de compagnie à la cuisine, des chambrées à la salle de police et au corps de garde. Vraiment le marquis de Toustain, colonel du régiment, n'est pas né sous une heureuse étoile.

QUAND l'avocat-général se lève, un grand silence...

Ce n'était pas une personnalité commune que celle de M. de Marchangy. Fils d'un huissier de Clamecy, il étonnait ses contemporains par sa faconde, son feu et l'éclat de ses images; devant la nature, il improvisait intarissablement et devant les livres, les dossiers, sa rhétorique coulait à plein bord. En 1813, *la Gaule poétique*, en plusieurs tomes, dans laquelle, à grand renfort de chroniques et de couleur locale, il tentait de ressus-

citer le moyen âge et la Renaissance, lui avait assuré une sorte de célébrité, et de fait cette rhapsodie gothique qui annonçait le romantisme n'était point sans mérite. Au barreau, dans la politique, M. de Marchangy s'imposait également : dévot à l'Empire jusqu'en 1814, il s'était, comme tant d'autres, découvert ensuite une âme bourbonnienne et fréquentait le pavillon de Marsan où résidait le Comte d'Artois, chef des ultraroyalistes. Comment, après cela, s'étonner que la vanité de M. de Marchangy fût immense ?

Lorsqu'il lisait ses œuvres en public, il s'arrêtait aux endroits marquants et, dardant sur l'auditeur « un coup de pointe de l'index de la main droite », il poussait un « hein ? » saccadé qui signifiait : « Voyez-vous cela ? Entendez-vous cela ? » Chacun en effet écoutait comme un oracle ce rhétoriqueur frêle, nerveux, volontiers atrabilaire qui savait si bien assembler les mots et semblait animé d'une passion toujours vive, particulièrement à la fin des repas où il abusait du champagne. Cette intempérance, « qui n'excluait point les autres », finit même par l'emporter à quarante-cinq ans.

En 1822, Marchangy n'avait que quarante ans et représentait pour les royalistes « le magistrat de confiance » : avec lui on pouvait être tranquille, les intérêts de la monarchie étaient en de bonnes mains. Pourtant le dossier de l'avocat-général ne contenait que peu de chose : la dénonciation de Goupillon, les aveux de Pommier, Goubin, Hénou ; des notes de police non signées désignant, comme membres de la Haute Vente, La Fayette et deux défenseurs des accusés, Barthe et Mérilhou : pour étayer le réquisitoire formidable que la France attendait, c'était mince. Marchangy suppléa à cette insuffisance par l'imagination, la vigueur des formules et la véhémence du ton.

Déjà, au cours des débats, il avait indisposé l'auditoire par son attitude impatiente, hargneuse, voire par une espèce de mauvaise foi. Comme il essayait de déformer un propos de l'accusé Thomas, il s'était attiré du président cet avertissement courtois : « Je regrette de dire à M. l'avocat-général que je crois qu'il s'est trompé. » Mais maintenant Marchangy est maître de la tribune, et en véritable pré-romantique il va jouer de la terreur, de l'ombre, du mystère : il va jongler avec les poignards.

« Messieurs les jurés, une conspiration dont le but était de

renverser le gouvernement, devait éclater dans les murs de La Rochelle. Déjà le jour et l'heure étaient choisis, lorsque les conjurés furent arrêtés, armés des poignards que leurs serments consacraient à des attentats... » Et cela continue sur ce ton : le poignard, diplôme d'affiliation à la secte, arme cabalistique, arme des traîtres et des lâches, celle dont a usé Sand, l'assassin de l'infortuné Kotzebue, celle que l'exécration Louvel a plantée dans la poitrine du duc de Berry ! La Haute Vente, nouvel enfer d'où Bories sort « pour échauffer du feu dont il est embrasé, les membres de la vente roturière » ! Le carbonarisme, association de malfaiteurs ! Ses rites, un pacte monstrueux proclamé par « les proconsuls de la sédition » !

Puis, à sa manière, Marchangy raconte l'histoire de la secte, cite les statuts qui la réglementent et qu'il confond avec ceux de la franc-maçonnerie, embrouille la loge des *Amis de la Vérité* avec la vente *Washington*, fait de la société des Chevaliers de la Liberté une sorte de noviciat du carbonarisme, « une avenue de la secte-mère » et se lance dans de hautes considérations sur les révolutions, épidémies morales qui ne sont pas innées, mais apprises : « La France, marchant la première à la tête de la civilisation, ne court-elle pas le risque d'arriver aussi la première à ce rendez-vous de l'abîme, où les peuples aboutissent lorsqu'ayant échangé les vertus pour les connaissances, les mystères pour les découvertes, et l'instinct pour le raisonnement, il ne leur reste, au lieu d'illusions, que les métamorphoses de l'erreur ou les caprices du dégoût ? »

Parfois, cependant, ce pathos disparaît, et Marchangy ressaisit ses avantages lorsqu'il s'attaque aux seigneurs de la Vente suprême, à ces « privilégiés de l'anarchie qui, du fond de leur comité invisible, prennent leurs sûretés contre les chances auxquelles ils exposent leurs séides ». Le jury n'a devant lui que des êtres obscurs, des jeunes gens égarés, des soldats sans nom, de faibles roseaux qui, sans de puissants instigateurs, n'auraient pu « former le sanglant faisceau des décevirs ». Où sont-ils ces seigneurs qui, « dans l'insolence de leur turbulente aristocratie », — ceci pour La Fayette, — disent à leurs serviteurs : « Allez tenter pour nous les hasards d'une insurrection dont nous sommes les actionnaires !... Nous paraîtrons au signal de vos succès... Si vous succombez dans une agression tumultueuse, nous vous érigerons à grand bruit des tom-

beaux, nous ferons sortir des étincelles de votre cendre agitée ! » Cette fois, Marchangy frappe juste. Plus prudent que le magistrat de Poitiers Mangin, il ne désigne point par leur nom les membres de la Vente suprême, mais chacun reconnaît La Fayette dans ce Vieux de la Montagne qui de sa retraite inaccessible envoie au péril « les hachischins », ses séides aveugles et fanatiques.

Réduit à ceux-ci, l'avocat général esquisse, et avec assez de bonheur, leur physionomie. D'abord, les accusés entourés de nuages : Baradère, Gauran, Massias, « personnage presque impalpable, qui a plutôt glissé qu'il ne s'est arrêté sur la conspiration ». Ensuite, les accusés en pleine lumière : Bories, l'âme du complot et qui en a tracé la marche ; Goubin, Pommier, Raouls ses lieutenants ; Goupillon qui passe alternativement de la déclamation aux larmes, de la férocité à la terreur ou au repentir ; puis ceux qui ont suivi leurs guides avec plus ou moins de décision, ceux enfin qui n'ont point révélé l'abominable attentat qui se préparait. Sans doute, celui-ci n'a pas été commis, mais cette objection n'arrête point Marchangy : « Le législateur, s'écrie-t-il, doit surtout frapper le projet d'un complot, parce que le crime, s'il était consommé, échapperait à la vindicte publique et se ferait absoudre et couronner par une aveugle fortune. » Et il conclut : « L'accusation est épuisée... Nous avons rendu compte à la loi des seuls accusés qu'elle nous avait livrés... Il nous suffit d'avoir brisé la pierre de l'autre et fait pénétrer la lumière à travers les intrigues ténébreuses et les affiliations des conspirateurs. »

RÉQUISITOIRE saisissant. Le succès en fut grand parmi les royalistes, et le tsar Alexandre, qui depuis 1815 ne cessait de surveiller l'opinion française, fit savoir officiellement sa satisfaction à Marchangy.

Après celui-ci les avocats parurent ternes : hommes de parti, flottant entre la peur de se compromettre et le désir de sauver leurs clients, ils enflèrent la voix, ergotèrent, soutinrent qu'aucun crime n'avait été commis, qu'on poursuivait l'intention, qu'on ne pouvait de faits généraux tirer une accusation particulière..., et seul, Chaix-d'Est-Ange fit preuve de quelque originalité. On vit ce jeune avocat, — il avait vingt-deux ans, la voix, les traits et la taille d'un enfant, — agiter à la barre

un minuscule poignard maçonnique et s'écrier que si son client Bicheron en possédait un, les maçons en avaient aussi, que c'était, comme les jurés pouvaient le voir, un emblème fort innocent.

Pour la première fois, l'assistance s'égaya ; et paternel, le président, montrant le joujou, dit à Chaix-d'Est-Ange :

— Vous ne l'avez apporté que pour vous fournir un mouvement oratoire.

— Mais je suis maçon, répliqua le petit homme.

— Eh bien ! conservez-le dans votre tiroir.

Marchangy fut de moins bonne composition et, irrité par cet effet de tribune qu'il n'avait point prévu, il déclara qu'il se réservait de signaler à la Chambre de discipline des avocats « cette indécente parade ».

Mais ce n'était pas assez pour lui : il voulait convaincre le jury qui avait pu être impressionné par les plaidoiries, et sa réplique fut plus acerbe encore que son réquisitoire. Il ne faut pas confondre, dit-il, — et c'était de sa part une sorte de rectification, — le carbonarisme avec « cette franc-maçonnerie surannée qu'on épargne parce qu'on la méprise ». Le carbonarisme couvre la France, il a recours aux pires moyens, s'adresse même à des galériens pour renverser l'ordre établi ; et triomphant, fort des aveux recueillis à La Rochelle et à Paris, Marchangy demanda des têtes : « Toutes les puissances oratoires ne peuvent arracher Bories à la vindicte publique. »

Les partisans mêmes des accusés semblaient s'ingénier à les perdre.

Depuis le commencement du procès, on répandait à profusion dans les boutiques, les théâtres, au Palais, des feuilles volantes qui contenaient la liste des membres du jury : « Le baron Trouvé, imprimeur, électeur, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 17 ; d'Arlicourt, maître des requêtes, électeur, rue de l'Arcade, n° 23 ; Pavet de Courteille, médecin, électeur, rue de Tournon, n° 13... » et au-dessous se lisaient ces mots : « La Mort ! le Poignard ! Le sang veut du sang ! » Ces affreux papiers à chandelle, imprimés « à la brosse », furent adressés aux jurés, et la police s'en empara. La manœuvre était connue : au même moment on essayait par les mêmes méthodes d'effrayer à Poitiers les juges de Berton. « Trois fois malheur aux

assassins, disaient les affiches placardées la nuit. Votre tête nous répondra de celle du général Berton. Que les bourreaux tremblent, le jour de la vengeance approche... » et, comme marque de fabrique, les auteurs des placards adoptaient un serpent lové entourant le nom de Brutus. Les carbonari parisiens n'avaient rien inventé.

Marchangy tira parti de l'incident, puis, bon prince, demanda au jury de n'en point tenir compte. Mais Bories, qui avait feint de dormir paisiblement durant le réquisitoire, se réveilla alors, s'indigna, et, en son nom, Barthe flétrit « la manœuvre ténébreuse ».

Indignation, rhétorique inutiles. La cause était entendue, et, sauf quelques traits de passion ou noble ou basse, l'on n'assistait plus qu'au déroulement du rituel judiciaire.

Les débats prirent fin le 5 septembre. Bravement, simplement, Bories s'offrit en holocauste : « M. l'avocat général, dit-il, n'a cessé de me présenter comme le chef du complot. Eh bien ! messieurs, j'accepte, heureux si ma tête en roulant sur l'échafaud peut sauver celle de mes camarades ! » Ces paroles inattendues stupéfièrent les avocats : Mérilhou força Bories à se rasseoir et avec chaleur il supplia les jurés d'oublier « ces accents nouveaux », de ne pas sanctionner par leur suffrage « l'exaltation de l'amitié » ; mais l'effet était produit.

Le président, qui avait déjà fait preuve d'impartialité en expulsant à la demande des accusés un certain Danies, « espion du colonel », chargé d'endoctriner pendant l'audience les témoins à charge, résuma l'affaire objectivement, sans grands mots, avec une exactitude bienveillante. Puis l'on batailla au sujet des questions qui devaient être posées au jury : pour les accusés principaux, une seule était prévue, celle de participation à un complot ; mais la défense prétendait qu'on en posât subsidiairement une autre, celle de proposition de complot non agréée qui n'aurait entraîné, au cas de réponse affirmative, que le bannissement.

La décision de la Cour ne pouvait être douteuse. Si Bories et ses camarades avaient avoué leur participation à une société secrète, on eût pu discuter le degré de gravité de leur faute, prouver qu'il n'était sorti de leurs conciliabules aucune résolution coupable ; mais ils avaient tout nié contre l'évidence et s'étaient interdit cette chance de salut.

La Cour rejeta les conclusions des avocats, et, à six heures et demie du soir, les jurés entrèrent dans la salle des délibérations. Trois heures après, l'audience était reprise hors de la présence des accusés ; et le baron Trouvé, chef du jury, prononçait, la main sur le cœur :

« Oui, Bories, Goubin, Pommier, Raoulx sont coupables du crime de complot... »

Les quatre sergents et leurs complices avaient été ramenés à la Conciergerie. Vers dix heures, on vint les chercher ; mais tandis que jusqu'à ce jour, on les avait tous exactement fouillés avant leur arrivée à l'audience, cette fois le plus grand nombre échappa à cette formalité. C'étaient les absous. En revanche, quand vint le tour de Bories, les policiers le fouillèrent minutieusement ; alors, se tournant vers Lefèvre, le sergent lui lança un regard qui signifiait : mon compte est bon.

ONZE heures passées. Dans la salle, — celle-là même où, sept ans auparavant, avait été jugé et condamné à mort Lavalette, le fidèle de Napoléon, — quelques bougies éclairent à peine le bureau des juges, le banc des jurés, celui des avocats ; les accusés, eux, sont dans l'obscurité. Là-bas seulement, un point lumineux qui permet d'apercevoir la figure contractée de Marchangy.

Le greffier lit la déclaration du jury, mais à peine a-t-il commencé qu'on entend un cri de douleur.

— Taisez-vous donc ! dit Marchangy de sa voix aigre.

Ce cri, ce n'est pas Bories qui l'a poussé : il reste calme, souriant. Et le greffier continue : Goupillon coupable, mais ayant révélé en temps utile, Lefèvre et six de ses camarades coupables de non-révélation ; Hénon, Massias et les autres, non coupables...

Après que Marchangy a requis l'application de la peine, un avocat tente un dernier effort, supplie la Cour de ne pas statuer quant à présent ; mais sa voix s'étrangle, il s'évanouit presque.

— Parlez plus haut, je n'entends pas ! glapit Marchangy.

— Tout le monde n'a pas même puissance d'organe dans un pareil moment ! réplique M^e Boulay de la Meurthe.

Et la Cour se retire à nouveau pour délibérer.

Alors, au milieu de l'obscurité, c'est un concert de lamen-

tations, de lamentations sincères, car les carbonari remplissent la salle. Bories écoute ces rumeurs, ces sanglots et dit avec orgueil : « C'est comme pendant la Révolution ! » Il remet à un jeune avocat une montre, une bague, une épingle et prononce une adresse à voix basse : « Envoyez cela, ils me le prendraient peut-être ce soir. » Mais il retrouve vite son rôle de chef, recommande à ceux que la justice a épargnés de vivre pour le venger, puis : « Je mourrais sans regret, si je ne laissais ma mère, car je suis convaincu que ma mort sera plus utile que ma vie à la cause de la liberté. »

Le bon Goubin, lui, voit moins loin : « Et dire que pendant trois mois j'ai pu être royaliste, avoir la même opinion que cette hyène ! » s'écrie-t-il en tendant le poing vers le siège qu'occupait Marchangy.

Quant au petit Raoulx, très simplement il déclare : « Ce qui me fâche, c'est l'appareil de l'échafaud. Si c'était la fusillade, j'irais comme à l'exercice. » A quoi Bories répond en souriant : « Moi aussi je voudrais conserver ma tête, mais qu'y faire ? » et avec une expression fraternelle, il ajoute : « Si du moins ma tête avait pu sauver la vôtre ! »

A une heure du matin, la Cour rentre en séance et le président lit l'arrêt qui condamne Bories, Goubin, Pommier, Raoulx à la peine de mort, Lefèvre et les autres à cinq, trois ou deux ans de prison ; Goupillon le délateur échappe à l'échafaud, mais sera soumis pendant quinze ans à la surveillance de la haute police.

La séance est levée et les gendarmes s'appêtent à emmener les condamnés, qui, pressés par leurs avocats, serrent les mains, s'étreignent, s'embrassent. « Adieu ! vous tous ! » crie Pommier. Nous sommes innocents. La France nous jugera. » Et Bories, plus calme : « Nous finissons notre carrière à vingt-sept ans. C'est bien tôt. Adieu ! »

... Cette nuit-là, un avocat descendait le grand escalier de la Galerie Mercière, titubant, hagard, gémissant : « C'en est fait. Ce sont de malheureuses victimes. » Cet homme sensible ne s'appelait ni Barthe, ni Mérilhou, mais simplement Martin, et n'a laissé aucun nom dans l'histoire.

Pour M. de Marchangy, il s'y était assuré une place.

« LE SANG DE VOS FILS... »

Les quatre condamnés avaient obtenu de n'être point séparés jusqu'au jour de leur exécution, et à Bicêtre, qui leur servait de prison d'attente, les geôliers leur accordaient « toutes les douceurs de la vie, afin de leur faire oublier autant que possible qu'ils étaient sur le point de la quitter ». Dans la journée, ils se promenaient dans une cour, sous la surveillance, il est vrai, d'un gardien et d'un soldat, le sabre à la main; et l'inspecteur des prisons nommé Bonneau s'empressait autour d'eux, tâchait de les séduire par sa bonne grâce et par la courtoisie de ses procédés.

Le gouvernement, en effet, n'était point entièrement satisfait, car le silence des sergents, de Massias, de Baradère ne lui avait pas permis d'atteindre la Vente suprême, le tout-puissant Comité directeur dénoncé par Marchangy; et il espérait obtenir soit des condamnés, soit des prévenus relaxés par la Cour, quelques lumières nouvelles.

Tous ceux qui, de près ou de loin, avaient joué un rôle dans la conspiration, — Hénon redevenu instituteur rue de Lourcine; Gauran qui avait été mis en demeure de donner sa démission de chirurgien à Beaujon; Baradère qui vivotait à Luz dans les Hautes-Pyrénées « en faisant des écritures pour les avocats »; Massias retiré à Limoges; Bellegarde qui avait retrouvé son café à Niort; les sous-officiers ou soldats rentrés dans leur foyer, après leur acquittement, avec un congé illimité; les témoins à décharge qui, comme les étudiants Recurt et Colson, paraissaient suspects, — tous étaient espionnés, suivis dans leurs moindres déplacements, soumis à la double surveillance de la police civile et militaire. En pure perte.

Le procès de Berton, qui n'était point encore terminé, n'amenait aucune découverte sensationnelle, et dès le 29 août, le procureur général Mangin écrivait au directeur de la police : « Quant à Berton, il se défend pied à pied; je crois qu'on pourrait en obtenir d'importantes révélations, mais il faudrait pour les lui arracher d'autres moyens que ceux que nous avons à notre disposition. Réfléchissez-y : cela en vaut la peine. » D'autres moyens? Le mot vaut d'être pesé : le procureur Mangin conseillait-il de rétablir en l'honneur du carbonarisme la question et les brodequins?

Dans l'affaire de La Rochelle, il semble que la justice ait également pensé à employer des méthodes inusitées : Goupillon vivait retiré à Chartres, et voici la lettre que le procureur du roi reçut à son sujet le 14 septembre, neuf jours après le procès : « Ce jeune homme, qui s'était laissé entraîner par des suggestions coupables et qui depuis a paru témoigner du repentir, pourrait avoir été initié assez avant dans le secret des factieux, et il est vraisemblable qu'il eût fait à la justice des révélations importantes s'il n'avait pas été retenu par des considérations de sûreté personnelle. Aujourd'hui qu'il est éloigné de ses co-accusés et que l'affaire dans laquelle il est impliqué est arrivée à sa fin, peut-être obtiendrait-on de lui par des moyens extraordinaires des renseignements utiles au gouvernement et propres à diriger les investigations relativement aux associations secrètes... » On ne sait si le procureur de Chartres donna suite à cet avis. En tout cas, il ne semble pas que Goupillon ait parlé.

POUR la Charbonnerie, l'exécution de la sentence du 5 septembre équivalait à un arrêt de mort : les sergents montant à l'échafaud, son prestige s'effondrait et sa puissance mystérieuse devenait un objet de raillerie : il fallait à tout prix faire évader Bories et ses amis.

Déjà, lorsque ceux-ci étaient enfermés à Sainte-Pélagie, on avait creusé un souterrain qui s'ouvrait dans une maison adossée à la prison, et le travail se trouvait presque achevé quand survint l'ordre de transférer les accusés à la Conciergerie. Maintenant, il s'agissait d'arriver aux cabanons de Bicêtre et c'était plus difficile. Chaque vente se réunit en permanence, et pour sauver leurs frères, les bons cousins rivalisèrent d'ingéniosité.

Les uns proposaient d'enlever les condamnés à force ouverte, au moment où ils seraient conduits à Paris : un grand chariot rempli d'armes renversé au milieu de la route, les voitures de la prison bloquées, des carbonari sortant de leur cachette, mettant en fuite l'escorte, coupant les traits des chevaux... Mais d'autres objectaient que ce guet-apens en rase campagne risquait de tourner mal et développaient un plan plus grandiose : il y avait à Paris 9 ou 10000 bons cousins (1), nombre qui

(1) Les bons cousins se faisaient illusion ; leur nombre paraît avoir été moindre.

dépassait de beaucoup celui des soldats qui feraient la haie, le jour de l'exécution, depuis la Conciergerie jusqu'à la place de Grève. Pourquoi ne pas placer derrière la troupe une double ligne d'affiliés qui, à un signal convenu, immobiliseraient le soldat placé devant eux, pendant que les autres se précipiterraient sur les charrettes et délivreraient les prisonniers qu'une chaise de poste conduirait en lieu sûr ?

Certains, plus romanesques de tempérament, eurent la pensée de simuler l'arrivée d'un courrier qui apporterait la grâce et agiterait au-dessus de sa tête « un papier plié en forme de dépêche » ; sans nul doute il y aurait une hésitation parmi la troupe, les gendarmes, les exécuteurs ; et un heureux-coup de main devenait possible.

Mais tous ces projets furent abandonnés ; quand un étudiant en médecine nommé Guillié-Latousche, attaché à l'amphithéâtre de Bicêtre, vint soumettre à La Fayette un autre plan d'évasion plus simple et probablement plus efficace. Le directeur de la prison, dit-il, est chargé de famille et n'a qu'un traitement de 3000 francs ; il consent à favoriser l'évasion des condamnés si on lui assure un capital dont les revenus équivaldront à ses appointements. La proposition fut adoptée avec enthousiasme : le colonel Dentzel revenu de La Rochelle, le colonel Fabvier carbonaro notoire, le peintre Ary Scheffer et son ami Horace Vernet, un Anglais nommé Bowring s'employèrent à réunir les fonds et à préparer les moyens de faire passer en Angleterre les quatre sergents, ainsi que le directeur de la prison et son oncle, un vieux prêtre qui exerçait à Bicêtre les fonctions d'aumônier. En même temps, ils se mirent en relation avec Guillié-Latousche et avec un de ses confrères, un jeune chirurgien nommé Margue. La somme nécessaire, 70 000 francs, fut réunie, Bories prévenu.

Celui-ci ne croyait guère au succès et ne voulait pas qu'on avertisse ses camarades : « Ne troublez pas leur calme. Épargnez-leur une désillusion. » Mais les bons cousins étaient tout feu, tout flamme : le succès ne faisait pas de doute. Les prisonniers feindraient d'être malades, iraient à l'infirmerie ; là on leur procurerait les moyens de s'évader.

Cependant la police se méfiait. Elle surveillait à Tivoli la maison du colonel Fabvier, une maison qui donnait à la fois rue Saint-Lazare et rue de Clichy ; et un agent, ancien mili-

taire, nommé Prou, qui se faisait passer pour demi-solde, essayait de joindre l'officier suspect; mais on ne s'avise jamais de tout: la police militaire arrêta l'agent qui n'avait pas de permis de séjour, bien que demi-solde! Alors on changea de méthode: à Bicêtre même, un ex-limonadier condamné pour faux, Gilbert dit Saint-Laurent, finit par capter la confiance de Bories et de ses camarades, qui peu à peu se laissèrent aller à quelques confidences; Gilbert, de bon cœur, s'offrit à les aider... et prévint l'inspecteur Bonneau. Aussitôt la garnison de Bicêtre, qui était déjà de cent hommes, fut renforcée d'un escadron de gendarmerie et d'une compagnie d'infanterie; on doubla les postes et deux brigades de policiers furent apostées aux alentours de la prison... Le souvenir de Lavalette, qui s'était miraculeusement évadé en 1815, hantait les nuits des « sbires de la rue de Jérusalem ».

Cet appareil de force, cette mobilisation furent bien inutiles; le vieux prêtre, oncle du directeur de la prison, affolé à l'idée d'un complot et d'une fuite en Angleterre, dénonça son neveu à Delavau le préfet de police. Celui-ci convoqua sans tarder le coupable qui, pour se justifier, assura que, s'il n'avait rien dit jusqu'alors, c'était afin d'attendre que le projet fût plus avancé et de saisir les conspirateurs sur le fait; Delavau, feignant d'accepter cette excuse, lui ordonna de persister dans son rôle.

Le 19 septembre, sans défiance, Guillié-Latousche et Margue apportent au directeur une partie de la somme convenue: 10000 francs, moitié en or, moitié en billets, payables d'avance; le surplus ne sera remis qu'après la réussite du complot. Au moment où le directeur et Margue comptent l'or et les billets étalés sur la table, des gendarmes font irruption dans la pièce et arrêtent les deux hommes. Guillié-Latousche, lui, a le temps de se rejeter derrière la porte, descend quatre à quatre un escalier et va se cacher dans la salle de dissection.

Le lendemain 20 septembre, Bories écrivait de Bicêtre à un ami: « On nous affame; on veut nous séparer. Si vous ne pouvez nous sauver aujourd'hui, il est à désirer que nous mourions demain. » Son désir fut exaucé.

Le 21, dans la cour de Bicêtre, deux voitures attendaient, l'une petite dans laquelle les quatre sergents et leurs gardiens

s'entassèrent, l'autre grande qui partit la première, escortée bien que vide. C'était la tactique de M. Delavau en pareille occurrence.

A dix heures du matin, Bories et ses trois amis arrivèrent à la Conciergerie où le directeur les accueillit par de bonnes paroles : il s'agissait seulement d'une formalité relative au pourvoi que Goubin, Pommier et Raoulx avaient formé contre l'arrêt de condamnation et dont ils s'étaient désistés. « C'est bien, dit Bories avec une certaine brusquerie. Mais nous ne sommes pas des enfants qui ont besoin d'être trompés; nous savons ce qui nous attend à la fin de la journée, et, comme vous voyez, nous n'en sommes pas plus émus. » Puis, docilement, ils se laissèrent enfermer dans des cachots que séparait une simple cloison. A midi, on leur apprit que l'exécution était fixée à quatre heures, et, quelques instants après, l'aumônier de la prison, l'abbé Montès qui, deux ans auparavant, avait assisté Louvel le régicide, se présenta; il ne fit que passer dans la cellule de Bories qui était protestant, mais auprès des trois autres condamnés, son insuccès fut aussi complet; reçu avec respect, il ne put se faire écouter.

Le silence régna; les condamnés dormaient. Vers deux heures, Raoulx se réveilla et appela Goubin son voisin.

— Tu me fais tort, répondit Goubin en bâillant. Je dormais de si bon cœur !

— Tu es bien pressé; dans deux heures nous dormirons tous ensemble, et pour longtemps. Parlons-nous du moins jusque-là.

Et ils échangèrent des propos.

Les quatre sergents avaient demandé qu'il leur fût permis de se couper mutuellement les cheveux; mais l'autorité redoutant des tentatives de suicide refusa, et l'exécuteur procéda lui-même « à la toilette ». — « Dans quel ordre monterons-nous à l'échafaud ? » demanda Bories. L'exécuteur désigna Raoulx comme devant passer le premier : « Il a toujours été heureux, reprit Bories en souriant, le bonheur le suivra jusqu'au bout ! »

Point d'angoisse apparente chez ces jeunes hommes. La toilette terminée, Raoulx se lève, redresse sa petite taille : « Il y a vraiment conscience à me couper la tête, observe-t-il. Une fois coupée, voyez ce qui restera ! »

Quatre heures sonnent. Les condamnés s'approchent de la porte de sortie ; mais aucun bruit dans la prison. Pourquoi ce retard ? L'exécution est-elle différée ? Le Roi a-t-il fait grâce ? Ou bien, les bons cousins se sont-ils décidés à agir ?

La porte s'ouvre, et le président de la Cour, M. de Monmerqué, paraît. Il vient, sur l'ordre du gouvernement, tenter un dernier effort pour obtenir des révélations et prend à part chacun des sergents : « Ne voulez-vous pas essayer de mériter la clémence royale ? N'êtes-vous point les instruments sacrifiés de puissants et riches personnages, qui vous ont conduits au bord de l'abîme et vous y laissent tomber sans même lever le doigt pour vous secourir ? — Nous n'avons rien à dire », répondent les quatre camarades. M. de Monmerqué insiste, il sait qu'il a gagné par son attitude aux débats la sympathie des condamnés, mais ceux-ci imperturbables répètent : « Nous n'avons rien à dire. »

Il est près de cinq heures. Depuis le Palais de Justice jusqu'à la place de Grève, dans la rue de la Barillerie, sur le Marché Neuf, les ponts, les quais, aux fenêtres, sur les toits mêmes, une foule immense, immobile, attend.

Au dernier moment, les ventes ont convoqué leurs affiliés place de l'Odéon et au Marché aux Fleurs pour « prendre conseil des événements ». Sont-ils là, dans la foule, derrière les soldats qui font la haie, les Bazard, les Buchez, les Joubert, les Flotard, les conspirateurs de la rue Copeau ? Sont-ils là, les seigneurs de la Haute Vente, les Barthe, les Mérilhou qui viennent d'échapper au péril grâce au dévouement des humbles ? Et ce seigneur des seigneurs, le héros des Deux Mondes, le Vieux de la Montagne, est-il là, La Fayette ? Vient-il voir marcher ces enfants à la mort ?

Seuls quelques carbonari convaincus furent exacts au rendez-vous ; ils restèrent effrayés de leur isolement... La garnison de Paris tout entière était sous les armes, des détachements de gendarmes parcouraient lentement les rues. Alors, chaque bon cousin, « comptant sur un autre et se défiant de son voisin », oublia les serments proférés dans l'ombre des réunions et demeura spectateur.

Voici les charrettes, voici les condamnés, nu-tête, assis deux à deux ; on les a revêtus d'habits bourgeois, ce ne sont même plus des soldats. Indifférents aux paroles des prêtres qui

les accompagnent, ils regardent autour d'eux, saluent... Des femmes, des enfants, des hommes même tombent à genoux, des vieillards se découvrent. L'air est pesant, la foule muette, un silence qui semble annoncer une catastrophe.

La place de Grève, des troupes en carré, un espace vide, l'échafaud. Leste, Raoulx est le premier à terre, embrasse ses amis. A les voir tous quatre si simples et cordiaux, les connaisseurs disent : « Ils mourront bien. » Déjà Raoulx a gravi les degrés de la plate-forme, et pendant que l'exécuteur l'attache, il s'écrie : « Vive la liberté ! » Goubin, puis Pommier montent à leur tour et font entendre le même cri. Quant à Bories, avant de suivre ses compagnons, il se tourne vers la foule, et grave, forçant sa voix : « Rappelez-vous que c'est le sang de vos fils qu'on fait couler aujourd'hui ! »

... Des tombereaux passent, contenant des cadavres ; la foule se disperse, la troupe rentre dans les casernes. Sur la place, les aides de l'exécuteur démontent l'échafaud, lavent les planches ensanglantées ; et un étranger qui se trouve là, l'Allemand Borne, ne peut s'empêcher de penser à la tache de sang qui rougit la main de lady Macbeth, « cette petite main que tous les parfums de l'Arabie ne pourraient purifier ».

Les connaisseurs avaient raison : les quatre sergents étaient morts dignement. Un si tranquille courage, une fierté si grande étonnaient les royalistes ; et l'un d'eux, ancien émigré, que le mouvement de la foule avait poussé jusqu'au pied de l'échafaud, racontait avec une admiration mêlée de crainte la quadruple exécution à laquelle il venait d'assister : « Ces malheureux jeunes gens semblaient mourir avec joie ; leur seul cri était : vive la liberté ! Ils le poussaient même lorsque leur tête placée sous le couteau était près de tomber. Cet amour de la liberté est donc un sentiment bien puissant, bien profond pour inspirer un aussi fanatique dévouement ! »

Jeunesse, énergie, foi dans la même cause, tout concourait à émouvoir le peuple ; et c'est par la pitié que les sergents de La Rochelle entrèrent tout droit dans une sorte de gloire. Le gouvernement ne pouvait se féliciter de sa rigueur : on en voulait au Roi de n'avoir point fait grâce, et plus encore d'avoir toléré que, le soir même de l'exécution, une fête fût donnée aux Tuileries pour célébrer l'anniversaire d'une fille de la duchesse

de Berry. C'était « un outrage à la pudeur publique » ; et, dans les milieux libéraux, on répétait ce distique :

Louis sait se donner deux fêtes en un jour,
On égorge à la Grève et l'on danse à la Cour.

Vainement le ministère faisait poursuivre les journaux tels que *le Constitutionnel*, *le Courrier*, *le Journal du Commerce*, qui avaient rendu compte de l'exécution avec « infidélité et mauvaise foi » ; un vent de fronde soufflait, et l'exécution du général Berton qui mourut aussi courageusement que les sergents, le 5 octobre, sur la place publique de Poitiers, surexcita encore l'opinion. Wölfeld, qui avait livré Berton, faillit être assassiné d'un coup de poignard à Saumur, et sentant sa situation impossible dans l'armée, demanda à entrer dans la gendarmerie ; le maréchal des logis Thiers, insulté à Carcassonne où il avait été envoyé après sa trahison du lieutenant-colonel Caron, fit la même demande. Les faux frères payaient.

En revanche, au cimetière Montparnasse, la foule se pressait autour d'une simple dalle de pierre ombragée par des peupliers et portant ces mots : « 21 septembre 1822. Cinq heures du soir » (1), et, à Villefranche d'Aveyron, les habitants s'entendaient pour cacher aux parents de Bories la fin de leur fils ; s'il n'écrivait plus, c'est qu'il était passé aux colonies.

LE *Drapeau blanc*, journal ultra-royaliste, écrivait alors à propos des quatre sergents : « Ils ont persisté à emporter jusque dans la tombe un secret qui rassure beaucoup de coupables consciences. »

C'était le mot juste. La Fayette, que l'on désignait ouvertement comme l'instigateur des complots, comme celui « qui délivrait les feuilles de route » aux conjurés, n'avait pu être atteint et faisait le brave à la tribune de la Chambre ; il somrait le gouvernement d'apporter des preuves, s'associait à une demande d'enquête, et cela avec autant plus d'aisance qu'il se savait invulnérable.

Pourtant sa situation et celle des seigneurs de la Vente suprême n'étaient point enviables : « Ils n'avouaient pas leurs œuvres et ne soutenaient pas leurs amis », tâchaient de sauver

(1) On éleva ensuite un monument, une colonne ronde sur un soubassement, avec le nom des quatre sergents et la date.

la face en accentuant la violence de leurs attaques contre le ministère, mais c'était « une pauvre compensation à leur faiblesse ». Et pourtant, de quels dévouements n'avaient-ils point disposé? Dans toute l'armée, le gouvernement ne trouve que quatre ou cinq délateurs; les membres des ventes particulières donnent de leur personne sans compter, avec une foi entière, absolue, et préfèrent mourir plutôt que de dénoncer leurs chefs.

Mais ceux-ci restent prudents. Bourgeois, ils ne veulent être « ni les premiers, ni les seconds à lever l'étendard de la révolte »; spectateurs bienveillants et immobiles, ils conseillent, aident au besoin de leurs deniers, mais n'agissent point, et si l'affaire tourne mal, ils abandonnent leurs troupes : Margue, le chirurgien qui coopéra à la tentative d'évasion de Bicêtre, est condamné à la prison; quand il en sort, il se plaint de l'ingratitude de ceux qui l'ont employé, et, sa situation étant perdue, il doit emprunter de l'argent pour rentrer dans son pays. Un autre, élève de l'École de Saumur, emprisonné, évadé, réfugié en Angleterre, dénonce les hommes pusillanimes qui ont poussé en avant les sergents de La Rochelle et « les ont laissés périr sans leur tendre la main ». Il faut, ajoute-t-il, que les chefs se montrent, car « un chef constamment caché derrière les bataillons est rarement victorieux ».

Si le carbonarisme finit par sombrer « dans l'impuissance et la lâcheté », c'est en effet à ses chefs qu'il le doit. Après la mort de Bories et de ses camarades, la période de dévouement est passée, « celle de l'intrigue commence ». Les seigneurs de la Haute Vente ne se préoccupent plus de rassemblements, de signes de reconnaissance, de cartes découpées; ils ne songent qu'à se reprocher leurs défaites. Les uns prônent La Fayette, d'autres s'appliquent à le perdre dans l'opinion, et au milieu des dissensions de sectes, de rivalités mesquines, la Charbonnerie se décompose.

Les conspirations cessent, — on n'en vit plus qu'un essai lors de la guerre d'Espagne en 1823, — et l'ordre triomphe. Le vent de fronde est tombé.

APRÈS les journées de juillet 1830 et la chute de la monarchie légitime, La Fayette, le victorieux La Fayette, proposa de graver les noms de Bories, Goubin, Pommier et Raoux parmi ceux des grands hommes objets de la reconnaissance publique;

et le 21 septembre, sur la place de Grève, se déroula avec les honneurs militaires une cérémonie expiatoire. L'avocat Mérilhou allait devenir ministre, et les politiciens paraient à l'endroit même où avaient succombé leurs victimes.

L'histoire des sergents de La Rochelle demeure chère au peuple qui la chante; mais avec le temps, au hasard des révolutions, elle a perdu son caractère et pris une allure de légende républicaine; elle s'est agrégée au « cycle des précurseurs », et Anaxagore Guilbert, poète de 48, déclame ingénument :

Français, pour honorer la gloire
Des quatre sergents rochelais,
Que chacun sache dans l'histoire
Qu'ils sont morts frappés par les rois...

Fidélité louable en somme. Bories et ses amis ont péri pour une cause sans trahir leur serment, et dans cette tragédie le beau rôle leur reste. Le vilain appartient sans conteste à La Fayette et aux « privilégiés de l'anarchie » qui, confortablement installés dans leur anonymat, envoyèrent ces malheureux à l'échafaud.

J. LUCAS-DUBRETON.

tud
son
son
livr
écr
me
me
tri
ins
de
le
mi
de
de

LA VOIX DES JEUNES

L'ESPRIT

DE LA

LITTÉRATURE MODERNE

IV ⁽¹⁾

L'INQUIÉTUDE MODERNE

Ce n'est pas un sujet bien neuf que cette actuelle « inquiétude du siècle » ; mais c'est un sujet dont tous les aspects ne sont pas près d'être épuisés. Les articles écrits sur ce thème se sont multipliés depuis quelque temps ; il est même paru un livre de trois cents pages, *Notre inquiétude*, par un jeune écrivain et critique contemporain, M. Daniel Rops : livre extrêmement documenté et dans lequel on peut trouver, intelligemment présentées, un grand nombre de citations très révélatrices des principales tendances du jour. Mais quoi de plus insaisissable et de plus indéfinissable que l'inquiétude ? Quoi de plus multiforme et variable également ? L'on s'est trompé le plus souvent en cherchant à la réduire à un « commun dénominateur », comme l'on dit en arithmétique. Un vieux précepte de la médecine déclare : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades ». Nous pourrions presque déclarer à notre tour,

(1) Voyez la *Revue* des 1^{er} et 15 août et du 15 septembre.

— avec quelques restrictions inévitables, cependant : « Il n'y a pas une inquiétude moderne, il n'y a que des inquiets. » Attribuer ce trouble général des esprits aux troubles de toute sorte qu'a connus notre époque, nous pouvons le faire sans excès d'audace. Mais dès que nous tentons d'être plus précis, il nous reste bien quelque chance de découvrir les causes principales de l'état d'âme de tel ou tel individu pris en particulier, mais nous nous écartons du problème d'ensemble qui malgré tout subsiste.

La plupart des jeunes écrivains qui ont proposé une tentative d'explication doivent, pour cela même, nous être suspects, parce qu'il est bien rare qu'ils fassent autre chose que de généraliser leur cas particulier. L'on entend dire par l'un : « Disproportion entre la grandeur de l'homme retrempé par la guerre et la petitesse de la vie civilisée ». L'autre affirme : « Absence de Dieu », ou bien « Excès d'une intelligence impitoyable et desséchante » ; un autre encore, volontairement plus terre à terre, ne veut voir en ces différents bouleversements que les répercussions des troubles économiques d'après-guerre sur le budget de chacun, ou encore une simple crise de la santé publique. Aucune cause de n'importe quelle catégorie n'est à négliger, et pourquoi même s'arrêter en si beau chemin ? Nous voyons qu'il est question en tout cas de beaucoup d'ardeur et de beaucoup d'élan : élan d'expansion de jeunesse, de vie, ardeur mystique, élans du cœur, des sens et du corps ; et toujours, de tous côtés, les barrières de la société, de l'intelligence, du scepticisme, de la faiblesse humaine ou de la pauvreté : des vagues furieuses contraintes à s'attaquer en vain à des digues indestructibles retombent en arrière et poursuivent leur violence en un bouillonnement de haine comprimée. Lorsque le conflit est intérieur et humain, la tempête confinée dans les âmes se manifeste par de l'angoisse, une perpétuelle insatisfaction, parfois une révolte contre les générations qui vous ont précédés et dont on subit la loi toujours un peu, — bon gré, mal gré.

Il s'ensuit que cette question de l'inquiétude est un des principaux terrains de conflit entre certains jeunes et certains de leurs aînés. L'on peut accuser quelques-uns parmi les premiers d'avoir trop volontiers fait montre de leurs angoisses et de leurs dégoûts. Mais chez les seconds il y a, quelquefois, un peu de

cette jalousie puérile des personnes qui ne veulent jamais admettre que d'autres aient été plus malades ou plus en danger qu'elles-mêmes. L'on croirait qu'aux yeux des hommes il y a une sorte de supériorité dans la souffrance, dans la diminution des forces, dans l'approche du néant. Ainsi beaucoup d'écrivains d'une génération antérieure à la nôtre se plaisent trop volontiers à croire que l'inquiétude de leurs cadets est une attitude, une pose et qui n'est pas sans les agacer quelque peu. De leur côté, il arrive aux plus jeunes de reprocher aux autres leur sérénité injustifiée, leurs certitudes trop faciles, leur acceptation trop simple d'une réalité superficielle. La littérature moderne s'est assigné des buts, difficiles à atteindre, ingrats surtout, puisque, faute de vouloir se contenter de résultats arbitraires, il faut prolonger la recherche, les hypothèses, et par conséquent l'incertitude, l'inquiétude.

Les livres des écrivains les plus récents donnent donc parfois une impression d'anarchie qu'on aime à leur reprocher; mais l'anarchie, — plusieurs l'ont déjà dit, — n'est rien d'autre qu'un nouvel ordre qui se cherche. Et la pensée a le devoir de faire éclater de temps en temps les murs de la prison où les hommes toujours timorés essaient de la retenir, s'efforçant d'arrêter ses progrès par des formules rigides, par des concepts étroits. M. Jean Paulhan raconte, paraît-il, que, chez les Hovas, les discussions commencées se prolongent jusqu'au moment où quelqu'un trouve un proverbe qui s'applique plus ou moins bien au cas discuté, mais qui par le seul fait de son allure sentencieuse clôt toutes les controverses. Sans aller jusqu'à Madagascar, qui n'a vu bien souvent des arguments absolument vides, mais puissants par leur forme, convaincre comme par miracle des personnes réfractaires à la plus élémentaire logique? Chez les enfants, la chose est courante, et, seuls, d'autres enfants arrivent à arrêter la série interminable des « Pourquoi » par une réponse définitive. Si à la question : « Pourquoi l'herbe est-elle verte ? » l'on tente de donner une explication conforme à la chimie botanique (description de la chlorophylle, etc...), l'enfant ne sera pas satisfait; mais qu'un autre, — petit garçon ou petite fille du même âge, — survienne et réponde par exemple : « parce que c'est les bêtes qui la mangent », ou tout autre argument aussi indirect, la grande personne reste interloquée, mais bien obligée parfois de cons-

tater que c'était bien la seule réponse satisfaisante et attendue.

Parce que cet exemple est tiré du monde enfantin, l'absurdité d'une pareille explication saute aux yeux sans peine; mais comme il n'est jamais possible à personne d'examiner sans cesse chacune des idées sur lesquelles nous vivons, il faut bien convenir qu'une grande partie de notre vie repose sur des théories aussi peu solides. Partout des formules arrêtent l'essor de la pensée. En art, l'homme invente des règles pour endiguer l'expression de sa sensibilité; règles plus ou moins formulées, mais toujours destinées à constituer quelque chose comme une croûte qui se durcit autour de l'esprit avide de s'épancher et d'aller de l'avant. Avec des mots tels que « l'esprit français », la « tradition », d'aucuns essaient de placer des frontières dans les intelligences, de faire naître des limites. Il faut être constamment en éveil pour ne pas se laisser duper par les jugements tout faits, les illusions verbales. Or, la jeune littérature livre bataille contre tout cela, redouble ses attaques contre tout ce qui cherche à mettre une fin à ses hardiesses. Il en résulte qu'elle ne peut se satisfaire de rien; et nous revenons ainsi par un détour à cette inquiétude qu'elle se doit d'exprimer, parce que l'inquiétude est presque toujours l'état affectif qui accompagne les combats de la pensée contre elle-même, les tentatives de marche en avant vers les régions encore inexplorées. La lutte des générations, la lutte surtout contre la tradition me semble inséparable du sentiment de l'angoisse, car il faut renoncer pour l'entreprendre à tout soutien, à la certitude même de la stabilité du sol sur lequel on marche.

Cet aspect de l'inquiétude d'aujourd'hui tendrait assez à la rapprocher de ce que l'on a appelé le « mal du siècle » à l'époque du romantisme. Que de fois cette comparaison a été faite! Certains critiques, qui ne considèrent sans doute pas que la jeunesse d'aujourd'hui ait traversé des événements suffisants pour agir d'une façon originale sur sa formation, se plaisent à ne voir dans les sentiments de notre époque qu'un relief attardé de l'art romantique. Un jeune écrivain dont le nom est lié à l'histoire de cette souffrance actuelle, M. Marcel Arland, n'a pas craint lui-même de donner à un article qu'il fit paraître en février 1924 dans la N. R. F. et qui eut alors quelque retentissement, le titre, — un peu trop analogique peut-être, — de *Sur un nouveau mal du siècle*. Et il écrivait ces lignes : « On

a parlé d'un nouveau mal du siècle, on a mis à la mode des mots et des sentiments nouveaux; le moindre lecteur des revues d'avant-garde s'est cru atteint de ferveur, puis d'inquiétude. Je regrette fort la vulgarisation de ces mots qui nous obligera à de fâcheux néologismes. Mais les notaires qui, il y a cent ans, se crurent Werther ou René, ne nous font douter de Goethe ni de Chateaubriand. Et quelle que soit notre répugnance pour ce trop emphatique « mal du siècle », nous l'admettrons pourtant, si nous en croyons notre angoisse. »

Devant la possibilité d'une confusion et l'évidence de quelques ressemblances, il convient donc d'insister d'abord sur tout ce qui sépare l'inquiétude actuelle de l'inquiétude des Werther et des René. Il semble que l'une des différences essentielles réside dans le lyrisme, caractère principal du romantisme et que notre époque ne connaît guère. Le héros romantique pleure, se lamente, exhale sa douleur qu'il berce de paroles dont l'harmonie est une volupté. Nous lisons dans la *Confession d'un enfant du siècle* de Musset : « Au milieu de tout cela, les larmes venaient à mon aide... » Non seulement les larmes, mais aussi les paroles : « Eh bien ! criai-je alors dans mon délire ; dites-moi de vous tous, bons et mauvais génies, esprits de vie et de mort assis à mon chevet, poètes et ruffians, conseillers du bien et du mal, dites-moi ce qu'il faut faire. » Ainsi s'exprime une crise de doute et de scepticisme. Comme tout cela est loin de nous ! Quelque chose s'est développé entre temps : la critique de soi. Le scepticisme s'est généralisé, l'ironie également et l'on préférera être ironique vis-à-vis de soi-même plutôt que de donner prise à l'ironie des autres. Au moment d'écrire, un Drieu la Rochelle est pris de scrupules et d'hésitations (voir l'essai intitulé *le jeune Européen*) : combien tout cela se rapproche de nous davantage !

A tous les doutes, à tous les scepticismes anciens qui faisaient déjà l'angoisse des romantiques, s'ajoute un doute nouveau, plus pénible peut-être, ou du moins qui nous rend les autres plus pénibles ; nous y avons déjà fait allusion à d'autres propos, mais il est indispensable d'y insister ici une fois de plus : l'on n'accorde plus sa foi à la littérature, au lyrisme, aux mots que Victor Hugo lui, au contraire, avait déifiés. C'était une échappée consolatrice dont le défaut désormais donne un tout autre aspect à l'inquiétude d'aujourd'hui, laquelle est beaucoup

plus voisine par là de la véritable détresse. La parole est le soutien normal du sentiment; chez combien d'hommes ou de femmes une simple attirance sensuelle s'est-elle transformée en sentiment, du jour où le mot « amour » est apparu dans leur cœur? C'est bien souvent la traduction simpliste de ce que nous éprouvons en langage verbal qui sert à simplifier notre existence psychique et à lui donner sa logique. L'on est en droit de se demander si le sentiment n'est pas toujours, ou presque, une conséquence du langage. On connaît le phénomène, vulgairement désigné par l'expression « se monter la tête »; les quelques petites peines qu'a pu vous faire un individu, les quelques petits travers qui en lui vous ont déplu, mais qui, jusque-là, restaient encore à l'état fragmentaire, s'agglomèrent sous l'effet d'une conversation ou même d'un dialogue intérieur et prennent tout d'un coup une intensité et une force qui changent nos dispositions à son égard et les rendent féroces. Ceux qui *se montent la tête*, s'y entraînent en parlant avec abondance. Sans le savoir, ces gens-là recherchent leur unité intérieure. C'est ainsi que se détermine la direction de leur activité, et rien ne peut mieux préserver ou guérir de l'inquiétude.

L'on peut dire que les romantiques se « montaient la tête » lyriquement. Ils pouvaient donc plus facilement que nos contemporains prendre conscience de leur unité, de leur direction spirituelle, qui se manifestaient alors en aspirations : aspirations insatisfaites, sans doute, mais tout de même logiques. Il y avait surtout chez eux un besoin d'infini, au lieu que la carence métaphysique de notre âge se traduit plutôt par un besoin d'absolu que par un besoin d'infini. La différence est sensible et une image suffira à la souligner : le romantique est semblable à l'homme qui se jette dans les flots de la mer, voudrait s'y confondre, se lamente de n'y pouvoir réussir assez parfaitement, se désespère de ne pouvoir lui-même être la mer et s'étendre sans limites. Le moderne serait au contraire l'homme qui, ballotté par les vagues, cherche la terre ferme, cherche des rochers qui, au lieu de céder à la pression de sa main, lui permettent enfin de s'accrocher solidement, de se tirer de la tempête.

Cet exemple nous ramène presque malgré nous au grand problème moderne de la Réalité : le romantique doute de la réalité métaphysique, se tourne vers elle et appelle à grands

cris la révélation mystique; le moderne, lui, doute de toutes les réalités : non pas qu'il doute de l'existence d'une réalité extérieure comme pouvaient le faire des disciples outrés de Berkeley; mais il ne sait où la trouver, il ne sait où elle commence. Ainsi le romantique était obligé de se dégager de la vie pour chanter ses poèmes, alors que l'écrivain moderne reste accroché à la vie. Il y a dans ses mouvements, par conséquent, plus d'incohérence, puisque son attitude est un composé d'éléments plus nombreux. Son trouble apparaît comme une succession de sensations, de velléités, de désirs, présentés presque sans lien, sous une forme hachée, comprimée, violente.

« Cercles vicieux, désirs en lambeaux », note M. Philippe Soupault dans *le Bar de l'Amour*. L'angoisse naît en grande partie de l'incapacité des sentiments à se maintenir dans l'âme des personnages. Il semble que ces derniers soient devenus eux-mêmes, par leur instantanéité, par leur intensité, et par leur mode d'évolution, semblables en tous points à des sensations; plutôt que sentiments, nous pourrions presque appeler ce qui les anime des « sensations morales ».

Abandonnant enfin la comparaison extérieure du mal romantique et de l'inquiétude moderne, il nous reste encore beaucoup à faire pour approfondir la nature de cette dernière. La comparaison, à cet égard, n'a d'ailleurs pas été inutile, car elle nous a permis de préciser par opposition certains caractères de l'esprit anxieux de notre époque. Adoptant aussi une autre méthode, nous nous sommes servi de notre publication des *Cahiers du Mois* comme moyen d'investigation pour pénétrer plus avant dans l'âme des jeunes gens de notre génération. Et c'est une sorte « d'examen de conscience » que nous avons demandé à un certain nombre d'entre eux et que nous avons publié en un cahier auquel nous laissâmes précisément ce titre. Nous avons bien pris garde de ne pas nous adresser exclusivement à la série de jeunes écrivains qui constituaient le noyau habituel du groupe formé par notre revue. Évidemment, sans toujours se destiner à la littérature, la plupart des jeunes gens consultés avaient une certaine pratique de la réflexion et de l'intelligence, ainsi que l'habitude d'exprimer leur pensée. Cela restreint peut-être la portée de l'enquête entreprise, mais c'était pourtant une condition *sine qua non* pour obtenir des réponses qui valussent la peine d'être publiées.

A travers ce *Cahier*, nous pouvons donc tenter de suivre la marche de l'esprit de la génération, sorte d'être théorique, mais réel cependant, et auquel nous nous sentons profondément liés. Catholiques, libres penseurs, rationalistes, anarchistes, se sont exprimés dans ces pages dont nous croyons voir pourtant se dégager une ligne générale.

Partout la même inquiétude sourde, admise et reconnue par quelques-uns, repoussée et refusée par d'autres qui, malgré eux, la manifestent encore plus ou moins. M. Louis Martin-Chauffier, que la foi cependant abrite de la plus grande angoisse, dit : « J'ai atteint le premier palier. Non point le calme, ni le bonheur, ni la vertu. » Et plus loin : « La réalité vécue est trop pesante pour moi, autant par sa masse que par son mystère impénétrable ; mais j'ai le goût le plus vif, la curiosité la plus attentive de la réalité possible. » Le refuge de la religion ne le garantit pas absolument du trouble. La tempête souffle au dehors, à présent, mais n'a pas encore cessé de l'émouvoir, bien que sa certitude ne paraisse plus susceptible d'être ébranlée.

Chez presque tous les collaborateurs de ce volume, se révèle au premier plan une conscience très aiguë de leur évolution et de la rapidité de cette évolution. « Je ne voudrais jamais qu'une phrase de moi puisse être considérée comme un témoignage définitif », dit l'un. « J'ai peur de projeter une image fausse », écrit un autre. « Impulsif, je vis en journées distinctes et closes. Mes tendances fixes, mes goûts profonds et immuables, je ne les vois qu'avec mes yeux d'aujourd'hui : demain je ne dirai pas les mêmes choses. Et saurais-je me confier ? » D'autres encore retracent leur passé : « Il y a un an, il y a deux ans, j'aurais répondu différemment », affirment-ils. Bien peu se croient arrivés au terme d'une route. Tout ce qui arrête ou risque d'arrêter l'essor de la pensée inspire la méfiance. « Je n'aime pas les formules qui limitent la pensée. Celle-ci déjà ne me satisfait plus, puisqu'elle néglige la publication de l'œuvre qui est absolument indispensable », confesse M. Philippe P. Datz. Ainsi la contradiction naît d'elle-même sous la plume ; plus on cherche à y voir clair et à embrasser un maximum d'horizon, plus on s'aperçoit que toute idée contient toujours en l'un quelconque de ses recoins une petite imperfection qui nécessite le retour à l'idée contraire, également imparfaite.

Le scrupule de la sincérité est un supplice angoissant : tous ceux qui ont vu *le Cirque*, de Charlie Chaplin, se souviennent de la scène où Charlie Chaplin, égaré dans une galerie de glaces, est rejoint par le policeman qui le poursuit. Tous les deux s'aperçoivent l'un en face de l'autre, mais ils s'aperçoivent reproduits à un nombre presque infini d'exemplaires. En fuyant une image de l'agent de police, Charlie se heurte à une autre, à mille autres parmi lesquelles se trouve peut-être la vraie, la seule redoutable. Le policeman se précipite avec la même ardeur contre des panneaux où il se heurte en vain, et c'est par hasard qu'il finit par attraper la manche de sa victime. Notre perpétuelle recherche de nous-mêmes ne manque pas de s'égarer dans des labyrinthes d'illusions, semblables à ceux que le film de Chaplin nous a présentés. « Ma pensée flotte », dit encore M. Philippe P. Datz. « Inutile de préciser ni d'expliquer, ni de développer, puisqu'il ne s'agit ici que de tentances. » La grande soif de sincérité et de vérité est affolée par ces phénomènes de « mirages », si fréquents dans les déserts.

Dans ce désir même de vaincre toute illusion se trouve donc l'une des premières causes de l'inquiétude humaine actuelle. Désir aussi d'éprouver nos possibilités et nos limites, ainsi que l'indiquait un jeune critique, M. André Desson : « Nous n'avouons jamais que nos erreurs ou que nos manques. Si nous éprouvons quelques impressions, c'est pour y chercher bientôt plus que nous ne paraissions y trouver d'abord. Nous laissons-nous aller à quelque action, il semble que ce ne soit pas pour répondre à quelque vœu que nous aurions forgé et dont nous connaîtrions la valeur. Bien plutôt, de cette action nous espérons qu'il sortira un vœu. » Et plus loin il ajoute : « Ainsi nous absorbons-nous dans l'examen d'états, de problèmes qui ne sont que la forme, la manifestation d'autre chose. Nulle valeur absolue en eux : chacun, pourtant, lorsqu'il nous domine, est considéré comme tel. D'où la multiplicité des points de vue et l'incapacité de parvenir à rien de positif. »

Il arrive, en effet, ceci : c'est qu'au milieu de la grande instabilité des choses contemporaines, l'homme cherche en soi-même le premier et fondamental élément de reconstruction de son univers. En France, depuis Descartes, — et peut-être les théories de celui-ci n'étaient-elles que les manifestations d'un instinct de la race, — tout essai d'édification de système part du

« moi » : seul le contenu du mot « moi » a pu varier, la notion s'approfondir et se compliquer. Comme une araignée tisse sa toile en partant du centre, c'est de la réalité la plus directement saisissable, c'est-à-dire du moi qui pense, que s'est élevée la réflexion de tous ceux qui éprouvaient le besoin de préciser leurs rapports avec la vie. Spinoza, si fort inspiré qu'il soit de Descartes, procède de tout autre manière : et il ne faut pas oublier précisément qu'il était hollandais et appartenait par suite à une tradition de pensée différente. En effet le premier volume de l'*Éthique* traite « de Dieu » et c'est par déduction qu'il en arrive ensuite à traiter, d'abord « de la nature et de l'origine de l'âme », problème métaphysique encore, et, en second lieu, « de la nature et de l'origine des affections » (*affection* étant pris ici, bien entendu, dans son ancien sens et désignant ce qui affecte l'homme, aussi bien les sentiments que les passions). C'était donc le problème psychologique qui arrivait en dernier, précédant seulement les problèmes moraux. Cette marche est bien différente de celle à laquelle le plus souvent nous assistons chez nous : dans les « Examens de conscience » des *Cahiers du Mois*, nous lisons, par exemple : « La seule chose qui ait de l'importance pour moi, c'est moi-même. » M. Alfred Colling écrit : « Je ramène tout à moi », et aussi : « J'ai conscience de mon incommunicabilité », ce qui explique et justifie la phrase précédente. Un autre écrit : « Mais moi, qui suis-je ? Par ces trois mots commence le drame de toute vie. »

Rappelons-nous ce que nous avons dit à propos de la crise actuelle de la conception de personnalité. Le « qui suis-je ? » est en effet beaucoup plus énigmatique et insoluble que jamais. M. René Crevel l'a bien senti, qui s'attaque à la forteresse où se réfugient ceux qui veulent vivre tranquilles à l'aide du « Je pense, donc je suis » cartésien. « Cette forteresse, dit-il, c'est une notion étriquée de la personnalité humaine », et il ajoute : « Des faits indéniables sont encore méprisés ; beaucoup se refusent à reconnaître l'inconscient devenu évidence, etc.... » Cette forteresse a déjà commencé à s'effondrer ; nous n'en avons parlé jusqu'alors que d'une façon objective, comme d'un simple problème de psychologie moderne ; mais il faut à présent considérer les répercussions de ce problème sur toute la sensibilité d'aujourd'hui. Que l'on imagine un lutteur qui prend son point d'appui contre un mur et se croit ainsi ferme en des positions

qu'il croit inexpugnables; et soudain le mur s'effondre, le lutteur culbute en arrière. C'est l'image de celui qui, en dernier ressort, s'accroche à l'idée de sa personnalité et qui, tout d'un coup, ne sait plus au juste ce que veulent dire ces mots.

Sous un « moi » conscient, nous sommes donc supposés avoir un « moi » inconscient, et peut-être même plusieurs superposés. Comment, en ce cas, connaître notre véritable destinée, notre véritable ligne de conduite, puisqu'il y a en nous-mêmes des contradicteurs cachés que nous devinons mais qui nous échappent sans cesse. Pour considérer toutes les parties de cet être trop vaste que nous avons découvert en nous et qui est nous, il faudrait embrasser tout l'univers. Et il est exact qu'à l'heure actuelle le désir n'a plus de limites. L'homme, et surtout le jeune homme, ne peut se résigner à limiter son intelligence, ni son activité, ni sa liberté. Et cet appétit immense le paralyse. L'âne de Buridan, placé en face de deux tas d'avoine égaux, se laisse mourir de faim parce qu'il ne peut se résigner à choisir. M. André Gide nous a appris l'infini des possibilités humaines, mais il a bien vu lui-même que l'action restreignait ces trop séduisantes possibilités par la réalisation exclusive d'un trop petit nombre d'entre elles. Comment, dès lors, se résigner à l'action?

La question est grave, car une trop grande richesse intellectuelle risque ainsi de démontrer sa propre inanité en n'aboutissant à rien. « Faillite de l'intelligence », disent quelques-uns, et nous comprenons mieux alors cette vague d'irrationalisme qui nous submerge; le cercle commence à se refermer. Nous comprenons que la haine se tourne contre une intelligence accusée du mal dont nous souffrons; et pourtant de cette intelligence nous ne pouvons pas nous dégager, alors même que nous savons qu'elle nous ronge. C'est l'histoire de tous les intoxiqués; et nos contemporains sont des « intelligencomanes ». M. Daniel Rops dénonce ce qu'il appelle l'Hamletisme de notre époque parce que, — de même qu'au prince d'Elseneur, — c'est le sens du but, selon lui, qui nous fait défaut. Et l'angoisse peut bien nous saisir à la gorge, nous que le désir d'une trop grande lumière a presque aveuglés; l'homme ébloui ne sait plus où il va et prend peur.

L'inquiétude apparaît comme l'aboutissement normal des divers courants qui nous entraînent; elle résulte de la combi-

raison de certaines tendances traditionnelles de notre pensée avec les circonstances qui nous entourent, avec, aussi, un certain instinct de révolte. Mais, par une nouvelle contradiction, nous nous apercevons que cette inquiétude n'est pas si vaine; elle est le ferment qui entretient l'activité des esprits; c'est elle qui tient en éveil notre curiosité, qui encourage nos recherches. Les romantiques aimaient leur « mal du siècle » sans l'avouer; aujourd'hui l'on se refuse à appeler cette inquiétude un « mal ». Elle ne peut pas être un but par elle-même : elle n'a de raison d'être que si l'on cherche à en sortir, sans doute, et il serait stupide de s'y complaire. Mais la quiétude prématurée, fondée sur l'indifférence ou le malentendu, n'est-elle pas dix fois plus haïssable? Et quel intérêt pouvons-nous prendre à des âmes qui ignorent toute angoisse? Ce sont des âmes mortes, car la vie est toute inquiétude. Et de son côté l'inquiétude nous fait percevoir tous les battements du cœur de la vie. Combien en sont avides, tous ceux auxquels une période troublée a montré la mort de si près! Au milieu d'un grand dégoût apparent, je crois que jamais l'amour de la vie n'a été aussi profondément ancré dans les individus, même parmi les plus pessimistes. Oui, sans doute, l'on reproche à l'existence de nous cacher le but vers lequel elle tend; mais si l'on plaçait un but au-dessus d'elle, c'est elle à son tour qui perdrait de son importance.

L'homme accepte plus volontiers de mourir dans un combat que dans son lit, parce que dans un combat toutes ses forces sont tendues vers un objectif qui lui paraît l'essentiel de tout désir, et cet objectif peut être atteint, même en dehors de lui, même après la disparition de son être individuel. Avoir appris la valeur de la vie en elle-même, n'est-ce pas ce qui nous empêche le plus de diriger la nôtre? Aujourd'hui l'on imite bien peu les Werther, alors même que l'on proclame que tout est désespéré. Aujourd'hui nous entrons dans une ère de la civilisation où l'on attache un plus grand prix que jamais à l'existence humaine individuelle. La fréquence plus ou moins grande des assassinats ne saurait passer pour une objection, car ceux-ci résultent d'une hypertrophie de la vitalité égoïste du meurtrier; mais ensuite la société érigée en tribunal hésite à punir, et la peine capitale est discutée, rejetée par beaucoup. Autant de symptômes. Pour celui dont l'esprit se place au

centre de son univers, la mort est l'équivalent de la fin du monde : l'idée de la mort est de nos jours l'un des plus riches aliments de l'angoisse ; elle cause même un certain étonnement : « Je ne crois pas que je mourrai, je le sais, mais je ne puis le croire », disait, en février 1926, un jeune poète belge, plein d'espoir, Odilon Jean Perier, que la mort, hélas ! a emporté en février 1928, âgé de vingt-six ans. Les hommes ne se sont pas de tous temps préoccupés au même point qu'à présent du terme de leur existence terrestre.

Mais la pensée est soumise à plusieurs rythmes contradictoires. Ceux mêmes qui faisaient à l'instant l'éloge de l'inquiétude, se débattent contre elle et cherchent à s'en délivrer. L'inquiétude ne peut pas être un refuge, une attitude prise une fois pour toutes, sans quoi, elle ne serait qu'un mensonge de plus. L'homme sait qu'il doit réapprendre à agir ; la vie continue. Et les essais pour retrouver l'équilibre, pour retrouver des raisons d'être, et des systèmes éthiques plus puissants se multiplient, prennent forme. C'est là ce que désormais nous devons montrer, non par une impossible anticipation de l'avenir, mais par la description des efforts déjà faits et des résultats déjà obtenus dans cette voie.

RECHERCHES ET DIRECTIVES

De tout ce que nous avons indiqué jusqu'à présent, nous pouvons d'abord conclure que notre époque est surtout marquée par l'esprit de recherche qui l'anime. Les choses, les gens, les conditions de vie et les idées changent avec une rapidité dont on n'avait jamais eu d'exemple, et cela précisément parce que cet esprit de recherche ne se laisse arrêter par aucun semblant de solution. Or, la vérité est un idéal dont on peut approcher indéfiniment, mais qu'il est bien difficile de prétendre jamais posséder. En géométrie, pour calculer le périmètre d'une circonférence, l'on doit calculer le périmètre d'un polygone régulier construit à l'intérieur de la circonférence et dont on multiplie indéfiniment le nombre des côtés, en admettant qu'à l'infini le périmètre du polygone arrive à coïncider avec le périmètre de la circonférence. Tous ceux qui, dans tous les ordres de la pensée, cherchent aussi à atteindre une vérité, ou plutôt un aspect de la réalité, ne font rien d'autre que de mul-

tiplier sans fin les côtés d'un polygone idéal ; et cette tâche ne peut avoir de terme que dans l'arbitraire. Nous disions, au dernier chapitre, que l'inquiétude n'avait de raison d'être que si, au lieu de s'y complaire, l'on cherchait sans cesse à s'en délivrer. A présent, j'ajoute que ce n'est pas si facile : de tous temps l'on a cherché ce qu'en philosophie on appelle des « critères de la vérité », c'est-à-dire des sortes de pierres de touche qui garantissent la pureté d'une démonstration, des sortes de *preuve par neuf* pour chacun des systèmes que l'on édifie. Il est probable que seul le prestige de la philosophie ou des philosophes a jusqu'à présent empêché de classer les chercheurs de « critères de la vérité » parmi les doux illuminés, peut-être géniaux, qui espèrent trouver la pierre philosophale ou le mouvement perpétuel. Mais faute de pouvoir s'appuyer sur une certitude véritable, comment l'homme va-t-il trouver le repos et l'équilibre qui lui sont nécessaires pour vivre ? Il y a plusieurs façons d'aborder le problème, plusieurs façons aussi de le résoudre.

L'on peut, en effet, considérer d'abord soit l'individu, soit ce qui est en dehors de l'individu et peut servir de but à ses aspirations ou de base à son activité. C'est pourquoi certains s'appliquent à découvrir un remède psychologique, certains un remède métaphysique, selon que l'inquiétude actuelle est considérée comme une maladie de la sensibilité ou comme une crise intellectuelle. Les uns apaiseront leur âme en la délivrant d'espoirs qu'ils jugent injustifiés, les autres, pour l'apaiser, chercheront au contraire à justifier leurs tendances et leurs espoirs. Et ces deux voies qui nous sont ouvertes ont elles-mêmes plusieurs ramifications. Soigner l'individu, en effet : mais quand il s'agit de soins physiques, chacun sait que les traitements possibles sont presque aussi nombreux que les médecins consultés : celui des allopathes, celui des homéopathes, celui des médecins herboristes, qui traitent tout par les simples, etc..., etc...

Ici également les méthodes sont nombreuses : quelques-uns, sans s'attaquer à la cause, se contentent de soigner l'effet, pareils aux infirmiers qui administrent des calmants, des anesthésiques et appliquent sur les points douloureux des baumes qui ne ferment pas les plaies, mais les font oublier. Nous prendrons pour exemple le plus typique le traitement du docteur Paul Valéry : un bon cachet d'aspirine et n'y pensez plus. Il suffit de détourner son attention de sa propre sensibilité pour ne plus

jouir que des pures satisfactions cérébrales. Bien que sa poésie nous donne parfois l'illusion d'une émotion, tout en M. Paul Valéry n'est que jeu de l'esprit : jeu admirable de finesse et de précision, mais qui ne prétend à rien d'autre qu'à être un jeu. Et après tout, n'est-ce pas une attitude suprêmement philosophique que de tout considérer de ce perpétuel point de vue de sérénité agnostique ? Il est arrivé à M. Paul Valéry d'exposer les hypothèses les plus funestes sur l'avenir de notre civilisation, sans se départir de son sourire, et sans autre conclusion que : « En tout cas il est intéressant de mener l'expérience jusqu'au bout. » Ce n'est pas le point de vue d'une intelligence pragmatiste (ou disons simplement : pratique). M. Paul Valéry aime certainement la belle ligne qui mène à une catastrophe, beaucoup mieux que ces hésitations inesthétiques dont les conséquences risqueraient davantage d'être heureuses. Cela fait songer à la réponse de ce métaphysicien à un homme qui lui objectait : « Mais vos théories sont inacceptables : je ne peux en supporter la pensée ; il y a de quoi être trop malheureux, cela mène droit au suicide. » Et l'autre de répliquer : « Mais, cher monsieur, que vous soyez malheureux ou que vous ne le soyez pas, que vous existiez ou que vous n'existiez pas, cela n'a aucune espèce d'importance ! » Et sur le plan où il se plaçait, il n'avait évidemment pas tort.

M. Paul Valéry se tient sur ce même plan. Dans une discussion il manie des théories, les retourne, jongle avec elles d'une manière éblouissante, mais qui témoigne de son indifférence totale pour le fond des idées qu'il exprime. En somme, l'on trouve chez lui une répulsion évidente à l'égard de la sensibilité, répulsion qu'il ne cherche pas à cacher. « Et même, écrit-il dans la préface de *M. Teste*, je ne pouvais songer qu'avec dégoût à toutes les idées et à tous les sentiments qui ne sont engendrés ou remués dans l'homme que par ses maux et par ses craintes, ses espoirs, ses terreurs ; et non librement par ses pures observations sur les choses et sur soi-même. » Notons en passant à quel point cette façon d'envisager l'univers est différente de celle de M. André Gide qui, lui, ne s'intéresse aux idées qu'en tant qu'elles dépendent justement des maux et des craintes, des espoirs et des terreurs, en un mot, de la personnalité affective de l'homme. M. Teste, personnage de M. Paul Valéry, est une sorte de Paul Valéry arrivé à la perfection.

Voici ce que M. Teste auteur écrit de M. Teste personnage : « Il n'avait pas d'opinions. Qu'avait-il fait de sa personnalité? Jamais il ne riait, jamais un air de malheur sur son visage. Il haïssait la mélancolie. Il parlait et l'on se sentait dans son idée confondu avec les choses, on se sentait reculé, mêlé aux maisons, aux grandeurs de l'espace, aux coloris remués de la rue, aux coins. Et les paroles les plus adroitement touchantes... pouvaient venir à lui... il savait admirablement qu'elles auraient ému *tout autre*. »

Prenez un des plus beaux poèmes de *Charmes*, le *Cimetière marin* : les strophes finales expriment en rythmes harmonieux le désir de n'avoir pas de désirs, le désir de n'avoir pas de sentiments. Et une discipline rigoureuse de la pensée aboutit en somme assez aisément à la réalisation de cet idéal. M. Paul Valéry est un tour de force du monde moderne ; il représente pour nous la satisfaction de l'incomplet. C'est le docteur souhaitable par excellence pour tous ceux qui se savent incurables.

M. André Gide, lui, plus que tout autre, a contribué à alimenter nos inquiétudes : il nous apportait en même temps d'embryonnaires solutions. Solutions esthétiques, comme celles de M. Paul Valéry, mais qui partent du principe le plus diamétralement opposé. Continuons nos comparaisons médicales : M. André Gide est un médecin homéopathe, car c'est avec la sensibilité qu'il soigne la sensibilité. Tout son effort tend à la conciliation des contradictoires, à l'adoption simultanée de toutes les tendances, de tous les sentiments et les idées. Il y parvient par la création de l'œuvre d'art, par son œuvre, par ses œuvres qui, ainsi que l'a fort bien vu M. Bernard Faÿ dans son *Panorama de la Littérature française contemporaine*, sont des « dialogues entre Gide et les offres de la vie ». Son inquiétude se résout dans la ferveur, qui est une espèce d'enthousiasme concentré, ému, au son plein. M. André Gide est plus jeune que nous tous : son aspiration est infinie. Souvenons-nous de cette savoureuse « ronde de la Grenade » que nous trouvons dans les *Nourritures terrestres*.

« Où sont Nathanaël dans nos voyages,

« De nouveaux fruits pour nous donner d'autres désirs ? »

Comme nous voilà loin de M. Paul Valéry !

Concilier tous les désirs, soit : dans la mesure du possible. Toutes les formes de pensées et toutes les opinions ? Déjà la

difficulté s'accroît. La contradiction est, malgré tout, un écueil contre lequel notre raison se heurte anxieusement. Un jeune et remarquable écrivain représente aujourd'hui cette immense avidité moderne qui n'accepte de renoncer à rien. Je veux parler de M. Henry de Montherlant. Souvent il nous surprend et nous agace par son orgueil et son mépris de tout et de tous, de la vie comme des êtres, comme de soi-même. Il est tout entier et magnifiquement force et violence : et cependant le fond de sa nature est le désabusement. Les voyages, au lieu d'entretenir en lui cette soif infinie, chantée par André Gide, n'ont fait que lui démontrer la vanité de l'espoir lui-même. A la base de sa pensée nous découvrons l'ennui, la déception de celui qui a voulu tout connaître et que rien n'a contenté.

Jadis il avait exalté le sport, la religion, les qualités morales qui dérivent de l'un et de l'autre. Mais comment fixer sincèrement son amour, sa croyance, son esprit avec de telles dispositions profondes ? Il n'est pas dupe, il ne peut pas et ne veut pas être dupe de quoi que ce soit ; dès lors son attitude se compose du choc inattendu de son scepticisme et de sa naturelle violence : il ne peut pas rester dans l'inertie mélancolique que commanderaient ses convictions, ou plus exactement son absence de convictions. Il y a là une affaire de tempérament et c'est tout. Aussi est-ce sans illusion aucune qu'il cherche et trouve une solution, sa solution personnelle, la mieux adaptée à son être. Il ne s'interdit rien, il n'accepte de limites que provisoires : tout juste celles qui sont nécessaires pour lui permettre d'agir. L'attitude de M. André Gide, en effet, interdisait l'action, cette dernière étant considérée, nous l'avons vu, comme une limite imposée aux possibilités sans nombre de la vie. M. de Montherlant, lui, ne peut se contenter de cette avidité qui se satisfait d'elle-même, de cette ferveur qui n'aboutit à aucune réalisation. Il lui faut plus encore ; il demande bien plus à l'existence, car il lui demande non pas des désirs, mais des plaisirs. Considérable différence ! D'où cette dureté qu'on lui a reprochée parfois : il a trop le besoin du concret pour n'être pas dur, et il rejette tous les amusements de l'intelligence qui n'aboutissent qu'à l'œuvre écrite... Il a besoin de prendre des buts, mais des buts auxquels il ne croit pas et qui n'ont de valeur que par rapport à lui, à la richesse de sa personnalité qui seule compte. Il a compris qu'il fallait regarder au delà de

sa vie individuelle, objet de toutes les déceptions : et il prend pour modèle ce philosophe Pérégrinos dont il écrit : « Par là il se rapproche davantage encore de nous, qui ne pouvant avoir de foi, ni cependant se passer de grandeur, rêvons à ce que pourrait être de mourir volontairement pour une cause à laquelle nous ne croirions pas. » Cette attitude est très forte et possède une grande noblesse, puisqu'elle aboutit par égoïsme au sacrifice du « moi ».

M. de Montherlant a sans doute entendu la leçon de Barrès qu'il appelle lui-même « ce fameux individualiste qui sent la nécessité de s'accrocher à quelque chose qui le dépasse et qui demeure ». Mais il a poussé plus loin et plus nettement sa pensée, combiné plus catégoriquement son besoin d'agir et son scepticisme. Cependant il est placé dans l'obligation de choisir la cause devant laquelle il acceptera de s'effacer : cet homme qui, de son propre aveu, ne rejette aucune attitude morale, qui est persuadé que « tout est vrai », comment va-t-il se restreindre jusqu'à devenir un homme d'action ? Comment embrassera-t-il le monde ? Il nous le dit avec une franchise qui a déconcerté bien des gens : « Si la synthèse, écrit-il, est décidément trop difficile, épuisons la vie par l'alternance. » Et il précise ailleurs : « Je me renierai pour me retrouver, je me détruirai pour m'atteindre, je mordrai à la vague et je rejetterai comme des femmes toutes les croyances tour à tour. Énorme amour ? Bien sûr. Ou, selon votre goût, énorme indifférence. L'univers n'ayant aucun sens, il est parfait qu'on lui donne tantôt l'un, tantôt l'autre. C'est bien ainsi qu'il faut le traiter. » Et s'adressant à M. Romain Rolland au moment même où il se sent le plus proche de celui-ci, il ne lui dissimule pas qu'« il ne faut pas beaucoup d'imagination pour concevoir des circonstances où, obéissant au rythme que nous venons d'évoquer, je serais dans mon rôle en vous faisant fusiller. De nombreuses raisons me justifieraient de le faire. » Il y a donc à la base de la pensée de M. de Montherlant un sentiment interne du devoir ; mais, comme ce devoir ne s'appuie pas sur une conviction extérieure véritable, c'est donc d'abord et avant tout un devoir vis-à-vis de soi-même.

Il y a en effet parfois une force morale qui survit même à la perte de toutes les croyances. Le « Salavin » de Georges Duhamel aspire ainsi à la sainteté sans la foi. Cette force morale n'a

pas besoin de certitude : elle est purement intérieure, mais suffit à soutenir l'individu, à le préserver du désespoir, à le guider. C'est une sorte de carcasse spirituelle autour de laquelle est construit l'être et dont on éprouve la solidité dans les périodes de trouble et d'angoisse, lorsque déjà l'on ne compte plus sur rien. C'est ainsi que l'impression du devoir reste nécessaire à M. de Montherlant. D'une tout autre façon et sous une tout autre forme, M. Jean Schlumberger possède une armature analogue, mais plus stable parce qu'accordée à un esprit plus pondéré, d'une ardeur plus contenue, plus sévère, plus dirigée. Dans ses *Dialogues avec le corps endormi* apparaît une sorte de morale naturelle de l'esprit et du corps, et il termine par ces paroles d'apaisante sérénité : « Tes sûretés, mon corps, prends-les où tu sais que tu peux les avoir : dans cette étoile de ton sang où la race continue et dans l'honnête ouvrage de tes mains. Pour moi, j'ai la paix de l'eau qui glisse à la mer. »

Par conséquent, il y a des disciplines dont l'effet par lui-même ne peut manquer d'être profitable. Tous les partisans d'un moderne humanisme veulent que l'homme trouve en soi son salut. Et si l'action est nécessaire, il faut s'y plier, non pour le but toujours assez vain qu'elle poursuit, mais pour sa valeur propre, sa valeur de « discipline ». M. Ramon Fernandez, qui précisément nous exhorte à un « humanisme de l'action », proclame : « Si l'intelligence veut se sauver, qu'elle se réfugie dans l'action : l'individu et la société s'en trouveront également bien. »

Si l'inquiétude qu'il s'agit de surmonter est considérée comme une maladie morale sans rapport avec le but que l'on assigne à son existence, et si cette maladie est considérée comme un aspect affectif de cette dissociation de la personnalité que nous avons étudiée plus haut, toutes les tentatives de réorganisation du « moi » que nous avons examinées à ce propos sont autant de remèdes au mal. Il est donc inutile de répéter ce que nous avons déjà dit, mais il est nécessaire de préciser que nous avons décrit alors ces tentatives comme des solutions proposées à un problème psychologique. A présent le point de vue n'est plus le même et nous ne pouvons pas nous en tenir simplement aux mêmes remarques, car le problème à résoudre devient plutôt d'ordre mental que psychologique. Si la personnalité spirituelle se sert de l'unité du corps qui la con-

tient pour reconstituer son unité propre, c'est avec l'espoir qu'en bornant ainsi son horizon à sa vie physique elle retrouvera la paix que nous supposons régner dans l'âme de ces sympathiques ruminants qui regardent passer les trains avec de si bons yeux : la paix de celui qui se contente de vivre sans philosopher, ou du moins sans philosopher sur soi-même.

On se rappelle que dans *Brûlures de la prière*, M. Jean Prévost en arrivait à conseiller l'abêtissement par un exercice monotone du corps. Mais ce qu'il faut surtout remarquer chez lui, c'est ce besoin et ce goût du positif : besoin d'une sensibilité qui, plus que celle de tous les autres écrivains de notre génération, se refuse à l'inquiétude. Mais il y a plusieurs façons de retrouver ce sens du positif, nécessaire à l'existence, et dont nous avons considéré le déclin à travers presque toute la littérature d'aujourd'hui. M. Jean Prévost a choisi la plus directe, la plus brutale : il ne se préoccupe pas d'un but extérieur à sa personnalité, il se contente de s'affirmer dans la vie, comme une réalité matérielle, comme un objet. En somme, il continue, suivant la tradition, à partir du « moi » pour édifier son système; mais ce « moi » il le simplifie, l'unifie. Imaginez un homme qui se trouve dans une voiture : il peut passer son temps à faire l'inventaire des coussins et des tapis de la voiture, en analyser le contenu. Mais il peut aussi chercher à prendre conscience de la forme extérieure du véhicule et négliger son contenu dans la mesure où celui-ci ne le renseigne pas sur l'aspect du contenant. Cette dernière attitude ressemble à celle de l'auteur de *Plaisir des sports*. Il prend bien pour centre du monde le « moi », mais, comme l'on dit en langage de philosophie, il s'agit du « moi-objet » plutôt que du « moi-sujet ». Et l'on ne peut tarder à s'apercevoir que le moi, ainsi considéré, n'est pas un phénomène unique : l'introspection seule peut donner cette illusion dans sa vaniteuse naïveté : « Imaginons un aveugle qui pourrait entendre tout le monde et pourrait, par impossible exception, voir une seule personne; cette personne ne serait pas pour lui plus essentiellement différente de toutes les autres qu'un fervent de l'introspection ne se voit différent de tous. » Cette comparaison contient sans doute une part de vérité. La conclusion morale à laquelle aboutit nécessairement l'écrivain est donc la suivante : « La modestie, aussi éloignée de l'humilité que de l'outrecuidance, consisterait à oublier l'introspection

dans les rapports sociaux, à se mettre à sa place comme on verrait les autres, à prévoir les pensées d'autrui non plus selon les siennes propres, mais d'après l'empirisme de finesse. »

M. Jean Prévost nous offre une transition naturelle pour passer de la première partie de notre exposé à la seconde. Nous avons dit qu'on pouvait tenter de réduire l'inquiétude soit en cherchant à guérir la sensibilité qui en est atteinte, soit en cherchant à lui ôter ses raisons d'être extérieures. Supposons, par exemple, une mère qui s'inquiète de ne pas voir rentrer son fils à l'heure attendue : on peut l'apaiser soit en lui ramenant son fils, soit en lui apprenant, par toute une éducation de la volonté et de la sensibilité, à vaincre ses peurs irraisonnées et excessives. Nous avons en somme commencé par étudier ce second moyen, le moyen thérapeutique; maintenant, revenons au premier, le plus simple en somme, à la condition de savoir à peu près où l'on retrouvera le fils égaré : cessons de parler par symbole : M. Jean Prévost, en remettant l'individu à sa place et en retournant dans une certaine mesure à la conception de l'objet et du positif, s'apparente à la réaction que par endroits nous croyons voir se dessiner. Déjà dans les « Examens de conscience », l'un des correspondants écrivait : « De toutes manières, être soi-même ne me paraît plus toute la question. » M. Léon Bopp fait un acte de foi vigoureux en la Connaissance, en la Science, en la Raison; M. André Desson choisit un but plus métaphysique :

« Le seul bien désormais que nous puissions fixer, sera dans le renoncement à tout bien, le seul bonheur dans le renoncement à tout bonheur, et Dieu non pas dans le renoncement à Dieu, mais d'abord dans le renoncement à nous-mêmes.

« Car, prétendons-nous, après l'avoir si longtemps voulu vaincre, ce Dieu, disions-nous, que nous ne connaissions plus, enfin l'atteindre. Non, pas l'atteindre : l'attendre.

« Et je ne saurai plus découvrir d'absolue beauté, comme d'absolue richesse que dans un absolu sacrifice. »

Ainsi, que l'objet poursuivi soit matériel ou métaphysique, c'est toujours quelque chose d'absolu qu'en lui nous nous efforçons de retrouver. Et cette soif d'absolu est si grande chez certains qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si le mot seul leur apporte une sorte d'étrange griserie. Personne plus que M. Pierre Morhange, — alias John Brown, — et ses amis du

groupe « Philosophies » (devenu « l'Esprit ») n'a pu s'en enivrer. Nous admirons en eux leur ardeur, et pourrions-nous ajouter leur conscience précise de tout ce qui manque à la pensée de notre époque, et par conséquent de toutes les choses dont le manque est une cause de souffrance et de trouble. Dans un manifeste liminaire, ils nous ont chanté la « Métaphysique de la totalité », le « Réalisme absolu », etc.... Ils veulent en effet apporter à l'esprit de quoi se compléter, de quoi se redresser. Mais leur bonne volonté et leur enthousiasme méconnaissent parfois un peu la difficulté de la tâche à accomplir : portés par leur élan, ils ne croient pas que cet élan s'arrêtera jamais et ils pensent nous mener ainsi jusqu'au but que leur vision mystique leur propose. Ce but, il semble qu'ils en aient une impression toute mystique et affective; quant à la précision en langage rationnel, ils l'atteignent moins souvent.

Aussi ce qui nous intéresse le plus en leur mouvement, ce sont les virulents reproches qu'ils adressent à notre temps; mais ne les méritent-ils pas eux-mêmes ? Tout au plus, devons-nous leur reconnaître le grand et sincère désir de ne plus les mériter. En outre, nous remarquons chez eux une vigoureuse réaction contre cet anti-lyrisme que nous avons noté comme l'une des caractéristiques modernes. Personnellement, je ne puis les suivre sur ce terrain. Et le flot oratoire de leurs paroles m'est une gêne plutôt qu'elle ne me paraît apporter un élément de persuasion. Ici encore, question de tempérament. Lorsque M. Georges-Philippe Friedmann juge àprement et avec beaucoup d'intelligence ceux qui ont « perdu la partie éternelle d'eux-mêmes », c'est-à-dire presque tous nos contemporains (sauf, évidemment, ceux du groupe dont il fait partie), il fait surtout œuvre de critique, mais son ton prophétique lui donne à lui, comme à quelques autres, l'illusion qu'il entreprend une œuvre créatrice et positive. Après tout, pour se reconquérir soi-même et retrouver son équilibre moral, l'illusion ne suffit-elle pas ?

Les extrêmes se touchent, a-t-on coutume de dire. Cet axiome qui nous semble presque sot, tant il est usé, trouve ici encore une application : il nous explique comment le surréalisme et le groupe « Philosophies » ont pu s'entendre par moments, et parfois s'opposer en des querelles d'amoureux, non dépourvues de coquetterie.

Le surréalisme arrive à être une solution à l'inquiétude

actuelle, à force d'être la négation de toute solution. Il érige en absolu la non-existence de l'absolu. De but, il n'accepte que les buts qui se proposent spontanément à la personnalité non contrôlée, non cultivée, dégagée autant que possible des barrières érigées par la civilisation, l'éducation, les habitudes arbitraires, — ou jugées telles, — de l'esprit. La surréalité remplace la réalité, elle est bien loin de tout ce que l'on pourrait désigner du qualificatif de « positif », mais elle est elle-même une sorte d'absolu, puisqu'il n'y a plus rien à chercher au delà.

Sans compter les solutions traditionnelles, les suggestions ne font pas défaut. Mais rien n'est plus troublant que l'abondance en telle matière. La plupart des tentatives faites pour retrouver une notion plus positive de la réalité soit intérieure, soit extérieure, mécontente toujours un peu telle ou telle partie de nous-même en nous forçant à en faire trop bon marché au profit de telle ou telle autre. C'est ainsi que le surréalisme méprise l'intelligence, le Valéryisme la sensibilité, les théories de M. Jean Prévost rejettent volontairement les apports de l'analyse intérieure. Presque toutes ces solutions sont les solutions d'un tempérament plus que d'un esprit : les plus intellectuelles traduisent non pas les suggestions de l'intelligence, mais bien celles d'un tempérament intellectuel; car l'intelligence est incomplète si elle dédaigne la sensibilité et si elle ne sait pas comprendre et interpréter le langage de celle-ci. Ce qui manque à ceux mêmes qui s'en réclament le plus, c'est le sens de l'universel; chaque tentative de reconstruction est précédée de la négation de toutes les autres et l'œuvre critique prend une plus grande importance que l'œuvre positive. Partout des tentatives individuelles et qui ne cherchent qu'à être individuelles. Beaucoup d'intelligence, beaucoup d'avidité spirituelle et intellectuelle, mais un grand dédain les uns des autres : voyez M. de Montherlant, M. John Brown, les surréalistes et tant d'autres ! Et, partant, un grand désordre.

C'est un peu à cela que correspondit la fondation des *Cahiers du Mois*. Reprenant un mot de M. André Gide sur sa propre attitude, nous nous étions flattés de jouer un rôle d'extrême milieu. « Extrême », car il s'agissait d'aller de l'avant et de ne pas avoir peur de toutes les audaces. Mais il fallait aussi chercher à comprendre d'abord, puis à intégrer les tendances les plus diverses. Non pas à les concilier, mais bien à

les intégrer : ce qui suppose un travail de digestion bien différent, plus lent et plus difficile. Il ne s'agit pas de tuer une inquiétude féconde, il s'agit d'en tirer l'enrichissement le plus vaste possible ; il s'agissait en somme de coordonner des efforts dispersés, de prendre une conscience plus claire des besoins, des défauts et des aspirations de notre époque ; et par conséquent d'organiser, en quelque sorte, les progrès de l'esprit, plutôt que de les arrêter prématurément, par une solution péremptoire et qui tenterait de s'affirmer à l'exclusion de toutes les autres.

Sans doute tous les mysticismes nous offrent des refuges et toute conviction profonde, si purement rationnelle qu'elle puisse paraître, est fondée sur un mysticisme... quand ce ne serait que le mysticisme de la raison. Ne faut-il pas en effet au seuil de chaque raisonnement un acte de foi dans la raison ? Mais si, individuellement, nous nous réservons le droit d'aborder à l'un ou l'autre de ces ports de la pensée, nous n'en voulons pas moins, ce faisant, continuer à contribuer à une sorte de discussion loyale et, mettant au besoin à l'abri notre destinée métaphysique si cela convient à certains d'entre nous, notre recherche ne se conçoit à elle-même aucun terme et ne se refuse jamais à utiliser tout ce que d'autres ont déjà découvert. Nous pourrions parler ici d'éclectisme, si Victor Cousin, par une maladroite mixture de théories philosophiques, n'avait déprécié ce mot, pourtant sympathique.

C'est ainsi que nous avons constaté, après bien d'autres, que l'absence d'absolu nous était une cause de trouble. Mais nous n'avons pas cru à la possibilité de revenir délibérément aux vieilles conceptions, ainsi que l'on retourne à de vieilles habitudes. La notion de l'absolu ne peut plus être ce qu'elle était autrefois : l'on n'efface pas le travail acharné d'une intelligence critique et relativiste, sur lequel se sont construits la pensée et, pourrait-on même dire, le monde moderne. Ce qu'il faut constater, c'est que la compréhension parfaite de la relativité des choses nous fait entrevoir un absolu d'une nouvelle sorte. « Retrouver l'absolu par une saine conception du relatif », écrivait François-Berge. Sans doute, une telle formule est encore bien loin d'être précise, mais c'est peut-être une tâche de plusieurs siècles que de la préciser : que dis-je ? cette tâche n'a pas de terme possible, pas plus que la recherche et l'ap-

proche de la vérité. Quant à cet absolu que nous pouvons retrouver par une plus parfaite compréhension des choses relatives, il faut une comparaison pour en faire comprendre le sens : par exemple ces boussoles marines dont un dispositif spécial garantit l'horizontalité continuelle, alors même que le bateau est secoué sans cesse par la tempête.

D'autre part, supposez au théâtre un spectateur qui sait qu'il assiste à un drame, et que, par conséquent, il a devant les yeux de simples acteurs déguisés, et non des rois, des reines, ni tous ces personnages dont on essaie de lui donner l'illusion. Premier stade : scepticisme. Il peut être gêné de trop connaître les coulisses, le maniement des décors, les exigences techniques. Deuxième stade : il peut retrouver son émotion, par le spectacle de la conjugaison de toutes ces forces qu'il est désormais à même d'apprécier, et de toutes ces pensées qui convergent pour mettre en valeur l'émotion réelle et profonde qui a donné naissance au drame. Ces rapprochements peuvent nous donner une idée de la nouvelle espèce de positivisme à laquelle il ne nous paraîtra pas impossible d'atteindre. De même, les nouvelles conceptions scientifiques de la réalité matérielle renversent tous nos préjugés et nous bouleversent; mais nous pouvons exercer nos intelligences à les comprendre, à s'y adapter peu à peu. Il ne faut pas chercher à rallier trop directement ces problèmes aux problèmes métaphysiques, que nous laissons aux métaphysiciens de profession; toujours il manquera à leurs hypothèses la confirmation d'une preuve. Mais pour vivre, il nous faut, sans attendre, une règle humaine, que l'homme doit tirer de lui-même, de son esprit. L'absolu métaphysique est hors de cause; mais nous sommes situés, nous, dans un univers relatif où tous les absolus se sont disséminés, éparpillés en une poussière de petites vérités provisoires et relatives. A nous de ne pas faire fausse route en attribuant à ces petites vérités une valeur entière à laquelle elles n'ont aucun droit. Nous devons tenter, au contraire, de rétablir l'équilibre comme l'on arrive à changer en une expression simple des suites compliquées de fractions qui se multiplient ou se divisent ou se soustraient ou s'additionnent jusqu'à vous faire perdre la tête.

Le tempérament de chacun est un facteur que l'on ne peut guère prétendre éliminer entièrement; mais que chacun tâche de savoir lui-même la part de son tempérament dans ses con-

victions et ne prenne pas pour un argument un désir de sa sensibilité. Il faut toujours, à notre avis, chercher à redresser sa pensée au milieu des déviations sans nombre auxquelles elle est sans cesse exposée. Mais profiter aussi de son tempérament pour découvrir non pas sa vérité intellectuelle, mais sa vérité affective : car chaque sensibilité a droit à sa vérité propre, en dehors des recherches de l'intelligence.

Les mots peuvent aider à la trouver : c'est une attitude qui vous convient, et qui, par là même que ce n'est qu'une attitude, n'a pas besoin d'être justifiée. Prenez par exemple la mort pour l'incroyant : il peut s'en effrayer et s'en désespérer, s'il songe qu'elle est la fin de sa personnalité, la fin de cet élan vital qui est en lui et dont il a besoin ; mais si, fermant les yeux et songeant à sa fatigue, à la longueur des années qui passent, il compare la mort à une sorte de sommeil où l'on s'enfonce très profondément et qui se prolonge sans fin, ses craintes s'apaisent naturellement. La sensibilité appelle à la rescousse les sensations délicieuses et quotidiennes du sommeil attendu qui enfin s'étend sur vous et du repos qui s'empare de votre âme. Point de vue, simple point de vue que vous savez arbitraire, mais aussi auquel on ne peut rien opposer, puisque nous sommes uniquement dans le domaine de la sensibilité, et cela nous le savons.

Nous avons vu que certains écrivains étaient injustes pour telle ou telle forme de pensée, telle ou telle partie de l'être. Mais tout le monde n'est pas capable de se contraindre à l'injustice : la critique de l'instropection, par exemple, ne nous convainc pas de l'inutilité de celle-ci, car l'introspection aussi peut mener à la sagesse, si l'on sait la manier et comprendre sa véritable portée. Le tout est de tout bien mettre à sa place. La vérité, la réalité, ne peuvent pas être apportées sur un plateau, toutes prêtes à être dégustées. Nous sommes simplement en présence d'un chemin dont la direction est marquée par une flèche : à chacun de s'y engouffrer selon ses moyens propres et son courage.

ANDRÉ BERGE.

IDÉES ACTUELLES SUR LE SALAIRE

Au sens ordinaire du mot, le salaire est le paiement du travail. Il a pour caractère essentiel d'être convenu d'avance : c'est un forfait. Les partisans du salariat voient dans ce caractère même la supériorité de ce régime; il soustrait ainsi le travailleur à tous les hasards de la production, ce qui est un bien. Ses adversaires lui reprochent de restreindre d'une manière arbitraire la part du profit que le salarié pourrait prétendre tirer de son travail. C'est pour détruire ce régime qu'ils veulent bouleverser la société. Nous n'aborderons pas le débat sur le fond et essaierons seulement d'exposer la question du salaire ouvrier telle qu'elle se présente aujourd'hui. Elle a beaucoup évolué depuis que M. d'Eichthal la traitait ici même, il y a quarante ans, dans un savant article.

Les économistes classiques ont soutenu que le salaire devait être réglé par l'action des lois économiques qui régissent les prix. Le travail, disent-ils, est une marchandise comme une autre, et le salaire en est le prix. La loi de l'offre et de la demande est le principal régulateur du marché du travail. D'après eux, le salaire naturel serait celui qui permettrait à l'ouvrier de vivre et d'élever son remplaçant. Le salaire ainsi défini équivaut au coût de vie de la famille ouvrière.

Définition inhumaine. Les socialistes en ont déduit naturellement la fameuse loi que Lassalle a qualifiée de loi d'airain. L'ouvrier ne pourrait espérer aucune amélioration de son sort puisqu'il serait condamné à n'avoir jamais comme salaire que le minimum indispensable à l'entretien de sa famille. Les faits

ont démontré que la loi d'airain, et elle joue trop souvent, ne peut pas être regardée comme une loi économique d'une portée générale; presque partout les ouvriers ont amélioré constamment leurs conditions de vie, du moins les ouvriers qualifiés. Pour les simples manœuvres, il n'en est pas de même.

La théorie même du salaire naturel est inexacte, puisqu'à un même moment le salaire varie dans les professions diverses, et dans une même profession suivant les individus. Il est donc faux de dire que le jeu des lois économiques doit ramener fatalement le salaire à un chiffre qui représente le coût moyen de vie de la famille ouvrière. Cette théorie n'en a pas moins été professée comme un dogme. Cela nous montre une fois de plus que la science économique est très différente des sciences exactes, parce qu'elle doit tenir compte du facteur humain, que l'homme soit considéré comme individu ou comme membre de la société. C'est pour avoir méconnu si longtemps cette vérité élémentaire que les économistes ont fait souvent fausse route.

Il en est ainsi quand ils prétendent que le salaire, paiement de la marchandise travail, dépend surtout du jeu de l'offre et de la demande. En droit, disent-ils, le taux du salaire est fixé par le contrat de louage de services ou de travail. Ce contrat est censé avoir été débattu librement entre les parties. En fait, il n'en est pas toujours ainsi, car l'ouvrier n'ayant le plus souvent aucune réserve devant lui, la nécessité de manger pour vivre lui enlève toute indépendance. Il est donc excessif de parler dans ce cas de contrat passé entre égaux, de libre jeu de l'offre et de la demande. Quant au travail, ce n'est pas une marchandise comme une autre, parce qu'il est lié à la personne humaine.

Ces erreurs ont contribué à créer un état de choses qui, si regrettable qu'il fût, a duré jusqu'au jour où les syndicats ouvriers sont devenus assez forts pour discuter avec les patrons. Bien qu'ils eussent une existence légale depuis 1884, c'est seulement en 1919 que la loi a reconnu la convention collective de travail. Dans cette partie du domaine social comme dans les autres, elle n'a guère fait que sanctionner et réglementer les usages qui s'étaient introduits.

D'autre part, vers la fin du *xix^e* siècle, un facteur nouveau était entré en jeu. Le monde patronal avait accepté ou subi inconsciemment l'influence des idées que le pape Léon XIII avait proclamées avec tant de force dans son encyclique fameuse.

en traçant aux hommes de bonne volonté la voie où ils devaient s'engager pour atténuer les maux inhérents au développement trop souvent désordonné de la grande industrie.

En ce qui concerne le salaire, s'appuyant sur la justice naturelle, supérieure à la liberté des contractants, Léon XIII posa le principe que le salaire « ne doit pas être insuffisant à faire subsister l'ouvrier sobre et honnête », et cela, quelles que soient les conventions que le patron et l'ouvrier puissent faire entre eux. Si l'ouvrier accepte des conditions dures qu'il ne lui est pas loisible de refuser, « c'est là subir une violence, contre laquelle la justice proteste ». On notera la différence essentielle entre cette doctrine et la loi du salaire naturel des économistes. Nous verrons tout à l'heure que la détermination du salaire ainsi défini pose un problème dont la solution n'est pas aisée.

En tout cas, cette idée était devenue courante, si bien que les rédacteurs du traité de Versailles l'ont introduite dans la partie qui concerne l'organisation internationale du travail.

Le conseil d'administration du Bureau international du Travail devait donc se saisir de la question. Mais il s'est heurté tout de suite à la difficulté de déterminer ce salaire minimum. Au surplus, un certain nombre d'États n'avaient pas attendu l'intervention de Genève pour régler les salaires, au moins dans les industries qui font travailler à domicile.

Toute intervention législative suppose la fixation périodique du salaire minimum. Elle est confiée soit à des conseils spéciaux pour chaque industrie, soit à des conseils centraux. Les tribunaux d'arbitrage ont un rôle différent. Alors que le conseil peut modifier les salaires en tout temps, si cela paraît désirable, le tribunal n'exerce aucune activité tant qu'il n'y a pas conflit.

La composition des conseils est assez uniforme dans les divers pays. Un conseil comprend en nombre égal des représentants des employeurs et des salariés de l'industrie intéressée. On leur adjoint une ou deux personnes indépendantes, souvent des fonctionnaires. En France, c'est le juge de paix qui préside le conseil. Quelques pays, dont la France, l'Allemagne, la Norvège, fixent le salaire minimum à domicile par comparaison avec celui qui est en usage dans la région pour un ouvrier moyen travaillant en atelier. Ce procédé a l'avantage d'être simple.

Là où il n'est pas appliqué, la fixation, plus incertaine, repose sur quelques principes. Les plus importants sont ceux

du salaire vital et de la capacité de paiement de l'industrie. Malgré les apparences, ils se trouvent en étroite relation mutuelle : si désirable que soit pour les ouvriers le salaire vital, impossible de l'accorder, s'il devait avoir pour effet de tuer ou même de ralentir l'industrie. Nous noterons qu'il n'y a pas ici de contradiction avec la doctrine de l'Encyclique. « Elle traite la question du salaire en le jugeant au point de vue du droit naturel. Or, le droit naturel se rapporte à la nature considérée dans ses conditions générales et ordinaires. Les cas de force majeure, les circonstances extraordinaires, les conditions anormales pourront donc et devront modifier l'application du principe fondamental. » Par exemple, en temps de crise, lorsque l'industrie travaille à perte, le salaire peut, sans injustice, tomber en dessous du minimum naturel.

La difficulté commence avec l'application des principes. En Australie et en Nouvelle-Zélande, la loi stipule que le salaire vital du travailleur adulte doit avoir pour base les besoins d'un homme marié ayant deux enfants de moins de quatorze ans. Mais comment déterminer ces besoins? Leur définition varie dans les divers États. Elle parle tantôt d'un confort raisonnable, tantôt d'un confort moyen satisfaisant, tantôt de besoins normaux et raisonnables, dont la satisfaction doit permettre aux ouvriers de se conserver en bonne santé. L'imprécision des termes montre l'embarras du législateur. Il y a tous les degrés entre la subsistance stricte et le confort même moyen. Et, comme le disent les théologiens, il n'est point requis que l'ouvrier exerce une parcimonie excessive et pratique des vertus héroïques. On ne peut lui demander autre chose que la moyenne commune de la vertu et une manière de vivre conforme à son état. Nous reviendrons sur ce point en étudiant l'adaptation des salaires au mouvement des prix.

Le salaire vital défini comme nous venons de le voir en Australie soulève une objection très grave : c'est qu'il ne correspond à la réalité que dans le cas exceptionnel où l'intéressé est marié et a les deux enfants prévus. Beaucoup trop élevé pour le célibataire, il devient insuffisant pour l'ouvrier qui a plus de deux enfants.

A cet égard, la législation sociale des pays anglo-saxons est immorale, parce qu'elle tend à détourner l'ouvrier du mariage. Ajoutons que ces pays, qui se donnent si volontiers en exemple,

sont singulièrement en retard. Ils ignorent le progrès que nous avons réalisé avec les allocations familiales, qui sont le seul moyen de satisfaire la justice en assurant à l'ouvrier les ressources indispensables pour entretenir sa famille, sans payer son travail plus qu'il ne vaut en soi.

En dehors du salaire vital, un autre élément intervient dans la fixation du salaire minimum, c'est la capacité de paiement de l'industrie : une entreprise ne peut pas payer au personnel qu'elle emploie un salaire tel qu'il lui enlèverait tout profit et l'accuserait à la faillite.

Si bien calculé que soit un salaire minimum, s'il était appliqué uniformément à tous les travailleurs d'une profession, les ouvriers d'une capacité inférieure à la normale ou simplement inexpérimentés, trouveraient difficilement un emploi. Pour obvier à cet inconvénient, la législation prévoit des taux particuliers pour ces travailleurs, les adolescents et les adultes débutants.

La Conférence internationale du travail a adopté un questionnaire sur le mode de fixation du salaire minimum dans les divers pays. Il a été envoyé aux États, membres de la Conférence. Le principe même du questionnaire et la forme sous laquelle il a été rédigé, ont donné lieu à un débat assez vif. La délégation patronale française a soutenu justement qu'il fallait distinguer entre les industries qui pratiquent le travail à domicile et les autres. L'ensemble du groupe patronal s'est rallié à cette manière de voir, à l'exception des seuls délégués britanniques. Ces derniers se sont prononcés avec leurs collègues ouvriers contre la proposition de limiter au travail à domicile l'étude du salaire minimum, et leur avis a prévalu.

LES BESOINS DE L'OUVRIER

Nous avons dit qu'il était difficile de déterminer exactement les besoins d'une famille ouvrière. Comment distinguer dans les dépenses de nourriture, d'entretien, de loyer, de distractions même, celles qui sont indispensables et celles qui, tout en étant utiles, répondent au superflu ? C'est le premier obstacle auquel se sont heurtées les commissions paritaires, composées de délégués patronaux et ouvriers qui, depuis la guerre, ont été constituées dans la plupart des centres indus-

triels pour fixer les salaires d'après le mouvement des prix. Il faudrait une base ferme pour établir le train de vie convenable à l'ouvrier, la qualité des denrées alimentaires et celle des vêtements auxquels il a droit. Pourra-t-il faire la cuisine au beurre, ou sera-t-il astreint à l'emploi d'un de ses succédanés? Quel prix mettra-t-il à son vin? Le café entrera-t-il dans la consommation journalière, ou sera-t-il regardé comme un extra? Sur le chapitre du costume, même incertitude, surtout s'il s'agit de l'habillement féminin. Les ouvriers ont toujours protesté contre « le salaire ration », déterminé par des procédés soi-disant scientifiques. D'ailleurs les dépenses de la famille ouvrière varient suivant la région et le climat qui créent des habitudes ou des besoins. Elles varient encore dans une même région suivant la catégorie des salariés.

Dans une période d'instabilité monétaire, comme celle que nous avons traversée depuis la guerre jusqu'en 1927, les questions de salaires deviennent particulièrement compliquées. La hausse continue et quelquefois très rapide des prix tend à chaque instant à décaler le salaire, à déprécier sa valeur réelle. Normal, le jour où il a été fixé, peu de temps après, il ne répond plus au coût de la vie. On se trouve alors conduit à chercher un moyen de le mettre d'accord avec les prix. Celui qui se présente naturellement, est de rendre le salaire directement proportionnel à leurs variations. Il faut pour cela suivre dans leurs oscillations les prix des éléments indispensables à la vie. C'est ce que l'on fait par le calcul de nombres indices mensuels ou trimestriels. Ils sont établis dans chaque région par des commissions paritaires, comprenant en nombre égal des patrons et des ouvriers.

Pour donner des résultats précis, ce calcul des indices devrait s'appliquer à tous les éléments du prix de la vie et les prendre avec un coefficient proportionnel à leur importance dans le budget familial. Or, il n'en est pas toujours ainsi. Nous retombons à ce propos sur les considérations que nous avons exposées quand nous avons parlé de la détermination du budget ouvrier. A supposer que le calcul des nombres indices soit assez précis pour traduire exactement les variations du prix de la vie, est-il possible et désirable d'y ajuster les salaires mécaniquement à intervalles réguliers?

Les syndicats ouvriers eux-mêmes font valoir contre ce sys-

tème que les augmentations de salaires ainsi obtenues arrivent toujours en retard ; l'adaptation ne peut guère se faire que tous les mois. Or lorsqu'une dépréciation excessive de la monnaie fait monter les prix, comme on l'a vu en Allemagne par exemple, la hausse procède par bonds quotidiens, quand ce n'est pas d'heure en heure.

Inversement, les syndicats ouvriers se sont toujours opposés à la baisse des salaires parallèlement à celle du prix de la vie. Leurs contestations avec les syndicats patronaux portent alors sur le calcul des nombres indices. Nous concluons qu'en fait le taux des salaires ne peut pas être fixé exactement d'après le coût de la vie, parce qu'il n'est pas possible de faire abstraction des autres éléments dont il dépend : la production de chaque ouvrier, le genre de son travail, la situation particulière de l'entreprise et la situation économique d'ensemble.

Tout système de fixation automatique des salaires présente en outre le danger d'affaiblir le sentiment de la responsabilité personnelle de l'ouvrier dans son effort pour obtenir une rémunération plus haute ; par suite il exerce une mauvaise influence sur son moral et son rendement.

Chez nous, dans la pratique, après les hésitations du début, les salaires ont fini par s'adapter sensiblement au mouvement des prix. Pour les ouvriers non qualifiés et les manœuvres, leur hausse a même dépassé celle du coût de la vie. Pour les spécialistes, elle est à peu près proportionnelle. Il en résulte un décalage entre les diverses catégories. Les industriels s'efforcent toujours, dès qu'ils le peuvent, de rétablir l'écart normal qui doit exister entre elles. Le *Groupe des industries métallurgiques et connexes de la région parisienne* a publié des graphiques et des statistiques qui mettent en évidence les résultats qu'il a obtenus au cours des années si difficiles que nous venons de traverser. Ce Groupe n'a pas cessé de répéter à ses adhérents que si l'on ne pouvait poser en principe absolu de lier d'une manière systématique et rigoureuse les salaires aux fluctuations des prix, il y avait lieu pourtant de regarder cette adaptation comme une règle qu'il fallait suivre autant que possible. Les employeurs se sont si bien conformés à cette recommandation que, sans prendre des engagements qu'ils n'étaient pas sûrs de pouvoir tenir, ils ont observé en fait les obligations que ces engagements auraient comportées.

Mais toute mesure législative pour réglementer le salaire sur cette base eût donné de mauvais résultats.

Pour la même raison, il eût été mauvais, dans la période d'instabilité monétaire, d'établir le salaire-or que certains ont réclamé. Cette conception paraît séduisante en théorie. Le salaire payé en papier sur la base de l'or, montant à mesure que le franc se déprécie et parallèlement à la hausse des prix, son pouvoir d'achat resterait sensiblement le même. Mais les choses ne se passent pas si simplement. Pour que dans la pratique ce système pût donner les résultats escomptés, il faudrait que le mouvement des prix suivit rigoureusement celui du change. Or, il ne le suit qu'avec un retard plus ou moins long. A certains moments, l'industrie française a subi une pression très vive en faveur de ce mode de salaire. Elle a su y résister et a rendu ainsi service à la société. D'ailleurs, et c'est tout à son honneur, elle n'a pas eu besoin de l'intervention législative pour fixer des salaires équitables par un accord entre les patrons et les ouvriers.

Le consortium de l'industrie textile de Roubaix-Tourcoing a appliqué la formule du « salaire moyen ». Est-elle valable pour les autres industries? Dans une étude qu'a publiée le *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale* (octobre 1927), M. Étienne Villey, directeur du *Groupe des industries métallurgiques, mécaniques et connexes de la région parisienne*, montre qu'il n'en est rien.

Il constate que l'ouvrier est le juge naturel de ses besoins, et le patron le juge naturel de la valeur commerciale du travail fourni. La fixation du salaire résulte donc d'un débat dans lequel s'opposent les représentants des organisations ouvrières et patronales. Que cette procédure puisse fonctionner dans certains cas, l'expérience du consortium en est une nouvelle preuve, après beaucoup d'autres. Mais, trop souvent, la mauvaise volonté des syndicats ouvriers s'y oppose. La première difficulté consiste à apprécier les besoins auxquels le salaire doit répondre.

Ensuite, il n'est pas toujours possible d'établir le salaire à un taux tel que ces besoins soient à chaque instant satisfaits de façon normale. Qu'arrive-t-il si la consommation s'arrête et que la marchandise reste pour compte au fabricant? Celui-ci est obligé de restreindre la production, donc de diminuer les

heures de travail. N'oublions jamais le client qui, en tout état de cause, suivant qu'il multiplie ses achats ou les restreint, demeure le facteur principal de la prospérité industrielle, et par conséquent, exerce une action efficace sur le niveau des salaires.

Dans l'industrie textile, les conditions du travail permettent de fixer un salaire moyen pour chaque catégorie professionnelle, parce que la composition des équipes dans chacune de ces catégories est homogène. Il n'en est pas de même dans la métallurgie. « Le travail y revêt des modalités et des nuances infiniment variées; on y peut distinguer quelque deux cents catégories professionnelles différentes; chacune compte toute la série des exécutants, depuis le simple manoeuvre jusqu'aux mains les plus fines. »

Nous pouvons garder la notion du salaire moyen de la profession, à condition de ne pas lui demander une formule objective qui s'impose brutalement, mais de la prendre comme base de discussion. La rémunération du travail est une matière trop complexe pour se prêter à des définitions aussi précises; elle ne peut s'établir que par une collaboration intime entre l'employeur et le salarié. Le rôle du syndicat consiste à leur apporter la documentation qu'il a les moyens de réunir, mais il ne doit pas se substituer à l'action individuelle des intéressés. Ce sont ces principes que M. Étienne Villey a appliqués dans le groupement qu'il dirige. Nous avons dit tout à l'heure que les industriels qui le composent avaient réussi à adapter sensiblement les salaires aux fluctuations du coût de la vie.

LE TRAVAIL FOURNI

Jusqu'à présent, nous n'avons envisagé le salaire qu'au seul point de vue des besoins auxquels il doit satisfaire. La parfaite justice exige qu'il réponde adéquatement au travail fourni, suivant les propres paroles que Léon XIII adressait aux pèlerins français en 1891. En dehors de toute considération d'ordre social, sa détermination précise à cet égard, c'est-à-dire sa correspondance aussi exacte que possible au travail fourni, présente une grande importance. Toutes les fois que la main-d'œuvre est le facteur essentiel de la production, le mode du salaire peut agir sur cette production, la modifier en quantité et en qualité. L'expérience montre qu'un paiement du travail

plus ou moins rationnel peut la faire varier du simple au triple, peut-être davantage. « Un bon tarif de salaires, écrit un spécialiste, sans faire appel à la discipline, sans violence, par la simple persuasion, combat la paresse naturelle, et réprime la flânerie systématique, c'est-à-dire la pratique de l'allongement du travail. » En même temps, il enlève à l'ouvrier les motifs que celui-ci peut avoir de limiter volontairement la production. Il réagit aussi contre sa limitation inconsciente, en excitant l'intelligence et en provoquant l'initiative des ouvriers. C'est du salaire à la tâche ou aux pièces qu'il s'agit ici. Il tient l'ouvrier en haleine, excite son émulation, aiguise son intérêt.

Le salaire fixe, s'il présente l'avantage de garantir à l'ouvrier la sécurité de son gain journalier, est incapable de produire aucun de ces heureux effets. Proportionnel, non pas même à la durée du travail, mais à la simple action de présence, il est une prime au moindre effort et à la médiocrité. A ce titre, il possède toutes les faveurs des syndicats ouvriers; c'est humain. D'une manière générale, en France tout au moins, ils sont peu favorables aux divers types de salaires à la tâche. Ils demeurent en effet imbus de l'idée qu'une production ralentie leur est avantageuse, parce qu'elle combat le chômage, en laissant du travail pour tous. En quoi ils se trompent. Elle finit au contraire par porter préjudice aux ouvriers en même temps qu'aux industriels. Elle entraîne, avec l'augmentation des frais généraux, celle du prix de revient, par conséquent entrave la consommation et réduit les débouchés possibles. Or l'industrie ne travaille que pour vendre. Aussi les chefs d'entreprise, de même que les dirigeants de la classe ouvrière qui ont conscience de leur mission, n'ont-ils pas aujourd'hui de tâche plus pressante que de convaincre les ouvriers que leur intérêt est d'augmenter leur rendement.

Ils le comprendront d'autant mieux qu'ils en tireront un profit immédiat et tangible. Tel doit être l'effet d'un système rationnel de salaires. Le tout est de le faire accepter par les ouvriers. Il faut pour cela qu'il n'entraîne pas pour eux de surmenage et qu'ils soient assurés d'une répartition équitable, entre eux et le patron, des bénéfices que l'accroissement de la production procure à l'entreprise.

Contrairement à une opinion courante, ce ne sont pas les

Américains qui ont imaginé le salaire à prime. En France, dès 1880, M. Charles Lallemant, de l'Académie des Sciences, avait établi et appliqué un tarif qui cherchait à concilier l'intérêt de l'employeur avec celui de l'employé par l'abaissement du prix de revient de la main-d'œuvre et l'augmentation du salaire. Mais comme il arrive trop souvent, cette innovation est passée presque inaperçue. C'est seulement une vingtaine d'années plus tard que les systèmes de salaires rationnels se sont répandus dans l'industrie américaine à la suite des travaux de F. Winslow Taylor sur l'organisation scientifique du travail. L'énorme augmentation du rendement qu'elle produit ne permet plus d'employer le tarif à la journée, ni même le simple tarif aux pièces; en même temps, l'application de salaires à primes d'un type toujours assez compliqué a conduit à perfectionner la préparation et l'organisation du travail.

En pratique, il existe plusieurs types de salaires différents aux pièces : systèmes Gantt, Rowan, Halsey, etc. Nous ne pouvons pas entrer dans les détails techniques à ce sujet. Disons en gros que la prime que reçoit l'ouvrier est proportionnelle, tantôt à l'accroissement de sa production, tantôt au temps économisé pour un travail donné.

L'application de ces systèmes suppose le travail parfaitement organisé, les tâches et les temps très exactement mesurés, ce qui est toujours difficile, et quelquefois impossible dans les petites et moyennes entreprises qui ne disposent pas des capitaux et des hommes nécessaires pour mettre au point cette organisation. D'autre part, le maniement de ces systèmes de salaires est extrêmement délicat. Il exige, entre la direction et les ouvriers, une collaboration étroite.

Insistons sur cette collaboration comme sur le facteur essentiel du succès, toutes les fois que la personne humaine est en cause. Le système, à supposer qu'il puisse être parfait en théorie, laisse toujours à désirer dans la pratique, par suite de la difficulté que présente, même pour des techniciens exercés et consciencieux, la fixation équitable du prix de la tâche et du temps étalon pour un travail donné. C'est pourquoi son application exige l'art de manier les hommes et la mise en œuvre de toutes les qualités qui font le chef digne de ce nom. Il s'agit d'amener les ouvriers à travailler avec goût. Les primes donnent un moyen pour les intéresser à la production.

Mais ce n'est pas tout, et dans l'industrie, comme dans les autres domaines, le facteur moral qui résulte de l'ascendant personnel du chef tient une grande place à côté des facteurs matériels. C'est ce qui fait dire à certains directeurs d'entreprise que le rendement des ouvriers dépend bien plus du chef d'atelier que du mode de salaire. C'est vrai en partie seulement, et il est toujours bon d'aider l'action morale par des moyens matériels. De là vient l'importance de la question des salaires, sous les divers aspects qu'elle revêt.

LES HAUTS SALAIRES

La *Revue internationale du Travail* (janvier 1928) a publié à ce sujet des documents très intéressants de source américaine; ils concernent le salaire minimum des femmes. Les employeurs se félicitent de la législation qui fixe le salaire, parce que leurs ouvrières et employées, mieux payées, travaillent davantage pour conserver une place à laquelle elles tiennent. Et comme ils ont eux-mêmes intérêt à ce que ces employés atteignent un rendement suffisant pour compenser leur salaire plus élevé, ils sont incités à s'occuper de leur formation professionnelle et à perfectionner leurs propres méthodes de gestion et d'organisation. Ces constatations ne sont pas spéciales aux États-Unis. Récemment, une grande maison de bonneterie de Troyes, bien connue par le soin qu'elle apporte à sa publicité, n'a rien trouvé de mieux, pour affirmer la qualité supérieure de ses produits, que de l'attribuer aux salaires élevés qui ont permis de sélectionner la main-d'œuvre.

Idee très juste. On ne peut douter que les hauts salaires que gagnent aux États-Unis les ouvriers spécialisés ont créé chez eux un état d'esprit favorable à la production industrielle. En général, ils sont étrangers à tout sentiment de lutte de classe, et grâce au niveau de vie élevé qu'ils ont atteint, s'estiment contents de leur sort, ce qui influe heureusement sur leur ardeur au travail. Comme ils savent d'autre part que leur salaire ne sera jamais comprimé par le patron, mais n'aura d'autres limites que celle de leur rendement, ils sont incités sans cesse à de nouveaux efforts pour l'accroître. Henry Ford s'explique crûment à ce sujet. « Toutes les théories sur le juste salaire et le salaire vital sont vides de sens, dit-il. Elles sont

une insulte à l'intelligence des employeurs et des travailleurs; il est peu d'hommes en effet qui ne tiennent à améliorer constamment leurs conditions de vie. » Mais il ajoute, et ceci est essentiel : « C'est l'ouvrier qui rend les bons salaires possibles. »

Il explique aussi qu'en dehors même de l'intérêt que les industriels auraient à stimuler la production par de hauts salaires, ils y trouvent encore un avantage, parce qu'ils augmentent ainsi le pouvoir d'achat des ouvriers qui sont eux-mêmes consommateurs, et en raison de leur masse, ouvrent de vastes débouchés aux produits industriels. C'est la théorie américaine telle qu'Henry Ford l'a exposée dans ses livres, après en avoir fait lui-même une application qui lui a assuré un succès industriel éclatant. On sait que ce système est aujourd'hui la règle générale aux États-Unis, du moins pour les ouvriers spécialisés, car les manœuvres y sont peut-être plus mal payés encore qu'en Europe. Que jusqu'à présent il y ait parfaitement réussi, nul ne le conteste; les Américains eux-mêmes y voient un des facteurs les plus actifs de leur éclatante prospérité. Quant à son application dans les industries européennes, on se demande ce qu'elle donnerait, tant nos conditions diffèrent de celles des États-Unis.

De son côté, la *Fédération américaine du travail* a formulé sa doctrine. Elle voudrait que les ouvriers fussent assurés d'une élévation progressive de leurs salaires, afin d'avoir la garantie de toucher une part régulièrement proportionnelle dans le revenu de la production nationale. C'est nécessaire, dit-elle, pour qu'ils puissent maintenir le taux de leur consommation, sans quoi l'industrie devra restreindre sa production. Il faut de plus que leur puissance d'achat augmente constamment, pour que leur niveau de vie, dont les Américains sont si fiers, ne baisse pas par rapport à celui des autres consommateurs.

Que devient cette théorie dans la pratique? Il paraît difficile de généraliser son application. Elle est subordonnée aux conditions particulières de chaque branche de la production. Une industrie comme celle de l'automobile, où le rendement fait des progrès rapides, élèvera sans peine le taux des salaires; ils pourront doubler ou tripler, alors que dans d'autres industries, où le rendement ne serait susceptible que d'une amélioration très lente, ils ne bougeraient pas. Les ouvriers de ces dernières se verraient sacrifiés, bien qu'ils soient aussi habiles et aussi

laborieux que les autres. En tout cas, toute hausse des salaires exige l'accroissement de la production, à moins que les capitaux n'acceptent une diminution de leur part des profits, ce qui n'est pas toujours possible, car elle est quelquefois assez faible. Sinon, cette hausse aurait pour effet certain d'élever le prix de revient, par conséquent de restreindre la consommation et d'affaiblir la branche d'industrie intéressée.

Ce n'est pas tout. Si nous considérons l'ensemble des industries d'un pays, l'expérience nous apprend que la part qui revient aux salariés dans le total de la richesse créée varie dans des limites très étroites. Des statistiques précises, comme les Américains excellent à les établir, montrent qu'aux États-Unis, depuis trente ans, cette part est demeurée presque stable aux environs de 50 pour 100, malgré les troubles qu'ont apportés la guerre, les fluctuations des prix, les modifications profondes survenues dans l'organisation industrielle. Il s'ensuit que toute hausse des salaires au profit des ouvriers d'une industrie donnée devrait entraîner leur diminution dans les autres industries, ce qui revient à dire qu'elle devrait être subordonnée au développement de la production nationale.

Il s'ensuit aussi qu'un conflit de salaires qui éclate dans une industrie n'intéresse pas seulement les patrons et les ouvriers de cette industrie, mais ceux de toutes les autres, de même qu'il touche tous les consommateurs, puisqu'ils subiront ses répercussions sur les prix. C'est pourquoi certains de ces conflits revêtent un caractère si grave, et ouvrent pour ceux qui ont à les résoudre un débat de conscience angoissant, pour peu qu'ils regardent plus loin que les contingences immédiates, et envisagent l'intérêt général.

L'ÉPARGNE OUVRIÈRE

Si favorable que soit Henry Ford à de hauts salaires pour les ouvriers, il s'élève contre leur prétention de bénéficier du profit des inventions qui abaissent le prix de revient. Si tous les profits leur étaient distribués, les améliorations industrielles deviendraient impossibles.

Nous touchons ici une des raisons que l'on invoque souvent contre l'attribution aux salaires d'une part trop forte des bénéfices : il faut bien réserver à l'entreprise les fonds de roulement

indispensables et les capitaux nécessaires pour se développer. La contradiction entre les deux thèses n'est pas insoluble. On peut les concilier en prenant un moyen terme. Les Américains y ont réussi, car leurs ouvriers ne se contentent plus de mener un train de vie que leur envieraient nos fonctionnaires moyens, mais ils ont pris l'habitude de l'épargne : ils portent volontiers leurs économies à la compagnie même qui les emploie, et celle-ci s'efforce de leur faciliter, par des combinaisons de crédit, l'achat de ses actions. Ce mouvement a pris tant d'ampleur que l'on peut dire que c'est en grande partie l'épargne ouvrière qui, dans ces dernières années, a permis à l'industrie américaine de développer son outillage. Résultat matériel qui n'est pas à dédaigner. Mais le résultat moral est plus important encore. L'ouvrier qui épargne tend à s'élever au-dessus de sa condition et réduit la distance qui le sépare du patron. En France, la différence la plus caractéristique qui distingue l'ouvrier de l'employé, souvent moins payé que lui, est que ce dernier se prive pour épargner, au lieu de dépenser tout son gain. Le jour où il commence à mettre quelque chose de côté pour assurer sa vieillesse et transmettre à ses enfants un capital, si petit soit-il, l'ouvrier a fait le premier pas pour sortir du prolétariat. Ce jour-là, il comprend qu'il a intérêt à accroître le rendement de son travail, pour voir augmenter sa rémunération : il sent qu'il a partie liée avec son patron.

Nous en revenons à l'idée essentielle. De la part du patron, assurer à l'ouvrier la possibilité de gagner de hauts salaires, et les lui donner, s'il les gagne réellement. Du côté de l'ouvrier, s'y efforcer en conscience, prendre goût à sa tâche, abdiquer la fâcheuse tendance qui le pousse à limiter volontairement sa production, sous la mauvaise influence du syndicat. Ce qu'il faut, en un mot, c'est à l'antagonisme substituer l'esprit d'association. En France, trop souvent nous en sommes encore loin. Pour y arriver, c'est affaire d'éducation, et surtout de bonne volonté. Que ce ne soit pas impossible, les résultats obtenus dans certaines de nos industries, grandes ou petites, le montrent d'une manière éclatante.

ANTOINE DE TARLÉ.

ESSAIS ET NOTICES

UN GRAND REPORTAGE AU XVI^E SIÈCLE

La découverte de l'Amérique ne fut d'abord qu'un accident : longtemps on s'obstina à chercher au nord du Mexique le passage des Indes. Vers le milieu du xvi^e siècle, les contours du nouveau continent s'étant solidifiés, l'idée d'un établissement remplaça les anciennes chimères. L'amiral de France, Coligny, conçut alors un grand dessein. En présence des difficultés que la Réforme rencontrait en Europe, ce grand homme, dans l'intérêt de la paix, s'était mis à chercher pour ses frères un terrain vierge et jetait les yeux sur le Nouveau Monde pour y fonder un vaste empire et servir Dieu et le Roi, en créant là-bas une Nouvelle France qui serait le royaume de l'Évangile. Une première troupe s'était établie au Brésil d'où elle venait d'être délogée par les Portugais. L'amiral, changeant ses batteries, songea alors à la Floride, terre vacante, déjà effleurée par Jean de Verrazzano pour le compte de François I^{er}, mais qui demeurait sans maître et n'était encore à personne.

Une flottille de reconnaissance partit de Dieppe sous les ordres de Jean Ribault et de Laudonnière et toucha la Floride dans les derniers jours du printemps de 1562. Elle rangea la côte du sud au nord et dressa une carte où les noms des

(1) *La Floride française*, par M. Charles de la Roncière, 2 vol. petit in-f°, 42 planches en couleurs, Paris, 1929, aux Editions nationales (23, rue de Châteaudun).

rivières, la Rivière de Mai, la Somme, la Seine, la Loire, la Garonne semblent faire des nouveaux rivages un décalque des bords de la patrie. Laudonnière revint seul en 1564 à la tête d'une troupe de soldats et de colons, presque tous huguenots, dont il laissa une partie au camp de la Caroline, nom du roi Charles IX, et se mit à explorer méthodiquement le pays. Mais il s'était brouillé avec les tribus de la côte (ces roitelets indiens ne pouvaient se souffrir entre eux) et la situation devenait menaçante quand une flotte de secours arriva dans l'été de 1565, sous le commandement du colonel Ribault (ce n'était pas le même dont nous avons parlé; le premier avait déserté et passé aux Anglais).

Mais il y avait quelqu'un que ces mouvements alarmaient. Philippe II ne pouvait songer à partager l'empire du Nouveau Monde. La Floride française lui semblait une menace pour sa sûreté aux Antilles. Surtout, il se croyait le gardien de la foi et sa religion prenait ombrage d'une puissance protestante. Dans la mystique de ce temps, la découverte du Nouveau Monde jouait comme un coup de la Providence : on y voyait une réserve faite pour compenser les pertes que l'Église venait de subir dans l'ancien. Philippe se tenait pour l'instrument de cette pensée et ne pouvait permettre à l'hérésie de traverser les plans de Dieu. Il se sentait pressé d'agir et de confondre les pervers. Une escadre, dépêchée d'urgence sous l'*adelantado* Pedro de Menendez, apparut avec une célérité inouïe devant les côtes de Floride, trois semaines après le renfort du colonel Ribault.

Devant le péril imminent, les Français tinrent conseil et les avis se partagèrent. Laudonnière opinait de livrer bataille à terre, en obligeant l'ennemi à se déployer sous le canon du fort. Ribault préféra, au contraire, une bataille navale : c'était fou, on entrait dans la saison des orages; ce fut malheureusement ce parti qui prévalut. Ce qui était fatal arriva : la flotte fut disloquée la nuit par le gros temps et les débris de l'équipage atterrirent tant bien que mal, inutiles, en deux points séparés de la côte. Cependant Menendez attaque le fort que Laudonnière occupe avec une poignée d'invalides. Tout fut égorgé, l'Espagnol ne fit grâce à personne. Après cette exécution, ce fut le tour des naufragés que Menendez découvrit en deux groupes, désarmés et mourant de faim, au nombre

d'environ deux cents. Il ne fut fait aucun quartier. La mémoire de cette boucherie (20 et 25 septembre 1565) survit encore dans les noms de *Matanzas inlet* ou Anse du massacre et de la Barre de Jean Ribault ou *Barreta de Ribao*.

Ce crime atroce, en pleine paix, commandé par un prince qui était le beau-frère de Charles IX, souleva l'opinion, mais Philippe n'était pas homme à s'en dédire. La France dut ravalier l'affront. Cependant l'honneur du pays suscita un vengeur. C'était un gentilhomme gascon, un ancien soldat de Montluc, Dominique de Gourgues, qui avait un compte à régler avec les Espagnols; il avait tâté de leurs galères. A ses frais et avec de l'argent prêté par ses amis, il arme en secret trois frégates, cingle pour donner le change sur les îles du Cap-Vert, comme s'il méditait un coup sur les côtes de Guinée, puis brusquement met le cap à l'ouest et débarque en Floride dans l'été de 1567. Menendez s'était retranché d'une manière formidable; l'ancien camp de la Caroline, muni de neuf pièces de gros calibre et appuyé par un système de deux nouvelles redoutes, était imprenable. Gourgues passa l'hiver à ruminer son plan et à renouer des intelligences avec nos amis les Indiens, déjà exaspérés par les brutalités des Espagnols. Puis subitement il se démasque et brusque l'offensive. Par une manœuvre foudroyante, il s'empare des deux points d'appui qui tombent le 24 et le 25 avril, puis le 27, d'un dernier coup de main, sans canon, il emporte le fort qui se vantait de pouvoir tenir un an. Toute la Floride espagnole succombait en trois jours.

Le vainqueur rapportait les clefs de l'Amérique. S'il comptait sur quelque gratitude, il fut cruellement trompé. On le traita en gêneur et en aventurier. Éconduit, ruiné, réduit à se cacher pour échapper à la rancune de l'ambassadeur espagnol, le héros éprouva ce que peut être, à certaines heures, la lâcheté du pouvoir. Un prince italien, le comte de Nevers, eut l'honneur de comprendre ce que commandait l'intérêt de la France. Une expédition massive se prépare pour une occupation en force; on décidait de créer un empire d'Amérique, ayant pour vice-roi le duc d'Anjou (le futur Henri III); Laudonnière, Gourgues sont rappelés à des commandements. C'était en 1572. La Saint-Barthélemy coupa court à tous ces projets. L'occasion ne se retrouva plus. Gourgues mourut obscur en 1582. Les relations de ces épreuves parurent peu après à

Londres, exhumées par un admirateur, du nom de Basanier, qui en dédia le recueil au ministre Raleigh. L'Angleterre n'eut qu'à étendre la main pour ramasser l'empire que nous n'avions pas su garder.



Cette histoire, trop souvent renouvelée chez nous, ne serait plus qu'un thème de réflexions mélancoliques, n'était une circonstance qui lui prête un nouveau genre d'intérêt. Parmi les livres les plus recherchés qui forment les archives de la découverte du Nouveau Monde, se trouve un in-folio imprimé à Francfort en 1591 avec un texte latin et des bois de Théodore de Bry. Ce livre est le tableau de l'expédition de Floride. Laudonnière, à son retour en 1564, avait pris soin d'emmener dans son état-major un dessinateur de mérite, Le Moyne de Morgues, pour dresser la carte du pays et noter les curiosités du voyage, dans un dessein de publicité pour la future colonie. Par miracle, le peintre survécut : il fut un des rares rescapés du massacre de la Caroline et put même rapporter en France les notes de ses compositions, qui parurent gravées dans l'édition de Francfort. Une seule des miniatures originales se trouve conservée aujourd'hui dans la collection de M^{me} la marquise de Ganay. Mais un exemplaire de l'in-folio, colorié par un très bon copiste, existait à Paris où M. Charles de la Roncière, l'historien de notre marine, à qui rien n'échappe de cette grande époque, a eu la bonne fortune de le retrouver à la Bibliothèque du Service d'hydrographie. C'est cet exemplaire, reproduit en fac-similé avec une perfection extrême, qu'il vient de publier et qui est l'occasion du dramatique récit que je viens de résumer. Cet album est un précieux document de propagande par l'image et l'un des premiers monuments de ce que nous appellerions aujourd'hui le reportage mondial.

Je ne sais rien de l'auteur, que le peu que nous apprend son œuvre. C'était, nous dit M. de la Roncière, un cartographe dieppois, de cette école où l'on avait l'habitude de compléter les lacunes de la topographie par de petites scènes qui parlaient à l'imagination : un lion, un chameau figuraient le désert ; une baleine, des dauphins représentaient l'Océan. Ces rébus avaient l'avantage de prêter aux anciennes cartes du monde un charme que les nôtres n'ont plus. L'univers se présente aux

yeux comme un jardin de merveilles, une ménagerie de conte de fées. Le Moyne conserve dans son livre ce système ingénu de représentations : plusieurs de ses dessins portent la trace des vieilles méthodes ; l'auteur figure un territoire en projection cartographique, puis il anime ce canevas de vignettes anecdotiques, silhouettes d'Indiens, de huttes d'animaux, mêlant ainsi deux ordres de renseignements divers, un guide nautique pour le pilote et un catalogue de notions pratiques pour le maître-coq et le colon.

On assiste pendant une dizaine de pages aux premières scènes du débarquement, au choix du site de Port-Royal, à la construction du camp de la Caroline ; c'est le journal de l'expédition. Le paysage n'est point décrit à la manière lyrique, avec des effusions et des étonnements, mais au contraire décomposé en éléments utiles, par un esprit attentif et dans le sens le plus terre à terre : voici la grande forêt et l'arbuste à calebasse et cette espèce de vigne sauvage chargée de grappes d'indigo ; la rivière charrie les longs alligators. C'est la façon de décrire du peuple, celle de l'enfant : un dénombrement à grands traits et sans cabotinage. Mais le décor n'intéresse jamais bien longtemps ; au contraire, l'homme est toujours un spectacle pour l'homme. Ces indigènes, ces Indiens, ces races inconnues, toute cette humanité barbare, ces cousins oubliés de la famille humaine offraient un sujet de curiosité et d'intérêt inépuisables. Ils ouvraient à l'esprit cent problèmes, qui sont bien loin encore d'être tous résolus. Cet agrandissement du monde, cette porte ouverte tout à coup sur une antiquité nouvelle, sur l'origine de l'homme et des sociétés, fut un événement capital, la question la plus troublante pour l'humanisme de la Renaissance. Pour représenter ces choses nouvelles, Le Moyne change de style ; le cartographe disparaît et s'essaie à faire des tableaux. J'ai dit que Laudonnière avait détaché une mission dans l'intérieur des terres, chargée de remonter vers le nord et d'explorer les Apalaches ; le peintre fit partie de cette colonne. Il vit en route des tribus différentes de celles de la côte et nota curieusement leurs mœurs et leurs cérémonies. Aujourd'hui que ces indigènes ont achevé de disparaître, son recueil est un trésor pour l'ethnographie américaine.

Sans doute, Le Moyne n'est pas un grand artiste ; il a une rhétorique qui est celle de son temps et qui s'interpose

comme une grille entre nous et ce qu'il nous montre; son dessin a toujours besoin d'être traduit, et malgré lui le type Peau-Rouge se banalise, comme les figures du XII^e siècle, dessinées par le graveur de Montfaucon, perdent leur caractère archaïque et deviennent des « monuments de la monarchie française ». Il aurait fallu un Dürer pour oser être vrai et naïf, se débarrasser du « tout fait »; notre homme n'a pas ce pouvoir; ses Indiens sont un compromis du nègre et du Tartare, seules races que l'Occident eût appris à différencier (comme, dans un pays dont on ignore la langue, on croit se faire entendre en employant ce qu'on sait d'autres langues étrangères), et ces têtes bâtarde posent sur des académies d'Hercule Farnèse ou d'Antinous. Rien n'est plus amusant que cette convention classique, ce langage gréco-romain appliqué au portrait d'Œil-de-Faucon et de Bas-de-Cuir; mais il résulte de ce contraste un effet involontaire qui équivaut à la plus forte sensation d'exotisme.

Cette suite de tableaux représente les occupations des Indiens, la forme de leurs villages, leurs cases pareilles à des ruches d'abeilles, leur système de palissades et de fortifications, des scènes de guerre ou de chasse; le rôle des sorciers, les convulsions et les grimaces, les opérations magiques pour consulter les sorts; l'ordre de bataille, la façon de déclarer la guerre en semant le territoire ennemi de flèches où on attache une mèche de cheveux, de mettre le feu aux récoltes avec des flèches incendiaires; la manière de relever les blessés, les civières pour le transport, les bandages de mousse, l'hygiène des Indiens, leur médecine de décoctions et de bains de sueurs; les triomphes après la victoire, les déplorations des veuves, le système d'impôts, la culture, le jardinage, les travaux et les danses des femmes; les jeux de la jeunesse, l'exercice du javelot, le tir à l'arc et une sorte de pelote qui rappelle le *basket-ball*; l'affût où le chasseur attend le cerf à l'abreuvoir, camouflé lui-même d'une peau de cerf, l'art de tuer le caïman, en le retournant sur le dos, un pieu enfoncé dans la gueule; la façon de sécher les viandes et de les boucaner, les rites du culte du soleil, le protocole et les usages du mariage des rois.

Il y a là un répertoire complet de la vie sauvage, une observation touchante, sans dégoût, sans aucun sentiment de supériorité. En somme, ce qui dit tout, un grand fond de sym-

pathie. Nulle idée de reprocher à ces pauvres gens leur barbarie : bien au contraire, il semble que pour ces hommes de la Renaissance, les Indiens s'offrent comme un texte non corrompu où l'on peut lire dans sa naïveté la leçon de notre première mère. A cet égard, l'art un peu pompeux de Le Moyne est significatif : c'est comme un parti pris de voir les choses en beau, de rattacher la vie indienne, en dépit de la couleur, à la nudité des statues et au monde d'Homère. Il y a là comme une idée d'un état d'innocence, d'une dignité primitive, de la noblesse de la nature.

Certes, l'artiste est trop honnête pour généraliser. Il ne dissimule rien des coutumes féroces de ses hôtes : l'épouvantable cruauté envers les prisonniers, le sacrifice des premiers-nés broyés aux pieds du roi et offerts en prémices au génie de la tribu. On serait embarrassé devant ces usages monstrueux pour parler de la bonté de l'homme de la nature. Le Moyne n'ignore pas que le sauvage, autant que le civilisé, est sujet à l'appât du lucre et aux tentations de la cupidité : un de ses camarades l'apprit à ses dépens ; il revenait chargé d'or, quand un de ses rameurs l'assomma d'un coup d'aviron.

On le voit, le dessinateur est un témoin qui mérite confiance : il ne ment pas, ne surfait pas, il dit le mal comme le bien. Et cependant, le livre fermé, il semble malgré tout que c'est le bien qui l'emporte : ce qui surnage de son voyage, ce sont plutôt des images de bonheur, de beauté, d'un certain état frugal de discipline et d'ordre spartiate, tel qu'il pouvait régner sous les lois de Lycurgue. Il peut y avoir des horreurs : la misère est absente et la décrépitude. Point de luxe et point de mendiants ; point de riches et point de pauvres. Une certaine industrie commune et pour ainsi dire élémentaire, qui rend ces sauvages assez habiles pour construire des canots, leur fait connaître l'usage du feu, des stratagèmes de guerre et de chasse, les ornements de plumes, les semailles et les récoltes, les fêtes, la musique et la danse. Les corps nus, niellés de tatouages, ressemblent à des bronzes ; les femmes, vêtues de leur chevelure et d'une ceinture de mousse, n'ont pour parure que leur beauté. La rondes qu'elles forment sur le gazon, devant le roi et sa jeune épouse éventés par des *Flabelli*, ressemblent au chœur des Muses dans le Parnasse de Mantegna. Et une charmante gravure qui montre une famille indienne traversant un gué à

la na
eaux,
Il
mer
le th
l'uto
de la
expé
faire
natu
fiers
pas
plus
caci
de M
d'un
peu
à s
sou
ma
lls

la nage, la mère soutenant ses petits comme une nymphe des eaux, respire une paix de grande idylle, la félicité de l'âge d'or.

Il est bien curieux de voir, en dépit des épreuves, se former chez nos voyageurs la légende, la chimère qui deviendra le thème de tant de rêveries. Elle date de loin avant Rousseau, l'utopie de l'état de grâce, la grâce de nature : elle nous vient de la Renaissance. Étrange fortune de l'Amérique, terre des expériences religieuses, et berceau de la religion qui devait faire concurrence au vieux christianisme, celle de la bonté naturelle de l'homme ! Les nôtres, bons enfants, curieux, point fiers, sans morgue espagnole ni hauteur puritaine, n'y furent pas étrangers, toujours firent bon ménage avec les indigènes : plus d'un fit souche là-bas, épousa une sœur ou une fille de cacique. Ai-je dit qu'un certain François de la Lagüe, oncle de Michel de Montaigne à la mode de Bretagne (c'était le mari d'une Eyquem), montait une des frégates de Gourgues ? On peut imaginer le philosophe se délectant aux récits de l'oncle, à ses vivants romans de Fenimore Cooper. Peut-être lui en souvenait-il en écrivant le chapitre *des Cannibales* ou la charmante gasconnade qui termine celui *des Coches* : « Mais quoi ! ils n'ont point de hauts de chausses. »

LOUIS GILLET.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LES DÉLUGES GÉOLOGIQUES

L'homme qui imagine chaque jour tant d'artifices ingénieux et d'explications profondes, n'en demeure pas moins bien enfant quand il doit « réaliser » les notions les plus simplement imposées par le raisonnement ou par l'expérience. Il sait parfaitement qu'il mourra; mais il agit, il pense le plus souvent comme s'il devait vivre sans fin. Il se rend compte que le monde a été et sera tout différent de ce qu'il est; mais il persiste à le supposer toujours semblable. Il n'ignore plus que l'univers s'étend à des distances où l'on est forcé de compter par années ou par siècles de course lumineuse; mais il persiste à se croire instinctivement le centre de cet infini. La géologie et l'astronomie auraient dû rabattre cet orgueil naïf; mais il s'est appuyé au contraire sur leurs résultats pour le rehausser. Le mécanisme scientifique lui a paru la preuve convaincante que le ciel même est soumis aux calculs inflexibles de son génie... La science actuelle tend heureusement à se dégager de cette excessive confiance dans ses forces et s'habitue à reconnaître que ses hypothèses sont fragiles, ses explications provisoires, ses calculs momentanés. Mais la majorité du public garde une foi candide dans la religion du progrès illimité et s'indignerait volontiers contre l'incurie des pouvoirs publics quand ils n'empêchent pas les tremblements de terre, les raz de marée ou les cyclones. En étudiant ce que, pour simplifier, j'appelle très incorrectement les « déluges géologiques », à savoir les grandes invasions d'eau par lesquelles ont pu être successivement noyés nos continents, nous verrons à la fois

l'étendue de nos incertitudes et l'impossibilité où nous sommes d'expliquer les phénomènes géologiques les plus nets sans invoquer des causes hors de proportion avec ce qui se répète sous nos yeux.

Il va s'agir ici, j'en fais tout de suite l'observation, non pas du déluge biblique, mais d'autres déluges très différents, tous ou presque tous antérieurs; et, si le lecteur était tenté d'établir un rapprochement entre deux ordres d'idées indépendants, je lui demanderais de vouloir bien oublier un moment toute préoccupation religieuse ou antireligieuse, comme on le doit quand on aborde un problème scientifique. Les simples faits d'observation, auxquels nous allons nous borner en les interprétant de notre mieux, seront déjà assez obscurs et assez singuliers.

Le premier qui frappe tout naturaliste attentif, c'est la prodigieuse intensité des phénomènes aqueux dont la terre porte partout l'empreinte. Ces phénomènes sont de deux natures : déplacements des mers qui s'accusent sur toute la surface du globe depuis les temps les plus reculés; précipitations pluviales, particulièrement manifestes quand elles se sont produites à une époque récente. Je ne dirai qu'un mot des premiers qui n'ont qu'un lien indirect avec notre sujet. Cependant il est impossible de ne pas rappeler que la preuve du passage des mers est partout évidente sur nos continents et jusque sur le sommet des plus hautes montagnes. Nous ne sommes plus au temps où Voltaire, en bon journaliste, jugeait très spirituel de railler à ce propos les géologues et prétendait expliquer suffisamment les coquilles marines des terrains alpins par le passage des pèlerins venant de Terre Sainte. Nous ne voyons plus aujourd'hui, dans les fossiles primaires ou secondaires, un rapport quelconque avec le déluge des quarante jours; ce qui eût suffi pour satisfaire l'auteur de *Candide*. Mais nous y trouvons la preuve irrécusable que la mer a recouvert récemment l'emplacement des Alpes ou des Pyrénées.

On peut recueillir, tant qu'on le veut, des organismes marins dans le sous-sol de Paris; le Plateau central en renferme; il en existe sur la Jungfrau. L'histoire de la terre n'est que la succession de semblables flux suivis de reflux, tous datés

par leur faune, qui ont accumulé dans nos champs, parfois sur des milliers de mètres d'épaisseur, les terrains les plus communs, les calcaires, les marnes, les schistes et les grès. Nos plaines si tranquilles et si continentales de la Bourgogne, de la Champagne ou du Poitou sont des cimetières où se sont entassés les restes de générations qui, à cet endroit même, ont peuplé les flots. Chacun de ces déplacements marins, constatés par centaines, accuse, qu'on le veuille ou non, une modification interne de l'écorce terrestre. Ce n'est pas la mer qui monte en pareil cas comme lorsqu'elle est attirée par la lune ; c'est bien, en principe, et quoiqu'on ait soutenu la théorie inverse, la terre qui s'abaisse. De tels mouvements verticaux, qui constituent la seule explication plausible de faits indubitables, sont fréquemment prouvés, non pas seulement pour des temps reculés, mais aussi pour des époques voisines de nous : des époques où l'homme, s'il n'existait pas encore, était du moins bien près d'apparaître. Il suffit de rappeler l'ouverture très récente de l'Océan atlantique nord et du détroit de Gibraltar, l'effondrement de l'Adriatique ou de la Mer Égée qui, pour un géologue, sont des événements presque contemporains.

Sans vouloir abuser ici d'une terminologie rébarbative, je me borne à rappeler que les toutes dernières époques géologiques dont je puis me trouver amené à citer les noms, comprennent l'éocène, le miocène, le pliocène et le pléistocène, ce dernier (souvent mal nommé quaternaire) englobant le temps même où nous vivons et tous étant des subdivisions de la période tertiaire. Or c'est dans ces dernières époques, — si modernes, — que s'est presque uniquement façonnée la topographie visible pour nous sur le globe : la topographie plus ancienne étant réduite à ses fondations souterraines comme dans une coupe archéologique. Les hautes chaînes montagneuses remontent à l'éocène et au miocène. Les contours approximatifs des principales mers se sont fixés vers le même moment. Mais les affaissements dont je viens de parler (Atlantide, Égée, etc.), sont encore postérieurs ; ils datent du pliocène et, partiellement, du pléistocène. L'homme a peut-être réellement assisté à la submersion de l'Atlantide. Il a vu en tout cas émerger et s'engloutir des îles dans la Méditerranée, vu se relever ou s'affaisser de plusieurs dizaines de mètres certains rivages, et ces derniers mouvements, qui se continuent insensi-

blement sous nos yeux, dont les séismes nous apportent un plus brusque écho, ne sont pas, nous allons le voir, sans corrélation avec les inondations fluviales que nous voulons particulièrement examiner.

Mais, avant d'y arriver, un mot encore pour éviter une confusion. Quand nous avons rappelé tout à l'heure les invasions marines, les « transgressions » qui se sont produites sur de très vastes étendues, par exemple à l'époque secondaire, nous avons employé les mots de flux et de reflux. C'était une simple image et il ne faut nullement penser à nos marées journalières, ni même à ces incursions dévastatrices de la mer qui accompagnent parfois les cyclones ou les éruptions et qui constituent les raz de marée : à ces grandes vagues qui envahissent un continent, parfois jusqu'à de fortes distances, mais qui se retirent vite après avoir tout détruit sur leur passage. L'observation est d'autant plus utile qu'on a proposé d'expliquer par un semblable raz de marée, parti du Golfe Persique, l'inondation mémorable dont les peuples de la Chaldée et de l'Assyrie avaient gardé le souvenir terrifié. Le géologue autrichien Suess, qui commence bizarrement son grand traité de géologie par un long chapitre d'exégèse et d'assyriologie sur le déluge, a cherché à démontrer cette hypothèse. Tout au contraire, les « transgressions » marines, dont il vient d'être question, ont installé la mer sur le continent submergé pour des périodes géologiques entières que nous sommes incapables de chiffrer en années, mais dont nous soupçonnons que la longueur doit se compter par centaines ou milliers de siècles. Ce ne sont pas là des inondations plus ou moins passagères ; ce sont des submersions, des engloutissements, parfois définitifs.

Nous laissons maintenant de côté les mers pour envisager l'action des eaux douces déversées par les nuages sur les continents. Le phénomène qui en résulte est cette usure générale dont les effets peuvent différer suivant l'altitude et suivant les terrains, mais qui n'en est pas moins partout manifeste et qui permet de reconnaître aussitôt l'âge d'une chaîne montagneuse d'après son degré d'aplanissement. Dans un paysage, les lignes horizontales caractérisent l'action de l'eau opposée à l'effort vertical du feu. J'ai déjà retracé ici (1) ce gigantesque combat des

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1928.

deux éléments rivaux. Il faut maintenant préciser les effets obtenus par le travail de l'eau et essayer d'en expliquer l'intensité.

La première disposition topographique, théoriquement la plus simple, qui peut en résulter, est celle qui se réalise lorsque l'érosion attaque un empilement de terrains horizontaux. En pareil cas, les eaux courantes en isolent des mamelons, des piliers qu'elles contournent et rétrécissent de plus en plus. Simultanément à cet effort en plan, l'eau en ajoute un en coupe verticale et décape, sur tous ces mamelons ou plateaux, les terrains meubles qui ont pu les recouvrir, en s'arrêtant quand elle rencontre un banc dur. Le résultat est de dresser au-dessus de la plaine une série de trapèzes plus ou moins allongés pouvant se réduire à des triangles : allure particulièrement accusée dans certaines régions comme le pays des phosphates sud-algériens ou le désert du *karoo* dans l'Afrique australe. Sans aller chercher si loin, bien des paysages de la région parisienne, où les lignes horizontales dominent, s'expliquent de la même manière.

Mais, ce qui est déjà plus singulier, cette tendance au nivellement, à l'horizontalité que nous attribuons au passage des eaux, s'accuse même lorsque les terrains ont commencé par être ondulés ou redressés, lorsque leur dureté semblait les mettre à l'abri de ces attaques.

J'ai sous les yeux en écrivant une vallée du Vendômois entaillée dans la craie, celle de la Braye, affluent du Loir. Le plateau de Troo, qui la domine, se silhouette par une longue ligne de niveau dont le calme contribue à la douceur tranquille et souriante de cette vieille France. Soixante mètres plus bas, un autre plan, également horizontal, marque la très large vallée, au milieu de laquelle serpente un mince ruisseau et, lorsqu'on examine la pente du coteau qui relie le plateau à la vallée, on la voit entaillée par une série de ravins asséchés, tous allant rejoindre au sud des vallons affluents de la vallée du Loir. Point n'est besoin d'être géologue, il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que tout cela a été modelé par des eaux courantes comme dans une argile meuble, en suivant et élargissant au besoin des cassures antérieures. Mais cette explication sommaire cesse de suffire lorsqu'on cherche à mieux comprendre ce qui a pu se passer. En effet, ni le plateau ni le plan

de la vallée ne sont déterminés logiquement, comme dans le cas précédent, par l'existence de quelque strate résistante ayant arrêté l'érosion. Un géologue voit bien qu'il y a là deux terrains superposés, la craie de Touraine sur les sables du Perche; mais, l'un comme l'autre, ils ont subi, postérieurement à leur dépôt horizontal, des ondulations très marquées et ces vagues de la surface ont été tranchées par le ravinement, sans souci apparent de la dureté plus ou moins grande que pouvaient y présenter les terrains. Nous avons là un premier exemple très restreint de ce que nous allons maintenant décrire sous le nom de « pénéplaine ».

Il arrive, en effet, de rencontrer, sur des massifs de roches anciennes tels que l'Ardenne ou le Plateau central, à des hauteurs souvent considérables au-dessus des plaines proprement dites, de grandes zones grossièrement nivelées, au-dessus desquelles peuvent seulement se dresser des pitons volcaniques postérieurs à ce nivellement et sans rapport avec lui. Ces pénéplaines ne donnent nullement, quand on y chemine, l'impression d'une plaine, surtout si elles renferment des granits. Elles présentent souvent une topographie fortement mamelonnée. Mais, au lieu que des saillies très inégales y soient distribuées à peu près au hasard comme dans une chaîne alpestre, ici toutes les sommités se disposent suivant un plan, suivant une surface continue, de telle sorte qu'à distance l'œil, faisant abstraction des accidents de détail, est, comme dans les cas précédents, frappé par l'horizontalité des lignes. Tout ce plan, toute cette surface gauche peut d'ailleurs présenter une inclinaison d'ensemble : ce qui le différencie encore des paysages tabulaires que nous avons décrits en premier lieu. Enfin, à une grande profondeur dans ce massif coulent, étroitement encaissées, des rivières calmes rachetant par de nombreux méandres ce qui leur reste de pente à franchir.

Suivons la Meuse dans sa traversée de l'Ardenne. Vers Deville, Monthermé et Revin, les coteaux se tiennent uniformément vers la cote 400. Plus au nord, ils s'abaissent progressivement vers 370 du côté de Fepin. Partout ils apparaissent à distance horizontaux. Dans le même trajet, le lit de la Meuse, 200 mètres plus bas, s'abaisse de 140 à 120.

De même, tout le Plateau central présente, dans son ensemble, une surface gauche qui s'élève peu à peu du nord au

sud et de l'ouest à l'est pour tomber ensuite dans les deux sens d'une chute brusque. Le plateau situé au sud de Guéret oscille vers 640 pour atteindre 900 aux abords de la Corrèze et 950 plus au sud. Ailleurs, on atteint 1 000 mètres (volcanisme à part) dans le Puy de Dôme. La Sioule se comporte ici comme la Meuse et descend de 610 vers Pontgibaud à 310 vers Ébreuil, en même temps que les hauteurs au-dessus d'elle fléchissent de 730 à 600.

Enfin, ce phénomène de la pénéplaine que nous constatons ainsi à la superficie et que nous pouvons alors rattacher à une époque relativement récente, nous observons qu'il a pu se produire également à des époques très anciennes; car nous le retrouvons dans des sortes de Pompéi, enfouies sous des superpositions de sédiments datés par leurs fossiles. Ainsi, sur le bassin houiller du Nord, fondation d'une ancienne chaîne plissée, un manteau de craie horizontal, un dépôt franchement marin, atteint 200 à 300 mètres d'épaisseur. Or les travaux de mines ont permis de reconstituer la topographie, aujourd'hui souterraine, de la pénéplaine, jadis façonnée à l'air libre, qui forme la base de cette craie. On voit qu'elle était déjà arasée (tout en gardant des inégalités) quand, à la suite d'un affaissement, la mer crétacée est venue la recouvrir.

Tels sont les faits, bien extraordinaires quand on y réfléchit, que nous nous sommes bornés jusqu'ici à décrire. Mais quelle est leur signification? A la condition de mettre en jeu de grandes masses d'eau et beaucoup de siècles, les explications ne nous manquent pas; aucune toutefois ne nous satisfait entièrement si nous ne recourons pas en même temps à des mouvements internes.

De toutes façons nous sommes sûrs d'une chose, c'est que, sur des centaines de mètres ou des kilomètres d'épaisseur, sur des centaines de kilomètres carrés en étendue, des terrains ont recouvert jadis tous ces plateaux pour disparaître ensuite et que leur destruction est due aux eaux. Mais comment s'est opéré ce coup de rabot? A quelle espèce de déluge, puisque nous avons écrit abusivement ce mot, devons-nous penser?

Les phénomènes lents, très longtemps continués, sont bien forts. Il suffit de laisser agir patiemment tous les agents de désagrégation et d'entraînement qui opèrent à la fois sur les

saillies d'une chaîne alpestre : les gelées et les végétations alternant leurs efforts pour l'émiettement des roches, les ruissellements, les fusions de neige ou de glace, les torrents, la gravité. Au début, cela marche très vite. Emportés par le torrent, les galets, bientôt arrondis, bombardent les obstacles. A moins d'un mètre par seconde, on voit encore rouler des galets d'un centimètre. Puis, à mesure que le travail avance, les pentes se régularisent et s'adoucissent; plus de persévérance devient nécessaire; mais la pulvérisation des roches finit toujours par permettre leur déplacement à l'état de limon. Même sur une plaine haute, les pluies creusent des cuvettes accolées dont les parois finissent par se rompre. Est-ce là tout et devons-nous nous tenir si aisément satisfaits? Bien des raisons conduisent à invoquer en outre un surélévement du massif : ne fût-ce que pour comprendre ces entailles de 200 mètres et plus où coulent aujourd'hui des rivières. Le mouvement naturel des eaux courantes déversées sur une surface accidentée n'est pas de les scier, mais de se créer tant bien que mal un chemin sinueux, agrémenté au besoin de lacs et de cascades. C'est ce qu'elles ont dû faire ici à l'origine, sauf à rompre bientôt quelques barrages de lacs ou à entamer l'amont de leurs chutes pour les adoucir. Mais une gorge traversant de part en part tout un massif de roches dures ne s'explique pas ainsi. Imaginons au contraire que le continent s'élève peu à peu par rapport à la mer. Les rivières, sans abandonner leur premier lit, seront conduites, ayant une distance verticale plus grande à franchir sur un même trajet, à s'encaisser de plus en plus en conservant des méandres bizarres dont une étape ultérieure pourra amener l'élimination.

On a proposé une autre explication toute différente en faisant intervenir la mer : ce qui est particulièrement indiqué lorsque l'incursion de celle-ci se manifeste par une superposition de sédiments comme nous venons de le dire pour notre bassin houiller. C'est la théorie, jadis très en vogue, de l'abrasion marine. La mer, on le sait, ronge ses rivages, abat les falaises, nivelle les plages et peut, à la faveur d'un affaissement, déterminer ainsi, le long des côtes, une zone dite plateau continental. Cette zone est étroite. Mais supposons que le continent s'enfonce peu à peu. La mer l'envahit progressivement en laissant derrière elle une zone nivelée de plus en plus large. La vague agit

comme une scie entamant une pièce de bois qui s'incline. L'abrasion préparerait ainsi la transgression, toutes deux résultant de l'affaissement. Après quoi, tout le bassin marin aurait été relevé en masse pour apparaître au jour.

Cette théorie est ingénieuse; mais, comme il faut bien choisir entre les hypothèses, je lui ferai des objections. Il n'est pas très facile de l'appliquer au Plateau central ou même à l'Ardenne, pour lesquelles l'aménagement de la pénéplaine ne semble pas avoir amené ou accompagné un envahissement de la mer. D'autre part, les fonds de nos mers actuelles, y compris les plus récentes, montrent assez combien le nivellement y a été peu réalisé. Je ne parle pas du mouvement de bascule qu'il faut supposer dans les deux théories. Les géologues, on l'aura déjà remarqué, ne sont plus étonnés pour si peu. Sous la pression des faits, ils acquièrent vite une grande facilité pour faire surgir ou s'affaisser ainsi notre fragile écorce terrestre. On va le constater encore en arrivant maintenant aux grandes manifestations fluviales récentes qui, dans la période tertiaire, ont amené le creusement et le recomblement partiel de nos vallées, avec des effets plus exactement diluviens. Ici encore, je vais prendre surtout mes exemples en France pour qu'ils aient plus de chance de parler au souvenir du lecteur. Mais il doit être bien entendu que n'importe quelle région de la terre pourrait en fournir de pareils.

Dès l'éocène, en même temps que surgissent les Pyrénées, nous assistons à d'immenses déversements fluviaux qui, sans avoir aucun rapport avec le cours de nos vallées actuelles, couvrent des dizaines de kilomètres de large : soit des Pyrénées vers l'Atlantique ou la Méditerranée, soit du Plateau central vers la Manche. Ce sont, au sud, les poulingues ruiniformes du mont Serrat ou du Palassou. C'est, dans le nord, cette longue trainée de sables et de galets, dits sparnaciens, dont nous retrouvons les débris disséminés du Gâtinais au pays de Caux. Pendant le miocène qui succède et qui marque la surrection des Alpes, les sables de l'Orléanais, puis de la Sologne couvrent encore des pays entiers; le haut bassin de la Loire se vide alors dans la Seine par le Loing; le fleuve de la Sologne aboutit au centre de la Manche. Puis vient un autre large fleuve nord-sud réunissant l'Allier à la Loire. Le temps passe; la géographie se fixe; nous assistons, pendant le pliocène, au creusement

des grandes vallées qui constituent le lit majeur, le lit démesuré de nos petites rivières actuelles. Après quoi, pendant le pléistocène, ces mêmes vallées pliocènes livrent encore passage à des crues gigantesques qui, malgré leur caractère local, donnent cette fois plus exactement l'impression de déluges ayant pu frapper l'imagination des hommes. Voici une Seine atteignant 5 kilomètres de large près de Paris; une Loire de 10 kilomètres avant Orléans; un Loir de 3 kilomètres recevant une Braye d'un kilomètre; une Garonne de 30 kilomètres à la hauteur de Toulouse; un Tarn de largeur presque égale; une Durance de 6 kilomètres; un Var coulant sur 800 mètres de large et 7 m. 50 de profondeur, etc. En même temps, tous ces cours d'eau s'élèvent souvent de 100 mètres et plus au-dessus de leur lit actuel. On croirait voir notre réseau hydrographique dans le grossissement d'une forte loupe.

Ce fait remarquable est général dans le nouveau monde comme dans l'ancien. Les mauvaises terres des Montagnes Rocheuses en sont un exemple classique. La terre devait présenter alors, sous ces torrents d'eau, un aspect bien singulier. Et cela, non pas seulement pendant quelques jours ou quelques semaines de crues, mais pendant les siècles nécessaires pour entailler des terrains durs sur cent ou deux cents mètres de haut, accumuler les galets dans ces thalwegs et les déblayer. Et, remarque également curieuse, presque partout ce régime de pluies intenses paraît s'être arrêté brusquement. On n'a pas vu, en général, sur les graviers du fond, s'accumuler les épais limons qui auraient caractérisé une phase tranquille; mais un peu de végétation les a aussitôt recouverts, sur lequel s'est mis à sinuer le filet d'eau qui subsiste aujourd'hui.

Que s'est-il donc passé de spécial pendant cette dernière période de l'histoire géologique? Assurément, comme on l'a fait remarquer, certaines coïncidences dans le gonflement des divers affluents et l'impossibilité de débiter assez vite par un chenal restreint peuvent suffire à provoquer des inondations très vastes et, en relevant le bief d'amont, déterminer des vitesses torrentielles. C'est ainsi que nous avons vu en 1910 la Seine reprendre presque son lit majeur. Mais ces crues n'entaillent pas le thalweg et leur effort s'épuise vite. Il a dû y avoir, à diverses reprises pendant le tertiaire, mais surtout pendant le pliocène et le pléistocène, des périodes de pluies

extraordinaires. Et l'on ne saurait manquer de remarquer que, durant le pléistocène, des périodes de glaciation intense se sont également succédé, de même que des phases où s'accumulaient ces immenses limons énigmatiques appelés loess. On est bien tenté, pour expliquer ces anomalies, de leur chercher un lien avec la surrection des hautes chaînes montagneuses qui s'accomplissait dans le même temps.

La substitution d'une montagne à une plaine, ou même à un bras de mer, outre qu'elle crée un condenseur de nuages, provoque la chute de neiges d'où naissent les glaciers qui alimentent les torrents. Elle entraîne des modifications dans le régime des vents, dans la température, dans le climat. Une rivière dont la source se trouve relevée reprend une allure torrentielle. Il y a plus; les grands événements dont l'Atlantique a été alors le théâtre, n'ont pu manquer d'avoir leur contre-coup, en Europe comme en Amérique. C'est à ce moment que, l'isthme de Panama se fermant et une barrière se rompant entre la Floride et les Antilles, le golfe du Mexique s'est trouvé relié à l'Atlantique, entraînant la production du Gulf Stream dont on connaît toute l'influence sur nos côtes européennes. Les mouvements du sol que nous invoquons ici pour nos rivières ne sont pas imaginaires. Il suffit d'examiner l'embouchure des cours d'eau dans l'Atlantique pour constater leur existence irrécusable. La Seine, la Loire, la Gironde, l'Adour, le Douro, le Tage se prolongent par un lit sous-marin creusé autrefois à l'air libre dans une plate-forme continentale: ce qui implique deux avances de la mer encadrant un recul. Les fjords norvégiens démontrent des alternatives semblables.

Peut-on préciser davantage, dater ces événements et les rapporter à la préhistoire humaine? La tentation était forte et on n'y a pas résisté. Il suffit de synchroniser arbitrairement les crues ou les glaciations successives portant localement le même numéro d'ordre pour généraliser et chercher dans l'astronomie ces évaluations en années dont nous serions si friands. Mais, en dépit de travaux patients et minutieux qui ont essayé de les démontrer, toutes ces hypothèses restent bien problématiques. Quand nous arrivons ainsi à la fin de l'histoire géologique, l'instrument de mesure que nous fournissaient les êtres marins nous fait défaut. Ils n'ont plus le temps de se modifier. Les extinctions, les émigrations des animaux terrestres

sont des événements d'une portée purement locale, sur lesquels, en entrant dans la préhistoire, l'influence humaine commence à se faire fâcheusement sentir. Les dépôts matériels eux-mêmes sont trompeurs. Des alluvions, des sables, des argiles nous dissimulent leurs remaniements. Des objets de silex ou même des dents de mammifères ont pu être déplacés par les eaux et artificiellement enfouis sans que nous le soupçonnions toujours. Toute affirmation exige ici une prudence infinie et des discussions interminables. Plus notre curiosité pose impatiemment des *pourquoi*, moins nous sommes en mesure de lui répondre avec certitude des *parce que*.

Nous en savons assez toutefois pour pouvoir répéter après Hamlet, dans ce cas comme dans bien d'autres, que tout n'est pas clair ici-bas et que tout n'est pas explicable par des causes à la portée de notre petitesse. Notre soif de tranquillité et de paix n'empêche pas plus les convulsions à l'intérieur de la planète que les guerres sur sa surface. Sans cesse, pour qui ne se contente pas des explications d'un manuel, quelque fait nouveau ou simplement regardé de plus près provoque l'étonnement. Et les savants ont l'égoïsme de s'en féliciter; car, si toute la vérité était connue, ils ne goûteraient plus le plaisir suprême de la chercher et de s'imaginer la découvrir.

L. DE LAUNAY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINÉ

C'est vers Genève et l'Assemblée de la Société des nations que se tournent tous les yeux ; mais c'est à Washington, où se négocie l'entente anglo-américaine, que se joue la partie décisive. Nous assistons, sans que l'Europe continentale s'en rende suffisamment compte, à une extraordinaire tentative, dirigée par le Président Hoover et M. Ramsay Macdonald, pour établir sur le monde l'hégémonie anglo-saxonne. L'établissement de la paix universelle, la réduction des armements, n'apparaissent plus, quand on se place à ce point de vue, que comme des instruments au service d'une formidable volonté de domination par l'or, par la puissance financière, appuyée par une suprématie navale inattaquable. Si l'on regarde sous cet angle les événements contemporains, depuis l'armistice de 1918, tout s'ordonne et s'éclaire : le pacte Briand-Kellogg, la Conférence de La Haye, Genève. Le problème se présente bien tel que le posait, il y a deux ans, M. Lucien Romier ici-même et dans son livre : *Qui sera le maître : Europe ou Amérique ?*

Mais il faut bien voir que, par Europe, il convient d'entendre le continent. Car l'Angleterre, emportée par ses Dominions, qu'elle suit et à qui elle obéit de crainte de les voir s'émanciper totalement, n'est plus européenne. La signification des dernières élections, l'explication de l'attitude de M. Snowden à La Haye et de l'approbation presque unanime qui l'a soutenu, c'est la volonté du peuple britannique de rejoindre à tout prix la puissante démocratie ploutocratique des États-Unis, de s'éloigner de plus en plus des difficultés de l'Europe et des périls de guerre qui s'y embusquent au coin de chaque montagne, au détour de chaque golfe. La vieille métropole, dans sa cruelle détresse, s'accroche désespérément à son ancienne colonie ; elle aspire à se confondre avec elle,

à s'identifier à elle, malgré les profondes différences qui les séparent; elle se rue, pour lui plaire, à toutes les abdications, comme le fleuve puissant qui se hâte vers l'Océan où disparaît son individualité. Lorsque, le 28 septembre, le Premier britannique s'embarquera pour New-York et Washington, un grand acte symbolique s'accomplira; la vieille Angleterre portera aux États-Unis la charte de ses renoncements. Il est moins certain que M. MacDonald en rapporte, en échange, tout ce qu'il souhaite.

L'Angleterre a déjà sacrifié sa suprématie navale, aboutissement et fruit de toute son histoire depuis le xvi^e siècle; elle sacrifierait jusqu'à l'indépendance de sa pensée. Il s'agit d'abord de sauver la parité de la livre sterling avec le dollar et la situation mondiale de la City comme marché de l'argent. Sur le terrain financier, comme pour la puissance navale, l'Angleterre d'aujourd'hui se résigne à une royauté partagée, à un condominium, dans lequel elle garde surtout les illusions de la puissance, tandis que les réalités ont passé l'Atlantique. Et puis, il s'agit aussi de réaliser une certaine vision générale du monde spécifiquement anglo-saxonne et protestante, tout imprégnée de Bible, surtout d'Ancien Testament, toute pénétrée d'un pacifisme sincère, mais applicable d'abord aux autres peuples, ceux qui ne sont pas le peuple élu. Que ces aspirations soient nettement conscientes dans l'esprit des dirigeants des nations anglo-saxonnes, on ne saurait le prétendre; il s'agit plutôt d'un instinct traditionnel qui peut-être prend forme plus précise chez certains esprits distingués, tels que M. Hoover, mais qui, le plus souvent, ne s'analyse pas lui-même et ne reconnaît pas ses propres traits. Qu'il y ait de la grandeur en de telles conceptions, personne ne le conteste; qu'elles puissent devenir fort dangereuses pour les autres peuples, c'est aussi l'évidence même. Il faut toujours prendre garde à ce sport que Francis de Pressensé appelait jadis « une croisade de philanthropie agressive qui sert les intérêts britanniques ». Il suffirait d'ajouter: « et américains », pour que l'expression prit toute sa portée et sa pleine valeur.

Mais rendons-nous compte, nous aussi, nous Français et nous Européens, de notre force; comprenons que nos positions sont solides, tant que nous ne les abandonnerons pas naïvement, et que l'on ne peut guère se passer de nous. Faut-il rappeler certains arguments d'ordre financier que la Banque de France est en mesure de faire valoir et que, sans doute avec raison, elle a jusqu'ici jugé préférable de garder en réserve? Il subsiste notre puissance militaire qu'il

serait insensé de diminuer outre mesure; il y a notre empire colonial et tout ce qui constitue, par le monde, le rayonnement français. Il faut savoir jouer, sans en être dupes et surtout victimes, de la Société des nations et de cette idéologie spéciale, généreuse et imprudente, qui se développe à la faveur de ces courants d'idées que M. Robert de Traz analyse, dans l'intéressant ouvrage, *l'Esprit de Genève*. On sait fort bien, en Europe et ailleurs, que le jour où, se sentant menacée ou diminuée, la France dira: « non », on ne passera pas outre à son veto. Et puis, nous avons, en Angleterre et aux États-Unis, des amis qui savent ce que valent la loyauté de la France, sa puissance et son génie et qui sauront, à la lumière des événements, faire comprendre à leurs compatriotes qu'ils ont, ou qu'ils auront, plus qu'ils ne pensent, besoin de nous.

M. Ramsay MacDonald ne l'ignore pas et c'est pourquoi il prodigue les bonnes paroles à l'effet de nous endormir. Quelques actes de bon vouloir feraient mieux notre affaire et peut-être aussi la sienne. Ami de tout le monde, il l'est certes aussi de la France. Il l'a répété avec insistance à M. Élie J. Bois, du *Petit Parisien*, qui lui exprimait son inquiétude pour l'avenir de l'entente cordiale. L'entente cordiale, c'est, lui a-t-il déclaré en substance, un mot qui n'est plus de saison; il fait parler « d'étroite coopération »; il n'y a plus d'alliances, plus d'ententes, seulement une collaboration intime pour l'organisation de la paix. La Haye? Ce fut une nécessité malheureuse; il fallait prouver que l'Angleterre est indépendante, libre de tout engagement. Il s'agissait de réagir contre « l'opinion très répandue non seulement dans le Labour, mais même dans les milieux conservateurs, que la politique de l'Empire avec la France était non une coopération, mais une subordination, et qu'elle devait faire place à une situation indépendante. Pour la grande majorité de l'opinion, la politique britannique était à la remorque, sous la dépendance de la France. » Ce sont là les calomnies et les mensonges que la presse libérale et travailliste a accrédités dans l'opinion anglaise. M. Ramsay MacDonald peut garder son miel, car il ne vaut guère mieux que le fiel de M. Snowden. Lorsqu'il a désigné le vicomte Cecil pour représenter, avec M. Henderson, le gouvernement britannique à Genève, le Premier britannique n'a pas pu s'imaginer qu'il préparait « une étroite coopération » avec le cabinet de Paris.

C'est dans une telle ambiance, parmi les desseins imprudents de l'Angleterre et les manœuvres avouées de l'Allemagne pour la

destruction des traités, que M. Briand a exposé, au cours d'un déjeuner, ses projets volontairement imprécis de fédération européenne. L'accueil fut chaleureux sur le moment et l'effet considérable; mais les réponses restèrent prudentes, commençant toutes par une adhésion de principe et finissant par les plus expresses réserves sur l'application. M. Briand souligna deux points : la nouvelle organisation ne serait dirigée contre personne; elle devrait se fonder et se mouvoir dans le cadre et sous l'égide de la Société des nations. M. Briand a été chargé de rédiger un mémoire et un questionnaire qui seront envoyés à tous les gouvernements dont les réponses fourniront les éléments d'un rapport général à l'Assemblée de 1930. En attendant, sur la proposition de M. Hymans et de M. Graham, ministre du Commerce britannique, le Comité est invité « à provoquer une réunion des représentants des gouvernements intéressés, en vue d'examiner s'il est possible d'aboutir à un arrangement international qui, sauvegardant à la fois les intérêts des producteurs, ceux des consommateurs et ceux des ouvriers, permettrait d'éviter les fluctuations considérables actuellement enregistrées dans les prix du charbon et du sucre et réduirait en même temps l'ampleur du déséquilibre existant entre la production et les besoins de la consommation ». Ces deux objets d'étude sont heureusement choisis. La crise du charbon est la cause prédominante du chômage qui désole l'Angleterre; d'autre part, on sait que la production rapidement grandissante du sucre de canne dans les pays tropicaux, particulièrement à Java et à Cuba, menace la prospérité rurale et l'équilibre financier de nombreux peuples européens, notamment les Tchécoslovaques, les Polonais, les Allemands, les Français du Nord. Mais comment concilier tant d'intérêts opposés? Il faut d'abord étudier et puis essayer.

Quand on en vient au faire et au prendre, le projet de M. Briand, séduisant au premier abord et qui répond certainement à un besoin généralement ressenti, apparaît singulièrement délicat. Une telle organisation, pour devenir réalisable, ne devrait-elle pas être dirigée, au moins défensivement, contre un ou plusieurs États? On n'a guère vu, dans l'histoire, de grandes créations surgir autrement que par un besoin de lutte ou de résistance. Est-il nécessaire de rappeler le blocus continental de Napoléon? Les nouveaux projets de tarifs douaniers actuellement en discussion devant le Sénat des États-Unis éveillent naturellement, par leur exagération souvent prohibitive, l'idée d'une organisation défensive européenne et de représailles.

Le danger est de se laisser entraîner à organiser l'Europe contre les États-Unis, dont la collaboration est si désirable à tant de points de vue. Quant à l'obstacle, il gît surtout dans l'admission ou l'exclusion de l'Angleterre qui entraîne avec elle ses Dominions. Si l'Empire britannique et, avec lui, les États-Unis qui constituent, l'un comme les autres, une fédération autonome et complète, sont introduits dans la fédération européenne actuellement en projet, ils ne pourront manquer d'en devenir rapidement les maîtres et de s'en servir comme d'un instrument d'enrichissement et de domination. S'ils restent en dehors, ne risque-t-on pas d'aboutir assez vite au conflit économique qu'il importe d'éviter? Nous croyons que tout projet d'une fédération universelle ou très vaste est condamné à un échec. L'opposition des intérêts, pourvu qu'elle ne dégénère pas en conflit et qu'elle n'exclue pas la conciliation, est féconde, nécessaire même au progrès. On peut concevoir trois grandes fédérations des peuples d'origine européenne : les États-Unis, l'Empire britannique, l'Europe continentale. L'Union des républiques soviétiques socialistes crée encore une autre difficulté; elle constitue, en effet, une fédération d'un genre très particulier qui aspire à englober tous les États à mesure qu'ils adopteraient le communisme; son système économique et politique en fait une individualité collective à part qui devrait, elle aussi, rester provisoirement en dehors de la fédération européenne.

Plusieurs journaux anglais du groupe de lord Beaverbrook, — parmi lesquels le *Sunday referee* du 8 septembre, dans un éditorial intitulé *Civis romanus sum*, — déclarent que l'Empire britannique ne pourrait pas concilier ses intérêts avec ceux de la fédération européenne esquissée par M. Briand et devrait s'abstenir d'y entrer. « Les diplomates britanniques se montreront sages en évitant de prendre de nouveaux engagements soit politiques, soit économiques, avec l'Europe, s'ils ont le désir de collaborer à la constitution du nouvel Empire britannique. » De son côté M. Ben Tillett, définissant, le 2 septembre, au congrès des Trade-Unions, à Belfast, ce que sera désormais la politique des grandes organisations ouvrières, conclut qu'elle doit devenir non plus nationale, mais impériale, c'est-à-dire qu'elle tendra à former, avec les Dominions et toutes les possessions de la Couronne, une unité non plus seulement politique, mais économique et douanière. Telle est la tendance générale des Anglais; malgré l'accueil sympathique fait par la presse travailliste au projet de M. Briand, on peut prévoir dès maintenant qu'il se

heurtera au particularisme irréductible de l'Empire britannique.

On voit avec quelle circonspection il convient de s'avancer; c'est peut-être sur le terrain politique d'abord qu'il y aurait le plus de chances d'aboutir à une entente. Ces difficultés ne doivent pas nous empêcher de chercher une solution et de faire quelque chose. M. Briand, d'ailleurs, n'a prétendu qu'indiquer une direction générale et un but à une entente européenne. L'idée est dans l'air; elle est sortie des tranchées de la guerre; elle se fortifie par la politique douanière des Américains et le particularisme insulaire de la Grande-Bretagne. *Europe, ma patrie*: c'est le titre d'un livre intéressant de M. Gaston Riou. Mais qu'est-ce, au juste, que l'Europe? Elle ne se définira qu'en s'opposant. En attendant, d'importantes améliorations pourraient être étudiées et réalisées, par exemple en ce qui concerne les transports, dans l'esprit de la conférence de Barcelone, les monnaies, et tant d'autres menues difficultés qui surchargent et entravent les échanges et les voyages. Tâchons, sans idéologie, de préparer quelques solutions pratiques.

L'affaire principale, d'où dépendent toutes les autres, c'est l'entente anglo-américaine pour la limitation des armements navals. M. Ramsay MacDonald s'est hâté d'annoncer, peut-être prématurément, que l'accord est fait. C'est là, pour le cabinet travailliste, un incontestable succès. Le public anglais a tout à fait abdiqué ses prétentions naguère si vivaces à posséder une flotte supérieure aux escadres réunies des deux plus fortes puissances navales. Le problème des croiseurs, qui avait fait échouer, l'année dernière, la conférence de Genève, serait, dit-on, résolu, les États-Unis obtenant une plus forte proportion de grands croiseurs de plus de 10000 tonnes, et l'Angleterre se réservant d'en construire un plus grand nombre de petits. Ce qui souligne le caractère d'exclusivisme et d'impérialisme anglo-saxon des accords en préparation, c'est la proposition anglaise de supprimer les sous-marins qui sont, par excellence, l'arme défensive des puissances les moins fortes. Ainsi s'affirment les plans d'hégémonie universelle des deux grands *Commonwealth* anglo-saxons. Une conférence des cinq principales puissances navales ayant participé aux accords de Washington en 1922 serait réunie au commencement de 1930 : Américains et Anglais se proposent d'y faire admettre leur programme par le Japon, la France et l'Italie. C'est avant d'accepter de nous rendre à la Conférence qu'il convient que nous prenions nos précautions et posions nos conditions, après avoir négocié avec le Japon et l'Italie,

dont les intérêts s'accordent avec les nôtres. D'abord, il ne saurait être question de supprimer les sous-marins. En second lieu, si les pourcentages de Washington en *capital ships* sont maintenus, le nombre des croiseurs devrait être proportionnel à l'importance des lignes de communication à surveiller. Nous avons confiance que M. G. Leygues et ses collaborateurs, qui ont si utilement travaillé à relever la marine française, ne laisseront pas détruire leur œuvre dans quelque guet-apens diplomatique.

La limitation des armements terrestres apparaît aux deux grandes puissances anglo-saxonnes comme la conséquence nécessaire et comme l'objet même de la limitation des armements navals. Seulement, elle est infiniment plus délicate et dangereuse. Pour les armements sur mer, l'Empire britannique et les États-Unis travaillent à leur propre cause; dès qu'il s'agit des armements terrestres, ils s'appliquent à imposer leurs conceptions aux autres puissances; or, comme l'a dit M. Briand, dès qu'il s'agit de désarmer le voisin, on n'aperçoit guère les difficultés. L'accord anglo-américain n'a pas, en réalité, pour objet une réduction des forces navales, de ces deux puissances maritimes, mais une limitation, ou, plus exactement, la fixation d'une parité entre elles, bien au-dessus de toutes les autres. Qu'y a-t-il de comparable entre une limitation des armements navals qui assure et stabilise la suprématie de deux puissances et écarte loin d'elles toute possibilité de rivalité, et une réduction des armements terrestres qui détruirait jusqu'à la sécurité des États auxquels elle s'appliquerait? La construction d'un cuirassé ne peut passer inaperçue, tandis que des mitrailleuses, des fusils, des canons même, se dissimulent aisément, et que la levée en masse plus ou moins préparée donne rapidement à l'État le plus peuplé ou le plus militaire une supériorité impossible à compenser.

Les Américains, qui n'ont pas de voisins et qui ne se représentent pas ce qu'est une invasion ou la simple menace d'une invasion, les Anglais qui, tant qu'ils détiennent la suprématie navale, ne peuvent craindre un débarquement, ont imaginé une conception mystique de la paix qui s'oppose à la conception juridique de M. Briand. C'est en vain que M. Briand, dans son discours de Genève, a réclamé des sanctions contre les violateurs du pacte et demandé que l'on mit un « bras séculier » à la disposition de la Société des nations; sa suggestion n'a pas eu de succès. Au contraire, les Anglo-Saxons des deux côtés de l'Atlantique n'ont qu'un souci : se délivrer de toute obligation juridique d'intervenir, sur

l'injonction du conseil de la Société des nations, en faveur d'un peuple victime d'une agression. Même les engagements de Locarno, si légers qu'ils soient, l'Angleterre d'aujourd'hui ne songe qu'à les éluder en créant un état de choses tel que le cas ne puisse se produire où elle serait obligée d'intervenir. M. Dalton, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, a expliqué que les dernières possibilités de guerre se trouveraient abolies par une revision des articles 12 et 13 du pacte qui prévoient les cas où un État serait victime d'une agression ; ainsi deviendrait inutile l'article 16, déjà si imprécis, qui prévoit l'assistance à apporter en pareil cas à l'État attaqué.

Bien mieux, M. MacDonald, dans son discours à Genève, avait annoncé qu'il donnerait son adhésion au projet d'assistance financière aux petits États victimes d'une agression. Mais, quand le projet, œuvre du Comité économique que préside M. de Chalendar, vint en discussion devant la troisième commission de l'Assemblée, on s'aperçut que l'adhésion de la Grande-Bretagne était conditionnelle, incomplète et qu'elle refusait de s'interdire de prêter aussi de l'argent et de vendre des munitions à l'agresseur. Il est vrai que, pendant la guerre, ainsi que l'a révélé l'amiral Consett, l'Angleterre n'a pas cessé de pratiquer contre elle-même la contrebande au profit des Allemands ; comment s'étonnerait-on que le vicomte Cecil tienne à ménager pour ses compatriotes la liberté de vendre des armes à un État agresseur ? Le projet d'assistance financière est donc enterré.

Le vicomte Cecil ne s'est pas tenu pour satisfait de cet exploit. Il a déposé sur le bureau de la troisième commission un projet de résolution relatif à la réduction et à la limitation des armements ; il y énumère les quatre principes d'après lesquels le gouvernement britannique estime que devrait être revisée l'œuvre de la commission préparatoire pour la réduction des armements ; l'un des points exposés par lord Cecil vise la limitation des réserves instruites, c'est-à-dire une question particulièrement délicate parce qu'elle implique, pour la France, tout le problème de la sécurité et la forme du service militaire. La limitation des réserves instruites aurait, en effet, tôt ou tard, pour conséquence l'adoption d'un système d'armée de métier et de service à long terme tel que celui que le traité de Versailles impose à l'Allemagne. Les candidats travaillistes, durant la campagne électorale, avaient demandé que l'on revînt sur le compromis réalisé sur ce point entre le ministère conservateur et le cabinet Poincaré. Le projet Cecil aggravait donc par réciproque l'offensive de M. Snowden à La Haye, puisque, pour la seconde

fois, le ministère travailliste se croyait en droit de renier un accord conclu par le ministère conservateur. Le projet de convention signé par lord Cushendun ne pouvait pas, d'après les usages diplomatiques les mieux établis, être remis en question par les États mêmes qui l'avaient conclu. La résolution de lord Cecil avait en outre l'inconvénient d'offrir au comte Bernstorff l'occasion d'une offensive contre la France et les lenteurs de la procédure de ce désarmement général, que l'Allemagne attend comme une préface à l'abolition des articles du traité qui établissent ses responsabilités dans la guerre. Lord Cecil défendit son projet avec modération et courtoisie; M. Masigli, au nom de la France, les représentants de l'Italie et du Japon, en montrèrent les inconvénients et les dangers. Un texte transactionnel, habilement rédigé par M. Politis, rallia finalement toutes les opinions, lord Cecil ayant retiré son projet. Rien n'est changé dans la procédure établie précédemment; la réduction des armements sur terre, sur mer et dans les airs reste un problème unique dont toutes les parties sont liées; le Conseil n'est pas dessaisi au profit de l'Assemblée; la commission préparatoire continue ses travaux dans le même esprit.

L'offensive menée par lord Cecil au nom du gouvernement travailliste aboutit en fin de compte à un échec. Elle a été l'occasion d'une manifestation caractéristique qui montre que l'opinion anglaise commence à se ressaisir. Le *Times* du 18 septembre critique en termes très vifs « l'inopportune intervention » de lord Cecil. En reniant les concessions souscrites par lord Cushendun, lord Cecil fait plus d'honneur à sa candeur qu'à son tact. Est-il assuré d'ailleurs que le cabinet travailliste, au moment où se réunira la conférence, sera encore au pouvoir et que lui-même sera son représentant? « Il ne sied véritablement guère à une grande puissance navale comme la Grande-Bretagne de paraître faire la leçon aux puissances continentales sur le meilleur système militaire sur lequel elles doivent baser leur défense nationale. » On ne saurait mieux dire et l'on doit se féliciter que ce soit le *Times* qui le dise. Il n'y a pas de commune mesure entre la limitation de ses armements navals qu'accepte l'Empire britannique en consolidant sa suprématie navale et la réduction que l'on voudrait imposer à la France de la puissance militaire qu'elle juge indispensable à sa sécurité.

Le représentant de la Chine, M. Chao-Chu-Wu, a, lui aussi, soulevé des orages en déposant une motion qui tend à préciser et à appliquer le fameux article du pacte qui prévoit « un nouvel examen des traités

devenus inapplicables, ainsi que des situations internationales dont le maintien pourrait mettre en péril la paix du monde. » Le gouvernement de Nankin rêve d'appliquer cette disposition, d'ailleurs imprudente, à ce qu'il appelle « les traités inégaux » dont il se plaint ; il ne s'est pas demandé s'il n'allait pas soulever les plus violentes polémiques. L'article 19 est, en effet, la suprême ressource de tous ceux qui veulent détruire les traités de 1919 et qui s'efforcent, en apportant toute leur mauvaise volonté à les appliquer, de les faire déclarer « inapplicables » et d'invoquer l'article 19. Le *Journal de Genève* et, avec lui, la presse allemande, ont insisté sur l'importance de cet article qui, à leurs yeux, est le point culminant du pacte, car « il faut passer d'un pacifisme purement conservateur à un pacifisme évolutionniste », dit le docteur Koch-Weser, ce qui signifie pratiquement que les traités ne sont jamais définitifs tant qu'ils ne sont pas à l'avantage de l'Allemagne. L'Assemblée a eu la sagesse d'écarter poliment la proposition de la Chine ; mais les polémiques soulevées autour de l'article 19 nous avertissent une fois de plus que la destruction des traités est plus que jamais l'objet de la politique allemande et hongroise. Il apparaît de plus en plus que la presse et l'opinion allemande ne seront satisfaites par aucune concession ; ce qui est accordé à leurs instances perd instantanément toute valeur et elles ne voient plus que ce qu'elles réclament encore.

Rien n'est plus révélateur à ce sujet qu'un article publié, le 6 septembre, par la *Gazette de Cologne*, journal populiste qui suit les directions de M. Stresemann. La méthode prudente et juridique de M. Briand ne trouve pas grâce à ses yeux ; il préfère le pacifisme de M. MacDonald qui ne s'embarrasse guère des traités et qui s'applique à abolir jusqu'au souvenir de la victoire. « La différence qui existe entre le courage dont fait preuve M. MacDonald et celui dont fait preuve M. Briand est gigantesque. Qu'on ne dise pas qu'il s'agit là de deux façons différentes de travailler au bonheur du monde. La façon de M. Briand est désespérément périmée, bien que, malheureusement, elle ne soit pas encore retirée de la circulation... Il n'y a plus de doute à avoir à ce sujet : M. Briand, lui aussi, se voit de plus en plus contraint de se rallier à la méthode de M. MacDonald qui est aussi la méthode de M. Stresemann et celle de tous les citoyens du monde qui désirent la paix... M. Briand ne veut pas jouer le tableau de la paix, à moins que cette paix ne soit assurée par des baïonnettes. Ce faisant, il expose son peuple, à qui il voudrait épargner une guerre, au danger d'une guerre. M. MacDonald

et M. Briand : deux hommes, deux mondes ! Le monde que M. MacDonald veut créer nous paraît plus beau que celui de M. Briand. Les idées de M. MacDonald ont plus de droits à l'existence que celles de M. Briand qui les a tirées du magasin aux accessoires de ses aïeux.

A côté de basses flatteries à l'égard de la politique travailliste, on voit reparaître ici toutes les haines germaniques envers la France et tout l'objet de la politique allemande : détruire les traités. M. Stresemann est un disciple et un admirateur de Bismarck. « Le bonheur du monde », pour le journal populiste, ce serait le retour à l'Europe bismarckienne. Nous sommes sûrs qu'il y a plus de justice et d'espoir de paix dans l'Europe des Foch, des Poincaré et des Briand : nous saurons la maintenir.

Un grand prélat, un grand Français vient de mourir : le cardinal Dubois, archevêque de Paris, n'est plus. L'heure à laquelle nous apprenons cette douloureuse nouvelle ne nous permet que d'adresser le salut ému et respectueux de la *Revue* à la noble figure qui disparaît. Successivement évêque de Verdun, archevêque de Bourges, de Rouen et de Paris, Mgr Dubois ne sépara jamais sa fidélité indéfectible à l'Eglise et à la Papauté de son amour profond pour sa patrie. Ayant assisté avec tristesse à la rupture du Concordat et des relations avec le Saint-Siège, il eut la joie de travailler, avec un dévouement inlassable et souriant, à la reprise des rapports diplomatiques. Envoyé par le gouvernement en Orient, où, pendant la guerre, des ambitions rivales battaient en brèche notre influence, il y monta sous sa vraie figure nationale et catholique, la France de toujours. Bon d'une bonté conquérante, doué de cette rectitude de jugement qui profite des leçons de l'expérience, il exerça, en des circonstances souvent difficiles, avec une discrétion et un tact supérieurs, une influence bienfaisante et apaisante sur les hommes de son temps ; il laisse un nom honoré, à côté du cardinal Amette, dans la grande lignée des prélats conciliateurs qui furent les bons serviteurs de l'Eglise et de la patrie.

RENÉ PINON.

ac-
es-
da-
c-
el-
re-
our
pe-
ch-
ous
ni-
ous
se-
pi-
da-
ce-
ria-
one
es-
es-
den-
tis-
un-
es-
one
un-
es-
s-
re-